3-1-2
106 vol

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME NEUVIÈME.

SEPTEMBRE 1839.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1839

LOUIS ARIOSTE.

(1474—1533.)

TROISIÈME SATIRE (1).

La troisième satire ne fait pas moins pénétrer que les précédentes dans la connaissance du caractère de l'Arioste, dans celle des mœurs de son temps. Elle est adressée à l'un de ses cousins maternels, Annibal Maleguccio, car Daria, la mère du poëte, était de la famille des Maleguzzi de Reggio. En envoyant cette satire épistolaire à son parent, l'auteur du *Roland furieux* nous apprend pourquoi il se contente de vivre à la cour d'Alphonse, faute de trouver un meilleur poste. Il revient sur ses goûts d'indépendance et de paresse, et dit comment sa sobriété et la simplicité de ses habitudes remplacent pour lui les richesses ; enfin, il avoue que, si son caractère ne le porte pas à voyager, il y a cependant un minois féminin qui le retient à Ferrare, et, à ce propos, il énumère soigneusement toutes les raisons

(1) Voyez tom. VII, pag. 210.

qu'il croit avoir de ne pas tenter la fortune en allant à Rome solliciter des faveurs que la préoccupation oublieuse de ses protecteurs et son peu d'importance ne lui laisseraient pas obtenir. De tous les personnages qui auraient pu l'élever jusqu'à la fortune et aux dignités, le pape Léon X était sans doute celui qui l'eût servi le plus facilement. Aussi l'objet principal qu'Arioste s'est proposé dans cette satire, est-il de démontrer à ses amis en s'adressant en particulier à son cousin Maleguccio, que Jean des Médicis, devenu pontife, avait vraiment bien autre chose à faire que de s'occuper d'un poëte; et que, de son côté, lui Arioste, redoutait trop l'importance des devoirs qu'il aurait eu à remplir dans une cour comme celle de Rome, pour sacrifier son repos, sa liberté et peut-être ce minois féminin dont il parle, à des richesses, à des honneurs dont il fait peu de cas et dont il n'a réellement pas besoin. A cette occasion, il s'étend sur la cour de Rome et particulièrement sur celui qui y régnait alors, sur ce Léon X dont on a tant parlé et dont cependant il faut que je parle encore.

Indépendamment des habitudes aristocratiques qu'Arioste avait contractées presque en naissant, à la cour de Ferrare, la protection éclatante donnée aux sciences, aux lettres et aux arts, par la famille des Médicis, avait dû rattacher le poëte à la cause politique de cette famille, ce qui eut lieu effectivement. Mais les rapports d'âge et de goûts contribuèrent encore à établir une amitié assez étroite entre Jean des Médicis et l'Arioste.

Jean des Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X, était fils du fameux Laurent des Médicis, et dut en grande partie à cette illustre origine la grande élévation où il parvint si jeune. Dès l'âge de treize ans, il fut nommé cardinal par le pape Innocent VIII, qui, par cette faveur, témoigna le plaisir qu'il venait d'éprouver en mariant son fils, François Cibo, à Madeleine des Médicis, sœur du jeune cardinal. Impatient de la pourpre, mais soumis à un noviciat de trois ans, Jean acheva ses études dans la maison de son père Laurent, entouré des Marsile Ficin, des Argyropyle, des Pic de la Mirandole, des Politien, et particulièrement dirigé par l'érudit et habile politique Bernard Dovizi, plus connu sous le nom de Bibiena, et comme l'auteur de la comédie de la *Calandria*. Lorsqu'il eut atteint sa quinzième année, Jean reçut, en 1492, des mains de Mathieu Bosso, supérieur du

monastère de Fiesole, les insignes de son rang, et peu de jours après il quitta Florence pour aller remercier le pape et prendre place au sacré collége.

Florence, Rome et Ferrare étaient alors les trois centres principaux vers lesquels les hommes de mérite en tous genres venaient rayonner. Les goûts naturels, l'éducation et l'instruction du jeune cardinal Jean le mirent en relation directe avec tous les hommes distingués de l'Italie, et Louis Arioste paraît avoir été l'un de ceux qui obtinrent une grande part dans son admiration et son amitié.

A Innocent VIII succéda, en 1492, Alexandre VI (Borgia), pendant le règne duquel eut lieu à Florence (1494) la révolution, qui fit chasser Pierre des Médicis et toute sa famille de cette ville. Errant en Italie, le cardinal, assez mal reçu par Bentivoglio, se retira à Pitigliano, où les Vitelli l'accueillirent d'une manière plus hospitalière. Cependant, les espérances entretenues par les Médicis s'évanouirent peu à peu, et le jeune cardinal ne tarda pas à s'apercevoir qu'au milieu de l'Italie, inquiétée alors par les entreprises des Français, ses amis mêmes ne le traitaient plus qu'en exilé fugitif. Le séjour de Rome lui était devenu odieux à cause des vices qui y régnaient, et par la présence d'Alexandre VI dont il était haï.

Cette position fausse engagea le cardinal à former, avec son cousin Julien et plusieurs amis, le projet de parcourir les différents pays de l'Europe. Sans aucune marque extérieure de leur rang, ils voyagèrent dans les États vénitiens, furent arrêtés à Ulm, comme gens suspects, et conduits à l'empereur Maximilien, qui rit de l'erreur et facilita leur voyage en Allemagne. De ce pays ils passèrent en Flandre, puis en France, et enfin, de Marseille rentrèrent en Italie, où le cardinal trouva un asile à Gênes, chez sa sœur Madelaine, femme de F. Cibo. Ce fut le terme de ce singulier voyage, qui eut lieu en 1499.

Revenu dans son pays, le cardinal, au milieu du conflit général des prétentions des princes italiens et étrangers, espéra qu'il trouverait l'occasion de faire rentrer sa famille à Florence. Plein de cette idée, il se rendit à Rome, en 1500, afin de veiller avec une activité plus efficace à cette importante affaire.

Après le règne si court de Pie III et l'élévation de Jules II au trône pontifical (1503), l'inhabile et faible Pierre des Médicis

qui, après s'être fait chasser de Florence, s'était mis au service des Français, ayant été noyé au passage du Garigliano, les partisans des Médicis conçurent de nouvelles espérances pour rétablir cette famille. Toujours préoccupé de ce grand intérêt, le cardinal s'établit tout à fait à Rome, où sa conduite noble, ses manières affables et les qualités de son esprit, firent renaître l'intérêt en sa faveur. Ne jouant pas ouvertement de rôle politique, il sut s'entourer des savants, des gens de lettres et des artistes dont la plupart d'entre eux devaient rendre plus tard sa cour si brillante. A toutes les distractions d'un ordre élevé qu'il cherchait à donner aux personnes admises chez lui, il en ajouta une d'un genre nouveau alors, c'était des concerts dont on assure même qu'il était le directeur, récréation qu'il n'abandonna que quand il fut élevé sur le saint-siége.

A la suite de la ligue de Cambrai, le pape Jules II ayant voulu s'opposer tout à coup aux prétentions des Français sur Bologne, Ravenne et d'autres villes, les combinaisons de la guerre amenèrent la fameuse bataille de Ravenne, où le chef de l'armée française, Gaston de Foix, fut tué.

L'autorité principale dans l'armée avait été confiée au cardinal des Médicis. Peu fait au métier de la guerre, auquel sa myopie eût suffi pour le rendre inhabile, il sut cependant remplir ses fonctions avec dignité et courage, en se montrant partout, en maintenant le bon ordre et la discipline parmi les troupes, et surtout en les encourageant à défendre vaillamment le saint-siége et les libertés de l'Italie.

Les armes de la ligue ne furent point heureuses à Ravenne, et les Français, bien que leur vaillant chef Gaston périt sur le champ de bataille, remportèrent une sanglante et assez funeste victoire, à la suite de laquelle le cardinal des Médicis, occupé à prodiguer ses soins spirituels aux mourants, fut fait prisonnier par un corps de Grecs à la solde des Français. En cette circonstance, le cardinal montra un courage et une présence d'esprit remarquables. Ayant été confié à la garde du cardinal Sanseverino, légat du conseil de Milan, et attaché au parti français, ce prélat guerrier reçut le Médicis avec les égards dus à la mauvaise fortune d'un homme avec lequel, d'ailleurs, il avait eu autrefois des relations amicales.

Cependant, toujours zélé pour les intérêts du saint-siége et

de l'Italie, l'adroit prisonnier demanda la permission d'envoyer son cousin Jules à Rome, sous prétexte de prier le pape de veiller à ce que l'on prît soin de ses intérêts particuliers pendant sa captivité; mais, au fond, dans l'intention d'informer Jules II du mauvais état réel où se trouvait l'armée des alliés, et des ressources que l'on pouvait mettre encore en usage pour en conjurer les efforts, et chasser les Français de l'Italie. Il fut conduit à Milan, logé chez le cardinal Sanseverino, ou toute la noblesse, réunie alors en cette ville, vint lui rendre hommage. Au nombre des instructions que son cousin avait rapportées de Rome pour lui, il avait reçu, de la part du pape, le plein pouvoir d'absoudre tous ceux qui, sur les ordres de leurs souverains, avaient été obligés de prendre les armes contre le saint-siége. Ce coup de politique eut le plus heureux succès, et à peine la commission apostolique fut-elle connue à Milan, qu'une foule de guerriers de tous rangs, qui avaient obéi jusque-là aux cardinaux français, vinrent, pour se faire absoudre, se jeter aux pieds du cardinal prisonnier, dont l'autorité et les indulgences semblaient plus efficaces, parce qu'elles émanaient directement du pape.

Cependant, des défaites successives imposant aux Français la nécessité d'évacuer Milan, les cardinaux dévoués à Louis XII se conformèrent aux ordres de ce prince, en emmenant le cardinal des Médicis pour le conduire en France. En quittant Milan, et dans le désordre inséparable d'une retraite forcée, le prisonnier conçut le dessein de s'évader. Il réussit par des moyens qui peuvent également passer pour romanesques ou miraculeux, mais trop compliqués pour que je les fasse connaître ici (1).

Je ne serai pas moins bref au sujet de l'évasion du duc Alphonse de Ferrare, de la ville de Rome, qui eut lieu vers le même temps. Ce prince, muni d'un sauf-conduit du pape, étant venu à Rome pour demander à Jules pardon d'avoir pris les armes contre lui, fut retenu prisonnier par le pontife, et ne put

(1) Voyez Paul Jove, *In vita Leonis*, lib. II. — Raphaël d'Urbin, en peignant dans l'une des chambres du Vatican l'*Évasion de saint Pierre*, a, d'après le témoignage des historiens du temps, fait allusion à l'évasion *miraculeuse* de Léon X, lorsqu'il était cardinal.

s'échapper de la ville sainte qu'avec la protection de Marc-Antonio et Fabricio Colonna, et à la faveur de plusieurs déguisements (1). Mais j'insisterai davantage sur la part qu'eut à prendre notre aimable et casanier poëte dans cette étrange affaire.

Jules II devint furieux en apprenant que le duc de Ferrare, échappé de ses mains, était rentré dans ses États. De son côté, Alphonse, désirant apaiser le pontife dont les entreprises guerrières étaient encore à redouter pour lui, pensa à le calmer en lui envoyant faire ses soumissions par un ambassadeur. Après avoir cherché, pendant quelque temps, quel serait celui de ses courtisans qui remplirait mieux cette commission difficile, il jeta les yeux sur Arioste, qui, dans cette occasion, donna une grande preuve de l'attachement qu'il portait à Alphonse en se chargeant d'une ambassade qui n'était pas sans danger près d'un homme aussi violent que Jules II.

Le poëte, en arrivant à Rome, apprit que Sa Sainteté était à l'une de ses maisons de campagne, il s'y rendit tout aussitôt. Mais à peine se trouva-t-il en présence du pontife qu'à l'expression de son visage il jugea qu'il n'y avait pas d'autre chance de salut que celui de la fuite; et en effet le prêtre furieux menaça le poëte de le faire jeter à la mer, s'il ne se retirait pas à l'instant même.

Cette ambassade, peu favorable au développement des talents diplomatiques de l'Arioste, eut lieu dans la même année (1512) que la restauration des Médicis et l'extinction du gouvernement populaire à Florence. L'année suivante, Jules II étant mort, le cardinal des Médicis fut élu pape. Aux cérémonies de son couronnement et de sa prise de possession de Saint-Jean-de Latran, on déploya une pompe inusitée, et le nouveau pontife signala son avénement au trône en accordant le pardon de tous les Florentins qui avaient conspiré contre les membres de la famille Médicis depuis leur restauration. Dès que Léon eut accompli tous les actes de cette magnanimité tant soit peu fastueuse, il forma le projet de pacifier l'Europe, et donna d'abord en Italie une impulsion générale à la culture de toutes les connaissances humaines. Tout ce qu'il y avait d'hommes renommés dans les

(1) Paul Jove, *In vitâ Alfonsi.*

sciences, les lettres et les arts, vint offrir son hommage au nouveau souverain, et Arioste fut un des premiers à se rendre à Rome pour féliciter son ancien ami, non sans espérer, il faut le dire, de trouver en lui un protecteur. On va voir, dans la satire suivante, comment le poëte fut gracieusement reçu par le pontife, mais sans qu'il en résultât pour lui aucun avantage. On jugera par ce qu'Arioste dit de Léon X combien le caractère du poëte était modéré, avec quelle sagacité bienveillante il appréciait un homme en raison des positions différentes où il se trouve dans le cours de sa vie, et enfin à quel degré il pousse l'impartialité en caractérisant, dans un apologue, sa profession de poëte serviteur du prince.

Arioste n'obtint rien à Rome, et n'en fut sans doute pas fort étonné, car Léon X avait hérité de la haine que Jules II portait au duc de Ferrare, et cette raison dut suffire pour que le pape n'accordât pas de dignité importante au poëte, dans la crainte que son influence ne devînt assez grande pour le gêner dans ses projets contre le duc. Le pontife ne fit donc rien pour le poëte, à l'exception de la bulle qui lui accorda pour l'impression de son poëme, en 1516, bulle dont Arioste paya la moitié des frais de chancellerie, comme il nous l'apprend dans sa troisième satire (1).

SATIRE III.

A. M. Annibal Maleguccio.

Puisque tu veux savoir, Annibal, comment les choses se passent pour moi avec le duc Alphonse ; si je suis plus fatigué ou plus à l'aise depuis que j'ai changé de fardeau ; et comme

(1) Dans le recueil des *Lettres pontificales* de Sadolet, secrétaire de Léon X, on trouve une lettre portant la date du 27 mars 1516, adressée à l'Arioste par le pape, par laquelle il lui accorde le privilége et la garantie de ce droit, pour l'impression de son poëme de l'*Orlando furioso*. En voici quelques phrases : « Quamobrem cum libros vernaculo sermone et carmine, quos *Orlandi furiosi* titulo inscripsisti,

je n'ignore pas que tu me diras, si je me plains encore d'avoir le garrot écorché, que par nature je suis une mauvaise rosse paresseuse : sans m'étendre en vaines paroles, je t'avouerai sans façons qu'une charge me pèse et me déplait autant que l'autre, et que, pour tout le monde, le mieux est de n'en avoir aucune. Maintenant, répète-moi donc, si tu veux, que j'ai le dos rompu, que je suis une triste haridelle et pis encore ; en somme, je ne sais qu'une chose : dire la vérité.

Ah ! lorsque ma mère Daria m'eut mis au monde, à Reggio de Modène, si j'avais fait à mon père le mauvais tour que Saturne joua au sien dans le haut séjour, afin de posséder à moi seul le pauvre petit patrimoine qu'il a fallu partager entre dix, tant frères que sœurs, je n'aurais jamais fait, comme les grenouilles, la sottise d'aller demander un maître devant qui il faut se découvrir et plier les genoux. Mais par cela seul que je ne suis pas fils unique, que Mercure ne m'a jamais été trop favorable et que je suis forcé de vivre aux dépens d'autrui, il vaut encore mieux que je m'attache au duc qui me nourrit, que d'aller mendier ici et là mon pain à des gens vulgaires.

Je sais très-bien que je m'écarte de l'opinion généralement reçue, que c'est un grand bonheur que de vivre à la cour, tandis qu'au contraire je regarde cela comme un esclavage ; mais que celui qui fait tant de cas du poste de courtisan s'y tienne. Quant à moi, je m'en esquiverai le jour où le fils de Maïa voudra en user à mon égard avec quelque gentillesse.

ludiero more, longo tamen studio et cogitatione, multisque vigiliis confeceris, eosque conductis abs te, impressoribus ac librariis cupias, etc., etc... volumus et mandamus ne quis te vivente eos tuos libros imprimere, aut imprimi facere, aut impressos venundare, sine tuo jussu et concessione. Qui contra mandatum hoc nostrum fecerit et admiserit, is universæ Dei Ecclesiæ, toto orbe terrarum expers excommunicatus esto, nec non librorum omnium amissione ac ducatorum centum (quorum quinquaginta fabricæ divorum apostolorum Petri et Pauli de Urbe, reliqui quinquaginta tibi et accusatoribus accusatoribusque prorata adscribantur) pœnis plectatur. Dat. Romæ apud sanctum Petrum, sub annulo piscatoris, die XXVII martii M. D. XVI, pontificatus nostri anno quarto. »

Un bât ou une selle ne s'adaptent pas à un seul dos. Telle bête en est blessée, telle autre ne les sent pas. Le rossignol ne vit guère en cage, le chardonneret peut y rester, le linot s'en accommode mieux encore, mais l'hirondelle y meurt de rage en un seul jour. Que celui qui veut être décoré de l'éperon ou du chapeau, serve un roi, un duc ou un pape; quant à moi, non; je fais aussi peu cas d'un honneur que de l'autre.

Une rave, que je fais cuire chez moi, que je tire du feu avec une brochette, que j'épluche et que j'arrose de vinaigre et de jus de vin cuit, me flatte plus le palais que des grives, des perdrix ou du sanglier à une table étrangère. De même, je dors aussi bien sous une mauvaise couverture que si elle était tissue de soie, et je préfère étendre nonchalamment mon corps paresseux à l'orgueil de pouvoir dire que je l'ai promené aux Indes, en Éthiopie et plus loin encore.

Les inclinations des hommes sont variées à l'infini. Celui-ci aime l'Église, celui-là l'épée; l'un préfère son pays natal, l'autre se plaît à courir le monde. Qui veut voyager, voyage! qu'il voie l'Angleterre, la Hongrie, la France et l'Espagne; il me plaît, à moi, de rester dans mon pays. J'ai visité la Toscane, la Lombardie, la Romagne, le mont qui divise l'Italie et celui qui l'enferme; j'ai vu les deux mers qui la baignent; cela me suffit. Quant au reste de la terre, sans donner un sou aux hôteliers, et soit que l'on y vive en paix ou en guerre, je le visiterai à l'aide de Ptolémée et sans avoir à faire des vœux en cas d'orage, comme, sans vaisseau, je parcourrai en toute sûreté sur la carte toute l'immensité des mers.

Dans le service du duc! ce qui me convient le mieux, c'est qu'il ne quitte que rarement le nid où il est né. Aussi me dérange-t-il peu de mes études chéries et ne m'arrache-t-il pas d'où je ne puis m'éloigner entièrement, car mon cœur y reste toujours. Je te vois sourire d'ici et me dire que ce n'est ni la patrie ni l'étude qui me retiennent ici, mais quelque figure féminine. Ma foi! je te dirai sincèrement que oui. A présent, tais-toi, car je n'ai jamais pris les armes pour défendre un mensonge. Au surplus, quelle que soit la raison qui me retient ici, j'y reste volontiers.

Personne n'a mes affaires plus à cœur que moi. Je sais que l'on peut me dire que, si j'eusse été à Rome pour faire la chasse des bénéfices, plus d'un serait déjà tombé dans mes filets, et

d'autant plus facilement que j'étais des anciens amis du pape ; lorsque ses vertus ou le sort ne l'avaient pas encore élevé à la dignité suprême ; lorsque, avant que les Florentins lui ouvrissent leurs portes, son frère Julien se sauva à la cour de Feltre, où Bembo, Castiglione, l'auteur du *Courtisan*, et tant d'autres voués au culte sacré d'Apollon, lui rendaient ce lieu moins étranger et son exil moins dur ; et, quand les Médicis relevèrent leur parti à Florence, et que le gonfalon, sortant du Palais-Vieux tomba dans la boue. Enfin, jusqu'au moment où il alla à Rome se faire *Léon* (1), je lui ai été toujours agréable, du moins en apparence, et il n'a pas cessé de me témoigner qu'il me préférait à beaucoup d'autres. Plusieurs fois même, après ce départ, lorsqu'en qualité de légat il revit Florence, il m'assura qu'à l'occasion il ne ferait aucune différence entre moi et son frère. Après cela, tout le monde doit être disposé à croire que, si j'étais allé à Rome, il m'eût coiffé du chapeau noir doublé de vert (2).

A ceux qui pensent que les choses auraient dû se passer ainsi, je répondrai par un exemple. Lis-le, il te coûtera moins de le lire qu'à moi de l'écrire.

Il fut une époque où la sécheresse de la terre devint telle, qu'on eût dit que le soleil avait confié une seconde fois ses chevaux à Phaéton. Les puits, les fontaines, les ruisseaux, les étangs étaient à sec, et on aurait pu traverser sans pont les fleuves les plus renommés.

Il arriva en ce temps qu'un pasteur riche, ou plutôt embarrassé de nombreux troupeaux, éprouva plus que tout autre les tristes effets de la sécheresse.

Après avoir vainement cherché de l'eau dans toutes les citernes, il tourna ses vues vers le Seigneur, qui ne trompe jamais ceux qui mettent en lui sa confiance.

Il lui vint par inspiration l'idée qu'il trouverait assez loin de chez lui, dans les profondeurs d'une vallée, l'eau tant désirée. Accompagné de sa femme, de ses enfants et de tout ce qu'il

(1) En italien, Leone, nom propre, veut dire aussi *lion*.

(2) On a déjà vu, dans la satire précédente, que le chapeau noir doublé de vert est affecté aux évêques.

possédait, il partit, arriva sur le lieu, et ne creusa même pas très-profondément sans trouver de l'eau.

Mais comme il n'avait qu'un seul vase, petit et assez étroit, pour puiser, il dit : « Ne trouvez pas mauvais que je boive le premier ; la seconde part sera pour ma femme, les autres pour mes enfants, et ainsi de suite pour tous mes serviteurs qui ont soif. On fera passer d'abord chacun selon la part qu'il aura prise au travail de la citerne; puis enfin on laissera les animaux se désaltérer, et l'on prendra soin de ceux dont la perte coûterait le plus cher avant de songer aux autres. » D'après cette loi, chacun se mit en devoir de boire selon son rang; mais tous exagéraient leur mérite pour éviter d'être des derniers admis à la citerne.

Une pie, qui avait toujours été chérie et faisait les délices de son maître, ayant entendu tous ces arrangements, se mit à crier : « Malheur à moi ! je ne suis pas sa parente, je n'ai pas travaillé au puits, et je n'aurai jamais l'occasion de faire pour lui plus que je n'ai fait jusqu'à présent. Je vois bien que je vais être reléguée derrière tous les autres. Je mourrai de soif, si en m'en allant bien vite, je ne me mets pas en quête d'un autre filet d'eau. »

Oui, cousin, au moyen de cet exemple, je veux que tu désabuses ceux qui croient que le pape m'aurait donné la préférence sur les Florentins, Neri, Vanni, Lotti et Bacci. Les parents et les neveux, dont le nombre est si grand, doivent boire avant tous, et ensuite ceux qui l'ont aidé à revêtir la plus belle des chapes. Après ceux-là il s'empressera de faire désaltérer ceux qui se sont levés pour chasser Soderini de Florence, et y faire rentrer les Médicis. L'un dit : « J'ai accompagné Pierre exilé dans le Casentino. — J'ai risqué vingt fois d'être pris et pendu, et je lui ai prêté de l'argent, crie Brandino. — J'ai entretenu votre frère à mes frais, ajoute un troisième, je l'ai fourni d'habits, d'armes, de chevaux et d'argent ; — tant qu'enfin, si j'attends mon tour, je crois que je mourrai de soif ou que je trouverai le puits à sec. »

Il vaut bien bien mieux demeurer dans ma tranquillité habituelle que de tenter des épreuves pour savoir s'il est vrai que la Fortune plonge d'abord dans le Léthé tous ceux qu'elle veut élever. Je le veux bien, mais si elle y plonge les autres, je

suis fort porté à croire que celui-ci (Léon X) n'a jamais approché de la rivière qui efface tout souvenir du passé. Je pourrais même en fournir la preuve, moi qui ne l'ai pas retrouvé sans mémoire le jour que, pour la première fois, je lui baisai le pied. Il se baissa jusqu'à moi du haut de son saint siége, me prit la main et me donna le saint baiser sur l'une et l'autre joue. Il me fit don en outre d'une demi-bulle dont mon cher Bibiena vient de m'envoyer le reste à mes frais. Je partis de la cour, et, le cœur et les poches remplis d'espérance, mais trempé de pluie et couvert de boue, je chevauchai toute la nuit jusqu'au Montone (1) pour prendre mon souper.

Maintenant supposons que le pape remplisse à mon égard toutes ses promesses, qu'il veuille bien me donner le fruit des semences que j'ai répandues depuis tant d'années, qu'il m'accorde plus de mitres et de diadèmes que le Jonas de la chapelle (2) n'en voit assemblés à la messe papale; admettons qu'il remplisse ma bourse d'argent, qu'il en fourre jusque dans mes manches et mon giron, et si cela ne suffit pas, qu'il m'en gorge l'estomac et le ventre; après tout la fureur de posséder sera-t-elle éteinte? mon insatiable serpent sera-t-il satisfait au fond de mon cœur? J'irais bien, je ne dirai pas à Rome, mais de Maroc au Cathay, du Nil en Dacie; j'irais partout, à condition de pouvoir apaiser la soif ardente de mes désirs. Mais quand, devenu cardinal ou même le grand serviteur des serviteurs, je ne sentirais pas mon ambition s'éteindre, que me reviendrait-il de m'être si longtemps fatigué pour parvenir aux dignités les plus élevées? Il vaut donc mieux pour moi que je reste tranquille.

Quand le monde était jeune encore, et que les hommes inexpérimentés ne connaissaient pas la ruse et l'astuce, si communes aujourd'hui, il y avait au pied d'un mont dont la cime touchait au ciel, je ne sais quel peuple qui vivait dans la vallée. Ces gens s'aperçurent que la lune, tantôt échancrée, tantôt

(1) Le Montone est une rivière qui coule en Romagne sur la route de Rome. Près de cette rivière, il y a encore aujourd'hui une auberge que l'on appelle : l'*Osteria del Montone*.

(2) Il désigne la figure colossale du prophète Jonas, peinte par Michel-Ange sur l'un des pendentifs de la voûte de la chapelle Sixtine.

pleine, faisait un chemin circulaire dans le ciel. Ils s'imaginèrent qu'en montant au sommet du mont, ils pourraient voir et découvrir de là comment l'astre se rétrécissait et devenait plus large. Munis de provisions, ils s'aventurent sur la montagne, tous persuadés qu'ils vont surprendre et pénétrer les mystères de la lune; mais, après tant de fatigues, voyant qu'ils ne sont pas plus près de l'astre, las, épuisés de fatigues, ils se laissent tomber à terre, pleins de regrets d'être si éloignés de leur vallée, tandis que ceux qui ne sont encore parvenus que sur les collines, et qui d'en bas s'imaginent que les premiers voient la lune, redoublent d'efforts pour les atteindre. Ce mont est la roue de la fortune, sur la cime de laquelle le vulgaire insensé pense trouver le repos, que l'on n'y rencontre jamais.

Si les honneurs, si les richesses immenses procuraient le contentement, je louerais ceux qui ne peuvent s'occuper d'autre chose. Mais quand on voit les rois et les papes, estimés égaux aux dieux sur la terre, vivre toujours dans les ennuis et les inquiétudes, est-il possible de considérer comme heureux, ceux qui sont revêtus de leurs dignités? Si, riche comme le Grand Turc, et élevé comme est le pape, il faut que je désire encore de monter plus haut, cela me donne peu d'envie.

Il convient donc que je prépare les choses, de manière à ne pas rendre ma vie désagréable, car il est raisonnable que je l'aime au delà de tout ce que je possède au monde. Mais, du moment que l'homme possède de quoi vivre à l'aise selon ses besoins, et en mettant un frein à ses mauvais désirs, s'il n'est pas forcé de jeûner quand il a faim, s'il a du feu et un toit pour se garantir du froid et du soleil, s'il n'est pas obligé d'aller à pied quand ses occupations le mettent dans la nécessité de changer de lieu, si enfin il a quelqu'un chez lui qui dresse la table et prépare le lit; que pourrais-je avoir de plus, ma tête étant rasée, ou portant une tonsure (1)? Il y a une mesure propre à la capacité de tous les vaisseaux.

(1) C'est-à-dire si j'étais Grand Turc ou pape. — Quant à la phrase suivante, on pense que le poëte s'est servi de cette comparaison pour faire entendre qu'il y a une mesure de bien selon les désirs, comme il y a une mesure de liquide selon la capacité de différents vases.

Il convient encore de prendre soin de son honneur, mais de manière à ce que ce soin ne tourne pas en ambition et ne sorte de toute mesure. Le véritable honneur consiste à être homme de bien et à ce que chacun te reconnaisse pour tel; car si ce titre est échafaudé sur des mensonges, on ne le conserve pas longtemps. Que le peuple te salue du titre de comte, de cavalier ou de révérend père, ce n'est pas une raison pour que je t'honore, si je ne trouve pas en toi quelque chose de meilleur et de plus solide que ton titre. Quelle belle gloire te revient-il de te promener par les places ou de te montrer dans les églises, vêtu d'or et de soie, et d'y recevoir les salutations des gens grossiers, si, dès que tu as le dos tourné, on dit de toi : « C'est lui qui a » livré aux Français, pour de l'argent, la porte de Milan, que » son seigneur lui avait donnée à défendre (1). » Que de colliers, que de capes achetés à propos de dignités nouvelles, qui, à Rome et autre part, ne sont que des témoignages de honte et d'infamie! J'aimerai toujours mieux porter un habit de drap grossier de Romagne et être honnête et bon, que de me vêtir somptueusement et d'être entaché de trahison et de friponnerie; mais Bomba, ce corbeau vorace, tient un langage tout contraire. « Deviens riche, dit-il, que ce soit par les dés ou le bri» gandage; deviens riche! J'ai toujour vu honorer la richesse » plus que la vertu. Je ne me soucie guère que l'on parle mal de » moi; le Christ lui-même, on le renie, on le blasphème. » Doucement, doucement, Bomba, et n'élève pas la voix si haut. Ce sont les méchants qui insultent au Christ, et ils sont plus

(1) Arioste désigne clairement ici Bernardino Corte, à qui Louis Sforza, duc de Milan, avait confié, en 1469, en partant de cette ville, menacée par l'armée française, la garde et la défense de la citadelle. Ce Bernardino Corte se vendit au roi Louis XII pour la somme de 250 écus d'or, et se couvrit d'infamie aux yeux des deux armées. On rapporte que, quand les Français jouaient aux tarrots, en jetant sur table la carte du *traître*, ils avaient pris l'habitude de dire : *don Bernardino Corte*. Voyez Guicciardini, vers le dernier tiers du 4e livre de son *Histoire d'Italie*. — Quant au passage de l'Arioste relatif à l'*honneur*, on pourra le comparer avec ce que notre poëte Boileau a dit sur le même sujet dans ses satires ve et xie. Shakspeare a aussi traité de l'honneur dans *le Marchand de Venise*, act. II, sc. 9.

méchants encore que ceux qui l'ont cloué sur la croix. Mais ce sont les bons et les honnêtes gens, au contraire, qui disent du mal de toi, et ils disent vrai; car c'est au moyen des dés pipés et des cartes fausses que tu as acquis tes biens, tes meubles et toute ta fortune; et c'est toi qui donnes matière à ces propos, car il n'y a personne dans le pays qui use autant de toiles d'or, de brocart, de velours et de dentelles que toi. Ce que tu devrais cacher, tu le révèles au public. Tu allumes des flambeaux pour mieux étaler tes larcins, que tu devrais cacher dans l'ombre. Aussi donnes-tu aux sages comme aux fous l'occasion de se demander comment il se fait que tu t'es procuré en si peu de temps des palais et des châteaux en ville et à la campagne, et que tu te pares ainsi et fais si grande chère. A cela ils savent bien que répondre, tandis que tu te crois un grand homme, et que ton cœur bondit de joie.

Pourvu que Borna ne se l'entende pas dire en face, il ne pense guère que ce soit un blâme, si l'on murmure derrière lui qu'il a tué son frère. Malgré ce crime, et même quoiqu'il ait été banni pour quelque temps, il n'en jouit pas moins en paix de l'héritage, et tel qui connaît sa vie et voudrait qu'il lui arrivât tout le mal possible, frémit et se ronge en vain auprès de lui.

Enfin cet autre, qui se montre avec une mitre acquise au prix de sa honte, vient lui-même se mettre au pilori. Plus nu qu'une citrouille, il a acheté une dignité et un titre qui sont en mauvaise odeur aux esprits humains, à ceux du ciel et de l'enfer même. »

On a sans doute remarqué plusieurs passages de cette satire; dans lesquels Arioste a énergiquement exprimé les accès de la mauvaise humeur qu'il a dû éprouver à cette époque de sa vie. Cependant les paroles qui caractérisent le mieux la disposition habituelle de son esprit sont celles-ci : « Il vaut donc mieux pour moi que je reste tranquille. » Malgré la vigueur de pinceau avec laquelle il trace le portrait de quelques hommes de son temps, voués au mépris public à cause de la bassesse des actions ou même des crimes qu'on leur reproche, il n'en nomme aucun précisément, et cette satire, ainsi que les autres, ne fut

connue publiquement qu'après sa mort. Arioste, considéré comme philosophe, était de ceux qui, avec un sentiment très-pur et très-net du bien et du mal, admettent instinctivement ces principes du monde physique et du monde spirituel comme deux éléments inévitables, dont on s'efforcerait en vain de détruire l'un ou l'autre. Ces deux principes sont pour lui comme le chaud et le froid, le sec et l'humide, la lumière et l'ombre, dont la combinaison est une œuvre providentielle à laquelle bon gré mal gré il faut se soumettre. Plus paresseux encore que tous ceux de sa secte, ou plus découragé par le spectacle de ce qui se passait de son temps, Arioste semble même renoncer à l'empire de cette portion d'énergie qui aide le libre arbitre de l'homme à s'opposer selon ses forces à l'invasion du mal. Aussi, au lieu de chercher à maîtriser le cours du torrent déchaîné, notre poëte se retire-t-il dans l'intérieur des terres, jouissant au jour le jour de la beauté du pays où il se trouve, et attendant négligemment que l'inondation vienne l'atteindre pour se retirer plus loin encore. Car enfin, malgré les splendeurs de la cour de Léon X, malgré cet éclat extraordinaire jeté sur le gouvernement papal par les merveilles des arts qui lui offraient alors une sorte de protection, malgré ces réjouissances littéraires au milieu desquelles le pape et le sacré collége s'enivraient de plaisir en voyant représenter la *Calandria* et la *Mandragora*, et en écoutant la lecture des *plaisanteries* de l'Arioste, il ne faut pas oublier que dans le même temps (1516-1520), Martin Luther, le sectaire intrépide, allait commencer en Europe une révolution qui dure encore.

E.-J. Delécluze.

HISTOIRE

DE LA FAMILLE.

L'ÉPOUSE (1).

Le jurisconsulte Modestin, qui vivait pendant la dernière moitié du IIIe siècle, ayant été précepteur de Maximin le Jeune, mort en l'année 313, avait donné au livre Ier de son traité des *Règles,* une définition du mariage, ainsi conçue : « Le mariage est la réunion de l'homme et de la femme, l'association de toute la vie, la mise en commun du droit divin et du droit humain. » Cette définition du mariage, dans la jurisprudence romaine, a été, depuis Modestin, généralement admise par les jurisconsultes. Cependant, et quelque étrangeté qu'il puisse y avoir à signaler de notables erreurs de droit dans le Digeste, cette raison écrite, ce livre accepté, commenté et expliqué par tant d'hommes célèbres, nous allons nous hasarder à montrer que la dé-

(1) Voyez tome VII, page 196.

finition de Modestin n'a pas tenu compte des différences radicales qui distinguent entre elles les trois sortes de mariages reconnues par l'ancienne jurisprudence romaine, c'est-à-dire le mariage par la Confarréation, le mariage par l'Achat et le mariage par la Prescription ; et qu'elle se trouve ainsi entièrement fausse, parce que Modestin l'a appliquée indistinctement à ces trois mariages, tandis qu'elle ne convient qu'au premier.

Cette même définition n'est au fond, et dans ses termes essentiels, que la loi du code Papyrien sur les mariages contractés d'après le droit sacré des pontifes, rapportée en ces termes par Denys d'Halicarnasse, au deuxième livre des *Antiquités romaines :* « La femme mariée selon les lois sacrées, participe à tous les biens et à tous les sacrifices du mari. » Denys d'Halicarnasse attribue cette loi à Romulus. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est antérieure aux Douze Tables, et qu'elle appartient à ces débris de droit royal, finissant à l'expulsion des Tarquins, et recueillis par Sextus Papyrius, selon le témoignage de Pomponius, au premier livre du Digeste. Modestin a donc pris sa définition, ou bien dans les *Antiquités,* ou bien dans le recueil auquel avait eu recours Denys d'Halicarnasse lui-même ; mais il n'a pas suffisamment pris garde qu'elle caractérisait exclusivement le mariage contracté selon le droit canonique des Romains, et qu'elle ne convenait pas aux deux autres sortes de mariages; que ce n'était point le mariage par l'*achat,* ou le mariage par la *prescription,* qui donnaient à la femme la communauté des biens et des sacrifices, mais seulement le mariage par la *confarréation*. D'ailleurs, les lois romaines elles-mêmes distinguaient avec soin, même au milieu du IIIe siècle, ce que Modestin a confondu ; car une constitution de Gordien le Jeune, du 1er mars de l'année 243, introduit un privilége en faveur des femmes « qui avaient reçu, en se mariant, la communauté des choses humaines et divines, » c'est-à-dire la communauté des biens et des sacrifices.

Il se présente naturellement deux questions au sujet du mariage selon les lois sacrées des païens : premièrement, quelle en était la forme; secondement, quelle en était la nature, c'est-à dire en quoi consistait la participation aux biens et aux sacrifices, comme dit Denys d'Halicarnasse, ou la communauté des choses humaines et divines, comme dit Gordien, ou la mise

en commun du droit divin et du droit humain, comme dit Modestin ?

Les détails sur la forme du mariage par la confarréation sont rares chez les anciens. Aussi bien, cette question est-elle secondaire. Ulpien dit que ce mariage se faisait « avec des formules précises, en présence de dix témoins, après un sacrifice solennel, dans lequel on se servait de pain de froment, » et Festus explique qu'il faut entendre par sacrifices solennels ceux qui se faisaient à des époques marquées de l'année. Servius ajoute, dans son commentaire sur un vers du quatrième livre de l'*Énéïde*, que, pendant la cérémonie de la confarréation, l'homme et la femme s'asseyaient, la tête voilée, sur deux siéges liés l'un à l'autre et recouverts de la peau d'une brebis qui avait servi au sacrifice.

Voilà donc la forme de la confarréation ; voyons sa nature :

Il résulte, selon nous, de l'ensemble des documents fournis par les anciens, que la confarréation était le mariage employé par les familles sacerdotales. Comme quelques savants ont douté, d'ailleurs, qu'il y eût des familles sacerdotales parmi les païens, nous allons commencer par déduire les témoignages qui mettent hors de doute l'existence de ces familles.

Premièrement, il y avait certainement des familles sacerdotales dans l'ancienne Grèce. Pausanias dit, dans le *Voyage de l'Attique*, qu'après la soumission des Éleusiniens aux Athéniens, le sacerdoce de Cérès et de Proserpine fut conservé aux Eumolpides. Dans le *Voyage de la Messénie*, il dit d'abord qu'après la prise d'Ithome, les familles qui avaient le sacerdoce des grandes déesses s'étaient retirées à Éleusis ; et un peu plus loin, lorsqu'il raconte comment Épaminondas fit rebâtir Messène, il ajoute que les familles qui étaient de race sacerdotale reçurent ordre d'écrire les cérémonies des grandes déesses dans leurs rituels. Secondement, l'existence de familles sacerdotales romaines n'est pas moins positive. Denys d'Halicarnasse dit que Romulus créa soixante sacrificateurs, indépendamment de ceux qui avaient le sacerdoce par le droit de leurs familles. Du reste, la famille des Pinariens et celle des Potitiens avaient le sacerdoce héréditaire d'Hercule, ainsi que le témoignent Denys d'Halicarnasse, Virgile, Plutarque et Festus.

Il y avait donc des familles sacerdotales chez les anciens, et

nous croyons que la confarréation était le mode de mariage employé par ces familles.

Pline dit, au treizième livre de ses Histoires, que le lien de la confarréation était le plus sacré de tous. Boèce, dans son commentaire sur les *Topiques* de Cicéron, dit que le mariage par la confarréation ne s'employait que pour les Flamines. Servius, dans son commentaire sur un vers du quatrième livre de l'Énéïde, dit seulement que les Flamines ne pouvaient se marier que par la confarréation. Le fragment d'Ulpien que nous avons cité plus haut, n'exclut pas non plus de la confarréation toutes les familles autres que celles des Flamines, ainsi que le fait Boèce, par la raison que les Flamines ne constituaient pas toutes les familles sacerdotales. Tacite rapporte, au sujet de la mort du Flamine Maluginensis, qui arriva sous Tibère, des détails qui donnent un sens très-précis à ce qui précède. Il dit que l'on dérogea, pour nommer son successeur, à l'ancien usage du droit pontifical, et que cet usage voulait que l'élection fût faite sur la présentation de trois candidats, nés de parents mariés par la confarréation. Ce mode de mariage donnait donc aux familles qui l'employaient la consécration religieuse et l'aptitude au sacerdoce.

Maintenant, et voilà le point principalement curieux de la question, quelle position particulière le mariage par la confarréation donnait-il à la femme dans la famille? les textes nombreux que nous avons déjà cités disent uniquement que le mariage par la confarréation donnait d'abord aux femmes la communication des choses divines. Or quels intérêts comprenait la communication des choses divines? les voici

Cette question veut être traitée à la fois au point de vue du droit grec et au point de vue du droit romain, car les femmes grecques recevaient aussi la communication des choses divines ou des sacrifices.

Dans les antiques familles sacerdotales, la participation aux choses sacrées entraînait la participation aux choses humaines, ou, en d'autres termes, la possession des droits sacrés donnait la possession des droits civils.

En général, dans le droit grec, la possession des capacités civiles s'établit toujours par la possession des capacités religieuses; être privé de celles-ci, c'était manquer de celles-là.

Dans le plaidoyer d'Isée pour la succession d'Astyphile ; pour prouver à un homme qu'il n'avait pas été adopté dans une maison, on se borne à lui prouver qu'il n'avait pas été admis à ses sacrifices ; dans le plaidoyer pour la succession de Ciron, un homme, pour prouver qu'il est le petit-fils du mort, se borne à établir qu'il a fait ses funérailles, ajoutant que, s'il n'avait pas été son plus proche parent, on n'aurait pas manqué de lui demander de quel droit il prétendait l'inhumer. Dans le plaidoyer pour la sucession de Philoctémon, un fils, pour prouver qu'il est né d'un mariage légitime, est sommé de prouver que sa mère a été déposée, après sa mort, dans le tombeau de la famille de son père. La communication des sacrifices entraîne donc, dans tous ces cas, la participation aux droits civils.

Chez les Romains, la confarréation, qui donnait aux femmes la communication des choses divines, leur donnait aussi, et par cela même, la communication des droits civils. Premièrement, le mariage, selon les lois sacrées, enlevait l'époux et l'épouse à la puissance paternelle, c'est à dire les exemptait de la tutelle des ascendants, et leur donnait ainsi l'initiative dans l'administration de leurs intérêts. Tacite, qui rapporte formellement ce fait, ajoute qu'on fit une loi nouvelle sous Tibère, pour enlever aux femmes mariées par la confarréation leur ancienne position exceptionnelle, et pour les ranger dans la catégorie commune des femmes soumises au droit civil des Romains.

Ce témoignage de Tacite est le commentaire naturel d'un passage assez confus de Denys d'Halicarnasse, lequel a rapporté, en les mêlant, la condition de la femme mariée par la confarréation, et la condition de la femme mariée par l'achat ; il dit premièrement, que la femme devenait commune en biens avec le mari ; secondement, qu'elle était maîtresse dans la famille comme le mari y était maître. C'étaient là, en effet, surtout à l'époque reculée des premiers rois de Rome, des droits que les autres femmes n'avaient pas dans la famille, et que Tibère, près de sept siècles plus tard, ôta aux épouses des familles sacerdotales. Denys d'Halicarnasse ajoute, qu'à la mort du mari, la femme mariée par la confarréation avait sur son héritage les mêmes droits qu'une fille. Il y a ici, nécessairement, une erreur de doctrine et une erreur de fait. D'abord, puisque la femme mariée, selon les lois sacrées, était commune en biens, elle ne

pouvait pas venir, comme fille, à la succession du mari, parce que la communauté suppose des égaux, et non des supérieurs et des inférieurs, ainsi que le sont les pères et les enfants. Ensuite, nous verrons plus loin que les femmes ont été considérées comment tenant lieu de filles à l'égard du mari par le droit prétorien, un siècle environ après les Douze Tables; et encore, ce ne pouvaient pas être les femmes mariées par la confarréation, puisque celles-ci avaient la communauté des biens et étaient maîtresses dans la famille. Il faut donc supposer, à peu près d'ailleurs avec toute certitude; que le mariage selon les lois sacrées donnait aux femmes la capacité héréditaire la plus étendue, puisque les autres femmes avaient cette capacité à titre de filles, et que, du temps de Tibère, l'épouse, dans la famille sacerdotale, avait un privilége beaucoup plus éminent, dont elle fut dépouillée.

Secondement, et ce point serait d'une grande importance, nous croyons que la femme, mariée par la confarréation, n'était pas au pouvoir du mari. D'abord Denys d'Halicarnasse, qui rapporte le texte de la loi sacrée, ne dit pas que la femme fût soumise, comme les autres épouses, au pouvoir du mari. Le mot dont il se sert signifie simplement « être unie, être rapprochée, » et non « être soumise. » Ensuite, il dit au contraire, et en propres termes, que la femme mariée par la confarréation était maîtresse dans la famille, aussi bien que le mari. Il y a d'ailleurs, dans le plaidoyer de Cicéron pour Lucius Flaccus un passage qui nous semble péremptoire. Il s'agit de savoir si Valéria, épouse prétendue d'Andron Sextilius, était réellement au pouvoir de son mari. Cicéron fait un dilemme, dans lequel il dit, en somme: si elle était au pouvoir de Sextilius, de deux choses l'une, ou elle y était tombée au moyen d'un mariage par la prescription, ou elle y était tombée au moyen d'un mariage par l'achat. Il prouve alors qu'il n'y a eu ni achat, ni prescription, et il conclut que Valéria n'était pas au pouvoir du mari. Il fallait donc, de toute nécessité, pour que le raisonnement de Cicéron ne fût pas absurde, qu'il n'y eût pas une troisième manière de tomber au pouvoir du mari, par exemple, le mariage par la confarréation. On ne peut pas supposer que Cicéron ne connaissait pas la législation de son temps sur les mariages; et comme le dilemme que nous venons de citer constitue tout son

système de défense au sujet de la succession de Valéria, un orateur d'un esprit si net et si positif n'eût pas joué le sort de sa cause sur un raisonnement qui ne pouvait être que clairement décisif, ou clairement ridicule.

Néanmoins, car il faut tout dire, il nous reste à concilier avec notre opinion quatre témoignages qui doivent paraître bien puissants : Tacite, Gaïus, Ulpien et Servius affiment en termes formels que la femme mariée par la confarréation était au pouvoir du mari. Il s'agit, dans le passage de Tacite, d'une loi de Tibère sur le mariage des Flamines ; et l'histoire s'exprime ainsi : « On porta une loi, par laquelle l'épouse du Flamine de Jupiter, en ce qui touche les sacrifices, au pouvoir du mari, pour tout le reste fut soumise au droit des femmes. » Gaïus et Ulpien disent : « La femme tombe au pouvoir du mari par la confarréation. » Servius dit : « Il y a trois mariages par lesquels la femme tombait autrefois au pouvoir du mari, la prescription, l'achat et la confarréation. » Ces témoignages sont donc fort précis. Reprenons-les par ordre.

Il faut, de toute nécessité, que le passage de Tacite soit incorrect, car, tel qu'il est, il ne présente absolument aucun sens. En effet, ce passage dit que, d'après la loi de Tibère, les femmes des Flamines, au pouvoir de leurs maris, en ce qui touche les sacrifices, furent soumises pour tout le reste au droit commun qui régissait les femmes ; or le droit commun qui régissait les femmes, et Tacite ne pouvait pas l'ignorer, les soumettait précisément à leurs maris. Les femmes des Flamines auraient donc été au pouvoir de leurs maris, et comme prêtresses et comme épouses, et, dès lors, il n'y avait pas lieu de mettre une opposition entre les deux moitiés de la phrase, et de dire qu'elles étaient soumises au mari pour les sacrifices, et assimilées aux autres femmes pour tout le reste. La simple lecture de ce passage montre donc qu'il doit être corrompu, et nous croyons qu'on serait très-près de la vérité en le lisant ainsi : « On porta une loi par laquelle l'épouse du Flamine de Jupiter, *libre* en ce qui touche les sacrifices, au pouvoir du mari pour tout le reste, fut soumise au droit commun des femmes. »

Plusieurs motifs très-plausibles se réunissent pour autoriser cette rectification du texte de Tacite ; premièrement, elle est demandée par le passage même de l'historien, car on a vu qu'il

n'offre aucun sens tel qu'il est ; secondement, Tacite dit qu'une des raisons qui déterminèrent Tibère à porter sa loi, ce fut que le mariage par la confarréation dérobait les femmes à l'autorité paternelle, ce qui doit s'entendre naturellement de l'autorité du père de leur mari. Or, par cela même que les femmes mariées par les lois sacrées n'étaient pas soumises à l'autorité paternelle, elles n'étaient pas soumises à l'autorité maritale, car ces deux autorités étaient de même nature dans le droit romain ; si bien que l'épouse était, par rapport à l'époux, dans la condition de fille. Troisièmement, c'était, en effet, le propre du sacerdoce de soustraire la femme mariée par la confarréation à toute autorité extérieure, et de lui donner la jouissance de tous les droits civils. C'est ainsi que les vestales n'étaient pas soumises à la tutelle, et qu'elles pouvaient tester ou contracter toute espèce d'obligation comme un père de famille.

En ce qui touche Gaïus et Ulpien, qui disent que la femme était soumise au mari par la confarréation, cela était, en effet très-vrai de leur temps, c'est à dire du temps d'Antonin le Pieux et d'Alexandre-Sévère, puisque la loi de Tibère l'avait établi. Servius avait raison pareillement de dire qu'autrefois les femmes tombaient au pouvoir du mari par la confarréation ; d'abord, parce que cela n'existait plus de son temps, la confarréation ayant été abolie ; ensuite, parce que l'ordre de choses fondé par Tibère avait pu durer à peu près depuis cet empereur jusqu'à Valentinien II, sous le règne duquel le paganisme, considéré comme religion de l'État, commence à être ébranlé dans sa base.

Il résulte d'ailleurs, de ce que dit Tacite au sujet de la mort du Flamine Maluginensis, que la confarréation commençait à tomber en désuétude du temps de Tibère : le sacerdoce ne flattait plus assez les grandes familles qui l'avaient conservé depuis l'origine de Rome, pour qu'elles se soumissent aux antiques cérémonies prescrites par les lois sacrées. On commença donc alors à choisir les prêtres parmi ceux dont les parents ne s'étaient pas mariés par la confarréation. Et puis, le christianisme naissait à cette époque, et le moment approchait où les dieux païens n'auraient plus ni adorateurs, ni pontifes, ni temples.

Tel était le mariage par la confarréation, qui donnait à la femme la communication des choses divines et des choses humaines, c'est-à-dire les sacrifices et les droits civils. C'est à ce-

lui-là seul que convenait la définition du mariage donnée par Modestin, et non au mariage par achat et au mariage par prescription, dont nous allons esquisser l'histoire.

Cicéron dit, au premier livre du dialogue de l'Orateur, que le mariage par achat se contractait au moyen de formules précises. Quelles étaient ces formules ? Boèce en rapporte ainsi les termes, dans son commentaire sur les Topiqnes : « En s'achetant, l'homme et la femme s'interrogeaient ainsi réciproquement. L'homme disait : Voulez-vous être ma mère de famille ? La femme répondait : Je le veux. La femme disait : Voulez-vous être mon père de famille ? L'homme répondait : Je le veux. La femme tombait ainsi au pouvoir du mari, et cela s'appelait un mariage par achat. Ce femme, devenue mère de famille, était par rapport à son mari, comme une fille par rapport à son père. »

Gaïus, qui était plus instruit que Boèce des formes de l'ancien droit, et qui se trouvait plus rapproché de l'époque où ses règles étaient en usage, est beaucoup plus explicite sur la forme du mariage par achat. En outre, comme ses institutes ont été retrouvées depuis peu d'années, il est possible de traiter aujourd'hui avec la plus grande netteté cette matière si épineuse du mariage des anciens, dans laquelle de grands jurisconsultes comme Barnabé Brisson, Antoine et François Hotman, ont laissé tant d'incertitude et tant de ténèbres.

Le mariage par achat se faisait, dit Gaïus, au moyen d'une vente fictive. Le père vendait sa fille, en présence de cinq témoins et d'un officier public, nommé porte-balance, indépendamment de la personne qui achetait, c'est-à-dire qui épousait. Cette vente ne constituait un mariage, qu'autant qu'on le disait expressément, car la femme pouvait être vendue, soit pour être épouse, soit pour être pupille. Avant Adrien, les femmes pouvaient même être vendues pour avoir le droit de faire un testament, car cette vente avait pour effet de les soustraire à l'autorité du père, qui cédait ainsi volontairement ses droits.

Il est évident que la formule rapportée par Boèce ne peut pas être celle avec laquelle s'opérait la vente de la femme : dans cette formule, la femme fait des conditions au mari ; dans la vente, la femme devait naturellement obéir au père. Gaïus dit que la femme était vendue, ou pour être mariée, ou pour être émancipée, ou pour avoir le droit de tester. Or voici la formule

par laquelle la femme était émancipée : la personne qui achetait disait en tenant la chose : « J'affirme que cet homme m'appartient par le droit des porte-lance ; je l'ai acheté avec ce lingot et avec cette balance de cuivre. » Il frappait alors la balance avec le lingot de cuivre, et il le donnait au vendeur, comme prix de l'objet vendu. On émancipait ainsi, ajoute Gaïus, les esclaves et les personnes libres, ce qui prouve que la formule s'appliquait aux femmes aussi bien qu'aux hommes : d'ailleurs c'est une règle de la jurisprudence romaine, que le genre masculin contient aussi le féminin. La vente de la femme, pour le mariage, devait s'opérer avec la formule employée à l'émancipation ; et comme cette formule est conçue en termes généraux et qu'elle ne stipule que la cession des droits du père au profit du mari, il est probable qu'elle était suivie de celle que rapporte Boèce, laquelle, ayant spécialement pour objet les rapports de l'époux et de l'épouse, donnait à la vente le caractère spécial du mariage.

Il nous reste maintenant à déterminer la position que le mariage par l'achat donnait à la femme dans la famille.

D'abord, et ceci est une première différence entre les effets du mariage par l'achat et du mariage par la confarréation, la femme mariée par l'achat était soumise à la puissance du père de famille, c'est-à-dire du père de la nouvelle famille dans laquelle elle était entrée. Elle prenait, par ce mariage, le titre de « mère de famille, » même sans avoir des enfants ; car, dit Aulu-Gelle, elle venait chez son mari non pas seulement comme épouse, mais encore comme membre de la famille et comme héritière. Ensuite, et c'est une conséquence de ce qui précède, la femme mariée par l'achat était au pouvoir de son mari. C'était même là l'essence de cette espèce de mariage, dans lequel l'époux, achetant l'épouse avec le lingot de cuivre et la balance, par l'entremise du peseur public, se substituait complétement aux droits du père vendeur, au moyen de la formule rapportée par Gaïus, que nous avons déjà citée.

Une autre différence non moins importante distinguait encore la femme mariée par la confarréation de la femme mariée par l'achat. Celle-ci n'hérituit point, primitivement, de son mari mort sans avoir fait testament, c'est-à-dire n'était pas investie du caractère d'héritière légale. Ceci, quoique positivement établi par les textes, nécessite néanmoins quelques explications.

Gaïus dit formellement, et tous les jurisconsultes avec lui, que la femme tombée, par le mariage, au pouvoir du mari, était considérée comme sa fille, et se trouvait par conséquent au nombre de ses héritiers naturels. Le passage d'Aulu-Gelle, que nous venons de citer, dit la même chose. Or il faut pourtant distinguer en ceci : du temps d'Aulu-Gelle et du temps de Gaïus, les femmes étaient en effet par rapport à leur mari comme les filles par rapport à leur père, et à ce titre, elles avaient l'hérédité légale ; mais il n'en avait pas toujours été ainsi.

Par exemple, du temps des Douze Tables, l'épouse n'était point placée dans la famille comme fille de son mari; car alors elle eût été sœur de ses enfants, et comme, par la loi des Douze Tables, les frères héritaient les uns des autres, la mère, fille de son mari, aurait donc été héritière légale de ses enfants. Or c'est ce qui n'était pas. Les institutes de Justinien disent que la jurisprudence coutumière des préteurs dérogea au droit des Douze Tables, en permettant aux mères d'hériter de leurs enfants, ce qui fut érigé en loi par un décret de Claude. Ce ne fut donc véritablement qu'à partir de Claude que les mères furent traitées par la loi absolument comme sœurs de leurs enfants, et par conséquent comme filles de leurs maris, et revêtues, à ce dernier titre, du caractère d'héritières. Il ne faut jamais oublier, en lisant les jurisconsultes romains, que leurs livres avaient pour but de résoudre les questions pratiques de droit qui leur étaient adressées, et que, par conséquent, ils y traitent beaucoup plutôt des lois considérées dans leur état présent, que des lois considérées dans leur état passé. En général, ils font de la jurisprudence, et ils ne font pas de l'histoire.

Il y a une quatrième et dernière différence entre la femme mariée par la confarréation et la femme mariée par l'achat. Nous la reprendrons plus loin, quand nous parlerons du divorce.

Nous avons exposé, dans leurs formes et dans leur essence, le mariage par la confarréation et le mariage par l'achat. Le premier appartenait au droit pontifical, le second au droit féodal de l'antique Italie. Le troisième mariage, admis et pratiqué dans la jurisprudence romaine, était le mariage par la prescription. Nous croyons qu'il devait son origine au droit civil ou municipal ; c'est du moins ce qui résulte des rares témoignages que les anciens ont portés sur sa nature.

Tous les détails laissés par les anciens sur la forme du mariage par la prescription, se réduisent à un passage du troisième livre des *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle, où il est dit, sur la foi du jurisconsulte Q. Mutius, que la femme qui avait cohabité pendant une année entière avec un homme, était prescrite au profit de cet homme, qui devenait son mari, à moins que la femme n'eût interrompu la prescription en s'absentant trois jours de suite.

Les jurisconsultes ont coutume de renvoyer encore, pour le même sujet, au premier livre des *Saturnales* de Macrobe ; mais ils n'ont pas pris garde que le passage de Macrobe est littéralement le même que celui d'Aulu-Gelle, soit que Macrobe l'ait copié sans l'avouer, soit que des copistes l'aient transporté du livre de l'un dans le livre de l'autre. Servius, qui a écrit à la fin du IVe siècle, quelques années avant Macrobe, dit à peu près la même chose qu'Aulu-Gelle sur le mariage par la prescription, dans son commentaire sur un vers du premier livre des *Géorgiques :* il n'oublie que les trois jours d'absence, par lesquels la femme pouvait prévenir la prescription.

Le mariage par la prescription était déjà aboli du temps de Gaïus ; il ne faut donc plus en chercher des traces dans le droit dès le règne de Marc-Aurèle.

Nous avons déjà vu que le mariage par la confarréation était propre aux femmes de race sacerdotale, et le mariage par l'achat aux femmes de race noble. A quelles femmes servait donc le mariage par la prescription ?

Un passage du discours de Cicéron pour Lucius Flaccus fournit la première donnée pour la solution de ce problème. Il est question de savoir si Valéria était devenue l'épouse d'Andron Sextilius, et était tombée en sa puissance par la prescription. Cicéron répond que cela ne se pouvait pas, puisque le consentement de ses tuteurs eût été nécessaire, et qu'ils ne l'avaient pas donné. Le mariage constituait, en effet, pour les femmes, dans la jurisprudence romaine, un véritable abaissement dans leur condition civile, puisqu'elles tombaient au pouvoir du mari, et cet abaissement portait le nom de « diminution de tête. » Or il était de principe qu'un pupille ne pouvait pas contracter valablement, sans le concours de ses tuteurs, un engagement qui eût empiré sa position, et qui lui eût fait subir cette « diminution de tête. »

Il résulte donc évidemment de ce témoignage formel de Cicéron que les femmes jouissant des droits civils et du droit de cité ne pouvaient pas être mariées par la prescription. En effet, ces femmes ont été soumises à une tutelle perpétuelle, filles, épouses ou veuves, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'année 539 de l'ère vulgaire, ainsi que nous le montrerons plus loin; en outre, d'après le témoignage du jurisconsulte Quintus Mutius, rapporté par Aulu-Gelle, la femme vivant une année avec une homme ne pouvait éviter la prescription qu'en s'absentant trois jours de suite. Or, si cette femme avait joui des droits civils, elle aurait été en tutelle, et si elle avait été en tutelle, l'action perpétuelle de ses tuteurs l'aurait perpétuellement garantie de la prescription, et il n'aurait jamais pu y avoir de mariage.

Il n'y avait donc que les femmes privées des droits civils ou du droit de cité, comme les affranchies, par exemple, qui pussent être mariées par la prescription. C'est la conséquence forcée du témoignage d'Aulu-Gelle et du témoignage de Cicéron sur cette espèce de mariage. On comprend d'ailleurs que ces femmes ne pouvaient pas être mariées autrement. D'abord, elles ne pouvaient pas être mariées par la confarréation, car ce mariage religieux supposait la participation aux sacrifice et l'extraction sacerdotale, et bien évidemment les affranchis ne les avaient pas; ensuite, elles ne pouvaient pas non plus être mariées par l'achat, car les affranchis n'étaient pas au pouvoir d'un père, qui exerçât sur eux le droit de vente. Le mariage par la prescription était donc le seul qui pût faire entrer les affranchis dans la famille civile.

C'était, du reste, un des principaux caractères de la prescription, dans la jurisprudence romaine, de donner la jouissance des droits civils d'une manière détournée à ceux qui ne pouvaient pas l'avoir d'une manière directe. Ainsi, lorsque l'usage devint général, vers le ve siècle, de confier à ses esclaves agricoles le fermage des domaines, il n'était pas possible de leur en transférer la culture par bail emphytéotique, parce que ce bail était de droit civil, et que les esclaves n'avaient pas la personnalité civile. Les maîtres inféodèrent donc leurs terres à leurs esclaves par des conventions verbales, arrêtées de gré à gré. Il naquit de là une coutume, qui devint

d'année en année le droit coutumier des fiefs, jusqu'à ce que les empereurs, prenant en considération les faits existants, transformèrent la possession éventuelle des esclaves en possession civile, par diverses lois qui leur appliquèrent le bénéfice de la prescription. Telles furent la novelle de Valentinien III, de l'année 449, qui applique aux esclaves-fermiers la prescription de trente années, établie par une constitution de Théodose en l'année 424; et la loi d'Anastase Ier, de l'année 491, qui introduit en faveur des mêmes esclaves une nouvelle prescription de quarante ans.

Nous avons vu que la dernière limite du mariage par la prescription était le règne de Marc Aurèle. Son histoire est donc comprise entre Gaïus et les Douze Tables.

Il reste maintenant à concilier la théorie que nous venons de proposer, d'après les faits, sur le mariage par la prescription, avec la loi Canuleia, portée 445 ans avant l'ère vulgaire, sur les mariages des patriciens et des plébéiens.

Tite-Live raconte, au commencement de son quatrième livre, que le tribun du peuple Caïus Canuleius proposa et fit passer une loi sur le mariage des patriciens et des plébéiens. C'était sous le consultat de M. Genutius Augurinus et C. Curtius Medullinus Fusus, l'an de Rome 308. Y a-t-il quelque rapport entre la loi Canuleia et le mariage par la prescription? Oui, nous en sommes convaincu, et voici lequel.

Vico, ce génie d'une intuition si puissante, qui dédaigne de traiter les questions, parce qu'il les devine, dit, au deuxième livre de la *Science Nouvelle*, que les plébéiens demandèrent à partager le privilége des mariages solennels, parce que ces mariages entraînaient les capacités civiles. Il résulte, en effet, clairement de six premiers chapitres du quatrième livre de Tite-Live, que les plébéiens ne demandaient pas précisément de se marier avec les patriciens, ce qui eût été absurde, puisque, ainsi que le reconnaît le tribun lui-même, on ne peut pas obliger les gens à entrer malgré eux dans les familles; mais ils demandaient le droit de pouvoir contracter les mariages selon les rites employés par les patriciens, c'est à dire la participation aux auspices, qu'ils n'avaient pas. Tite-Live dit que la loi de Caïus Canuleius passa, d'où il semblerait résulter que les plébéiens obtinrent les auspices. Or nous croyons que cela

n'eut pas lieu précisément. Les plébéiens furent tenus près de quatre siècles encore en dehors des choses religieuses et du sacerdoce. Du temps même de la guerre de César dans les Gaules, un plébéien, Ventidius Bassus, devint pontife; et la chose parut si monstrueuse, qu'Aulu-Gelle en parle comme du plus grand scandale qui ait été donné au peuple romain. Nous croyons qu'il faut entendre autrement la victoire remportée par les plébéiens sur les patriciens, et que la loi Canuleia n'eut d'autre effet que de donner aux mariages par la prescription, déjà autorisés par les Douze Tables, quatre années auparavant, les conséquences des mariages par les auspices, c'est-à-dire l'autorité paternelle, la puissance maritale et le droit d'hérédité.

Dans Tite-Live, le tribun Canuleius dit positivement que déjà des patriciens avaient épousé des plébéiennes. S'ils en avaient déjà épousé, ils pouvaient en épouser encore; et puisque les plébéiens demandaient autre chose, il fallait bien que le genre de mariage qui avait fait passer quelques-unes de leurs filles dans les maisons patriciennes, ne leur suffît pas. Quel pouvait être ce mariage? Ce n'était ni la confarréation, ni l'achat, parce que ces deux espèces de mariages, propres aux familles nobles, supposaient la possession des auspices, et que les plébéiens ne l'avaient pas, ainsi que cela fut répondu au tribun Caïus Canuleius. Les plébéiennes unies avec les patriciens, avant la loi Canuleia, ne pouvaient donc avoir été mariées que par la prescription, ce qui ne les faisait point tomber au pouvoir du mari et ne les rendait pas « mères de famille, » titre résultant du mariage par les auspices; et la loi Canuleia dut se borner à donner au mariage par la prescription les effets des unions solennelles, car Gaïus dit formellement, ainsi que nous l'avons vu, que cette sorte de mariage, avant son abolition, avait pour caractère de faire tomber la femme au pouvoir du mari, aussi bien que le mariage par le cuivre et la balance.

A. Granier de Cassagnac.

LA LITTÉRATURE

SOUS

RICHELIEU ET MAZARIN.

III.

BOISROBERT.

La généalogie de Boisrobert n'est pas dans le père Anselme, et eût fort scandalisé d'Hozier; mais après tout on a accepté bien des assertions de noblesse aussi contestables, et, en indulgent biographe, je ne dois faire aucune objection. Le Metel de Boisrobert descendait donc de la famille consulaire des Metellus. Tallement observe que ce ne pouvait être toutefois de Metellus Pius, et je suis assez de son avis, car Boisrobert n'était pas plus préoccupé des *matières de bréviaire* que frère Jean des Entommeures, et Rabelais l'eût admis sans conteste au réfectoire de l'abbaye de Thélème. Sans doute il n'y avait dans

l'origine que Le Metel donnait, en plaisantant, à son nom, qu'une épigramme contre les généalogistes et les faiseurs d'étymologie, et il ne prenait pas cela au sérieux comme avaient fait les Scaliger avec leurs princes de Vérone; mais ce lui fut cependant l'occasion de bien des rapprochements flatteurs, de bien des complimenteuses allusions. Balzac, par exemple, citant le premier vers du second livre des odes d'Horace, en détourne adroitement le sens pour cajoler le poëte domestique de Richelieu, et le mettre sans façon au-dessus du vieux Romain. Il est vrai que Metellus n'eût pas été une recommandation très-influente auprès de Son Éminence, et en homme bien appris, Balzac devait compter pour quelque chose cette infériorité du sénateur antique.

Comme nous n'avons pas les mêmes raisons d'immoler au complaisant du cardinal un Latin illustre, et qu'il est parfaitement inutile de le sacrifier lui-même en holocauste devant les dieux lares de la grande famille des Metellus, on nous permettra de passer outre, et de dire tout simplement que François Le Metel de Boisrobert avait vu le jour à Caen, vers 1592. Son père, qui était de robe et huguenot, devint procureur de la cour des aides de Rouen, et c'est au barreau de cette ville que le jeune Boisrobert débuta, dans les années mêmes où Corneille, plus jeune, faisait ses études chez les jésuites. Il avait déjà le goût des vers, et mettait, en 1616, un mauvais sonnet en tête du recueil de sermons du père Martin Lenoir, intitulé : *l'Uranoplée*. Ce n'étaient là que des rimes fort innocentes; mais le poëte ne se bornait pas au culte naïf des Muses, et je ne sais quelle affaire scabreuse de séduction le força de quitter la Normandie et de chercher fortune ailleurs. Le vieux cardinal Du Perron, qui, toujours tuteur officieux des jeunes poëtes, allait terminer, en 1618, une carrière singulièrement remplie de galanteries, d'intrigues et de controverses, paraît avoir été le premier patron littéraire de Boisrobert. Je ne veux pas dire que Du Perron fut un *grand fourbe,* comme l'appelle Guy Patin; mais le jeune échappé du barreau de Rouen profita singulièrement des traditions faciles et de la morale plus que relâchée de son vieux protecteur. Du Perron avait dû son chapeau de cardinal à ses complaisances pour Gabrielle d'Estrées; Boisrobert obtiendra des abbayes en amusant Richelieu durant ses heures perdues, à la

manière de Triboulet ou du nain Patch de Henri VIII. Ce sera enfin un abbé courtisan et libertin, rimant au besoin des vers galants, et racontant à l'avenant des anecdotes graveleuses, comme avaient fait Mellin de Saint-Gelais et Desportes au XVIe siècle, comme fera encore Voisenon au XVIIIe.

Après la mort de Du Perron, qu'il avait eu à peine le temps de connaître, Boisrobert fut produit chez la reine-mère, et l'accompagna dans sa fuite à Blois. Mais dès l'abord il n'eut point là grand crédit, et quelques vers insérés dans les recueils du temps ne suffirent pas à le tirer avec éclat de l'obscurité des débuts. Aussi fut-il longtemps réduit aux expédients pécuniaires, à demander aux grands seigneurs pour sa bibliothèque des livres qu'il vendait ensuite. Sorel s'en est souvenu dans son roman de *Francion;* seulement il a mis l'anecdote sous le couvert d'un musicien. Cette position précaire et inquiète dura longtemps pour Boisrobert, qui, fidèle aux souvenirs des mignons de la cour de Henri III, *beau gars* et bien fait de corps lui-même, se plaisait mieux dans l'antichambre avec les pages qu'au salon avec les grandes dames. En 1625 cependant il était déjà plus en faveur dans le haut monde; il accompagne alors M. et Mme de Chevreuse à Londres pour le mariage de la princesse Henriette avec Charles Ier, et jouant à l'avance son personnage, il achète quatre haquenées, sans doute à l'aide des trois cents jacobus que lui avait donnés le roi d'Angleterre. A son retour en France, il fut bientôt un plaisant à la mode, fréquentant les compagnies les plus agréables, et recherché pour le charme merveilleux de sa conversation. Il déclamait bien, avait le geste beau, et contrefaisait à s'y méprendre la manière de parler de ceux qu'il fréquentait. Comme il était parfaitement renseigné sur la chronique scandaleuse de Paris et qu'il réussissait mieux que personne à bien dire le conte (1), Boisrobert fit les délices des ruelles, non pas comme Voiture, par les grâces coquettes du langage et les fades raffinements de la galanterie, mais par les bons mots, les anecdotes et le gros rire. Cela pouvait ne pas plaire à la pruderie de l'hôtel de Rambouillet où l'on trouvait

(1) Somaize, *Grand Dictionnaire historique des Précieuses*, 1re partie, page 61. — *Ménagiana*, tome I, page 22.

sans doute que le protégé de la reine-mère se souvenait trop de Panurge et des cuisines, dont parle Régnier ; mais Boisrobert était spirituel et courtisan habile, deux qualités excellentes pour se faire pardonner bien des choses et pour réussir. Il sauvait d'ailleurs ses plaisanteries grivoises par des compliments exagérés, et au besoin, la charmante Mme Des Loges, dont Voiture entre autres eut les bonnes grâces, aurait défendu, au cabinet *cabinet bleu,* la réputation d'homme bien élevé que risquait souvent Boisrobert. La lettre qu'il lui adressa, en 1627, dans le recueil de Faret (1), est pleine de flatteries exquises et de madrigaux du dernier bon ton, qui eussent suffi à faire oublier ce caractère de diseur cynique, sachant à fond tous les récits obscènes du XVIe siècle, les contes de Marguerite de Navarre, de Desperriers, de Verville et de Bouchet. La lettre à Mme Des Loges était d'ailleurs accompagnée d'autres épîtres galantes à sept ou huit maîtresses idéales, comme Climène, Florice, Carinte, Lisimène, Crisente; ce qui devait nécessairement donner au poëte un caractère délicieux de fadeur amoureuse. Boirobert pouvait donc se laisser aller quelquefois aux propos de mauvais goût; il pouvait boire la nuit avec Vaugelas chez le baron de Baume, recevoir de Balzac des lettres où il s'agissait d'indispositions très-peu chrétiennes, et se laisser enfin écrire par le goinfre Saint-Amant, dans sa *Gazette du Pont-Neuf :*

..... J'aurai l'honneur, cher ami,
De voir si tu bois point à gauche
Et si tu fais bien la débauche,
Car c'est l'unique passe-temps
Où tous mes désirs soient contents.

Comment le beau monde n'eût-il point pardonné tout ceci à l'homme qui, à propos des yeux louches de sa Lysimène, savait dire : « Je voudrais que ma fortune allât de travers, tant les choses de cette nature me sont agréables.» Certes, avec une aussi belle imaginative, Boisrobert devait faire très-vite son chemin

(1) Paris, 1627, in-8o, pag. 193 à 272.

Quelques contes, quelques madrigaux encore, et il sera le bouffon lettré de Richelieu, le protecteur des écrivains, le fondateur de l'Académie.

En attendant, afin de flatter Marie de Médicis, Boisrobert dédia à cette princesse un petit volume de *Paraphrases des Psaumes,* où il proteste de son attachement pour une personne dont il suit assidûment, depuis neuf années, les actions et la fortune. Cette traduction poétique, dans laquelle la grâce et la facilité des vers ne sauvent pas l'absence complète d'inspiration et de verve, n'était sincère ni par l'intention religieuse, ni par l'intention politique. Sur le chapitre de la foi, le poëte ne ment pas et convient qu'il ne peut, pour sa part, s'élever aux repentirs pieux et aux désespoirs admirables de ce David, qu'il concevait bien plutôt, je pense, avec ses déportements et son amour pour Bethsabée, que la lyre de la désolation à la main. Mais si Boisrobert est franc sur ce point et ne cherche pas trop à concilier la Bible avec Ninon de l'Enclos, les pages de la reine-mère et les verres pleins de Saint-Amant, il est plus dissimulé à l'égard de Marie de Médicis, qu'il flatte outre mesure et qu'il abandonnera bientôt pour le puissant persécuteur de cette reine, dès que Richelieu sera le plus fort. Tallemant avait bien raison de dire que la maladie de Boisrobert était incurable. On ne guérit pas de la lâcheté de cour.

En publiant, en 1629, *l'Histoire indienne d'Alexandre et d'Orasie,* Boisrobert reprit son vrai caractère d'écrivain mondain, aux libres allures. Sa dédicace à Mme d'Effiat est pleine de galanteries et de révérences cherchées. Le soleil, comme toujours, joue un grand rôle dans ces compliments, mais les rayons dorés du levant brillent ici avec tout l'éblouissement de la lumière orientale. Les princes de Boisrobert ont toujours, dans leur pays, adoré l'aurore, et, retrouvant en France l'astre naissant des beautés de Mme d'Effiat, ils ne croiront pas avoir changé de pays. Quant à cette adorable déité elle-même, les rubis de l'Inde ne la pourront éblouir, puisque chaque jour elle voit de plus étincelantes choses en son miroir. Balzac, séduit par ces belles imaginations, par cette richesse coquette de style, mit en tête du livre une préface louangeuse, une espèce d'enseigne avec certificat de génie en bonne et due forme. L'auteur y est proclamé un des plus agréables menteurs qui soient au monde; son ouvrage est

un chef-d'œuvre plein de violentes émotions et écrit dans la vraie langue de cour, tandis que la plupart des autres romans ne sont que des Héliodore déguisés, des enfants dégénérés de la lignée de *Théagène*. Une préface de Balzac, un diplôme d'écrivain octroyé avec tant de solennité, autorisaient Boisrobert à bien parler de lui-même. Aussi l'avertissement de l'*Anaxandre* contient-il une théorie du roman dans laquelle, établissant la supériorité de ces sortes de compositions sur l'histoire, il se donne des semblants d'érudition arabe et annonce le dessein d'introduire la réalité historique dans son livre. Par malheur, on était loin encore de Walter Scott, et on ne trouve trace de ces magnifiques projets littéraires que dans l'avis au lecteur. Rien de plus confus, de plus ennuyeux que cette rapsodie sans intérêt. Il s'agit d'une princesse qui reçoit de son frère mourant la prière d'épouser un chevalier accompli, fils d'un grand roi, déguisé sous un faux nom et à qui elle doit d'autant plus de reconnaissance qu'il défend, contre de nombreux ennemis, les États de son père. Le chevalier se jette à travers tous les hasards pour l'attendrir; mais, comme d'habitude, ce n'est pas le plus méritant qui est le plus aimé. Il n'y a dans tout ceci aucune étude de sentiments vrais, aucune délicatesse réelle d'observation, mais beaucoup de fracas, de bûchers, de brahmines, de fadaises chevaleresques, de grands airs et de fausses passions. L'*Anaxandre*, enfin, a tous les défauts de l'*Astrée* sans avoir aucune des qualités de *la Princesse de Clèves*.

Boisrobert partit pour Rome la même année que Gabriel Naudé, en 1630. Je ne sais si l'auteur dissipé et volage y rencontra le spirituel et savant bibliothécaire; mais ce séjour dans la cité éternelle eut pour tous les deux de fâcheux résultats moraux. Naudé y écrivit l'apologie de la Saint-Barthélemy; Boisrobert en revint avec des habitudes de plat courtisan, et des mœurs italiennes invétérées. En arrivant à Rome, cependant, par une velléité d'indépendance, il enfonça lestement son chapeau sur ses yeux devant le cardinal Scaglia qui ne l'avait point salué; mais ce ne fut là qu'une boutade de début, et Boisrobert se familiarisa vite chez les grands d'Italie avec cette vie subalterne de diseur de bons mots sans conséquence qui feront les délices de Richelieu. Sa réputation de bel esprit, de conteur habile, l'avait devancé à Rome, et lui attira les faveurs d'Urbain VIII, dont il

reste un volume de poésies latines assez curieuses (1). Le pontife lui offrit le prieuré de Nozay au diocèse de Nantes, et, bien que ce bénéfice ne valût que 170 livres, il séduisit Boisrobert qui, voyant là, comme il dit, *le levain de sa fortune,* se hâta de prendre la tonsure. De même que Rabelais avait amusé Paul III, Boisrobert plut à Urbain VIII, et, comme il le dit lui-même :

> Je n'aurais eu sans lui crosse ni mître ;
> L'épée encor, en toute sûreté,
> Dans son fourreau pendrait à mon côté,
> S'il ne m'eût pas inspiré la pensée
> De la soutane en trois jours endossée.

A son retour en France, Boisrobert prit les ordres, et cela fit dire que la prêtrise en sa personne était comme la farine aux bouffons, qu'elle servait à le rendre plus plaisant. On lui donna néanmoins un canonicat à Rouen. Il avait alors quarante et un ans; mais sa conduite déréglée donna, pour ses nouvelles fonctions, de graves inquiétudes à ses amis. Balzac prit à peine un instant cette conversion au sérieux. S'il écrit dès l'abord à Boisrobert qu'il espère de lui autant d'homélies qu'il avait eu naguère de sonnets, et que Sion et Siloé ont remplacé le Permesse et le Parnasse ; s'il lui conseille de ne pas oublier, par amour pour la théologie, ses affaires temporelles et le soin de sa fortune, il ne tarde guère à lui donner d'utiles conseils dans ses lettres, à le détourner avec réserve des agréables tentations. Chapelain, qui savait Boisrobert fragile, redoutait bien plus encore le contraste des mœurs du poëte et des dignités du chanoine. Aussi ses avis sont-ils sévères ; il conseille à son ami de vivre avec retenue, d'éviter la familiarité des femmes, et de ne rien chanter que des psaumes ou des leçons. Je doute que Boisrobert ait été très-attentif à ces remontrances, et je crois volontiers son propre témoignage, en un moment de dégoût :

> .... Je ne gagne pas la maille,
> Si dans le chœur je ne travaille ;

(1) Sous le titre de *Maphæi Barberini Poemata*. Antuerpiæ, 1631, in-4°.

Et pourtant jamais je ne dis
Libera ni *De profundis.*
S'il faut parfois que je soutienne
Ou le répons ou bien l'antienne,
Je n'en saurais venir à bout,
Je mets le désordre partout.

Enfin, c'était donc un *beau débrideur* de messe, faisant gras pendant le carême, jurant horriblement au jeu, c'est-à-dire toute la journée, un de ces prélats enfin, comme disait Conrart, qui, au lieu de lire leur bréviaire, jouent des bénéfices au tric-trac.

Ménage raconte que Boisrobert haïssait tant la solitude, que, quand le monde ne lui paraissait pas suffisant, il faisait monter les laquais. Le séjour de la province devait donc déplaire singulièrement à cet amateur consommé des ruelles et des belles compagnies. Aussi le retrouvons-nous bientôt à Paris dans les antichambres de Richelieu, implorant comme Lazare les miettes de la table du maître. Le cardinal lui fut peu favorable d'abord, peut-être à cause de la protection que lui avait accordée la reine-mère, alors en exil. Mais Son Éminence prit bientôt un tel plaisir à la conversation de Boisrobert, que le poëte ne tarda pas à devenir le familier du ministre, et à avoir l'emploi officiel de raconter à Richelieu, en ses heures perdues, les nouvelles de la cour et de la ville, de lui lire des vers, de l'amuser par des bons mots, par des plaisanteries de toute espèce. Tantôt, c'est une abbaye de *Crâne-Étroit* qu'il suppose vacante et qu'il fait sérieusement demander par un prieur ; tantôt, c'est une médisance de ruelle ou une anecdocte de cabaret. Les lazzi de Boisrobert devinrent indispensables à la gaieté du cardinal, qui emmenait son bouffon partout, à la cour, à Ruel, à l'armée, dans tous ses voyages. Le médecin Citois, mêlait toujours quelques grains de Boisrobert à ses ordonnances pour la santé de Richelieu ; et je ne sais quel provincial, dédiant son livre au poëte, l'appelait le *favori de campagne* de Son Éminence.

C'était aussi quelquefois son favori de ville et d'intrigue. Je ne sais si, comme le dit Gombauld, il acquérait à son maître « autant de serviteurs qu'il entretenait de personnes ; » mais il paraît sûr que Boisrobert fut, à certains moments, un instrument utile et influent sous la main de Richelieu. En plaçant, par exemple,

son ami Faret comme secrétaire chez le comte d'Harcourt, il réussit à attacher ce membre de la famille de Lorraine à la personne du cardinal, et à brouiller ainsi une maison dont le ministre avait à redouter les puissantes intrigues. Boisrobert ne gagna pas toujours à se mêler de la sorte des affaires de son maître, et le bouffon reçut quelquefois des horions, comme Sancho à la suite de don Quichotte. Seulement, Richelieu ne ressemblait en rien au héros de la Manche, et je n'applique la similitude qu'à Boisrobert. Quand Bassompierre eut perdu la liberté, par ordre du cardinal, son secrétaire Malleville, l'académicien, écrivit, contre l'abbé de Châtillon, ce rondeau exquis qu'il faut citer, et que j'allais oublier, sans l'amicale obligeance et l'inépuisable érudition de Charles Nodier :

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revêtu d'un doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte ou qu'il sache écrire,
Ou qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

C'est sans doute à Malleville, ou à quelque autre malin satirique, que Boisrobert répondit par ce rondeau qui respire l'amertume du poëte blessé en son amour-propre, et d'un homme puissant raillé dans sa puissance même :

Petit auteur qui me provoques,
Petit poëte de bibus,

Qui, dedans certaines bicoques,
Parmi des sabots et des toques,
Passes pour un petit Phébus,

Débite ailleurs tes équivoques,
Tes quolibets et tes rébus ;
Car pour les vers tu les escroques.
Petit auteur (1)...

Heureusement Malleville n'était pas le grand Frédéric, et Boisrobert n'était point le cardinal de Bernis ; autrement la paix de l'Europe n'eût pas été troublée seulement par les légitimes ambitions de Richelieu.

Huet parle quelque part de *la niaiserie affectée, familière à ceux de Caen* et que possédait merveilleusement Boisrobert ; c'est ce qui, avec son esprit de réplique et son talent de conter, amena sa brillante fortume. Auprès de lui on oubliait ses heures, et, dans les immenses préoccupations de son génie politique, Richelieu avait quelquefois besoin d'oublier. La protection ouverte du ministre étendit beaucoup les relations de Boisrobert ; Gombauld, Benserade, Corneille, Pélisson, Mlle de Scudery, Scarron, Brebeuf, Chapelain, Esprit et Ménage, recherchèrent et obtinrent son amitié. Les belles dames lui ouvrirent de plus en plus leurs ruelles, et il vécut dans la spirituelle et charmante intimité des Motteville, de La Suze et des Longueville, de cette génération aimable qui laissait deviner dans un avenir prochain Mme de Sévigné et Mme de Maintenon. Somaize, en son *Grand Dictionnaire historique des précieuses,* désigne Boisrobert sous le nom de *Barsamon*, et parle longuement de sa liaison avec Bélinde, c'est-à-dire la duchesse de Brancas, dont il fut le confident, surtout *en ce qui concernait la préciosité.* Le luxe de l'hôtel de Mme de Brancas, situé dans le quartier Saint-Honoré, la réputation de son faste et de son nom, son goût effréné pour le jeu et les modes nouvelles, les présents considérables qu'elle faisait à ses amis, la bonne grâce qu'elle mettait à servir les

(1) *Nouveau Recueil de divers Rondeaux*, Paris, Courbé, 1650, in-12, tom. I, pag. 87 et 67.

siens, quand on la prenait dans son humeur obligeante, la devise d'un vaisseau à l'ancre et loin des tempêtes, que sa grande fortune l'autorisait à prendre, tout cela devait plaire singulièrement à Boisrobert, lequel aimait la bonne chère, les belles conversations et surtout les faveurs durables.

Boisrobert, on le sait, fut un des cinq auteurs qui travaillèrent au théâtre, avec le cardinal ; mais je réserverai pour l'étude de Richelieu, comme écrivain, les détails qui sur ce point pourraient se rapporter à notre abbé ; Boisrobert, d'ailleurs, a laissé, pour son propre compte, dix-huit pièces de théâtre qui certes nous suffiront. La première, *Pyrandre et Lysimène*, fut jouée en 1633. C'est l'histoire d'un jeune homme, qui recevant un rendez-vous d'une grande dame (il s'agit toujours de grandes dames, comme dans Scudery), au moment même où il a une maîtresse qu'il aime et qu'il ne veut pas tromper, envoie à sa place l'un de ses plus chers amis. Cet ami est découvert, mais, comme il s'échappe sans être reconnu, la dame, qui est de haut lieu, fait arrêter son jeune homme, et on va le conduire au supplice, quand le vrai coupable se montre : *me, me adsum qui feci*. C'est Nisus et Euryale dans les limites d'une aventure ridicule.

Les caractères des personnages de Boisrobert se révèlent déjà dans cette pièce, tels qu'ils seront dans tout son théâtre ; l'enflure espagnole, les sentiments ampoulés, s'y mêlent aux choses les plus triviales, aux plus prosaïques détails. Comme il ne faut chercher nulle part, dans l'art dramatique du règne de Louis XIII l'observation exacte des temps et des lieux, je passe volontiers à Boisrobert les rois de Thrace et d'Albanie, jaloux comme des jeunes seigneurs de Séville, amoureux comme des bergers italiens, et n'entrant au logis des belles qu'avec des passe-partout et des échelles de corde. Ces invraisemblances sont le seul rapport du théâtre de Boisrobert et du théâtre de Scudery. C'est une exception et un simple souvenir quand chez le favori de Richelieu les héros se promettent comme un bonheur de se réunir dans le ciel, ou quand ils se reprochent de ne pas faire l'amour selon les règles des romans. Les femmes de Scudery ont de grands airs, se plaisent aux sentiments raffinés, aux cruautés de cœur, au joug respectueux d'une passion pure et soumise ; elles sont encore du moyen âge et gardent quelque peu la sévérité de certaines châtelaines des chansons de Geste. Les femmes de Boisrobert au

contraire ont les mœurs faciles; elles descendent de ces belles personnes qui embrassaient Alain Chartier endormi, et qui voulaient fouetter l'auteur du *Roman de la Rose;* elles sont de la famille des demoiselles d'honneur de Catherine de Médicis, des dames de Brantôme, des héroïnes de Boccace et de Marguerite de Navarre; elles datent enfin d'avant *l'Astrée*, et eussent été volontiers de la compagnie de Marot et de l'abbé de Tyron, récitant quelque passage du *Pantagruel* et du *Moyen de parvenir*. En un mot les héroïnes de Scudery vivent à l'hôtel de Rambouillet, celles de Boisrobert dans l'alcove de Ninon. Elles s'attendrissent et tutoient à première vue, attendent leurs amants sans autre lumière que celle de l'amour, leur donnent au besoin 300 pistoles, dissertent sur la taille bien prise des hommes qu'elles voient, comme la l'Enclos sur les blonds et les bruns, baisent les lettres qu'on leur remet, détestent *les cérémonies* et les amants transis, et donnent enfin des rendez-vous, au bout de cinq minutes, avec cette formule:

— A quelle heure? — A minuit. — Viens donc, je t'y convie. — Adieu, mon âme. — Adieu, lumière de ma vie.

Les amants, comme on peut croire, sont plus lestes encore dans leurs procédés. Aimables mauvais sujets, ils suivent toutes les modes, achètent leurs nœuds de rubans au Palais, portent des gants *à la Fronde,* font le soir le tour de l'île Notre-Dame (1), ce qui était du dernier élégant, ont des démêlés avec la justice, fabriquent de fausses lettres, empruntent à dix pour cent, payent les intérêts d'avance, se perdent de débauche, et, comme dit crûment Boisrobert, engagent au démon *leur âme et leurs trippes*. Les mœurs et les habitudes de la scène répondent à ces caractères; les balcons ne s'ouvrent point au son des sérénades, mais à un signal donné en toussant, avec recommandation de parler bas, de peur de surprise. En attendant, les héros se promènent contre les murs avec inquiétude, de crainte qu'une main indiscrète ne laisse tomber sur eux autre chose qu'un billet d'amour.

(1) L'île Saint-Louis avait alors ce nom.

Les infidélités d'ailleurs s'excusent le mieux du monde des deux parts :

> Tout inconstant qu'il est, sans lui je ne puis vivre,

dit une femme trompée. Mais tout se pardonne vite, et se passe dans la plus large sphère des amours faciles. C'est tout un monde de plaisirs et d'espièglerie érotiques, malgré de fréquentes velléités sentimentales et chevaleresques. On est toujours au jeu ou à côté de sa maîtresse. Le rôle des pères n'est pas plus édifiant : ils sont sots, maussades, et se font duper par leurs valets ou leurs filles amoureuses. La confidente a déjà quelque chose de l'esprit aiguisé de la soubrette de Dancourt ; les laquais sont déjà fripons comme dans Le Sage, et on vit le plus souvent au milieu de gens sans moralité, gourmands et voleurs, qui parlent argot, disent *bronché* pour *pendu*, séduisent les filles, déjeunent du nez à l'étal des rôtisseurs, et boivent, pour se consoler, des pintes de gros vin au cabaret, comme dans la *Repue franche*, de Villon. C'est là le côté original du talent de Boisrobert, c'est là seulement qu'il arrive quelquefois à cette gaieté crue, franche et sans vergogne, qui choque souvent dans Viaud et Saint-Amant, qui répugne dans d'Assoucy, mais qui n'était, à le bien prendre, que le légitime et goguenard héritage de cette verve incisive, de cette liberté mordante de l'esprit français que *le Roman de Renart* et les trouvères avaient léguées au XVIe siècle, et qui, dégagé de ses grossièretés allait arriver à sa perfection dans le génie de Molière et sous la plume acérée et vive de Voltaire.

Cette manière leste distrayait Richelieu. Quand le cardinal ne songeait plus à la gloire de l'État, à l'unité de la monarchie, à l'abaissement de la maison d'Autriche, à l'organisation de la France ; quand ce haut et puissant génie, si ferme en ses volontés, si élevé dans ses desseins, si tenace dans leur exécution, se repliait sur les loisirs et les distractions de la vie intérieure, oubliant un instant les destinées de l'Europe qu'il tenait entre ses mains, Boisrobert était son passe-temps le plus cher. Cela le reposait du père Joseph. Son Éminence avait, il est vrai, d'autres distractions encore ; l'oratorien Du Laurens lui lisait des notes prises dans les écrivains de l'antiquité ou dans les pères, sur des sujets indiqués ; Bourzeys lui communiquait les livres de

controverse écrits pour lui ; enfin il causait de théâtre avec Desmarets, ou faisait débiter quelque sermon grotesque à l'évêque de Lavaur, Raconis. Mais pour Richelieu, ces gens-là ne valaient pas le bon *Le Bois*, comme il disait familièrement. Les vérités, les hardiesses mêmes que glissait Boisrobert sous le couvert de la plaisanterie, et qui n'étaient permises qu'à lui, charmaient le cardinal, fatigué sans doute des compliments, et prenant plaisir, par contraste, aux lazzi piquants de son bouffon. Faut-il conclure de tout ceci que la vie de Richelieu ne fut pas grave, et voir le prélude des folies de la Fronde dans le gouvernement sévère de l'homme d'État qui a donné une place glorieuse à la France dans la guerre de trente ans, qui a préparé la grandeur de la royauté et l'avénement du tiers état, qui a vaincu l'esprit de révolte et de désorganisation du protestantisme par la prise de La Rochelle? Je ne le pense pas. Autant vaudrait donner Henri IV pour un roi fainéant, parce qu'il jouait des heures entières avec ses petits enfants, ou Louis XIV pour un saltimbanque, parce qu'il a dansé des menuets. Boisrobert fut un caprice de Richelieu, une distraction de grand homme, et comme notre société moderne procède autant du ministre de Louis XIII que de Louis XIV et de Napoléon, comme Richelieu, en définitive, est un des plus grands politiques qui ait jamais imposé sa pensée au monde, il se trouve que Boisrobert est sûr de rester dans l'histoire à côté de son protecteur, sinon comme Virgile auprès de Mécènes, au moins comme Triboulet au pied du trône de François Ier. Tant que l'Académie française vivra, Le Metel de Boisrobert, qui a eu la première idée de la fondation de ce corps, aura d'ailleurs quelque droit à un bienveillant souvenir.

Pélisson raconte au long l'influence de Boisrobert sur les premiers temps de l'Académie ; admis aux réunions qui avaient lieu chez Courart, il en parla au cardinal et songea à faire donner un caractère officiel à ces assemblées poétiques. Le conseil, suivi avec empressement par Richelieu, occasionna bien des voyages de Ruel, de la part de Boisrobert, qui fut le principal négociateur de l'affaire. Ce fut toute une diplomatie littéraire, dont nous devrons plus tard redire l'histoire. Bien que l'Académie se réunît, dans les premiers temps, chez Boisrobert, l'abbé, en épicurien sceptique, ne montra jamais à cet endroit de faux enthousiasme. En une maligne épître à Balzac, il a même plus

tard raillé spirituellement, et dans des vers bien tournés, la lenteur de l'illustre compagnie :

.... L'Académie est comme un vrai chapitre ;
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien,
Mais tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
Depuis six ans dessus l'F on travaille,
Et le destin m'aurait bien obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.

La gravité même de l'Académie lui paraît suspecte, et insinuant méchamment qu'on ne s'y occupait alors que de sornettes et de frivolités, il ajoute :

Voilà comment nous nous divertissons,
En beaux discours, en sonnets, en chansons,
Et la nuit vient qu'à peine on a su faire
Le tiers d'un mot pour le vocabulaire.
J'en ai vu tel aux Avents commencé,
Qui vers les Rois n'était guère avancé.

L'époque de la fondation de l'Académie fut aussi celle de la plus grande faveur de Boisrobert, qui ne négligeait aucun moyen de flatter son maître, et qui publia, en cette même année 1635, deux recueils : le *Parnasse royal* et le *Sacrifice des Muses*, l'un à la louange de Louis XIII, l'autre en l'honneur du cardinal. Ce sont des odes latines et françaises de la plupart des poëtes du temps, sur le roi et sur le ministre. Boisrobert y était entré pour une bonne part, avait mis les dédicaces, surveillé l'impression et renchéri sur les louanges les plus merveilleuses. Ces publications mirent le comble à la fortune de l'abbé, qui songea aussi aux autres, et rendit dès lors une foule de services de toute sorte aux écrivains malheureux, aux poëtes qui avaient besoin d'être bien en cour. C'est ainsi qu'il fit entrer à l'Académie plusieurs médiocrités, des *passe-volants*, pour parler le langage d'alors, parce que cela donnait une pension. On les nommait *les enfants de la pitié de Boisrobert*. Le favori de Son

Éminence était d'ailleurs d'une aménité parfaite dans les rapports et ne gardait aucune rancune. S'il montra quelque pique contre Desmarets, son rival sérieux pour le théâtre, auprès du cardinal, il fit avoir deux cents écus par an à Mairet qui mourait de faim et qui avait bafoué ses pièces. Mairet se jeta à ses genoux, et, par une discrétion délicate, Boisrobert lui laissa entendre qu'il était redevable à d'autres qu'à lui de ce secours. Le vieux Maynard remercia aussi Boisrobert de ses services, et lui dit que, sans son inclination obligeante, il serait parti de ce monde « sans avoir vu la bonne fortune que dans les affaires d'autrui (1). » Peut-être, toutefois, le poëte abbé aimait-il un peu trop à parler de ses complaisances et à les célébrer lui-même au besoin. Ainsi, sous Mazarin, pour se consoler de ses disgrâces, il dira, à propos de Richelieu :

J'en eus des faveurs singulières
Aux heures les plus familières ;
J'en répandis sur maint auteur
Et me fis le solliciteur
Des pauvres muses affligées.

Malgré sa prévenance, Boisrobert se donnait quelquefois des tons de grand seigneur ; sous le prétexte qu'une *sujétion illustre* ne lui laissait pas assez de liberté pour rendre ses devoirs à tous ses amis, il se reposait impertinemment sur le bonhomme Chapelain du soin de répondre aux lettres. D'autres fois, l'urbanité l'emportait, et il se confondait alors en éloges exagérés. Ainsi, intervenant dans la querelle du *Cid*, pour obtenir le silence des combattants, il louait Mairet sans façon aux dépens du grand poëte, lui disant qu'il avait suffisamment puni le pauvre M. Corneille de ses vanités, et que les faibles défenses de cet auteur ne demandaient pas des armes si fortes et si pénétrantes que les siennes (2). La faveur et la puissance donnaient plus de prix encore à ces compliments. Quant aux impolitesses, Boisro-

(1) *Lettres du président Maynard*, Paris, 1653, in-4o, lettre 39.

(2) Granet, *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine*. 1740, in-12, tom. I, pag. 114.

bert se les croyait de temps en temps permises, parce qu'il prenait sans doute à la lettre le mot de Balzac : « Vous êtes le père des courtoisies et, après avoir été Horace, vous prenez le rôle de Mécènes. »

Du reste, s'il demandait pour les autres, Boisrobert ne s'oubliait guère lui-même, et il s'y prenait sans détour. Dans le *Sacrifice des Muses*, par exemple, il mêle volontiers les noms du caissier et du payeur de Richelieu, aux tirades sur la gloire de La Rochelle :

Certes, j'aurai la bouche close,
Si vous faites pour tant de vers,
Que d'Arbaut ou La-Ville-aux-Clercs
Me donnent un peu de leur prose.

Accablé de places, Boisrobert devint un grand personnage. Quand il venait à Châtillon, dont le cardinal lui avait donné l'abbaye, il était reçu comme un prince; on lui offrait tantôt de la vaisselle d'argent du prix de 600 livres, tantôt une magnifique tapisserie de soixante-quinze aunes, brodée de ses armoiries sur un fond rouge et bleu. En revanche, par l'amitié du cardinal, par l'influence que lui donnaient les titres de prieur de la Ferté-sur-Aube, d'aumônier du roi et de conseiller d'État, Boisrobert faisait obtenir aux habitants des décharges de garnisons, des exemptions de tailles, et toutes sortes de grâces royales. Quant aux moines de son abbaye, le poëte paraît s'être plus occupé de s'en moquer que de les édifier. Si on lui eût parlé de leur âme, il eût sans doute répondu comme Desportes, qu'ils n'en avaient point :

Mes moines sont cinq pauvres diables,
Portraits d'animaux raisonnables,
Mais qui n'ont pas plus de raison
Qu'en pourrait avoir un oison.
Ils ont courte et maigre pitance,
Mais ils ont large et grosse pance,
Et, par leur ventre, je connoi
Qu'ils ont moins de vertu que moi.

Sans livre, ils chantent par routine,
Un jargon qu'à peine on devine.

Le tableau n'est pas chargé, car c'était le véritable couvent de Thélème. Un jésuite, nommé d'Attichy, et neveu du maréchal de Marillac, s'étant avisé, un jour qu'il prêchait à cette abbaye, d'exciter les chanoines à la réforme, il fut hué en pleine église, et poursuivi jusqu'à sa demeure avec des cris furieux (1). Un abbé comme Boisrobert ne pouvait avoir dans son réfectoire que des religieux de cette famille monacale, qui avait tant aiguisé la raillerie d'Érasme et la verve sceptique de Henri Estienne.

Tout cela ne déplaisait pas trop au cardinal qui, à ses heures perdues et entre deux affaires d'État, aimait assez quelque bon conte et avait gardé, comme en un bizarre repli de grand caractère, certain faible pour les gr sses plaisanteries épicées du XVIe siècle. Boisrobert, qui savait son *Moyen de parvenir* par cœur et qui était aux enquêtes des farces et des gravelures de la cour et de la ville, charmait donc Son Éminence en glosant sur les aventures scandaleuses de la ville, et, si le bavardage contemporain ne suffisait pas, en se rejetant sur quelque anecdote bien cynique de Desperriers ou de Brantôme. Le cardinal, dit Colletet en un rondeau, ne veut pas seulement que nous chantions sa gloire, mais aussi que nous buvions à sa santé; puis il ajoute :

Et Boisrobert en contera l'histoire
Au grand Armand.

Dérider Richelieu, c'était donc là surtout l'emploi de l'abbé de Châtillon. Tout lui était bon, pourvu qu'il amenât la gaieté sur le visage fatigué de son maître; aussi faisait-il au besoin parodier devant lui *le Cid*, par des laquais et des marmitons. Le cardinal s'en amusait, je le conçois, parce que les grandes choses, vues d'une certaine manière, prêtent facilement à rire et font volontiers l'effet d'un revers de tapisserie. Mais il fallait

(1) Lapérouse, *Histoire de Châtillon*, pag. 430.

le mauvais goût du temps pour que Richelieu pût prendre plaisir aux premiers écrits dramatiques de Boisrobert, qu'il estimait infiniment et à l'égal de ceux de Scudery ou de Desmarets. Comment en effet *les Rivaux amis,* pitoyable imbroglio, où un roi imaginaire fait épouser débonnairement sa belle-sœur à l'amant de sa femme; comment *les Deux Alcandre,* faible imitation des *Ménechmes* de Plaute avec un duel en sus et plus d'invraisemblances encore; comment *Palène,* mauvaise compilation du roman grec de Parthenius; *les Affections d'amour,* où se trouvent retracées les très-vraisemblables aventures d'un roi qui promet sa fille au chevalier assez brave pour le vaincre dans l'arène, et veut ensuite envoyer cette fille elle-même au supplice parce qu'elle a fait tuer un amoureux qui ne lui plaisait pas; comment enfin *le Couronnement de Darie,* ridicule histoire de la rivalité amoureuse d'un père et d'un fils, le tout entremêlé de coups de poignards, d'interminables tirades et de confidences déclamatoires; comment toutes ces tragi-comédies, sans gaieté, sans verve et que distingue seule une singulière aisance de versification, suffisaient-elles à exciter l'admiration du cardinal? Cela peut nous paraître singulier; mais, cinquante ans plus tard, après le *Discours sur la Méthode,* après *les Provinciales,* Richelieu n'eût point gardé ses illusions poétiques, et sans doute il eût compris les lettres à la manière de Louis XIV. Ce n'était pas là d'ailleurs la seule sympathie éclatante qu'obtînt le théâtre de Boisrobert. Balzac le trouvait si merveilleux qu'il espérait, dit-il, voir bientôt tout le clergé lui-même venir aux représentations et la salle plus pleine de soutanes que de manteaux courts (1).

Cependant la fastueuse mise en scène de *Mirame,* cette tragi-comédie qui contenait tant de vers de Richelieu, occasionna la disgrâce de Boisrobert. Le cardinal avait fait construire un théâtre exprès pour cette pièce, et dépensé une somme énorme pour la mise en scène; il tenait donc à ce que les premières représentations eussent lieu exclusivement devant un public lettré et choisi. Boisrobert, qui avait des liaisons de plusieurs sortes, eut l'imprudence d'y faire venir une petite mignonne qui avait

(1) *Lettres*, liv. VIII, no 46, de l'édit. in-folio.

été quelque temps de la troupe de Mondory, et qu'on nommait la Saint-Amour. En imprudente coquette, elle leva impertinemment sa coiffe et fut reconnue, ainsi que plusieurs femmes non invitées, parmi lesquelles, dit Tallemant, bien des *je ne sais qui*, étaient entrées sous le nom de Mme la marquise *celle-ci*, de Mme la comtesse *celle-là*. Toutes ces belles amies de Boisrobert avaient été introduites par les gentilshommes de garde qui les prenaient pour de grandes dames, et par l'évêque de Chartres, Valençay, le *maréchal de camp comique*, comme l'appelait Boisrobert, qui se trouva très-mystifié. Le roi le sut et en plaisanta le cardinal, lui disant qu'il y avait eu *bien du gibier* à sa représentation. Les larmes de Boisrobert ne purent attendrir Richelieu, et le pauvre poëte, malade, désolé, que toute la cour vint consoler avant son départ, se retira dans son canonicat de Rouen.

D'autres motifs semblent avoir contribué aussi à la disgrâce de l'abbé de Châtillon, disgrâce que le procès de Cinq-Mars, auquel avait été dédiée tout récemment la *Palène*, vint encore prolonger peut-être. Ses mœurs donnaient lieu à des insinuations qui déplurent au cardinal. Ménage, dans un passage extrêmement mordant (1) de sa *Requête des Dictionnaires*, qualifiant Boisrobert d'*admirable patelin*, lui reproche, en termes fort crus, à propos des genres, de ne pas préférer *l'efféminé langage*. Ninon aussi, écrivant des Madelonnettes, où les dévots l'avaient fait mettre, à son cher ami *Le Bois*, lui dit que, comme lui, elle commence à ne plus haïr son sexe. Il n'est pas enfin jusqu'à Scarron qui, faisant des élégies sur ses difformités, n'ait avancé, en parlant de son jeune âge, qu'il avait été assez bien fait pour mériter les respects des Boisrobert de son temps. Quoi qu'il en ait été, la défaveur dura vingt mois, et pendant ses longues journées d'ennui, Boisrobert vit déjà l'ingratitude des hommes. On ne le choyait plus comme un oracle, et ce n'était qu'à propos du passé qu'il pouvait dire :

Si quelquefois j'allais dans la province,
J'étais par eux régalé comme un prince ;

(1) Voir le *Ménagiana*, tom. III, pag. 79, et tom. I pag. 26.

Les présidents, qui jamais ne sortaient
Pour visiter, d'abord me visitaient.
Un mois devant on savait ma venue,
On me tirait le chapeau dans la rue,
On m'adorait, et les moins apparents
Payaient d'Hozier pour être mes parents.

Quoique Boisrobert sût mieux son Boccace que sa bible, il lui échappa sans doute plus d'un vers sur la vanité des choses humaines, et il se dit probablement avec Malherbe, que la faveur du monde est un verre fragile, et son éclat un flot passager. Mais il eût volontiers laissé toute cette philosophie dormir dans Isocrate et dans Marc-Aurèle. Les disgrâces, le plus souvent, au lieu de rejeter dans la sagesse avec Montaigne, dans le mépris des richesses avec l'Évangile, relancent l'âme aux effrénés désirs de l'ambition, et il semble que plus cette chimère échappe et s'efface, plus il faille l'atteindre et la saisir, pour la voir disparaître encore. Aussi, ce que Boisrobert désirait avant tout, c'était sa rentrée en cour. Les gens de lettres, dont il avait été le meilleur et le plus officieux appui auprès du ministre, le regrettaient vivement. L'Académie, qui croyait avoir perdu *son bon ange* (1) fit une démarche auprès du cardinal ; le médecin Citois lui recommanda, dans une maladie qu'il fit à Narbonne, de prendre trois drachmes de son poëte après le repas, et ajouta à une ordonnance ces mots : *Recipe Boisrobert.* Bautru en parla également. L'humeur du cardinal devint moindre ; déjà il avait permis au maréchal de Guiche de voir à Rouen Boisrobert, et comme selon Tallemant l'abbé ne savait se tenir de jouer, ce lui fut une occasion de perdre quelques milliers d'écus. Après la mort de Cinq-Mars, Richelieu ne put résister plus longtemps aux sollicitations universelles ; son goût pour le théâtre lui restait d'ailleurs, et il avait besoin de son abbé Mondory, comme on l'appelait, de son poëte assidu de l'hôtel de Bourgogne. Malgré les efforts de la duchesse d'Aiguillon, qui regardait Boisrobert comme *le profanateur du palais* de son oncle, la réconciliation fut touchante. Richelieu pleura, et comme *Le Bois*,

(1) *Lettres* de Gombauld. Paris, 1647, in-8e, pag. 274.

contre son habitude, n'en put faire autant, et joua le saisi, comme il ne put accomplir ce que dit Juvénal du Grec adulateur : *flet si lacrymas aspexit*, Mazarin, qui était présent, feignit de le croire malade, et lui fit tirer trois grandes palettes de sang.

Bien que Boisrobert *n'eût pas de fiel*, ses mots méchants, sa parole caustique, la vivacité de son caractère lui avaient fait des ennemis. Richelieu étant mort dix-neuf jours après sa rentrée en faveur, en décembre 1642, l'abbé de Châtillon n'eut jamais, malgré ses plates flatteries, l'appui franc de Mazarin. Au XVIe siècle, une même femme avait été successivement la maîtresse de trois rois ; Boisrobert ne put être le favori de deux ministres. On garde les vices de ses précédesseurs, on évite leurs ridicules. Le poëte vit donc la fortune s'enfuir et il lui tendit en vain les bras comme Didon à Énée. Ceci n'est pas une comparaison aussi scolaire qu'on le pourrait croire et m'amène droit à la tragédie que donna Boisrobert quelques mois après la mort de son maître. Toutefois sa *Didon* ne ressemble pas à celle que Virgile avait *déshonorée en beaux termes*. Elle est chaste, elle est belle, elle est un peu sauvage même et reste fidèle au souvenir de son époux. C'est enfin un miracle de vertu et de grâce, en tout semblable à la duchesse d'Harcourt que loue avec hyperboles l'épître dédicatoire. Je ne sais si c'est là un symbole de la fidélité de Boisrobert à la mémoire de Richelieu ; mais la muse de l'abbé n'imitait certainement point en tout ce pur amour élyséen pour une ombre, et si Mazarin eût voulu, elle eût plutôt ressemblé à la matrone d'Éphèse qu'à la veuve désolée de Sichée.

La dédicace des premières *Épîtres* de Boisrobert, en 1647, ne disposa pas mieux Mazarin. Il est vrai que des témoignages glorieux devaient quelque peu le consoler. Balzac lui affirmait, à cette occasion, que jamais les Muses n'avaient favorisé personne autant que lui, et que seul il pouvait ainsi écrire et parler au sein du tumulte des cours, sans avoir besoin des loisirs ni de la retraite. Mascaron mettait à son recueil une préface très-louangeuse où il le compare au lyrique ami de Mécène, et Corneille lui disait :

Et pour un seul endroit où tu me donnes place,

Tu m'assures bien mieux de l'immortalité
Que Cinna, Rodogune et le Cid et l'Horace.

Le contraire de cette assertion s'est réalisé ; et, littérairement, le nom de Boisrobert ne sera sauvé peut-être que dans les vers de l'auteur du *Cid*. De plus, les œuvres de l'abbé de Châtillon sont oubliées, et les œuvres de Corneille sont lues, malgré la volonté de Richelieu. C'est là le grand côté du vrai génie poétique, qui subsiste quand tout passe. Il était donc plus aisé d'abaisser le vieux colosse de la maison d'Autriche que le simple talent dramatique d'un pauvre poëte de Rouen. Richelieu, d'ailleurs, prit bien moins de part qu'on ne le dit en général à cette lutte impuissante, dont il laissait la responsabilité à de misérables ou ridicules poëtes comme Scudery et Mairet.

Les *Épîtres* de Boisrobert portent, à chaque page, l'empreinte de ses regrets du pouvoir. Maintenant, les flatteries les plus basses, de vraies flatteries de parasite exclu de la table et digne du pinceau de Plaute, ne satisfont même pas Mazarin. Il sourit bien au pauvre abbé, quand le pauvre abbé le rencontre, mais il le laisse dans ses antichambres et lui refuse audience. Boisrobert s'en console dans de charmants vers au comte de Noailles, alors en faveur, dans des vers qui n'ont pas vieilli et dont on peut conseiller la lecture à des modernes qui ne sont pas poëtes.

Tu sais que ma faveur aux provinces connue
A fait quelque embarras, autrefois dans ma rue ;
Je ne fais que partir d'où tu viens d'arriver,
J'ai vu, comme tu vois, des grands à mon lever ;
Plusieurs de tes suivants ont même été les nôtres,
Et je pense avoir fait le fat comme les autres....
La faveur, je l'avoue, a de charmants appas ;
Mais, quand on la possède, on ne se connaît pas.
Le meilleur naturel et la meilleure grâce
Dégénère en faiblesse et se tourne en grimace ;
On prend un certain air farouche et sérieux,
On ne voit quasi rien, quoiqu'on ouvre les yeux,
On fait de l'empêché quand on n'a rien à faire,
Et d'une bagatelle on compose un mystère.

Je sens ce que j'ai fait, je me mire en autrui,
Et crois m'être connu seulement d'aujourd'hui.

On voit que les hommes n'ont pas changé, et que l'enivrement du pouvoir et par suite les grands airs, avec l'oubli du passé, ne datent pas d'hier. Heureusement la leçon se renouvelle, et cela finit d'ordinaire comme pour l'abbé de Châtillon.

Rebuté par Mazarin, Boisrobert se rejeta sur le théâtre avec une fécondité merveilleuse, et se consola à l'aide de l'hôtel de Bourgogne des exclusions du ministre. Corneille régnait en maître dans la tragédie, et avait donné ses chefs-d'œuvre, si bien que Scudery s'était réfugié dans le poëme épique, et Desmarets dans l'ascétisme. On était en 1650; Molière voyageait obscurément en province, et ne devait débuter sérieusement que trois ans après. Boisrobert, séduit par un genre qui s'accommodait parfaitement avec son humeur bouffonne, écrivit donc des comédies, ce qu'il avait déjà tenté sans trop de succès dans *les Deux Alcandres*. Le grand répertoire de Lope de Vega paraissait d'ailleurs une mine féconde, où l'on trouvait commode de puiser. Il ne s'en fit pas faute, et y prit tout d'abord le sujet de *la Jalouse d'elle-même*. C'est l'histoire d'un gentilhomme qui débarque de Lyon par le coche pour se marier à Paris. Il rencontre une femme voilée dans une église et en devient amoureux, comme cela ne peut manquer d'arriver à Séville ou à Salamanque. Cette femme est précisément sa future. Piquée de cette infidélité qui s'adresse à elle-même, et éprise néanmoins de Léandre, Angélique lui donne sous le masque plusieurs rendez-vous, et lui fait avouer que l'Angélique qu'il doit épouser lui est odieuse. Comme c'est elle-même, tout se découvre, et il y a de la part de Léandre de grands désespoirs, des protestations, quelques instants repoussées, mais qui amènent à la fin le plus heureux de tous les mariages, ainsi que cela est de rigueur. Cet imbroglio commun a, malgré l'invraisemblance, quelque charme, dans la pièce de Boisrobert. Quant aux caractères, on est bien loin des héroïnes de l'*Astrée*, et, en allant à l'église, les femmes prennent bien moins leurs heures à fermoir d'argent que trois ou quatre louis pour le jeu.

Il y a bien plus de gaieté dans *les Trois Orontes*, qui furent joués la même année que *l'Étourdi* de Molière. Cléante se

présente chez la femme qu'il aime sous le nom d'un négociant de Bordeaux, riche héritier, nommé Oronte, à qui l'avait promis un père barbare, mais niais. C'est là le privilége des pères dans toutes les comédies du monde, parce que les fils ne deviendront jamais pères, et que les pères n'ont jamais été fils, la chose est évidente. Notre jeune fille seconde donc à merveille la ruse de son amant. Mais arrive un second Oronte; c'est une maîtresse que Cléante avait laissée en province, et qui, informée de tout, s'introduit également sous le nom d'Oronte pour rompre le mariage. Le véritable Oronte arrive à son tour, fort étonné de se trouver deux Sosie. Après mille quiproquo, où la rivale déguisée et provoquée en duel par le négociant, frappe du pied, se pose en spadassin, et tremble de peur, tout s'explique, la paix est faite, et tout le monde s'épouse, même le valet et la soubrette. Cette intrigue est sans nul doute absurde et impossible, mais le poëte a su lui donner un tour rapide et leste qui amuse et fait rire. Rien au contraire de plus ennuyeux que *la Folle Gageure*, imitée du *Fripier* de Lope de de Vega. Boisrobert annonce qu'il a retranché du texte espagnol mille choses qui faisaient peine à l'esprit et au jugement. Il serait facile de démontrer tout le contraire. Un frère pariant avec son ami que sa sœur ne se laissera pas séduire, et, après avoir perdu, la donnant en mariage pour le prix de la gageure, ce n'était pas là un grand effort d'imagination. La morale de la comédie se résume d'ailleurs par ces vers :

> . . . . . La chose impossible
> Est qu'une belle femme à l'amour insensible
> Le puisse être aux langueurs, aux soupirs, aux présents,
> Aux vers, à la musique, aux soins des courtisans.

Dans *Cassandre, comtesse de Barcelone*, les personnages reprennent toute la solennité des grands sentiments et des généreux sacrifices. Une princesse, au moment d'épouser son amant, apprend que c'est son frère; puis au dénoûment, ce n'est plus son frère, et tout se termine au mieux. C'est presque le sujet de l'*Abufar* de Ducis. Boisrobert nous apprend qu'il a fait une *petite économie* des *profusions* de Villegas, et que la cour

comme la ville fut charmée de la majesté et de la délicatesse des vers. Richelieu, entendant lire cette pièce alors inédite, avait déjà partagé cette favorable opinion, et regardait *Cassandre* comme un chef-d'œuvre, que surpassait seule *Mirame*. Le public fut de cet avis, et Loret en a consigné le souvenir dans sa *Muse historique* du 8 novembre 1653 :

Et sans mentir la renommée
En est par tout Paris semée ;
Chacun en est l'admirateur,
Et Boisrobert en est l'auteur.

Le succès de la *Comtesse de Barcelone* engagea plus que jamais Boisrobert dans le théâtre, et il y montra, pendant quelques années, une assiduité et une fécondité singulières. Dans *la Belle Plaideuse*, il reprit la manière enjouée. Un jeune homme qui n'a que des dettes et un père avare (où avez-vous vu des jeunes gens rangés et des pères généreux ?), aime une belle personne qui n'a pour tout bien que l'espérance douteuse et éloignée du gain d'un procès. Il faut pourtant de l'argent pour payer les procureurs. *Advocatus et non latro*, la chose serait aussi merveilleuse qu'au temps de saint Ives. Si le procès était gagné, le vieil avare se laisserait peut-être fléchir. Que faire donc? Deux valets fripons, types favoris de Boisrobert, viennent en aide aux amants affligés, et se déguisent pour emprunter de l'argent au vieil usurier lui-même. Cela était déjà dans Plaute, mais point encore dans Molière. Déguisés en huissiers, ils saisissent le lit et le lui revendent. Racine n'avait pas encore écrit *les Plaideurs*. Ces subterfuges ne suffisent point, et il faut faire passer Corinne pour une princesse bretonne. La fraude se découvre; et les belles fermes d'Armorique ne sont plus que des châteaux en Espagne. Mais la nouvelle du procès gagné arrive heureusement, et le vieil avare, calmé par ce dénoûment pécuniaire, préside au mariage. Il n'en est pas de la morale de la pièce comme du procès, et on peut ici redire le mot : *sub judice lis est*. Boisrobert a mis en action le vers moderne :

Un père est un caissier donné par la nature ;

et sa comédie peut se réduire à ce conseil aux pères avares des enfants prodigues :

> Votre fils qui n'a rien pour ses menus plaisirs,
> Par de mauvais moyens satisfait ses désirs ;
> Que ne lui réglez-vous par mois ou par semaine
> Un petit certain *quid* pour vous tirer de peine?

Plusieurs traits dans *la Belle Plaideuse* présagent de loin la veine comique, la verve intarissable de Molière (1). Nicette a déjà l'esprit positif et les railleries contre les défaillances amoureuses qui distingueront les servantes des *Femmes savantes*. Elle tient plus de compte du ménage que des soupirs languissants, et le notaire avec son contrat lui apparaît à l'horizon de l'amour le plus idéal.

Mais il fallait que l'imitation espagnole dominât, avant tout, dans le théâtre de Boisrobert. Le génie comique de la France, né des trouvères, et conservé par les conteurs du XVIe siècle, ne devait éclater en toute sa force que dans l'éminent génie de Molière. Il convient néanmoins d'en constater chez ses prédécesseurs immédiats les germes rares et obscurs. L'originalité de Boisrobert, c'est d'avoir conservé, dans les cadres improbables mais amusants qu'il empruntait à Lope de Vega, quelques traditions gauloises de *l'Avocat Patelin* et des farces graveleuses dont s'étaient amusés les bourgeois gausseurs de la Réforme et de la Ligue. Ses femmes préféraient les grosses plaisanteries de d'Ouville (2) aux madrigaux de *la Couronne de Julie*. Ainsi, dans *l'Inconnue*, au lieu des cruels refus que d'Urfé prête à ses sévères héroïnes, elles disent sans façon : *Ma beauté n'est pas*

(1) Molière a même emprunté à Boisrobert la seconde scène du second acte de *l'Avare*. Mais *la Belle Plaideuse* n'avait pas été jouée, parce que certain passage contenait des allusions au président de Bercy. On en peut voir l'anecdote dans Tallemant, tom. II, pag. 167.

(2) Ce d'Ouville était le frère de Boisrobert. Il a laissé douze comédies et des contes qui lui donnent droit à une biographie à part. Je ne parle point non plus des *neveux* de Boisrobert, dont il sera question à propos de d'Ouville. Ses querelles avec Scarron et Saint-Evremond seront aussi mieux à leur place dans l'étude de ces écrivains.

pour ton nez. Une sœur déguisée, rencontrant, en un rendez-vous avec son amant, la maîtresse de son frère et son frère lui-même, et tous les amoureux se prenant pour des rivaux, voilà le sujet de *l'Inconnue*. Il n'a pas fallu non plus un plus grand effort d'esprit pour concevoir *l'Amant ridicule*, car il ne s'agit que d'un poltron simulant un duel pour se donner des airs de capitan aux yeux de la femme qu'il aime ; seulement, le cousin, quand les fers sont croisés, prend le duel au sérieux, et, faisant peur au pauvre matamore, lui enlève sa maîtresse et un testament. Voilà bien des extravagances; mais, en fait de fracas d'armes, de grands coups d'épée, de duels, de spadassins, de générosités merveilleuses et de rencontres bizarres, Boisrobert s'est surpassé lui-même dans *les Généreux ennemis;* et à propos de deux gentilshommes, qui, sans le savoir, aiment la sœur l'un de l'autre, il a prodigué plus que jamais les cartels, les rapières et les prosternements amoureux. Il ne manque à tout cet imbroglio que les murs de l'Alhambra, de bonnes lames de Tolède, et quelques récits de toréadors, pour en faire *une comédie en Espagne*.

Toutes ces pièces étaient très-goutées; Corneille et Somaize, du sein de leur Normandie, en trouvaient le style *fort et relevé*, et à la cour on disait ouvertement que Boisrobert était notre Sophocle. Sa poésie animait Conrart *plus que les neuf muses*, et Gombauld affirmait, en songeant aussi à son obligeance, que les anciens l'eussent mis au rang des dieux. Mazarin se contenta de le mettre à la porte. En effet, l'existence de théâtre n'avait fait qu'augmenter les scandales de la vie de Boisrobert, et ce qu'on avait volontiers toléré dans le favori de Richelieu, déplut dans le prêtre, que ses vers contre les frondeurs n'avaient pu faire aimer du nouveau ministre. Ne point dire de messes, jouer gros jeu, et jusqu'à dix mille écus à la fois, jurer en perdant, appeler Ninon *sa divine*, et lui dire que pour faire taire les calomnies il se retirerait bien quelques semaines chez les jésuites, sans la crainte du lard rance et des maigres lapins ; faire la cour aux femmes des libraires pour tirer cent livres de ses nouvelles, écrire des pièces sans se soucier d'autre chose que de plaire aux comédiens, ne parler que de dîners, de bons plats et point de prières, tout cela était grave chez un abbé. On l'appelait *l'aumônier de l'hôtel de Bour-*

gogne (1), on plaisantait partout de ses impiétés ; le bruit se répandit même à Nancy qu'il s'était fait Turc, et la spirituelle Mme Cornuel trouvait sa chasuble faite d'une robe de Ninon. Une autre fois, après une messe de minuit, dite exceptionnellement par l'abbé de Châtillon, elle refusait d'aller au sermon, parce que, ayant vu Boisrobert à l'autel, elle craignait de trouver Trivelin, le paillase, en chaire. On savait aussi qu'allant à un dîner, rue Saint-Anastase, et rencontrant un homme blessé à mort qu'on le priait de confesser, Boisrobert s'était contenté de dire en passant : « Mon ami, pensez à Dieu, et dites votre *benedicite.* » Le temps était donc bien loin où le poëte écrivait :

Le temps enfin m'a rendu sage,
Je règle mon petit ménage
Et roule un peu plus retenu.
Avec mon petit revenu,
J'ai, pour faire honneur à la crosse,
Encor deux chevaux, un carrosse.

Les dévots se scandalisèrent-ils, et fut-ce seulement une ligue d'ennemis et d'ingrats contre un abbé mondain en défaveur?

Les jaloux me croyaient tout confit en délices,
Et, quoique je marchasse au bord des précipices,
Parce qu'ils ne voyaient que des fleurs sous mes pas,
Ces cruels ennemis ne m'épargnèrent pas.

Quoi qu'il en soit, en mai 1655, le roi, avant de partir pour Compiègne, fit dire à Boisrobert de quitter Paris. Guy Patin, parlant de cet exil, dans ses lettres, ajoute crûment : « C'est un prêtre âgé de soixante-trois ans, qui vit en goinfre, fort déréglé et fort dissolu. » Le jésuite Annat, confesseur du roi, que l'abbé de Châtillon s'était plu à contrefaire, entra pour beaucoup dans cette disgrâce. Mais Boisrobert était aimé des grands qu'il amusait ; on s'employa donc pour lui, et bientôt il

(1) *Carpenteriana*, pag. 38.

put revenir à Paris, mais sans suivre la cour. Ses qualités aimables, *ses affections privilégiées qui ne connaissaient pas le déclin,* au dire de Balzac, faisaient oublier ses vices de bas étage, et, dans sa détresse, il ne manqua pas de protecteurs. La famille Mancini surtout le consola en ces traverses.

Après avoir passé quelques mois au Tanlay, dans la terre de Mme de Thoré, il vint donner au théâtre ses *Apparences trompeuses;* mais le chagrin lui avait ôté l'esprit, et nulle de ses pièces n'est aussi mauvaise. *La Belle invisible,* quoique aussi invraisemblable, excite au moins la curiosité, et on ne suit pas sans quelque intérêt les aventures de don Carlos s'attachant aux pas d'une belle dame masquée dont il est épris et finissant par découvrir, sous le voile, la femme même qui lui est destinée, et qui voulait l'éprouver. Les deux derniers essais dramatiques de Boisrobert ne furent guère plus heureux. *Les Coups de l'Amour et de la Fortune* sont pourtant écrits avec une certaine habileté de mise en scène, mais rien au monde n'est plus vulgaire. Un amant que le sort persécute sans fin, qui fait un portrait de l'objet aimé, que l'objet aimé prend pour le portrait d'une autre, qui triomphe au tournoi, mais dont les rivaux dérobent le chiffre et les armes pour avoir le prix du combat, un pareil amant devient vite ridicule, parce que les dupes sont toujours ridicules au théâtre.

Boisrobert finit comme il avait commencé, par une tragi-comédie. *Théodore* n'est que la vieille histoire de Joseph et de la femme de Putiphar, de Phèdre et d'Hippolyte; seulement les rôles sont renversés, et c'est l'homme qui a le rôle odieux. Quant au coup de poignard conjugal, la femme en est heureusement sauvée, comme Moïse tiré des eaux, comme tous les enfants de mélodrames qu'un bourreau sensible élève et cache au lieu de les tuer. Il y a tour à tour dans les écrits d'imagination une providence bienheureuse ou une terrible fatalité pour l'innocence; le tout dépend de l'humeur du dramaturge ou du romancier qui donne à son gré le gouvernement du monde à Dieu ou à Satan. Dieu et Satan doivent en être fort reconnaissants et honorés.

Nous avons dit que Boisrobert excellait à faire les contes, et qu'il se traitait lui-même de *grand dupeur d'oreilles.* J'en crois volontiers les contemporains et la merveilleuse fortune de

l'abbé de Châtillon; mais ce que je puis affirmer, c'est que la plume à la main il n'exerce pas le même empire. Ses *Nouvelles héroïques et amoureuses* ont pu passer longtemps pour agréables et galantes aux yeux des gens de la cour; elles ont pu, comme le dit l'auteur, divertir et charmer les grands dans les intervalles du pouvoir, mais maintenant elles ont perdu toute saveur et tout intérêt. La première des trois nouvelles qui composent ce recueil, est d'un ennui mortel, et on n'en pourrait extraire autre chose que cette singulière maxime : « Quand les protestations de tendresse et de dévouement ne suffisent pas pour toucher une beauté inflexible, frappez-vous d'un coup de poignard et la femme rebelle sera attendrie par le beau sacrifice. » Le moyen est ingénieux, mais Boisrobert a oublié d'emprunter à Sancho la recette du baume de Fierabras, et il n'a pas songé que bien des gens préféreraient une piqûre du *dard de Cythère* à quelque gros coup d'une lame de Tolède. Anacréon est plus amusant à lire qu'Hippocrate. Le second conte, *La vie est un songe*, a au moins le mérite de la bizarrerie, et il se trouve qu'on l'achève comme une histoire des *Mille et une nuits*. Descendons, je vous prie, quelques instants dans cette immense fosse où vous ne trouverez pas des lions comme dans celle de Daniel, mais bien un jeune prince que son père a fait élever en ce lieu, et qui prend là néanmoins des leçons de musique, de morale et de politique, tout comme faisait le *Bourgeois Gentilhomme*. Ceci se passe en Pologne et sous terre, ce qui autorise les invraisemblances. Le roi, grand astrologue, a vu dans les astres que son enfant serait mauvais prince et mauvais fils, et, le faisant couvrir de peaux d'ours, il le confie, dans un palais souterrain, à des précepteurs qui lui forment le cœur et l'esprit. Cependant, quand le jeune homme est arrivé à un certain âge, des motifs d'État, la nécessité d'avoir un héritier direct, pour mettre fin aux brigues des ambitieux, décidèrent le roi à reprendre son fils, et, pour essayer son caractère, à lui faire essayer de la royauté. On l'endort donc par une poudre narcotique, et il se réveille avec grande surprise en un palais magnifique, devant un repas somptueusement servi, comme Grégoire dans *le Faux duc de Bourgogne* de Ducerceau. Mais, au milieu de son extase, il donne des marques de sa violence, il menace, brise, tire l'épée, et ne s'adou-

cit guère qu'à la vue de sa belle cousine Sophonisbe. C'est l'histoire des oies du père Philippe, que saint Jean de Damas avait racontée bien avant Boccace et La Fontaine. Alarmé de cette humeur sauvage, le roi juge que son fils a assez comme cela de la royauté. On a recours à la poudre narcotique; le jeune prince est reporté dans sa caverne, et à son reveil tous ses domestiques, tous ses maîtres lui affirment qu'il a rêvé. De là le développement de cette idée que la vie n'est qu'un songe, idée que Boisrobert remue en tout sens, et qui plus tard devait presque séduire Berkeley. Quelque temps après le retour du prince dans le souterrain, une insurrection soulève tout le royaume. Le bruit de cette séquestration se répand, et le peuple, aidé de Sophonisbe, prend fait et cause pour le jeune reclus. On le délivre donc, mais il refuse de sortir de sa retraite, ne voulant pas rêver une seconde fois, et ne garder du songe que des regrets. Rendu enfin à la liberté, il ose à peine aller et venir, dans la crainte de voir tout s'envoler au moindre souffle, et ce n'est qu'en tremblant qu'il serre la main de sa chère cousine, qui peut disparaître comme Eurydice. A la fin le trône le rassure, et il se conduit à l'égard du peuple et de son père, non plus avec les violences effrénées d'une liberté sauvage, mais en homme poli, qui sait les bonnes façons, et qui a profité des leçons de son professeur à danser et de son maître de philosophie. La vie n'est qu'un rêve, l'astrologie n'est qu'une sottise, voilà la morale de cette nouvelle, qui, toute médiocre qu'elle soit de style et d'invention, se laisse lire avec curiosité, comme un conte de fées ou de brigands. Pour sa troisième nouvelle, Boisrobert n'a pas fait grand frais d'imaginative, et s'est contenté de reproduire en méchante prose la méchante intrigue de sa *Théodore*.

Le caractère général de ces nouvelles, c'est, avant tout, l'invraisemblance, l'absence complète de toute action raisonnable, et une sorte de répulsion pour la simplicité et le naturel. De passions vraies, de détails de cœur pris sur le fait, de couleur locale, comme disent nos modernes critiques, il n'en est pas le moins du monde question. La scène est toujours aux antipodes; les Turcs d'Amurat II ont des carosses et voyagent en poste, tandis que des chevaliers de la race de Tamerlan se promènent en robes de chambre. Aucun souci d'ailleurs des choses

possibles, de la vie réelle, des conditions de la société. Boisrobert prend tous les défauts des conteurs espagnols, et ne garde aucune de leurs qualités. Il ne devient original qu'à la condition d'être grivois et leste, de préluder moins encore à Chaulieu ou aux gentillesse raffinées de Bernis qu'aux gravelures de l'abbé de Voisenon. C'est surtout dans ses *Épîtres* qu'il faut chercher cette espèce de talent léger, ces observations fines, dégagées et sans vergogne sur la vie pratique. Boisrobert n'y apparaît pas avec de grandes profondeurs de caractères; mais on y retrouve l'aimable enjouement qui le faisait si bien réussir dans le monde. Le premier recueil poétique de l'abbé de Châtillon avait eu beaucoup de succès; tout le monde l'engageait à publier de nouvelle épîtres. Déjà, pour le volume de 1647, il avait fait à Conrart et à Sarasin, qui le pressaient, bien des difficultés spécieuses :

Quoi, Sarasin, je me verrai vendu
A tel coquin qui fera l'entendu,
Je souffrirai, devenu marchandise,
Qu'un vil pédant à mon nez me méprise;
Je passerai, pour vingt ou trente sous,
Entre les mains des brutaux et des fous.
Chacun pourra m'enlever sous l'aisselle
Et me porter, ainsi qu'une vaisselle,
Dans le..... ou dans le cabaret
Pour m'enfumer comme un hareng soret;
Je servirai d'enveloppe aux beurrières
Ou s'il échet à plus viles matières.....

Mais cette fois les sollicitations, au dire de Boisrobert lui-même, furent bien vives; on lui répétait sans cesse qu'il avait un merveilleux talent pour l'épître poétique, et qu'il était presque le seul, en langue française, qui eût trouvé tant de place en cette façon d'écrire. Comment résister à ces éloges? De plus grands que Boisrobert y eussent cédé. Il donna donc (et ce fut son dernier livre) un nouveau volume d'*Épîtres* pleines de flatteries pour les puissants, de regrets pour le passé, et de compliments de toute espèce. Ménage, entre autres, le remercia au nom d'Horace de n'avoir point écrit en latin, parce que le

poëte de Vénuse eût été sûrement vaincu (1). Plus tard, Richelet les trouvait déjà un peu languissantes, sauf *les plaisants endroits;* pour nous, malgré l'esprit et la verve de bien des pages, elles n'ont qu'une valeur plus historique que littéraire. Un procès, un bénéfice, de l'argent pour ses neveux qui l'importunent sans fin, quelques retours désabusés avec un sourire amer sur la fortune des cours et l'ingratitude des amis, voilà presque tous les sujets de ces épîtres. Quelquefois, par la puérilité coquette des détails, Boisrobert continue les madrigaux érotiques d'Étienne Pasquier sur la puce de Mlle Des-Roches et prélude aux afféteries mignardes de Dorat. Là c'est un petit coffret chinois gagné à la loterie, qu'il échange contre un grand miroir avec Mme la procureuse générale; ici il prend pour sujet une perle qu'on avait cru perdue et qui était tombée dans la gorge de Mlle de L'Hospital; mais les vers de l'abbé ne sont pas comme les mains de Louis XIII, n'osant reprendre un volant sur le sein de Mlle de La Fayette. En échange d'ailleurs de ses vers coulants, de ses fadaises agréablement tournées, les belles dames envoyaient à Boisrobert du vin, des gants et mille autres douceurs. Le vieil abbé libertin en faisait son profit comme Vert-Vert, et, comme Vert-Vert aussi, il jurait au besoin et, au sortir des belles compagnies, ne se trouvait pas déplacé dans un monde de bas étage, libre en propos de caserne.

Mais, pendant son exil, il devint fort susceptible sur ce chapitre, et montra bien de l'aigreur contre Costar, qui s'avisa de rappeler dans un de ses livres le nom d'*abbé Mondory*, donné naguère à Boisrobert par l'abbé de la Victoire. Cette plaisanterie, et celle sur l'hôtel de Bourgogne, qu'on nommait *sa cathédrale*, n'avaient pas fâché autrefois le poëte; mais aujourd'hui, aigri par la défaveur, il écrivit à Costar une grande lettre pleine d'amertume et d'injures. Tout le monde, dit-il, le persécute, lorsque pourtant vingt évêques répondent de lui, et il voit perdre pour une turlupinade une amitié de trente années. « Raffinez; ajoute-t-il, sur les bons mots des anciens, com-

(1) *Menagii Poemata*, octav., edit. Amsterdam, 1687, in-12, pag. 108.

mentez leurs apophthegmes, mais tenez-vous à la connaissance des galanteries grecques et latines, et laissez à la cour, où vous n'êtes pas, les raisons fines et délicates. » Plus loin Costar est traité de « grammairien qui sait les points, les virgules et les parenthèses. » Il ne lui va point de traiter un honnête homme de plaisant et de bateleur, et ce qui avait été agréable et de bonne grâce dans l'abbé de la Victoire est fade et de mauvais goût chez lui. Enfin Boisrobert fait de tout ceci l'original de la fable de *l'Ane et du petit Chien*, quelque douzaine d'années avant La Fontaine. Costar, qui habitait le Mans, et sur lequel cette lettre tomba à l'improviste, n'osa soutenir la lutte, et garda toute sa colère pour Girac. Sa réponse est d'une incroyable platitude; il dit qu'il souffrira tout de la part de l'abbé, comme d'une maîtresse quand il était jeune et galant. C'est à peine si à un endroit, se rappelant ses triomphes sur le lourd Girac, Costar fait le généreux et s'écrie en pédant : *Nostro sequitur de vulnere sanguis* (1).

L'exil de Boisrobert finit enfin en 1658, et ce fut une grande joie parmi les courtisans d'antichambre qu'il amusait. Loret consigna l'événement dans sa gazette en vers, et vanta de nouveau les aimables qualités du pauvre abbé, lequel faisait, selon lui, des vers comme Pindare, ce que je nie, et que tous les gens d'esprit chérissaient, ce que je crois plus volontiers. Toutefois l'abbé de Châtillon (j'ai tort de l'appeler encore ainsi, il avait vendu son abbaye) jouit peu de ce retour de fortune, et dépensa le reste de son bien au jeu et à l'acquisition d'une petite campagne de Villeloison, dont le nom, selon Tallemant, s'accordait merveilleusement avec l'esprit du possesseur. Mais ce n'est là qu'une médisance. Je sais qu'Hamelot de La Houssaye avait entendu dire au duc de La Feuillade et à un autre vieux gentilhomme que Boisrobert n'était qu'un faux plaisant sans mérite. On ne peut accepter ce jugement, que contredisent unanimement tous les témoignages historiques. Avant de mourir, Boisrobert se convertit; mais son caractère ne se démentit pas, et il finit en valet « Je me contenterais, disait-il, d'être aussi bien avec Notre Seigneur que j'ai été avec le cardinal de Richelieu. » Voilà,

(1) Manuscrits de l'Arsenal (H. F., 902, tom. XI, pag. 285 et suiv.)

j'espère, un courtisan parfait, et qui se contente à bon marché sur le chapitre des félicités du ciel. Où êtes-vous, béates contemplations des Climaque et des Bonaventure! où êtes-vous, divine échelle de Jacob, que gravissaient avec extase Richard de Saint-Victor et Gerson? Mystiques transports, aspirations suprêmes, joies infinies des archanges et des séraphins, un abbé de cour, un prêtre vous compare aux viles ambitions des antichambres, aux serviles plaisanteries, aux gros bons mots qui faisaient rire dans sa ruelle un cardinal lassé d'intrigues! Mais à la fin, Boisrobert eut peur, et la crainte de l'enfer le rendit ingrat. Si Dieu le damnait, c'était, disait-il, la faute de Richelieu, qui ne valait rien, et qui l'avait perverti. Il mourut à Paris, le 31 mars 1662, laissant le souvenir d'un courtisan spirituel et lâche, prodigue au jeu et en folles entreprises, prêtant volontiers aux grands, avare dans son intérieur, peu scrupuleux sur les moyens, confrère d'académie accostable et obligeant, bénéficiaire détestant la résidence, homme de plaisir et de nonchaloir, faisant des vers contre les frondeurs et n'osant pas les lire au dîner de Retz, *parce que les fenêtres étaient trop hautes,* plus préoccupé enfin du début d'une actrice de l'hôtel de Bourgogne ou d'un dîner chez d'Harcourt que du problème de la destinée humaine. Boisrobert continua donc les abbés du XVIe siècle comme Amyot et Desportes, sinon par le talent, au moins par la vie dissipée.

Au point de vue littéraire, il prit une part active au mouvement singulier des esprits sous Richelieu et Mazarin. La renaissance des lettres au XVIe siècle, accomplie sous les influences puissantes de l'imprimerie, du retour vers l'antiquité, de la réforme et des guerres religieuses, avait eu un caractère particulier de tournoi spirituel, de lutte bizarre, d'aspiration ardente vers l'art comme vers la science. Il y avait eu des écoles, des coteries, des disputes sur la langue, sur le rhythme, sur les croyances, sur les idées. La littérature du règne de Louis XIII, prélude un peu confus du calme et grand développement intellectuel de Louis XIV, conservait donc comme un reste fatal des luttes antérieures, comme un ébranlement involontaire qui lui faisait perdre toute valeur sérieuse. Imitation étrangère, reproduction pâle des œuvres antérieures, ou impuissantes tendances vers la littérature de l'avenir, c'est là un cachet essentiellement transitoire. Il n'y a guère alors de mouvement géné-

ral, d'unité qui serve de cadre aux talents. Aussi rencontre-t-on à cette époque bien plus d'écrivains de mérite que de bons livres. L'originalité est plutôt alors dans les talents isolés que dans les groupes littéraires. L'hôtel de Rambouillet, par exemple, n'est à le bien prendre qu'une réunion quelque peu ridicule de gens de beaucoup d'esprit. Pour Boisrobert, à peine pourrait-on demander avec justice un léger souvenir pour quelques vers de ses épîtres assez spirituellement et lestement tournés. L'oubli donc le couvre presque entièrement; mais si ses œuvres ont disparu sans retour dans cet effrayant entassement littéraire qui promet l'oubli à tant d'écrits encore célèbres, son nom est à jamais immortel. Boisrobert a été le bouffon de Richelieu, et Richelieu a été roi de France sous le nom de Louis XIII. Or on sait l'admirable vers de Régnier :

Les fous, sont aux échecs, les plus proches des rois.

CH. LABITTE.

VIE ET AVENTURES

DE JOHN DAVYS.

QUATRIÈME ARTICLE (1).

XVIII.

De ce moment il n'y eut plus d'hésitation dans mon esprit, et le projet que j'y ballottais depuis trois ou quatre jours y fut définitivement arrêté. Cependant je ne me laissai point aller, comme David, à une de ces aveugles vengeances qui peuvent avorter, et retombent alors sur celui qui l'a conçue. Je voulais délivrer l'équipage de son bourreau, mais non point par un assassinat. M. Burke avait levé sur moi sa canne, il m'avait insulté comme homme, c'était comme homme qu'il me rendrait raison. S'il me tuait dans un duel loyal, tout était dit; si c'était moi au contraire que le sort favorisait, ma carrière militaire était perdue; car, ayant tiré l'épée contre un supérieur, je ne pouvais échapper à une condamnation capitale, si je remettais le pied sur le

(1) Voyez tome VIII, p. 72.

vaisseau. J'étais donc décidé, après le combat, à fuir en Grèce, en Asie Mineure ou en Égypte, mais à rester en Orient. Une seule pensée combattait cette résolution ; c'était le souvenir de mon père et de ma mère, qui se présentait à mon esprit avec l'idée que je me séparais d'eux pour toujours. Mais tous deux étaient des âmes fortes, et j'étais sûr que mon père tout le premier, lorsqu'il saurait quelle insulte m'avait été faite, approuverait la manière dont je l'avais repoussée.

Je commençai donc dès lors à tout préparer pour cet événement. Je fis la visite de ma bourse, elle contenait cinq cents livres sterling, tant en or qu'en traites, et c'était plus qu'il ne m'en fallait pour vivre deux ans à l'abri du besoin ; à l'âge que j'avais alors, deux ans sont deux siècles. J'écrivis à mon père et à ma bonne mère une longue lettre, pleine des sentiments que j'avais pour eux, et où je leur racontais dans tous ses détails ce qui s'était passé à bord du *Trident* depuis que je les avais quittés. L'expédition de Walsmouth, l'enlèvement de David, sa punition, sa mort, mon insulte, tout y était ; ma lettre s'arrêtait à la résolution que j'avais prise, et un mot de ma main ajouté en post-scriptum devait leur en apprendre le résultat, si j'étais vainqueur ; si j'étais tué au contraire, je priai M. Stanbow, dans une lettre qu'il devait recevoir de son côté, de faire passer à mes bons parents ces dernières lignes que l'on trouverait sur moi, et qui leur seraient une preuve que j'étais mort en pensant à eux.

Une fois ces dispositions générales terminées, je fus plus tranquille : il me semblait qu'il y avait commencement d'exécution, et qu'il était déjà trop tard pour que je revinsse sur la résolution prise. Je m'occupai donc des moyens Proposer à bord du bâtiment un duel à M. Burke, eût été une folie : j'arrêtai en conséquence mon plan d'une tout autre façon.

Pour ses propres affaires ou pour celles du service, M. Burke était appelé de temps en temps à notre ambassade. Or, comme M. Burke, ainsi qu'on le sait, était médiocrement sociable et assez peu curieux, il s'y rendait ordinairement seul et par le chemin le plus court. Ce chemin traversait un des plus beaux et des plus vastes cimetières de Constantinople ; là je l'attendrais seul, car je ne voulais compromettre personne, et bon gré mal gré je le forcerais de se battre. L'arme m'était égale pourvu

qu'il en acceptât une ; chacun de nous aurait son épée au côté, et j'emporterais une paire de pistolets.

Sur ces entrefaites, le tour de Bob arriva d'être de service auprès de moi. Dès que le pauvre garçon entra, m'apportant mon déjeuner, je me jetai à son cou : il avait comme à son ordinaire déjà oublié la correction qu'il avait reçue, et d'ailleurs, à ce qu'il m'assura, il n'avait jamais cru un instant que je fusse pour quelque chose dans le surcroît de coups qui lui étaient tombés si inopinément sur les épaules ; comme je m'en étais douté, il en avait laissé tout l'honneur à M. Burke. Il me dit qu'au reste le premier lieutenant était toujours en quarantaine, et plus exécré que jamais, et que, quant à lui, il était convaincu que M. Burke finirait mal. C'était aussi mon opinion, et je ne fus pas fâché de la voir si généralement partagée ; il me semblait que la Providence, qui m'avait choisi pour le vengeur de tant de braves gens, ne pouvait m'abandonner.

Je demandai des nouvelles du juif Jacob : il était venu plusieurs fois au bâtiment et avait demandé après moi ; mais il n'avait pu me voir, à cause de mes arrêts. Je comprenais son inquiétude ; j'avais à lui remettre le bouquet de Vasiliki, lequel, on s'en souvient, était le prix de son entremise dans l'événement que j'ai raconté. Je chargeai Bob de lui dire qu'une fois libre, je le lui porterais sans retard, et que d'ailleurs j'avais, pour ma part aussi, à lui demander un service dont il serait bien récompensé.

Le jour de ma sortie approchait, et tout était préparé pour que je pusse profiter de la première occasion qui se présenterait de mener ma résolution à fin ; elle arriva. Au bout d'un mois, heure pour heure, mes arrêts furent levés.

Ma première visite fut pour le capitaine. Je retrouvai le bon et digne vieillard tel qu'il avait toujours été pour moi. Il me gronda doucement de ne lui avoir pas demandé une permission qu'il m'eût accordée, et me fit raconter dans tous ses détails l'aventure de la jeune Grecque, le dévouement de James et de Bob, notre retour au bâtiment, et ma scène avec M. Burke. Je lui dis tout comme je l'eusse dit à un confesseur, car M. Stanbow, dans la circonstance où je me trouvais, avait pour moi un caractère sacré, celui d'ami de mon père. Lorsque j'en arrivai au

geste insultant que M. Burke s'était permis en m'ordonnant de me retirer, je vis M. Stanbow pâlir.

— Il a fait ce que vous dites ? interrompit-il.

— Il l'a fait, monsieur, répondis-je froidement.

— Mais vous le lui avez pardonné, n'est-ce pas ? C'est un fou.

— Oui, repris-je en souriant. Seulement c'est un fou furieux, et qu'il faut lier.

— Que voulez-vous dire ? demanda M. Stanbow avec inquiétude. John, mon enfant, n'oubliez jamais que le premier devoir d'un marin est la discipline.

— Mon habitude est-elle d'y manquer, monsieur Stanbow ? demandai-je au capitaine.

— Non, monsieur John, non ; vous êtes au contraire un de mes meilleurs officiers. C'est une justice que je me plais à vous rendre.

— Et qui m'est d'autant plus précieuse, répondis-je, qu'elle m'est rendue au moment où je viens d'être puni.

M. Stanbow soupira ; puis, encore une fois :

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas demandé cette permission me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas dit que je vous l'avais donnée ? Je ne vous eusse pas démenti.

— Je vous remercie, monsieur Stanbow, m'écriai-je les larmes aux yeux, je vous remercie du fond du cœur. Malheureusement, je ne mens jamais.

— C'est pour cela que je veux que vous m'affirmiez que vous ne vous souvenez plus de rien.

Je restai muet.

— Allons, allons, continua-t-il, c'est trop exiger en ce moment, j'en conviens, et il y aurait plus que de l'héroïsme à l'abnégation de la rancune au moment où elle doit être dans toute sa force. Prenez de l'air et du plaisir, vous en avez besoin, après un mois de reclusion : et que l'air et le plaisir emportent vos mauvaises pensées, si par hasard vous en aviez conçues. Voulez-vous aller à terre ?

— Merci, monsieur, pas dans ce moment. Si j'y étais appelé par quelque affaire, je vous en demanderais la permission.

— Tant que vous voudrez ; mais à moi entendez-vous bien ? à moi, John. Pour tout ce qui dépend de moi, au nom du ciel !

n'ayez affaire qu'à moi. N'oubliez pas que c'est à moi, et non à un autre, que votre respectable père, mon bon et vieil ami, vous a confié; je lui réponds donc de vous contre tout ce qui n'est pas combat ou naufrage. Avez-vous de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Ne vous gênez pas; vous savez que sir Édouard m'a constitué votre banquier.

— J'ai encore plus de 12.000 francs, monsieur.

— Allons, je vois que je ne puis rien faire pour vous aujourd'hui; demain peut-être serai-je plus heureux.

— Merci, capitaine, cent fois merci. Vous dites que vous ne pouvez rien faire pour moi? Détrompez-vous, car vous faites plus avec vos seules paroles que ne pourrait faire le roi George avec tout son pouvoir. Adieu, monsieur; je profiterai de votre offre, et si j'ai besoin d'aller à terre, je viendrai vous demander la permission.

— Mieux que cela, John; je pourrais ne pas y être, et il résulterait de mon absence une nouvelle source de contrariété pour vous.

Il se mit à son secrétaire, et écrivit quelques mots sur un papier.

— Tenez, voici une permission écrite à laquelle vous n'aurez que la date à mettre, et qui vous garantira de tout reproche. Voyons, cherchez bien avant de me quitter, n'avez-vous point autre chose à me demander.

— Eh bien! monsieur, répondis-je, puisque vous me donnez cette latitude, je vais en profiter.

— Faites.

— Vous savez que James, pour m'avoir accompagné à terre, avait d'abord été condamné, comme moi, à garder les arrêts pendant un mois, et que, sur la prière que j'ai faite à M. Burke de ne point le punir pour une action que vous eussiez récompensée, les arrêts de James ont été portés à six semaines?

— Oui, je sais cela.

— Eh bien! capitaine, je demande qu'il soit fait remise à James de ces quinze jours.

— C'est déjà fait.

— Comment cela!

— Oui, oui; j'ai arrangé la chose avant votre sortie, pour

qu'on ne pût pas dire que c'était vous qui m'aviez demandé cette grâce, et vous en vouloir de cette demande. James a été mis en liberté en même temps que vous.

— Alors, monsieur, au lieu d'une justice une grâce : laissez-moi vous baiser la main.

— Embrassez-moi, mon enfant.

Je me jetai dans ses bras.

— Ah ! dit-il en secouant la tête, si nous n'avions plus cet homme à bord, nous serions bien heureux.

— N'est-ce pas, monsieur Stanbow, m'écriai-je, que c'est votre avis, à vous aussi, et que cet homme est fatal et odieux à vous-même, comme à tout l'équipage, et que celui qui vous en débarrassera...

— Silence ! mon enfant, s'écria le vieillard. Il n'y a que les lords de l'amirauté qui aient ce pouvoir. Il faut nous en rapporter à eux, et attendre.... Adieu, adieu, John ; vos camarades doivent être impatients de vous revoir, depuis un mois qu'ils ne vous ont vu.

Puis, me faisant un geste de la main :

— Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas ? Pour toute chose, vous vous adresserez à moi.

Je lui fis un signe d'assentiment, car il se fût peut être aperçu à l'altération de ma voix de ce qui se passait dans mon cœur ; et m'inclinant avec un respect plein de reconnaissance pour tant de bontés, je sortis de la cabine.

M. Stanbow avait dit vrai ; tous mes camarades m'attendaient sur le pont, et James avec eux, si bien que ma sortie de chez le capitaine eut tout l'air d'un véritable triomphe. Aussi, dès que l'équipage m'eut aperçu, ce fut un hourra général, que M. Burke dut entendre de sa cabine, où, depuis un mois, à part les heures de service et de repas, il s'imposait des arrêts volontaires, aimant mieux demeurer seul dans sa chambre que rester isolé sur le pont. Il avait été décidé par tout le corps des officiers, que l'on donnerait à James et à moi un grand dîner. Cette solennité fut fixée, séance tenante, au surlendemain, et sur-le-champ on alla en demander la permission à M. Stanbow, qui l'accorda avec sa bonté ordinaire.

Au moment où on relevait le quart du soir, M. Burke monta sur le pont ; c'était la première fois que je le revoyais depuis

notre altercation, et je sentis bouillonner au dedans de moi toutes les passions haineuses qu'il m'avait inspirées. Il me sembla que le moment le plus heureux de ma vie serait celui où je me vengerais de cet homme, et que le bonheur de le tuer de mes propres mains valait bien un exil éternel. Quant à lui, je le trouvais plus sombre et plus soucieux encore qu'à l'ordinaire. Personne ne lui parla. La quarantaine n'était pas encore levée.

Le lendemain, M. Burke qui, sans doute, se souciait peu d'assister à la fête que l'on me donnait, prévint le capitaine qu'il s'absenterait pour quelques affaires qu'il avait à régler avec l'ambassade, et ne reviendrait au bâtiment qu'après le quart du soir. Cette nouvelle, lorsqu'elle me parvint, me fit frissonner jusqu'au fond du cœur, si désireux que je fusse de l'apprendre: c'est que dans toutes les circonstances suprêmes, si bien arrêtée que soit une décision, il y a lutte entre l'intérêt et la volonté. Certes, mon intérêt était de dévorer cette offense, qui n'était connue de personne que du capitaine, et de continuer une carrière, qui, par le crédit de mon père et avec l'appui de M. Stanbow. pouvait me conduire aux premiers grades. Mais ma volonté était tout opposée à mon intérêt. Ma volonté était dans ma dignité offensée par un de ces gestes qu'un homme ne peut pardonner à un autre homme sans être un lâche ; ma volonté était dans la conviction qu'en m'attaquant à M. Burke, je me sacrifiais au salut de tous ; ma volonté était dans la certitude que quel que fût mon sort, les regrets et la reconnaissance de l'équipage tout entier me suivraient ou dans la tombe ou dans l'exil ; ma volonté l'avait emporté sur mon intérêt ; je m'affermis dans mon projet, et je regardais le jour du lendemain comme celui que Dieu avait fixé pour son exécution.

Qu'on ne s'étonne point que je revienne plusieurs fois sur cette pensée, et que j'avoue, non les doutes, mais les agitations de mon esprit. Un duel avec un supérieur n'est point un duel ordinaire, puisque vaincu c'est la mort, puisque vainqueur, c'est au moins l'exil. Or l'exil à l'âge que j'avais, était un exil long et douloureux, un exil qui me séparait à jamais de tout ce qui m'était cher au monde, un exil qui brisait ma vie tout entière telle que mes bons parents me l'avaient faite, pour la remplacer par une vie inconnue que je serais obligé de me faire moi-même.

Je passai la journée entière, plongé dans ces réflexions, mais sans qu'elles pussent, si sombres qu'elles étaient, faire faiblir un instant ma volonté. Je dormis peu, et cependant ma nuit fut assez tranquille. Dès le matin, je demandai à M. Stanbow la permission d'aller à terre. Il me fit observer en riant que ma démarche était inutile, puisque j'avais une permission écrite; mais je lui dis que je gardais celle-là pour une autre occasion. Je pris congé de James, qui me fit promettre d'être de retour à midi juste; je m'y engageai positivement, et je partis.

J'avais deux visites à faire: l'une à notre juif Jacob, l'autre à lord Byron. Je remis au premier le bouquet de Vasiliki, et j'y ajoutai une gratification de 25 guinées; puis, lui en donnant 25 autres, je le chargeai de s'informer si, parmi tous les navires en rade, il n'y en avait pas un qui dût partir pour l'Archipel, l'Asie Mineure ou l'Égypte, et, dans ce cas, d'y retenir passage pour une personne; peu importait de quelle nation fût le navire. Il me promit que le soir la chose serait faite; l'engagement, au reste, était d'autant plus facile à remplir, qu'il n'y avait pas de jour que nous ne vissions quelque bâtiment faire voile pour les Dardanelles. Je chargeai, en outre, Jacob de m'acheter un costume grec complet.

Lord Byron me reçut avec son affabilité ordinaire. Inquiet de ne pas me voir, il était venu faire une visite à M. Stanbow, et lui avait demandé de mes nouvelles. Il avait alors appris que j'étais aux arrêts, et, comme la consigne était formelle, il n'avait pu arriver jusqu'à moi. Je lui dis que, comptant, si nous devions croiser encore longtemps dans le Bosphore, demander un congé pour voyager en Grèce, je venais lui demander une lettre pour Ali-Pacha, que je désirais visiter. Il se mit à l'instant même à son bureau, écrivit d'abord la lettre en anglais, afin que je pusse juger de la force de la recommandation, la fit traduire par le Grec que lui avait donné Ali, et qui lui servait à la fois de valet de chambre et de secrétaire; puis il la signa, et appuya près de la signature son cachet à ses armes, qui étaient d'argent à trois cotices de gueules placés en barre dans la partie supérieure de l'écu, avec cette devise : *Crede Byron.*

L'heure me rappelait au bâtiment; je pris congé de lui sans lui rien dire; d'ailleurs je comptais le revoir une fois encore.

Le Trident était en joie; on avait, comme pour le branle-

bas de combat, abattu toutes les cloisons, et une table de vingt converts s'étendait dans toute la longueur de la salle à manger et de la salle du conseil.

Je fus le véritable héros de la fête : on eût dit que chacun savait le projet arrêté dans mon cœur, et voulait prendre congé de moi par une dernière démonstration amicale. Quant à moi, dans la préoccupation de mon esprit, il me semblait que tout cela était arrangé d'avance, et que Dieu me laissait voir le fil qui conduisait les choses.

Au dessert on porta des toasts comme c'est l'habitude en Angleterre. L'un d'eux fut adressé à l'amitié, et James, qui était près de moi, m'embrassa au nom des convives; tout cela était si merveilleusement approprié à la circonstance, qu'il avait l'air de prendre congé de moi, et que les larmes aux yeux je murmurai en l'embrassant le mot adieu.

L'horloge piqua six heures, je n'avais pas de temps à perdre; je demandai la permission de prendre congé de la compagnie pour une affaire importante ; cette permission me fut accordée, accompagnée de toutes les plaisanteries d'usage en pareille circonstance. Je fis bon visage pour les soutenir, et je descendis dans ma chambre sans que nul se doutât de rien. En descendant, je donnai à Bob l'ordre de faire préparer un canot pour me conduire à terre.

Tout était prêt. Je bouclai autour de moi une ceinture pleine d'or avec des lettres de change sur Smyrne, Malte et Venise; je fis la visite de mon portefeuille pour m'assurer que dans le cas où je serais tué tous mes papiers étaient en ordre. Je mis une paire des pistolets dans mes poches, je suspendis à mon cou un portrait de ma mère, que je baisai avec une confiance superstitieuse, avant de reboutonner sur lui mon habit, et, faisant signe au canot de s'approcher, je descendis par un sabord.

A peine fus-je à trente pas du bâtiment, que James, m'ayant aperçu, appela tout le monde sur le pont. Alors ce furent des hourra tels, que M. Stanbow sortit de sa cabine. Je ne puis exprimer ce qui se passa en moi lorsque j'aperçus au milieu de tous ces jeunes gens, dont il était le père, ce bon vieillard dont j'allais cesser d'être le fils; les larmes me vinrent aux yeux, j'eus un moment de doute, mais je n'eus qu'à fermer les yeux

pour revoir M. Burke et son geste insultant, et je fis signe à mes rameurs de redoubler de force.

Nous débarquâmes devant la porte de Tophana. Je sautai à terre, et en sautant, un de mes pistolets tomba de ma poche; Bob, qui avait paru soucieux pendant tout ce trajet, le ramassa et me le rendit : il se trouva ainsi seul à terre avec moi.

— Monsieur John, me dit-il, vous n'avez pas confiance en Bob, parce que c'est un simple matelot, et vous avez tort.

— Comment cela, mon ami? lui demandai-je.

— Oh! je m'entends, répondit-il, je n'ai pas besoin de vivre dix ans avec les personnes pour connaître leur caractère, et ce n'est pas pour un rendez-vous d'amour que vous êtes venu à terre.

— Qui t'a dit cela?

— Personne. En tout cas, si vous avez pour quelque chose besoin de Bob, vous savez qu'il est à vous de jour comme de nuit, de corps et d'âme, à la vie comme à la mort.

— Merci, Bob, lui dis-je. Si vous avez deviné ce qui m'amène à terre, ce dont cependant je doute, vous devez comprendre qu'il serait indélicat à moi d'entraîner personne dans une pareille affaire. Seulement, Bob, si demain matin ni moi ni M. Burke nous n'étions rentrés, dites à James de demander une permission, de prendre un canot, et venez faire ensemble un tour dans le cimetière de Galata; il se peut alors que vous appreniez de nos nouvelles.

— Oui, oui, murmura Bob, c'est bien ce que j'avais pensé. En tout cas, monsieur John, vous êtes mon supérieur et je n'ai pas le droit de vous faire d'observation, mais tout le monde peut donner un avis : défiez-vous de l'homme, monsieur, défiez-vous-en!

— Merci, Bob, je suis sur mes gardes, et maintenant, mon ami, sur ta parole d'honneur, pas un mot.

— Foi de Bob, monsieur John.

— Tiens, continuai-je en tirant ma bourse de ma poche, voilà pour boire à ma santé.

— Entendez-vous, vous autres, dit Bob en versant tout l'argent dans les mains d'un matelot et en mettant la bourse vide sur sa poitrine, voilà une gratification que M. John vous donne.

— Vive M. John! crièrent tous les matelots.

— Oui, oui, murmura Bob, vive M. John, c'est bien dit ; et s'il y a un Dieu au ciel, il entendra le souhait que vous faites. Adieu, monsieur John ; je ne vous souhaite pas du courage, vous en avez, Dieu merci, comme un amiral. Mais de la prudence, monsieur John, de la prudence.

— Sois tranquille, Bob, et maintenant, à mon tour, adieu. — Je mis le doigt sur mes lèvres pour lui recommander une seconde fois le silence.

— C'est dit, c'est dit, murmura Bob.

Je lui tendis la main, il la porta à ses lèvres avant que j'eusse eu le temps de l'en empêcher; puis sautant dans la barque :

— Allons, vous autres, au large, dit-il ; et prenant un aviron : — Ce n'est pas adieu, monsieur John, c'est au revoir. Mais à bon entendeur, salut : de la prudence !

Je lui fis un dernier signe de tête, et comme l'heure s'avançait, je pris le chemin de l'ambassade, qui, ainsi que je l'ai dit, traversait le cimetière de Galata.

XIX.

C'était un magnifique cimetière turc, l'un des plus beaux de Constantinople, avec ses sombres sapins et ses verts platanes, solitaire et silencieux même au milieu du jour et du bruit. Je m'appuyai contre la tombe d'une jeune fille dont le monument, en forme de colonne brisée à la moitié de la hauteur qu'elle aurait dû atteindre, était couronné d'une guirlande de marbre représentant des roses et des jasmins, doux symboles de l'innocence chez tous les peuples. De temps en temps une femme, pareille sous sa robe et son long voile, qui ne laissaient apercevoir que les yeux, à l'ombre d'un des morts que je foulais aux pieds, passait sans que ses babouches de satin brodé d'argent laissassent aucune trace ni fissent le moindre bruit. Le seul son que l'on entendait était le chant des rossignols, qui, en Orient, se plaisent surtout au milieu des cimetières, et que les Turcs, dans leur mélancolie rêveuse, écoutent sans se lasser, parce qu'ils les prennent pour les âmes des jeunes filles mortes vierges. Au milieu de ce repos, de ce silence, de cette fraîcheur, je

fus prêt, en leur comparant l'agitation, le bruit et la chaleur, qui par opposition faisaient de ce coin de terre un oasis délicieux, à envier ce calme des morts, qui avaient de si doux concerts, de si beaux arbres et de si riches monuments. Cette rêverie, qui entrait pour la première fois dans mon âme par la porte des sens, y amenait un détachement étrange de l'existence. Je me rappelais ma vie passée, mon service à bord, les châtiments qui deux ou trois fois avaient été la suite de la haine sans cause de M. Burke, ce dîner plein de vides et bruyantes paroles auquel j'étais assis, jouant mon rôle d'insensé, il y avait une heure à peine ; je comparais toute cette agitation au calme de ces hommes que nous appelons barbares parce qu'ils passent leur existence assis et fumant auprès d'un ruisseau, sans s'inquiéter des creuses rêveries de la science ou des vagues et sanglantes théories de la politique, n'obéissant qu'à leur instinct animal, qui leur montre la femme, les armes, les chevaux, les parfums, comme des choses à l'usage de leur caprice ; de ces hommes qui, à la fin d'une vie de sensualité, vont se coucher dans un oasis pour se réveiller dans un paradis, — et il me semblait que le temps parcouru depuis ma naissance jusqu'à ce jour était une période de fièvre et de folie. Après cette rêverie, quoique ma résolution n'eût point changé, mon cœur était devenu presque indifférent au résultat, et je me sentais un courage qui touchait à l'insouciance.

J'étais dans cet état, qui devait me donner un si grand avantage sur mon adversaire, lorsque j'entendis le bruit de pas qui s'approchaient. A ce bruit, et au léger tressaillement qu'il me fit éprouver, je n'eus point même besoin de regarder l'arrivant pour être certain que c'était M. Burke ; car, en ce moment, je me sentais doué d'une espèce de double vue. Je le laissai donc s'avancer jusqu'à la distance de trois ou quatre pas ; alors seulement, je levai la tête, et me trouvai face à face avec mon ennemi.

Il était si loin de m'attendre à cette heure et en cet endroit, il y avait sur mon visage un tel caractère de résolution, qu'avant même que j'eusse proféré une seule parole, il fit un pas en arrière et me demanda ce que je voulais. Je me mis à rire.

— Ce que je veux, monsieur, lui dis-je, votre pâleur me prouve que vous vous en doutez ; mais, en tout cas, je vais vous

le dire. Il se peut, monsieur, que, parmi les ouvriers de Birmingham ou de Manchester, où vous êtes né, les supérieurs châtient d'habitude leurs subordonnés à coups de canne, et que ceux-ci, convaincus de la misère de leur position, s'y soumettent sans murmurer; c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne veux pas savoir; mais, entre nous autres gentilshommes, — et il n'est pas étonnant que vous ignoriez cela, monsieur, — il est convenu que, quelle que soit la supériorité ou l'infériorité des grades, les ordres seront donnés et reçus avec la courtoisie qu'un gentilhomme doit à un autre gentilhomme, et que tout geste insultant amènera une réparation proportionnée à l'insulte. Donc, monsieur, vous avez levé sur moi votre canne, comme vous l'eussiez levée sur un chien ou sur un esclave, et dans le code de la noblesse, c'est une insulte qui est punie de mort. Vous avez votre épée, j'ai la mienne; défendez-vous!

— Mais, monsieur John, dit le lieutenant en pâlissant encore, vous oubliez que les lois de la discipline militaire défendent à un midshipman de se battre avec un lieutenant.

— Oui, monsieur Burke, répondis-je; mais elles ne défendent pas à un lieutenant de se battre avec un midshipman. Vous êtes donc dans votre droit, vous, et c'est tout ce qu'il faut. Au-dessus des lois de la discipline militaire, il y a les lois de l'honneur auxquelles toutes les autres doivent céder. Défendez-vous!

— Mais, monsieur, réfléchissez que, quelle que soit l'issue de ce combat, il ne peut que vous être fatal, à vous; par pitié pour vous-même, n'insistez donc point davantage, et laissez-moi passer.

Il fit un mouvement, je tendis le bras.

— Je vous remercie de l'avis, monsieur, mais il est inutile. Depuis un mois que l'événement dont je demande raison est arrivé, j'ai eu le temps de réfléchir et de faire mes dispositions; mes réflexions sont faites, mes dispositions sont prises. Il n'y a point à revenir là-dessus, défendez-vous!

— Mais, encore une fois, dit M. Burke d'une voix altérée, comme votre supérieur et comme votre aîné, je dois vous rappeler que, du moment où votre épée sera sortie du fourreau, votre carrière est perdue, et votre vie est en danger. Que ferez-vous alors?

— Puisque vous voulez bien prendre un si grand intérêt à

moi, monsieur, je vais vous le faire connaître : Si vous me tuez, tout est dit ; les lois militaires, si sévères qu'elles soient, sont impuissantes contre un cadavre. On m'enterrera dans un cimetière pareil à celui-ci, et une fois mort, mieux vaut dormir, vous en conviendrez, comme dorment ceux que nous foulons aux pieds, sous l'ombre et la fraîcheur de ces grands arbres, que d'être cousu dans un hamac et jeté au fond de l'eau, pour servir de proie aux requins. Si je vous tue, au contraire, mon passage est à cette heure retenu à bord d'un bâtiment qui m'emmènera cette nuit, je ne sais où, peu m'importe. Mais comme mon père a cinquante à soixante mille livres sterling de revenu, et que je suis fils unique, partout où j'irai, je pourrai vivre à ma volonté et à mon caprice. Je perdrai, il est vrai, mes appointements de midshipman qui peuvent monter à mille ou douze cents francs de France, et la chance de devenir un jour, à quarante ans, lieutenant comme vous ; mais, monsieur Burke, je me serai vengé, et, en me vengeant, j'aurai encore vengé Bob, James, David, tout l'équipage. Cela vaut bien la peine de risquer quelque chose. Allons, monsieur, maintenant que je vous ai tiré d'inquiétude à mon égard, vous n'avez plus de motifs pour me refuser la satisfaction que je vous demande, ayez donc la bonté de vous mettre en garde.

— Monsieur, me dit M. Burke de plus en plus en agité, je suis votre supérieur, et comme tel j'avais le droit de vous punir; si l'on faisait un crime à un officier de chaque punition qu'il inflige, il n'y aurait plus de discipline à bord. Je vous ai puni, selon mon droit et selon les règlements maritimes en usage à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, et vous n'avez pas de réparation à exiger pour cela. — Et il essaya de nouveau de passer ; je me mis devant lui.

— Aussi, monsieur, repris-je avec le même calme, mais avec plus de mépris, n'est-ce point de la punition que je vous demande satisfaction, mais de l'insulte ; je ne me plains pas de l'arrêt, je me plains du geste.

— Mais, monsieur, si le geste a été involontaire, et si je le désavoue, vous n'avez plus rien à dire.

— Si fait, monsieur, j'ai à dire une chose dont je m'étais aperçu déjà, mais que je ne voulais pas croire ; c'est que vous êtes un lâche.

— Monsieur ! s'écria M. Burke en devenant livide de colère ; c'est vous qui m'insultez à votre tour, et c'est moi qui vous demande raison de cette insulte. Je me battrai demain, monsieur.

— Vous voulez le temps de faire votre déclaration, n'est-ce pas, et vous ne seriez pas fâché de prendre un conseil de guerre pour votre second ?

— Vous supposez, monsieur...

— Je suppose tout de votre part.

— Vous vous trompez, monsieur ; la seule cause du retard que je demande, c'est que, n'ayant jamais mis le pied dans une salle d'armes, vous auriez, à l'épée, trop d'avantage sur moi ; au pistolet, à la bonne heure.

— Cela tombe alors à merveille, et j'avais prévu votre objection, répondis-je en tirant mes pistolets de ma poche ; voilà justement ce que vous demandez, monsieur, et vous n'aurez pas besoin d'attendre à demain ; les deux armes sont chargées d'une manière égale ; d'ailleurs, choisissez.

M. Burke chancela, une sueur froide lui couvrit le visage, je crus qu'il allait tomber ; au bout d'un instant :

— Mais c'est un guet-apens ! s'écria-t-il, c'est un assassinat.

— La peur vous fait délirer, monsieur ; il n'y a ici d'assassin que celui-là qui, sur un faux rapport, a poussé un malheureux au désespoir ; car on assassine de différentes manières, et le plus lâche de tous les assassinats est celui qui a une apparence légale. Ce n'est pas vous qui serez assassiné, monsieur, c'est David qui l'a été, et c'est vous qui avez assassiné David. Allons ! allons ! monsieur Burke, un peu de courage, je vous en supplie, au nom de votre uniforme qui est le mien.

— Je ne me battrai pas sans témoins, dit M. Burke.

— Alors, je vous déshonorerai, monsieur ; du moment où je vous ai menacé, c'est comme si je m'étais battu, et, comme j'ai encouru la même peine, je ne retournerai pas au bâtiment ; mais, demain, quelqu'un s'y présentera de ma part ; il portera une lettre signée de ma main, et qui racontera tout ce qui s'est passé entre nous. De deux choses l'une : ou vous ne démentirez pas l lettre, et alors vous serez un objet de mépris pour tous, ou vous la démentirez, et, comme celui qui la portera ne sera pas votre subordonné, vous serez en face de tous, songez-y bien,

forcé de donner satisfaction de ce démenti ; car si vous ne le faites, on vous chassera, comprenez-vous, monsieur ? on vous chassera de la marine anglaise, comme un lâche et un infâme ! — Je fis un pas vers lui : — On vous arrachera vos épaulettes comme je vais vous les arracher. — Je fis un second pas vers lui : — On vous crachera au visage comme je vais vous le faire. — Je fis un troisième pas vers lui, et alors, je me trouvai si près, que j'étendis la main pour joindre l'effet à la menace.

Il n'y avait pas moyen de reculer ; M. Burke mit l'épée à la main, je jetai mes pistolets, et je tirai mon épée à mon tour. Aussitôt nos fers se croisèrent, car il s'était précipité sur moi, espérant que je n'arriverais pas à temps ; mais les conseils de Bob n'avaient point été perdus, et j'étais sur mes gardes.

A la première passe je sentis que M. Burke m'avait fait un mensonge, et qu'il connaissait à fond l'art qu'il prétendait n'avoir jamais étudié. J'en fus aise, je l'avoue ; cela nous mettait sur un pied d'égalité qui faisait dès lors de notre duel le jugement de Dieu. Le seul avantage que j'eusse donc sur lui était ce sang-froid terrible, fruit des réflexions étranges qui avaient précédé notre lutte. Une fois engagé, au reste, M. Burke fit bonne contenance : il avait compris que notre combat ne finirait pas pour une égratignure, et que c'était ma vie qu'il lui fallait pour sauver la sienne.

Nous nous battîmes ainsi cinq minutes, à peu près, pied à pied et si rapprochés l'un de l'autre, que nous parions autant avec la poignée de nos épées qu'avec la lame. Probablement, nous sentîmes tous deux en même temps le désavantage de cette position, car tous deux nous fîmes en même temps un pas de retraite, de sorte que nous nous trouvâmes hors de la portée l'un de l'autre. Mais je fis aussitôt un pas en avant, et nous nous retrouvâmes engagés à distance convenable.

Il arrivait dans cette circonstance à M. Burke ce qui lui arrivait dans la tempête et dans le combat : le premier moment, qui était tout entier à son naturel, était la timidité ; puis l'orgueil ou la nécessité reprenaient le dessus, et M. Burke redevenait brave par calcul.

Je l'ai dit, M. Burke, auquel personne ne connaissait ce talent, était de première force à l'escrime ; mais grâce aux recommandations de mon père et de Tom, cette partie de mon

éducation était loin d'avoir été négligée. Ce fut une découverte que fit à son tour M. Burke, et qui lui rendit sa première hésitation. Il avait le bras plus fort que le mien, mais j'avais la main plus légère que la sienne, de sorte que, profitant de ce moment de trouble, je le pressai; M. Burke rompit, c'était avouer son désavantage. J'en repris une nouvelle force; nos épées semblaient deux couleuvres ardentes qui se jouent, et deux ou trois fois le bout de mon fer effleura sa poitrine, au point de percer son habit. M. Burke rompit encore, mais, je dois le dire, comme il eût fait dans une salle d'armes. Cependant en rompant il s'était dérangé de la ligne droite, et à trois pas derrière lui se trouvait un tombeau. Je le pressai de plus en plus, et à son tour son épée vint m'effleurer le visage; le sang coula. Vous êtes blessé, me dit-il. Je répondis par un sourire, et faisant encore un pas en avant, je le forçai de faire un pas en arrière; je ne lui donnai point de relâche et me retrouvai si près de lui que je ne pus dégager mon épée que par un coupé sur les armes; un bond en arrière le sauva seul de ma riposte; mais j'en étais arrivé où je voulais, M. Burke était acculé au tombeau. Il n'y avait plus moyen de rompre.

Ce fut alors le véritable combat, car le duel jusque-là n'avait encore été qu'un jeu. Je sentis une ou deux fois le froid du fer; je sentis une ou deux fois que mon épée avait touché. Cependant pas un de nous ne dit un mot, il n'y avait plus entre nos deux lames de place pour les paroles; enfin, dans une riposte porté à fond, je sentis une résistance étrange; en même temps M. Burke jeta un cri, mon épée lui avait passé au travers du corps, et avait été recourber sa pointe mal trempée contre le tombeau de marbre, de sorte que je ne pus la retirer à moi, et qu'à mon tour je fis un bond en arrière, laissant l'arme dans la blessure. La précaution était inutile, M. Burke était atteint trop cruellement pour me poursuivre; il essaya cependant de faire un pas en avant, mais sentant que les forces lui manquaient, il laissa échapper son épée et tomba presque aussitôt en poussant un second cri et en se tordant les bras de rage.

Je l'avoue, en ce moment toute ma colère disparut pour faire place à la pitié. Je me précipitai vers M. Burke. Le plus urgent secours à lui porter était de le débarrasser du fer; je fis donc une seconde tentative, et je ne pus lui arracher l'épée du

corps, quoiqu'il la tirât lui-même à pleines mains. Ce dernier effort lui fut fatal, je le vis ouvrir la bouche comme pour parler, mais ce fut une gorgée de sang qui vint à ses lèvres; au même moment ses yeux semblèrent se retourner dans leurs orbites, il eut deux ou trois convulsions, puis se roidissant avec un dernier râle, il expira.

Je m'assurai qu'il était mort, et comme je ne pouvais lui être d'aucun secours, je songeai à ma sûreté. La nuit était entièrement venue pendant ce combat. Je ramassai mes pistolets, qui étaient d'excellentes armes auxquelles je tenais beaucoup, je sortis du cimetière et m'acheminai vers la maison de Jacob. Il m'attendait, comme nous en étions convenus; il s'était mis en quête et avait trouvé un navire napolitain en partance pour Malte, Palerme et Livourne; le lendemain matin il devait lever l'ancre, c'était justement ce qu'il me fallait, aussi avait-il arrêté ma place, en prévenant que je m'y rendrais dans la nuit. Quant aux habits, il s'en était occupé avec un égal succès, et me montra un magnifique costume de palikare qui m'attendait sur un divan, et un autre plus simple sur une chaise.

Je me dépouillai à l'instant de mon uniforme, que je ne pouvais garder sans être reconnu, et je me revêtis de l'un de mes nouveaux costumes; il m'allait à merveille et semblait fait pour moi. Avec le sabre et l'yatagan, cette nouvelle garderobe me revenait à quatre-vingts guinées; j'en ajoutai cinquante aux vingt-cinq que j'avais données le matin à Jacob, et sa commission se trouva payée. Je le priai alors de s'occuper des moyens de transport; c'était déjà chose faite, il avait donné rendez-vous, à onze heures, à une barque qui devait nous attendre au pied de la tour de Galata.

Je passai cet intervalle à ajouter un *post-scriptum* à la lettre que j'avais préparée pour mon père. Je lui racontais l'événement du duel, je lui disais la nécessité où je me trouvais de fuir, et je terminais en le priant de me faire ouvrir un crédit à Smyrne. Comme je comptais rester en Orient, Smyrne, avec sa situation centrale et sa population cosmopolite à laquelle je pouvais me mêler en restant inconnu, était bien la ville qu'il me fallait.

J'écrivis aussi à lord Byron pour le remercier de sa bienveillance pour moi et le prier d'employer son crédit auprès des

lords de l'amirauté, s'il se trouvait en Angleterre lorsque mon procès serait fait. Il connaissait M. Burke, il savait la haine que lui portait tout l'équipage, et combien cette haine était motivée. Je n'avais pas l'espoir que son crédit influât sur la décision des juges, mais son témoignage pouvait beaucoup sur le public. Je remis cette lettre à Jacob avec celles de M. Stanbow et de mon père; il devait se rendre, dès le matin, à bord du *Trident*, et après avoir remis ces différents messages, indiquer l'endroit où l'on retrouverait le corps de M. Burke.

L'heure était arrivée, nous sortîmes enveloppés de nos manteaux, et nous nous acheminâmes vers la tour de Galata.

La barque nous attendait, nous y montâmes aussitôt, car il était près de minuit, et le bâtiment auquel nous nous rendions étant à l'ancre dans le port de Chalcédoine, près du *fanari-kiosk*, nous avions toute la largeur du canal à traverser diagonalement. Heureusement nos matelots étaient bons rameurs; aussi en un instant eûmes-nous traversé la Corne d'Or et doublé la Pointe-du-Sérail.

La nuit était pure et la mer tranquille. Au milieu du canal et un peu en avant de la tour de Léandre, je voyais s'élever majestueusement notre beau vaisseau dont les mâts, les étais et jusqu'aux moindres cordages se dessinaient sur le cercle lumineux que la lune étendait autour d'elle. Cette vue me serra profondément le cœur. *Le Trident* était ma seconde patrie; William House et *le Trident*, c'était tout ce que je connaissais du monde; après mon père, ma mère et Tom, qui étaient à William House, ce que j'aimais le mieux se trouvait à bord du *Trident*. J'y laissais M. Stanbow, ce bon et digne vieillard que je vénérais comme un père, dont la franche et loyale amitié ne m'avait pas failli un instant; enfin, Bob, ce type du véritable marin, avec son cœur d'or sous sa rude enveloppe; il n'y avait pas jusqu'au vaisseau lui-même qui n'eût une part dans mes regrets. A mesure que nous approchions, il grandissait merveilleusement à nos yeux, et bientôt nous nous trouvâmes si près, que, grâce à la sérénité de la nuit, l'officier de quart aurait pu, si je l'eusse dit tout haut, entendre l'adieu que j'envoyais tout bas à mes bons camarades, qui, après la fête qu'ils m'avaient donnée la veille, étaient loin de se douter qu'à cette heure je passais si près d'eux, les fuyant pour toujours. Ce fut

un des moments les plus pénibles que j'éprouvai de ma vie. Je ne regrettais point ce que j'avais fait, car mon action était le résultat d'une longue méditation et d'une inébranlable volonté; mais je ne pouvais me dissimuler que d'un seul coup j'avais brisé ma vie, et échangé un avenir certain contre un avenir inconnu: quel était cet avenir hasardeux? Dieu! seul le savait.

Cependant nous avions dépassé *le Trident*, et, à la lueur du fanal, nous commençions à distinguer les bâtiments à l'ancre dans le port de Chalcédoine. Jacob me montra de loin la mâture de celui à bord duquel j'étais attendu; et quoique je n'y dusse faire qu'un séjour momentané, je ne pus m'empêcher, à mesure que nous en approchions, de l'inventorier avec l'œil d'un marin. Après avoir habité *le Trident*, qui était l'un des plus beaux vaisseaux de Sa Majesté Britannique, la comparaison ne pouvait pas être favorable au bâtiment napolitain; cependant, autant que j'en pouvais juger, il avait été assez habilement construit, dans le double but que s'étaient proposé les armateurs, c'est-à-dire la marche et le commerce. Sa carène était faite sur un bon modèle, assez large pour contenir une quantité suffisante de marchandises, et assez étroite pour fendre l'eau vigoureusement. Quant à sa mâture, elle était comme celle de tous les bâtiments destinés à la navigation de l'Archipel, un peu basse, afin que le navire pût se raser en cas de besoin derrière les roches et les îles. Cette précaution, prise contre les pirates, qui, à cette époque, infestaient la mer Égée, pouvait être favorable au navire dans le voisinage des terres et à l'approche de la nuit, mais elle lui devenait nuisible si le bâtiment avait à fuir dans un grand espace découvert. Toutes ces réflexions instinctives furent faites avec la rapidité de l'œil du marin qui, avant qu'il n'ait mis le pied à bord d'un bâtiment, en connaît déjà les bonnes et mauvaises qualités. Quand j'arrivai sur le pont de *la Belle Levantine*, je savais donc déjà à quoi m'en tenir sur elle-même: restait à faire connaissance avec son équipage.

Comme me l'avait dit Jacob, on m'attendait à bord. Je n'eus donc qu'à répondre *passager* à la sentinelle, qui me héla en italien, pour qu'on me jetât l'échelle de corde. Quand à mes effets, ils n'étaient pas d'un transport difficile; comme le philosophe antique, je portais tout avec moi. Je payai donc mes

rameurs ; je pris congé de Jacob, qui m'avait servi, dans son intérêt, il est vrai, mais avec fidélité, ce qu'on ne trouve pas toujours partout, et je grimpai à mon nouveau bord avec l'habitude et la légèreté d'un marin.

Sur le pont, je trouvai un homme qui veillait pour me conduire à ma chambre.

XX.

Après les aventures qui s'étaient passées dans la journée, on apprendra sans surprise que je dormis assez mal, et que, m'étant couché à trois heures du matin, je me trouvai néanmoins au point du jour sur le pont. Tout s'apprêtait pour le départ, et le capitaine commençait à donner les ordres nécessaires, de sorte que j'eus, en ma qualité d'amateur, le temps de faire connaissance avec l'équipage.

Le capitaine était de Salerne, et me rappela, aux premiers ordres qu'il donna, que la ville où il était né était plus célèbre par son université que par son école de marine ; quant à l'équipage, il était composé de Calabrais et de Siciliens. Comme *la Belle Levantine* était spécialement destinée au commerce de l'Archipel, elle avait un aspect demi-guerrier, demi-marchand, qui donnait à son pont une certaine coquetterie à la fois formidable et amusante. Ce qui représentait le côté militaire du navire était deux pierriers et une pièce de huit allongée, qui, roulant sur son affût, pouvait être transportée à volonté à l'avant ou à l'arrière, à bâbord ou à tribord. J'avais, du reste, en montant sur le pont, donné un coup d'œil à l'arsenal, et je l'avais trouvé assez en état : il se composait d'une quarantaine de fusils, d'une douzaine d'espingoles, enfin de sabres et de haches d'abordage en nombre suffisant pour qu'on pût, en cas de besoin, armer tout notre équipage.

Comme il s'était, deux heures avant le jour, levé une bonne brise de l'est, et que ce vent nous était parfaitement favorable pour appareiller, je trouvai, en montant sur le pont, la tournevire garnie et attachée au câble avec des garcettes. Le demi-tour du câble avait été dégagé des bittes, *la Belle Levantine* n'était donc à l'ancre que par la tournevire. Pour expliquer de

mon mieux à nos spectateurs la manœuvre à laquelle j'allais être appelé à prendre part, je me vis forcé d'essayer de leur faire comprendre ce que c'est que la tournevire et le cabestan.

La tournevire est une corde s'enroulant autour de la barre du cabestan, et qui n'était alors attachée au câble que jusqu'à la grande écoutille, où les garcettes étaient dénouées, elle retournait alors de l'autre côté du navire, et était attachée à l'écubier; le câble descendait dans la cale, où il était attachée par l'étalingure autour du grand mât.

Quant au cabestan, c'est un cylindre de bois placé sur le gaillard d'arrière et qu'on fait agir au moyen de leviers qui le traversent, et qui, partant d'un même centre, divergent en rayons ; la principale fonction du cabestan et de rouler un câble à l'aide duquel on lève les plus lourds fardeaux. Pour le mettre en mouvement, on pousse avec les mains ou les épaules, en proportion du degré de résistance apporté par la lourdeur des objets à soulever, les leviers ou les barres dont nous avons parlé : c'est ainsi à peu près que des chevaux font tourner la roue d'un pressoir à cidre. Le fardeau que le cabestan avait à lever à cette heure était la maîtresse ancre de *la Belle Levantine,* qui pouvait peser de six à sept milliers.

Comme d'habitude, tous les matelots étaient rassemblés sur le pont pour cette manœuvre; peu à peu, les passagers, paraissant aux échelles, venaient se joindre à l'équipage, curieux qu'ils étaient de voir la manœuvre du départ. Ces passagers étaient, pour la plupart, de petits commerçants grecs et maltais qui n'étant pas assez riches pour fréter des bâtiments eux-mêmes, payaient le passage pour eux et le transport pour leurs ballots ; ils étaient donc doublement intéressés au salut du bâtiment, d'abord pour leur propre sûreté, ensuite pour celle de leurs marchandises.

Pendant ce temps, les matelots avaient garni le cabestan de ses leviers, et se tenaient prêts à obéir aux ordres du capitaine, qui, tournant les yeux autour de lui et voyant qu'il avait une honorable galerie de spectateurs, pensa qu'il ne devait pas tarder plus longtemps à commencer l'opération ; il prit donc son porte-voix, et cria à tue-tête, quoique la chose fût inutile : — Poussez au cabestan.

Les marins obéirent aussitôt avec une ardeur que j'eus plaisir

à voir : on juge d'un équipage par une manœuvre, et d'un capitaine par un commandement. Or la suite prouvera que j'avais, du premier coup, bien jugé le capitaine et l'équipage.

En même temps, comment le vent devenait plus fort, les voiles de hunes étaient déployées, bordées à joindre et hissées, et les vergues brassées de manière à placer la proue du navire vers la mer. Mais, lorsque l'ancre fut à pic, la résistance du cabestan devint si forte, que les hommes occupés à cette manœuvre, au lieu de continuer à avancer, eurent besoin de toutes leurs forces pour ne pas être repoussés en arrière. Il y eut un instant de perplexité pendant lequel on ne sut vraiment pas qui céderait, de la force inerte ou de la force intelligente ; mais tout à coup quatre hommes vinrent se joindre, de leur propre volonté, à ceux qui étaient déjà à la manœuvre, les matelots réunirent leurs forces, et, par un dernier effort, l'ancre, arrachée du fond de la mer, fut en une couple de minutes tirée de l'eau. Je croyais qu'on allait, selon l'habitude, la hisser à contre-bord et la fixer à son poste ; mais, comme probablement le capitaine avait, pour le moment, quelque chose de plus pressé à faire, il se contenta de la faire saisir par le croc de capon. Je fis un mouvement, j'étais prêt à lui dire de compléter la manœuvre en faisant traverser l'ancre ; mais, me rappelant que je n'étais rien sur ce bord, je me contentai de hausser les épaules.

Dans ce moment, une voix douce m'adressa, en grec moderne, quelques paroles que je n'entendis pas ; je me retournai et vis un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, beau comme un marbre antique, mais aux yeux ardents de fièvre, et enveloppé dans son manteau, quoique le soleil, montant sur l'horizon, commençât à nous inonder de chaleur.

— Pardon, monsieur, lui dis-je en italien, je n'entends pas le romaïque ; pouvez-vous me parler en anglais, en français ou dans la langue où je vous réponds?

— C'est moi qui vous demande pardon à mon tour, monsieur, reprit-il ; mais j'avais été trompé à votre habit, et je vous prenais pour un compatriote.

— Je n'ai pas cet honneur, repondis-je avec un demi-sourire, je suis Anglais, je voyage pour mon plaisir et j'ai adopté ce

costume, le trouvant plus commode et surtout plus pittoresque que notre habit d'Occident. Mais, quoique je n'aie point entendu ce que vous me disiez, à l'accent de votre voix, j'ai cru comprendre que vous me faisiez une question ; maintenant que nous pouvons nous entendre, monsieur, si vous vouliez bien répéter cette question, je suis prêt à vous répondre.

— Vous ne vous étiez pas trompé, monsieur : nous autres, enfants des archipels, alcyons des Sporades, habitués à passer d'une île à l'autre, nous sommes trop naturellement marins pour qu'une manœuvre mal faite nous échappe. Or, dans la dernière manœuvre que le capitaine a commandée, vous avez paru partager mon sentiment, car je vous ai vu hausser les épaules; je vous demandais donc si vous étiez marin, monsieur, car, dans ce cas, je vous eusse prié de m'expliquer quelle faute avait été commise.

— Elle est bien simple, monsieur : comme nous commençons à marcher, l'ancre devrait être mise à son poste au lieu d'être retenue par un simple croc, ou du moins, en supposant que le capitaine ait quelque raison d'en agir ainsi, il devrait faire ôter les barres du cabestan. En effet, si le croc qui retient l'ancre avait le malheur de se rompre, l'ancre retomberait à l'instant au fond de la mer, et le cabestan, se déroulant en sens inverse de celui où l'on vient de le pousser deviendrait une espèce de catapulte qui lancerait au milieu de nous toutes ces barres ou ces leviers.

— Mais, dit le jeune homme s'interrompant après ce premier mot, pour tousser d'un toux sèche et cracher un peu de sang, ne pourriez-vous pas, monsieur, au nom de tous les passagers, faire au capitaine cette observation ?

— Il est trop tard, m'écriai-je en attirant le jeune Grec avec moi derrière le mât de misaine ; prenez garde à vous.

En effet, au même instant où je venais d'entendre le bruit sourd d'un corps pesant tombé à la mer du côté de l'avant, le cabestan se mit à tourner avec la rapidité de l'aiguille d'une montre dont le grand ressort vient de se briser, envoyant de tous côtés, comme je l'avais prévu, les barres que l'on avait eu l'imprudence de laisser après lui ; plusieurs matelots furent renversés, le capitaine lui-même fut jeté contre la drome. Un silence profond, causé par la terreur, succéda à ce moment de

confusion, pendant lequel le cabestan s'arrêta. Quant à l'ancre, entraînée par sa pesanteur, elle arracha successivement le petit nombre de garcettes qui attachaient la tournevire au câble, et atteignit bientôt le fond de la mer ; mais, comme le navire commençait à marcher, le câble continua de filer avec un bruit effrayant, et s'arrêta enfin, grace à l'étalingure du grand mât. Le bâtiment éprouva aussitôt une secousse si violente, qu'une partie de ceux qui étaient sur le pont tombèrent à la renverse ou furent jetés contre la muraille. Quant à moi, comme je m'attendais à cet accident, j'avais étreint le jeune Grec de mon bras gauche, et du droit je m'étais cramponné au mât de misaine ; de la sorte, malgré le choc, nous étions restés debout. Mais ce n'était encore rien, le câble, à cette épouvantable secousse, s'était brisé comme un fil, amenant la proue du vaisseau dans le vent, de sorte que, n'étant plus retenu par rien, nous allions bravement au diable, comme on dit en marine, c'est-à-dire que nous marchions la poupe en avant et la proue en arrière. De plus, le capitaine, qui avait perdu la tête, donnait des ordres parfaitement contradictoires, et l'équipage les exécutait avec ponctualité. Aussi les vergues que l'on devait brasser, tirées en même temps et avec force égale à bâbord et à tribord, restaient-elles parfaitement carrées, tandis que le vaisseau, comme s'il comprenait la manœuvre impossible qu'on lui imposait, gémissait tristement, tout couvert de l'écume de la mer qui refusait de s'ouvrir devant lui. En ce moment, un aide-charpentier s'élança sur le pont en criant qu'une vague avait brisé les faux sabords des fenêtres du premier pont et l'avait inondé. Je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais sauver le navire, et, m'élançant d'un bond sur le bord de la poupe, j'arrachais le porte-voix des mains du capitaine, et l'approchant de ma bouche, je criai d'une voix qui dominait le tumulte :

— Silence sur l'avant et l'arrière

A cette voix brève et sévère qui retentissait avec toute la puissance du commandement, l'équipage demeura à l'instant même silencieux et attentif.

— Attention, continuai-je ; et après un moment d'attente, quand je vis tout le monde prêt : — Le charpentier et ses aides à la cabine pour placer les faux sabords ; — la barre bâbord tout ; du monde aux bras de l'avant à tribord ; abraquez les

vergues de l'avant ; — bordez le grand foc du côté du vent ; en ralingue le perroquet de fougue ;—larguez les écoutes d'avant ; changez devant la barre droite.

Chacun de ces commandements avait été à l'instant même suivi d'une exécution ponctuelle, de sorte que, peu à peu, le vaisseau obéissant tourna avec grâce sur lui-même et, comme si quelque déesse de la mer l'eût tiré avec un ruban, se trouva bientôt comme il devait être, marchant vent arrière et laissant son ancre au plongeur assez habile pour l'aller chercher. Ce malheur, à part la perte pécuniaire, était médiocre : nous avions deux autres ancres à bord.

Cependant je ne rendis point encore le porte-voix, je continuai à donner des ordres jusqu'à ce que toutes les voiles fussent bien orientées, les câbles roidis et les ponts balayés. Alors je m'approchai du capitaine qui, pendant tout ce temps était demeuré à sa place, immobile et stupéfait, et lui remettant son porte-voix :

— Capitaine, lui dis-je, je vous demande pardon de m'être mêlé de votre besogne ; mais, à la manière dont vous vous en acquittiez, il était permis de croire que vous aviez fait un traité avec le diable pour nous conduire tous en enfer. Maintenant que nous voilà remis dans la bonne route, reprenez le signe du commandement ; à tout seigneur tout honneur.

Le capitaine reprit son porte-voix sans dire une seule parole, tant il était étourdi de ce qui s'était passé, et j'allai rejoindre mon jeune Grec, qui, ne pouvant rester si longtemps debout, s'était assis sur l'affût de la pièce de huit.

La manière dont nous avions fait connaissance, le service que je venais de rendre à l'équipage, service qui ouvre également le cœur de celui qui le reçoit et de celui qui le rend, enfin la parité de nos âges, tout cela nous donna dès le premier moment, l'un pour l'autre, une sympathie réelle et profonde. Ajoutez à cela que j'étais exilé, lui souffrant, et que je cherchais la consolation comme lui le secours.

C'était le fils d'un riche négociant de Smyrne, mort depuis trois ans. Sa mère, le voyant malade et jugeant qu'il avait besoin de distraction, l'avait envoyé surveiller pendant quelque temps, à Constantinople, un comptoir que son père y avait fondé vers les dernières années de sa vie. Mais après deux mois

d'absence, se sentant plus malade, il avait éprouvé le besoin de revoir les personnes qui lui étaient chères, et avait retenu son passage sur *la Belle Levantine*. Quant à sa maladie, qu'il appelait en langage franc *il sottile malo,* je reconnus du premier coup que c'était une phthisie pulmonaire arrivée à son second degré. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je savais tous ces détails. A mon tour je lui racontai ce que je n'avais aucune raison de taire, puisque j'étais hors de danger, c'est-à-dire ma querelle avec mon supérieur, mon duel avec lui et sa mort, qui me forçait de quitter le service. Il m'offrit aussitôt, avec cette charmante confiance de la jeunesse, de venir passer quelque temps dans sa famille, qui, après le service que je lui avais rendu, serait trop heureuse de me recevoir. J'acceptai l'offre avec la même franchise qu'elle m'était faite; puis, alors seulement, nous songeâmes à nous demander nos noms. Il s'appelait Emmanuel Apostoli.

Pendant cette double confidence, divers symptômes m'avaient encore confirmé dans la conviction où j'étais que mon nouvel ami était plus gravement malade qu'il ne croyait l'être lui-même. Une oppression de poitrine presque continuelle, une toux sèche mêlée de crachats striés de sang, et, plus encore que tout cela, une tristesse instinctive répandue sur tout son visage aux pommettes enflammées, me dénotaient clairement chez lui la présence d'une affection grave. On comprendra que ces symptômes n'aient pu m'échapper, si l'on veut bien se rappeler qu'à William House j'étais toujours, dans nos excursions médicales, le second de ma pauvre mère, et souvent le bénévole du docteur. Sous ce double patronage, j'appris ce qu'il fallait de médecine ou de chirurgie pour risquer quelques médicaments, pratiquer une saignée, remettre un bras ou panser une plaie. Je rappelai donc tous mes anciens souvenirs; et comme il n'y avait pas de médecin à bord, mais seulement, comme c'est l'usage, une caisse de médicaments, j'entrepris, à compter de cette heure, non point la guérison, mais le traitement du pauvre Apostoli. C'était chose bien simple; car, dans ces sortes de maladies si parfaitement connues, le traitement n'est, à proprement dire, qu'un régime. Après lui avoir fait quelques questions sur ce qu'il éprouvait et la manière dont il avait été traité, je lui ordonnai donc de ne se nourrir que de con-

sommés légers et de légumes, de se couvrir le corps de flanelle, le prévenant que, si l'oppression continuait, je ferais une petite saignée dérivative. Le pauvre Apostoli, qui ne doutait pas que je n'eusse en médecine les mêmes connaissances qu'en marine, souriait tristement et me promettait de s'abandonner tout entier à mon traitement.

Je ne puis dire combien je me sentais heureux, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, de rencontrer une âme pleine de jeunesse et de naïveté où verser la mienne. Apostoli me parlait de sa sœur, belle, disait-il, comme un ange, de sa mère, qui l'aimait de toute la force de son âme, car il était son seul fils; puis enfin de sa patrie soumise au despotisme infâme des Turcs. Moi, de mon côté, je lui parlais de William House, et de ses habitants, de mon père, de ma mère, de Tom, du vieux docteur lui-même, dont j'appliquais, après dix ans d'intervalle, et à huit cents lieues de distance, les bienfaisantes leçons; et je sentais moins cet exil où j'étais condamné et cette espèce de remords qui suit toujours la mort d'un homme dans le cœur de celui qui la lui a donnée, quelle que soit la justice de sa cause.

Nous passâmes la journée ainsi, marchant peu, car le vent était faible, et ne perdant de vue les côtes ni à droite ni à gauche. Vers le soir, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'île de Calo Limno, située, comme une sentinelle, à l'embouchure du golfe de Mondania. Apostoli monta sur le pont pour voir le soleil se coucher derrière les montagnes de la Roumélie; mais, la nuit venue, j'exigeai qu'il descendît aussitôt. Il m'obéit avec la simplicité d'un enfant, et je restai près de son hamac, ne souffrant point qu'il parlât, et lui racontant, pour le distraire, les différentes aventures de ma vie. Quand j'en fus à l'histoire de Vasiliki que j'avais sauvée, le pauvre garçon se jeta à mon cou en pleurant. Dès lors il fut mieux décidé que jamais que je m'arrêterais à Smyrne; que de Smyrne nous irions ensemble à Chio, par Téos, la ville d'Anacréon, par Clazomène l'hospitalière, où Simonide, grâce à ses vers, reçut un si bon accueil après son naufrage, et enfin par Eréthri, cette patrie de la Sibylle Erithrée qui annonça la chute de Troie, et de la prophétesse Athénaïs qui prédit les victoires d'Alexandre.

Ces projets nous tinrent éveillés une partie de la nuit. J'ou-

bliais, comme Apostoli le faisait lui-même, que nous bâtissions sur le sable; je me voyais déjà parcourant toute la Grèce antique, avec le savant cicérone que le hasard, ou plutôt la Providence, avait jeté sur ma route. Puis je sentais tout à coup sa main se couvrir d'une moiteur fiévreuse, et son pouls, que je consultais, s'élever désordonnément comme le battement d'une pendule qui avance, et dont un dérangement invisible et irremédiable abrége les heures. Cela me fit songer que cette veille prolongée était dangereuse pour mon malade, et je regagnai ma cabine, le laissant plus heureux que moi, car, ignorant son état, il s'endormit dans nos doux rêves.

Au jour, je montai sur le pont, et Apostoli vint bientôt m'y rejoindre. Il avait passé une nuit assez douce, quoique dérangée par des sueurs fiévreuses; mais son cœur était joyeux, il se trouvait plus calme. Pendant la nuit nous avions continué d'avancer, et nous nous trouvions sur le point d'entrer dans le canal qui sépare l'île de Marmara, l'ancienne Proconnèse, de la presqu'île d'Artaki, l'ancienne Cyzique. Apostoli avait visité ces deux villes, et il en connaissait l'histoire comme celle de tout le reste de son pays. La première, qui a aussi porté le nom de *Nébris*, ou faon de biche, parce que, comme un faon, elle semblait se jouer à quelque distance de sa mère, fournissait ce beau marbre de Cyzique, si apprécié des anciens sculpteurs, qui lui a fait donner, ainsi qu'à toute la mer qui l'entoure, le nom moderne de Marmara. La seconde était autrefois une île, mais le canal étroit qui la séparait du continent est aujourd'hui comblé. C'est de ce point qu'Anacharsis s'embarqua pour regagner le pays des Scythes, sa patrie. Cyzique avait alors un temple magnifique de marbre poli, qui fut renversé depuis par un tremblement de terre, et dont les colonnes furent jugées dignes d'être transportées à Byzance pour orner la cité dont Constantin venait de faire la capitale du monde. Une partie de la ville, dont on voit encore aujourd'hui les ruines couchées au pied du mont Arctos, communiquait alors au continent par deux ponts, dont l'un, ouvrage de la nature, était nommé *Panorme*, et l'autre, œuvre des hommes, s'appèlait *Chytus*. Après la bataille navale que les Athéniens remportèrent sur les Spartiates, cette ville tomba au pouvoir du vainqueur, et révéla à Alcibiade le degré de malheur où étaient tombés ses ennemis, par cette

lettre laconique que les vaincus écrivaient aux Éphores : *La fleur de l'armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, et nous ne savons que faire ni devenir.*

On ne saurait croire combien tous ces détails oubliés dans mon esprit, ou que dans mon ignorance je ne pouvais appliquer aux lieux où ils se rapportaient, avaient de charme, rappelés en vue de cette terre historique et racontés par un enfant de ce peuple ancêtre, mort après avoir jeté au vent sa science, son art et sa poésie, que s'est partagés, comme un héritage sublime, le reste du monde. Aussi Apostoli était fier de son passé et espérait dans l'avenir ; on eût dit, que comme les sibylles, ses anciennes compatriotes, il lisait au livre du destin la régénération prochaine de sa belle Argolide. Apostoli était, en effet, originaire de Nauplia, et quoique depuis deux générations sa famille eût quitté la Grèce pour l'Asie Mineure, il avait, comme le jeune Grec de Virgile, qui mourait en se rappelant sa douce Argos, conservé dans son âme, sinon le souvenir, du moins l'amour de sa patrie.

Aussi tout lui était-il présent, et la fable la plus reculée n'était pour lui qu'une tradition pleine de réalité. Le détroit vers lequel nous avancions à pleines voiles, n'était ni le passage des Dardanelles ni le canal Saint-George ; c'était l'antique Hellespont, auquel la fille d'Athamas, voulant éviter les persécutions de sa belle-mère Ino, avait donné son nom comme à une tombe, lorsque, fuyant avec Phrixus, montée sur un bélier, et entourée d'une nue, elle s'effraya au bruit des vagues et tomba dans la mer. Lamsaki, quoiqu'il ne lui restât de sa splendeur passée que deux cents maisons à peine, éparses au milieu des ruines, et ses vignobles fameux donnés par Xerxès à Thémistocle, redevenait, sous la baguette merveilleuse de l'imagination du jeune Grec, la ville célèbre où l'on adorait le fils monstrueux de Vénus et de Jupiter, et qu'Alexandre eût détruite sans l'ingénieuse intercession de son maître Anaximène. Après Lampsaque, c'étaient Sestos et Abydos, doublement célèbres par l'amour de Léandre et l'orgueil de Xerxès. Enfin tout revivait dans sa parole, tout jusqu'à Dardanus, qui, en s'effaçant de la carte du monde, a légué son nom moderne au détroit qu'elle commandait comme une reine, au temps où Mithridate et Sylla s'y réunissaient pour y traiter de la paix du monde. .

Nous mîmes un jour et demi seulement à parcourir la distance qui se trouve entre l'île de Marmara et la pointe où est situé le nouveau château d'Asie; car, aidés par le courant, nous débouchâmes dans la mer Egée au moment où les derniers rayons du soleil teignaient de rose les cimes neigeuses du mont Ida. Alors, malgré la beauté du spectacle, comme il venait un vent froid de Thrace, j'exigeai d'Apostoli qu'il rentrât dans sa cabine, où je promis de le rejoindre au bout d'un instant; il avait toute la journée éprouvé une grande oppression, et j'étais décidé à le saigner le soir. Je le rejoignis donc comme je le lui avais promis; à peine me vit-il entrer, que, plein de confiance en moi, il me tendit, non point la main, mais le bras. Soit que les anciens souvenirs de sa patrie eussent agité son sang, soit qu'il se fût irrité la poitrine en parlant, il avait ce soir-là les pommettes enflammées et les yeux ardents; je n'hésitai donc pas un instant, et, rappelant tous mes souvenirs de chirurgie comme j'avais fait des souvenirs de médecine, je lui bandai le bras et lui fis l'opération avec toute la sûreté d'un docteur. L'effet fut rapide et répondit à mon attente : à peine Apostoli eut-il perdu trois ou quatre onces de sang, qu'il respira plus librement et que la fièvre se calma. Bientôt, affaibli par la perte qu'il avait faite, si peu considérable qu'elle fût, il ferma les yeux, et le sommeil s'empara de lui. J'écoutai un instant sa respiration douce et égale, et certain qu'il passerait une bonne nuit, je sortis de sa chambre pour aller respirer un instant l'air du soir.

A la porte de la cabine, je trouvai un matelot de quart qui venait de la part du maître timonier prier *il signor inglese* de monter sur le pont.

XXI.

C'était un Sicilien du village della Pace, près Messine, dont j'avais déjà eu l'occasion, lors de notre sortie du port de Chalcédoine, de remarquer le courage et le sang-froid. De son côté, lorsqu'il avait vu le vaisseau tiré, par mes soins, du danger où l'avait mis le capitaine, il était venu à moi et m'avait complimenté avec la franchise d'un vieux marin; depuis ce temps, chaque fois que nous nous étions rencontrés, soit sur les échel-

les des panneaux, soit sur le pont, nous avions échangé quelques paroles et nous étions restés bons amis.

Je le trouvai assis sur la drome, le coude appuyé sur la muraille et tenant à la main une longue vue de nuit; il me fit signe de m'approcher de lui, et me passant sa lunette :

— Pardon, me dit-il, d'avoir dérangé votre seigneurie, mais je n'étais pas fâché de lui demander ce qu'elle pense d'un petit point blanc que l'on aperçoit vers le nord-nord-ouest, et qui m'a bien l'air d'être un certain bâtiment que j'ai vu, au coucher du soleil, déboucher de la pointe de Coccino, marchant d'une allure tout à fait suspecte. Si je ne me trompe, ou il fait même route que nous, ou il nous donne la chasse, et, dans ce dernier cas, j'avoue que j'aimerais autant vous voir commander la manœuvre, que d'être forcé d'obéir au capitaine.

— N'avez-vous donc pas de second à bord du bâtiment? lui demandai-je.

— Si fait, nous en avions un, mais il est tombé malade à Scutari, et nous avons été obligés, malheureusement, de l'y laisser; je dis malheureusement, car c'était un homme qui savait aussi bien son métier que le capitaine connaît mal le sien, et, dans une circonstance grave comme celle où j'ai peur que nous ne nous trouvions bientôt, son avis n'aurait point été à dédaigner. Il est vrai, continua le timonier, que, si votre seigneurie veut donner le sien, nous n'aurons rien à perdre, bien au contraire.

— Vous me faites trop d'honneur, maître, répondis-je en riant; mais n'importe, je vais toujours vous dire ce que j'en pense.

Je braquai ma longue vue vers le point indiqué, et, comme la lune éclairait magnifiquement la mer, je reconnus, comme le maître timonier, une felouque grecque qui venait à nous toutes voiles dehors; elle était distante à peu près de trois milles, et paraissait gagner visiblement sur nous; en ce moment, sans doute, elle devint visible à l'œil nu, car le matelot en vigie aux barres traversières de la grande hune cria tout à coup :

— Une voile!

— Certainement, une voile, murmura le timonier; croit-il que nous dormons ou que nous sommes aveugles? Oui, oui,

c'est une voile, et je voudrais bien que nous fussions seulement une vingtaine de lieues plus au sud, du côté de Mytilin.

— Mais, dis-je, faites-y attention, maître, c'en est peut-être une seconde.

— Oui, oui, cela pourrait bien être, dit le timonier, car ces pirates, que Dieu confonde, sont de la race des chakals et chassent parfois en compagnie. — Puis, haussant la voix :

— Ohé de là haut ! cria-t-il ; de quel côté est cette voile ?

— Vers le nord-nord-ouest, directement sous notre vent, répondit le matelot.

— C'est bien cela, dis-je au maître timonier, et s'il nous faut jouer des jambes ou du canon, nous n'aurons au moins affaire qu'à un seul. En attendant, je crois qu'il serait bon de réveiller le capitaine.

— Malheureusement oui, répondit le timonier, car j'aimerais bien mieux que vous pussiez prendre sa place, et que tout se passât pendant qu'il dort. En attendant, est-ce que l'on ne pourrait pas toujours ajouter quelques chiffons de toile à ceux que nous portons déjà?

— Mais il me semble qu'il n'y a pas d'inconvénient à cela, répondis-je, et que c'est ce qu'il ordonnerait lui-même; d'ailleurs, continuai-je en portant de nouveau la longue vue à mon œil, il n'y a pas de temps à perdre, car il gagne sur nous d'instant en instant. Envoyez donc un homme réveiller le capitaine, et que les autres matelots de quart se tiennent prêts à obéir à la manœuvre. Vous connaissez l'endroit où nous nous trouvons.

— Comme Messine, votre seigneurie, c'est-à-dire que j'y conduirais le bâtiment les yeux fermés, depuis Ténédos jusqu'à Lerigo.

— Comment *la Belle Levantine* porte-t-elle ses voiles?

— Comme une Espagnole sa mantille, votre seigneurie ; vous pouvez déplier jusqu'à son cakatoès, et la coquette ne dira jamais qu'elle en a assez.

— C'est quelque chose, murmurai-je.

— Oui, oui, c'est quelque chose, répondit le maître, mais ce n'est point assez.

— Croyez-vous donc qu'une felouque puisse la gagner de vitesse ?

— Si c'était une felouque ordinaire, je ne voudrais pas en jurer, tant *la Belle Levantine* est bonne voilière, mais j'ai cru voir, à bâbord et à tribord du bâtiment qui nous suit, une certaine écume qui ne me paraît pas très-catholique.

— Et que vous fait-elle présumer?

— Qu'outre ses ailes, la felouque pourrait bien avoir aussi des pattes, ce qui lui donnerait un avantage sur nous.

— Ah! ah! murmurai-je en comprenant, et en partageant à mon tour la crainte du timonier; — je ne m'étonne plus alors si elle va de ce train-là.

Je portai de nouveau la longue vue à mon œil; la felouque s'était encore rapprochée, et paraissait n'être plus qu'à deux milles de nous, ce qui me permettait de la mieux examiner.

— Sur mon âme! m'écriai-je au bout d'un instant, vous avez raison, maître, et je commence à distinguer le jeu des avirons; il n'y a pas un instant à perdre : — Holà! à la manœuvre, est-on prêt?

— Oui, répondirent les matelots.

— Amenez la grande voile et la voile de misaine, et déployez celle de perroquet.

— Qui donne des ordres à mon bord? demanda en ce moment le capitaine, tandis que les matelots exécutaient la manœuvre commandée.

— Celui qui veille pendant que vous dormez, monsieur, répondis-je, et qui vous remet le commandement, espérant, comme le danger n'est pas moindre, que vous vous en tirerez mieux cette fois-ci que la première. — J'allai m'asseoir au même instant sur le bossoir de tribord, remettant la longue vue au timonier.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le capitaine avec inquiétude.

— Il y a que nous sommes chassés par un pirate grec, répondit le timonier; voilà ce qu'il y a; mais, si vous jugez que cela ne valait pas la peine de vous réveiller, vous pouvez aller vous recoucher, capitaine.

— Que dites-vous là? s'écria le pauvre diable au comble de la terreur.

— Rien dont vous ne puissiez vous assurer à l'instant même par vos propres yeux, répondit le timonier; il tendit la longue

vue à son chef qui la prit et, la portant à ses yeux, la dirigea avec empressement vers le point désigné.

— Et vous croyez que c'est un pirate ?

— Je voudrais être aussi sûr du salut de mon âme, cela me tranquilliserait un moment où je me verrais près de passer de ce monde-ci dans l'autre.

— Que faire alors? demanda le capitaine.

— Voulez-vous m'en croire, monsieur? répondit le timonier.

— Parle.

— Vous désirez savoir ce qu'il faut faire, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! je vous conseille de le demander à ce seigneur anglais qui est assis là-bas sur le bossoir de tribord, comme si la chose ne le regardait pas.

— Monsieur, dit le capitaine en s'approchant de moi, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous feriez si vous étiez à ma place?

— Je réveillerais à l'instant le quart qui dort, et je réunirais en conseil les passagers.

— Tout le monde sur le pont! cria le capitaine d'une voix à laquelle la crainte donnait une si grande force qu'on aurait pu l'attribuer à la résolution.

Comme il n'y avait pas de second pour répéter l'ordre du capitaine, le contre-maître fit, à l'instant même, entendre le cri bien connu, qui appelait à l'aide de leurs camarades les matelots dont le quart était fini. Or, ainsi que je l'ai dit, comme c'étaient de braves marins, en un instant ils furent hors de leurs hamacs, et montèrent à moitié nus sur le pont; le capitaine se retourna de mon côté et me regarda comme pour m'interroger.

— Vous savez ce que votre bâtiment peut porter de voiles, lui dis-je, ainsi agissez en conséquence, car, autant que j'en puis juger à l'œil nu, la felouque continue de gagner sur nous.

— Déployez la bonnette de misaine et celle du grand et petit hunier! cria le capitaine; puis, se retournant de mon côté tandis que les matelots exécutaient son ordre : — Je crois que c'est tout ce que nous pouvons risquer, me dit-il, voyez monsieur, le mât de hune plie comme une houssine.

— Vous avez des mâts de rechange ?

— Oui certainement, monsieur, mais un mât brisé est une grande dépense pour les armateurs.

— Que vous comptez éviter en laissant prendre votre bâtiment. Vous êtes habile calculateur, monsieur ; et je félicite vos armateurs d'avoir fait, pour diriger leur bâtiment, choix d'un représentant aussi économe que vous.

— D'ailleurs, reprit le capitaine, comprenant qu'il avait dit une niaiserie, j'ai toujours vu *la Belle Levantine* faire eau quand on la fatigue.

— Vous avez des pompes ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien : alors, ajoutez la voile du petit perroquet à celles qui sont déjà déployées, et nous verrons plus tard s'il est urgent de la faire accompagner de ses bonnettes.

Le capitaine restait confondu de la manière dont je comptais traiter son bâtiment, lorsqu'en ce moment les passagers commencèrent à paraître sur le pont.

Éveillés au milieu de leur premier sommeil, et se doutant qu'on n'eût point porté atteinte à leur repos sans un évènement grave, ils arrivaient avec des figures si grotesquement bouleversées, que, dans toute autre circonstance, leur aspect m'eût fait éclater de rire. Parmi eux était mon pauvre Apostoli qui, aussitôt qu'il m'aperçut, vint à moi.

— Qu'y a-t-il donc ? me dit-il avec sa voix douce et son sourire triste ; c'était, grâce à vous, la première fois que je dormais d'un bon sommeil depuis deux mois, et voilà qu'on est venu me réveiller sans pitié.

— Il y a, mon cher Apostoli, répondis-je, que nous faisons en ce moment ici une partie de barres avec les descendants de vos ancêtres, et que si nous n'avons pas de bonnes jambes, il nous faudra avoir de bons bras.

— Sommes-nous chassés par quelque pirate ?

— Vous l'avez deviné, et en vous tournant de ce côté, vous pouvez voir l'ennemi.

— En effet, dit Apostoli ; mais ne pouvons-nous forcer de voiles ?

— Oui, oui, répondis-je, nous avons bien encore quelques chiffons à étendre, mais nous n'y gagnerons pas grand'chose.

— N'importe, dit Apostoli, il faut tout tenter, et puis, si

malgré cela ils nous rejoignent, eh bien, nous nous battrons.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, c'est votre âme qui parle et non votre corps; d'ailleurs, savez-vous si le capitaine est disposé à se battre?

— Nous l'y forcerons bien, s'écria Apostoli; le véritable capitaine ici, c'est vous, John, c'est vous qui avez déjà sauvé le bâtiment, c'est vous qui le sauverez encore.

Je secouai la tête en homme qui n'a pas grand espoir.

— Attendez dit Apostoli; et il s'élança au milieu du groupe de passagers auxquels le capitaine expliquait la position où nous nous trouvions. Messieurs, s'écria-t-il de toute la force de sa voix affaiblie, en se frayant un passage pour arriver au centre du rassemblement; messieurs, nous sommes dans une de ces circonstances où il est urgent de prendre une résolution rapide et forte. Notre vie, notre liberté, notre fortune, tout est en jeu à cette heure, tout dépend d'un ordre bien ou mal donné, d'une manœuvre bien ou mal faite. Eh bien! j'adjure le capitaine de déclarer à l'instant même, sur son honneur, s'il se croit à la hauteur de la mission qui lui est confiée, et s'il prend l'événement sous sa responsabilité.

Le capitaine balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Mais, dit un des passagers, vous savez bien que le second lieutenant est tombé malade à Scutari, et que le capitaine est le seul à bord qui puisse commander la manœuvre.

— Vous avez la mémoire courte, Gaëtano, s'écria Apostoli, car vous avez, à ce qu'il paraît, déjà oublié celui qui nous a tirés avec quelques paroles d'un danger au moins égal à celui-ci. Au moment du péril, le seul chef, l'unique maître, le véritable capitaine, c'est celui qui a le plus de science ou de courage; or nous avons tous le courage, continua Apostoli, mais voilà le seul qui ait la science.

Et, en disant ces paroles, il étendit le bras vers moi.

— Oui, oui, crièrent tous les passagers; oui, que l'officier anglais soit notre capitaine.

— Messieurs, répondis-je en me levant, comme il ne s'agit point ici de simples formalités de politesse, ou de simples règles de préséance, mais bien d'une question de vie ou de mort, j'accepte, mais je dois vous dire auparavant quelles sont mes intentions.

— Parlez, crièrent toutes les voix.

— Je prendrai chasse autant que possible, et j'espère, grâce à la légèreté du bâtiment, vous conduire dans quelque port, soit à Skiro, soit à Mytilin, avant que la felouque n'ait pu nous rejoindre.

— Très-bien, crièrent toutes les voix.

— Mais dans le cas contraire, et si les pirates nous gagnent, je vous préviens que je les combattrai jusqu'à la dernière extrémité, et que je vous ferai plutôt sauter avec moi que de me rendre.

— Mourir pour mourir, dit Apostoli, mieux vaut mourir en combattant que d'être pendus ou jetés à la mer.

— Nous combattrons jusqu'à la mort, cria l'équipage; qu'on nous donne des armes!

— Silence m'écriai-je, ce n'est point à vous à décider cela, mais à ceux qui ont un double intérêt dans le bâtiment. Vous avez entendu ce que j'ai dit, messieurs, je vous laisse cinq minutes. — Délibérez. —

Je me rassis.

Les passagers se réunirent en conseil; au bout de cinq minutes ils vinrent à moi, conduits par Apostoli.

— Frère, me dit-il, d'une voix unanime tu es nommé notre chef : à compter de cette heure, notre vie, nos bras et notre fortune sont à toi : disposes-en.

— Et moi, dit le capitaine en s'approchant à son tour, je m'offre à être votre second, et à transmettre vos ordres si vous m'en jugez capable, sinon vous me placerez à la manœuvre comme le dernier matelot.

— Bravo! crièrent à la fois les passagers et l'équipage; hourra pour l'officier anglais! hourra pour le capitaine!

— C'est bien, messieurs, j'accepte, répondis-je en tendant la main au capitaine; maintenant silence partout.

Chacun se tut à l'instant même, attendant les ordres que j'allais donner.

— Monsieur le contre-maître, dis-je au chef timonier qui cumulait ces deux fonctions à bord de *la Belle Levantine*, consultez le compas, et dites-nous à quelle distance nous sommes de ces coquins, afin que je voie si votre estime s'accorde avec la mienne.

Le contre-maître fit le calcul demandé.

— Ils sont à deux milles de nous, monsieur, pas un point de plus, pas un de moins.

— C'est cela, répondis-je; eh bien! messieurs, nous allons voir ce que sait faire *la Belle Levantine* au moment du danger.—Attention.—Hissez le cakatoés de grand et de petit perroquet et le contre-cakatoés; déployez la voile du perroquet de fougue et le clin-foc, et quand vous aurez fait cela, il n'y aura plus sur *la Belle Levantine* un lambeau de toile qui ne soit au vent.

L'équipage obéit avec une rapidité et une précision qui indiquaient l'importance qu'il attachait au résultat d'un pareil ordre; en effet, c'était le dernier effort que *la Belle Levantine* pouvait faire, et si, grâce à ce supplément de voiles, elle ne laissait pas en arrière la felouque, il n'y avait plus rien à faire qu'à se préparer au combat. Le bâtiment lui-même semblait comprendre comme un être animé le danger qu'il courait, et dès qu'il sentit la pression des nouvelles voiles qui venaient d'être déployées, il s'inclina un peu plus encore sur le côté au vent, montrant de l'autre les premières bandes de son cuivre sortant de la mer, et fendant avec sa proue l'eau qui rejaillissait en écume jusque sur le pont. Pendant ce temps, confiant dans la science du timonier, j'avais repris la longue-vue, et je l'avais de nouveau braquée sur la felouque; elle aussi avait mis toutes ses voiles dehors, et on voyait à l'agitation de l'eau bouillonnante sur ses flancs, que ses rameurs ne restaient point oisifs. Il se faisait au reste, quoique tout le monde fût sur le pont, un tel silence, que l'on entendait jusqu'au moindre craquement des mâts, qui semblaient ainsi me prévenir de l'imprudence que je commettais en les chargeant outre mesure; mais j'avais décidé d'avance que tous les avis de ce genre seraient complétement méprisés, et je n'avais de chance de gagner la partie qu'en jouant le tout pour le tout. Cet état d'anxiété durait depuis une heure à peu près sans qu'il fût arrivé, au reste, le moindre accident, lorsque je donnai au contre-maître l'ordre de consulter de nouveau le compas. Pendant qu'il faisait son calcul, je reportai les yeux sur la felouque qu'il me semblait tenir, maintenant, à une distance un peu plus grande.

— Par sainte Rosalie! s'écria le contre-maître, nous gagnons

sur elle, monsieur; oui, aussi vrai que j'ai une âme et que j'espère qu'elle sera sauvée, nous la laissons en arrière.

— Et de combien? lui demandai-je, commençant à respirer plus à mon aise.

— Oh ! de peu de chose, il est vrai.

Le contre-maître demeura un instant muet, puis, ayant revérifié ses calculs :

— Un quart de mille, à peu près, me dit-il,

— Et vous appelez cela peu de chose ! m'écriai-je, un quart de mille en une heure ; par saint Georges ! vous êtes difficile, mon maître, et je me serais contenté de moitié, moi ! Messieurs, continuai-je en m'adressant aux passagers, vous pouvez vous retirer maintenant, et dormir tranquilles ; demain vous vous réveillerez hors de la portée des pirates..., à moins que...

— A moins que?... répéta Apostoli.

— A moins que, comme cela arrive quelquefois, le vent ne tombe une heure ou deux après le lever du soleil.

— Et alors? demandèrent les passagers.

— Alors, ce serait autre chose ; il ne faudrait plus songer à fuir, mais à nous battre; cependant d'ici à quatre heures du matin, vous n'avez rien à craindre; retirez-vous donc tranquillement et attendez.

Les passagers se retirèrent ; Apostoli voulait rester, mais j'exigeai qu'il descendît à l'instant même dans sa chambre; l'agitation qu'il avait éprouvée avait naturellement aggravé son état, et, quoiqu'il ne s'en aperçût pas lui-même dans l'agitation où il était, il était dévoré de fièvre. Après une légère lutte, il obéit comme un enfant : c'était toujours ainsi que finissait toute résistance opposée par cette âme douce et qui n'avait rien perdu de sa jeunesse en marchant si vite vers la mort.

— Maintenant, monsieur, dis-je au capitaine lorsque nous fûmes seuls, nous pouvons envoyer se reposer la moitié de l'équipage ; si le vent continue ainsi, un enfant suffirait à conduire le bâtiment ; si le vent tombe, nous aurons besoin de tous les bras, et, dans ce cas-là, il n'y aurait point de mal qu'ils soient bien reposés.

— Tout ce qui n'est point de quart, sous le pont ! cria le capitaine.

Cinq minutes après, il ne restait plus debout que les hommes qui étaient strictement de service.

La Belle Levantine continuait de raser les flots comme une hirondelle de mer, car il faisait une de ces belles brises comme en demanderait un capitaine pour manœuvrer un bâtiment devant sa maîtresse. Quant à la felouque, au bout d'une demi-heure elle avait encore perdu un quart de mille ; il était donc évident que, si rien ne changeait dans l'atmosphère avant la fin de la journée du lendemain, nous serions à l'abri dans quelque port de l'Archipel.

J'avais fait un rapide progrès, comme on le voit, dans la hiérarchie militaire : de midshipman j'étais passé d'emblée capitaine, et, tel est l'orgueil humain, qu'oubliant que cette promotion momentanée s'était faite à bord d'un pauvre bâtiment marchand, j'étais tout fier de cette position qui ne devait durer que tant que durerait le danger. Je n'en avais pas moins pris mon intérim au sérieux, et cela avait au moins chassé toutes les tristes pensées qui accablaient mon esprit ; je me demandais pourquoi je n'aurais pas un bâtiment à moi, soit un simple yacht, pour voyager à mon plaisir, soit un trois-mâts marchand pour commercer avec l'Inde ou le nouveau monde. Ainsi, je parviendrais peut-être à satisfaire cette soif d'activité qui est la fièvre de la jeunesse, et à oublier l'exil auquel je m'étais volontairement condamné; puis, comme à cette époque nous étions en guerre avec la France, peut-être aurais-je le bonheur, par quelque action d'éclat, de me faire pardonner le crime que j'avais commis contre les règles de la discipline; alors, je rentrerais dans la marine anglaise avec le grade que j'aurais conquis, et, guidé par les traces de mon père, je deviendrais un Howe ou un Nelson. L'étrange et merveilleuse chose que l'imagination, qui jette un pont sur l'impossible et qui s'égare tout éveillée dans des jardins plus splendides que ceux que l'on verra jamais en songe !

Ces rêveries me bercèrent quelque temps encore ; puis, comme il était deux heures du matin et que nous continuions de gagner sur la felouque, je laissai la conduite du bâtiment au pilote. Je plaçai le contre-maître en vigie, et, m'enveloppant dans mon manteau, je me couchai sur un pierrier.

Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais avec

toute l'ardeur de mon âge, lorsque je crus entendre que l'on m'appelait; en même temps et comme je ne me réveillais pas assez vite, à ce qu'il paraît, on me toucha sur l'épaule : j'ouvris aussitôt les yeux et vis devant moi le contre-maître :

— Qu'y a-t-il de nouveau? demandai-je en me rappelant que j'avais commandé de m'éveiller si quelque chose allait mal.

— Il y a que, comme vous l'aviez prévu, le vent est tombé et que nous ne marchons plus.

La nouvelle était triste ; mais c'était une raison de plus de ne pas perdre de temps pour y faire face. Je jetai mon manteau sur le pont, et ne voulant confier à personne le soin d'étudier le ciel, j'empoignai les haubans de misaine et je grimpai jusqu'à la barre du petit perroquet. Arrivé à cette hauteur, il y avait encore quelques souffles d'air qui, de temps en temps, traversaient l'espace, mais à peine suffisants pour gonfler les voiles les plus élevées et faire flotter notre banderolle. Je tournai alors les yeux vers la felouque, elle ne paraissait plus que comme un point blanc à l'horizon, mais elle paraissait encore; il était évident qu'elle avait espéré en cette chute de vent, que nous craignions, et qu'elle avait continué sa chasse sans se ralentir; cependant, nous l'avions laissée à trois lieues de nous, à peu près. Je portai ensuite mon regard circulairement sur l'horizon; nous étions à peu près à la hauteur du cap Baba, l'ancien *Lectum Promontorium;* nous avions devant nous à l'est-sud-est Mytilin, dont je distinguai parfaitement les montagnes, et Scyros, berceau d'Achille et tombe de Thésée; mais la première de ces deux îles était à sept lieues et la seconde à dix lieues à peu près de notre navire. Trois heures de cette même brise et nous étions sauvés, mais nous n'en avions plus que le râle, et encore, dans quelques minutes, son dernier soupir allait-il s'éteindre.

Cependant, comme je ne voulais rien avoir à me reprocher, je redescendis sur le pont, et, faisant amener toutes les voiles basses, je ne laissai que le grand et le petit hunier, le perroquet de fougue, le grand et le petit perroquet et les bonnettes. *La Belle Levantine* parut alors respirer un instant, débarrassée qu'elle était de cet amas de toile, et comme une nymphe qui glisse sur la mer en tenant son écharpe arrondie au-dessus de sa tête, elle fit, aspirant les derniers souffles d'air, une

demi-lieue encore, puis elle s'arrêta, laissant pendre tristement ses voiles le long de ses mâteraux et de ses mâts : la brise était morte.

Alors je fis mettre, afin qu'elles fussent déferlées au besoin, toutes les voiles sur des fils de caret, à l'exception du grand hunier et du clin-foc, et, comme le contre-maitre me demandait mes ordres :

— Trouvez-moi, lui dis-je, un mousse et un tambour, et que l'on fasse entendre, à l'instant même, le branle-bas de combat.

XXII.

A peine les premiers sons du mélodieux instrument qui appelait l'équipage aux armes, s'étaient-ils fait entendre, que tout le monde fut sur le pont; il en résulta un moment de désordre qui me fit comprendre la nécessité d'une discipline sévère. Je fis passer tout l'équipage sur l'avant, et appelant les passagers sur l'arrière, je leur expliquai, qu'ainsi que je l'avais craint, le vent était tombé au point du jour, et leur montrai d'une main nos voiles qui fasiaient, et de l'autre la felouque qui commençait à grandir, non plus poussée par le vent dont elle était privée comme nous, mais nageant à l'aide de ses rames. Il n'y avait donc pas d'autre alternative que de nous préparer vigoureusement au combat, attendu que dans quatre heures, si la felouque marchait toujours du même pas, elle arriverait à un abordage qu'il me paraissait impossible d'éviter; car il n'était pas probable que quelque bonne brise, en se levant, nous permît de déployer nos voiles et nous mît de nouveau hors de sa portée. Si les honnêtes commerçants, à qui j'avais à faire, n'avaient eu d'inquiétude que pour leur vie, peut-être eussent-ils faibli; mais ils avaient leurs marchandises à défendre, et je les trouvai braves comme des lions. Il fut donc décidé que toute puissance me serait remise, et que le capitaine, forcé d'abdiquer son grade, serait déchargé de toute responsabilité. Je profitai aussitôt de cette bonne volonté, et, choisissant parmi les passagers ceux qui me paraissaient les plus déterminés, je les désignai comme combattants, chargeant les autres, sous la direction d'un matelot qui avait été maître canonnier à bord

d'un navire sarde, de préparer des poulvrins d'amorce et de faire des cartouches afin qu'on ne manquât point de munitions pendant le combat. Mais ce fut en vain que je voulus forcer Apostoli de descendre avec ces derniers; pour la première fois, il résista à ma volonté, déclarant qu'aucun ordre ne le déterminerait à me quitter tant que durerait le péril. Je me décidai donc à le garder près de moi, à titre d'aide de camp.

Ce partage fait et le pont débarrassé d'une partie des passagers, je pris le porte-voix, ce signe de commandement, et, désirant savoir d'avance comment mes ordres seraient exécutés, je l'approchai de ma bouche en criant : — Attention ! — Tout bruit cessa aussitôt et chacun attendit prêt à obéir; je continuai :

— Un homme en vigie aux barres de perroquet pour épier le vent ! — les hardes et les hamacs dans les filets de bastingages ! — les armes sur le pont !

Au même instant, un homme s'élança avec l'adresse et l'agilité d'un singe, par les haubans du grand mât, vers le poste désigné, tandis que les autres disparaissaient par les panneaux et les écoutilles, pour reparaître un instant après chargés de leurs hamacs qu'ils amarrèrent sur la muraille et qu'ils recouvrirent d'une toile goudronnée, tandis que le contre-maître, que j'avais élevé au grade de capitaine d'armes, faisait mettre les fusils en plusieurs faisceaux, et les haches et les sabres en divers tas. Certes, la manœuvre ne s'était pas faite comme à bord d'un vaisseau de guerre; mais je n'en vis pas moins avec plaisir que, quoiqu'elle se fût opérée lentement, elle s'était opérée sans confusion; cela me donna bon espoir pour l'avenir, et je regardais Apostoli qui, assis au pied du mât de misaine, m'avait répondu avant même que je n'eusse parlé, par ce sourire doux et triste qui lui était habituel.

— Hé bien ! mon brave fils d'Argos, lui dis-je, nous allons donc combattre Grec contre Grec, frère contre frère, Attique contre Messénie.

— Hélas oui ! répondit Apostoli, en attendant que tous les enfants de la même mère et tous les adorateurs du même Dieu se réunissent contre le même maître.

— Et cela viendra un jour, tu le crois? lui demandai-je avec une expression de doute qu'il m'était impossible de réprimer.

— Si je le crois? s'écria Apostoli, j'en suis sûr : il est impossible que la Panagie ait ainsi abandonné ses enfants, et, quand cette heure viendra, vois-tu, continua le jeune homme le teint animé et les yeux ardents, ces mêmes pirates qui sont aujourd'hui la honte et l'effroi de l'Archipel en deviendront la gloire et l'honneur, car ce n'est pas leur inclination qui les a poussés là, mais le despotisme et la misère.

— Tu es bien indulgent pour tes compatriotes, Apostoli. — Alors, voyant que l'équipage attendait les instructions : — Que le capitaine d'armes choisisse les hommes désignés pour le service des deux pierriers et de la pièce de huit, et fasse mettre des grappins d'abordage au bout des vergues des deux bords. — Puis, cet ordre donné, je me retournai vers Apostoli.

— Et tu es bien sévère, John, me répondit-il, car, ainsi que tous les Francs, tu juges toujours les autres peuples au point de vue de la civilisation européenne; tu ne sais pas, toi, ce que nous souffrons depuis quatre siècles; tu ne sais pas que depuis quatre siècles rien n'est à nous, ni la fortune de nos pères, ni l'honneur de nos filles; tu ne sais pas qu'il n'y a de liberté que pour ces aigles de mer aux ailes rapides, qui fondent sur leur proie, puis se retirent dans des nids trop élevés pour que le lourd despotisme turc ose les y poursuivre. Il en est ainsi de tout peuple opprimé, vois-tu; — l'Espagne a ses guerillas, la Calabre ses brigands, le Magne ses klephtes, l'Archipel ses pirates. Vienne le jour de la liberté, et tous redeviendront des citoyens. — Je souris d'un air de doute. — Écoute, John, continua Apostoli en me posant la main sur le bras, écoute ce que je vais te prédire : Si tu demeures exilé de ta patrie, prends la Grèce pour mère; elle est charitable comme tout ce qui a souffert, et généreuse comme tout ce qui est pauvre. Alors, avant qu'un long temps soit écoulé, tu entendras le cri d'indépendance courir de montagne en montagne et d'île en île; alors tu seras l'ami, le frère, le compagnon de ces hommes que tu vas combattre, tu partageras la même tente, tu boiras au même verre et tu briseras le même pain.

— Et quand ce fortuné moment doit-il arriver? dis-je au prophète qui me l'annonçait avec tant de confiance.

— Dieu seul le sait! répondit Apostoli en levant les yeux au ciel; mais il ne doit pas tarder, car il y a quatre siècles que

tout un peuple l'attend, et plus l'oppression est vieille, plus elle est près de la jeune liberté.

— C'est fait, capitaine, vint dire le contre-maître; avez-vous autre chose à ordonner?

— Que le charpentier ou le maître calfat, s'il y en a un à bord, amarre des cordages en dehors et tout autour du vaisseau, avec des crampes et une ceinture pour s'y suspendre; qu'il tienne préparés des bouchons de bois, des pelottes d'étoupes et et des plaques de plomb garnies et percées, et qu'il prépare des mannes et des havresacs pour jeter à l'eau si un homme tombe à la mer.

Il se fit un moment de silence pendant lequel ce nouveau commandement s'exécuta; puis, quand tout fut rentré dans l'ordre, comme on voyait grandir la felouque à vue d'œil et que nous restions en panne:

— Ohé! des barres du perroquet, demandai-je, avez-vous du vent là-haut?

— Non, monsieur, répondit le matelot, pas un souffle, et, à moins que ce petit nuage noir, qui pointe là-bas derrière Skiros, ne nous en apporte, je crois que nous serons obligés de nous en passer pour toute la journée.

Je portai les yeux du côté indiqué, et je vis effectivement poindre à l'horizon un nuage qui, d'où j'étais, semblait un écueil jeté au milieu de cette seconde mer qu'on appelle le ciel. C'était un léger espoir. Dans la situation où nous étions, j'aimais mieux une tempête qu'un combat, et, à quelque prix que ce fût, j'eusse acheté du vent. En attendant, tout était calme, la mer s'était aplanie comme un miroir, et, à part ce petit point imperceptible à tout autre œil qu'à celui d'un marin, pas une tache ne ternissait l'azur du ciel.

— Combien de temps croyez-vous qu'il leur faille encore, demandai-je au contre-maître, pour être dans nos eaux au train dont ils marchent?

— Trois heures, à peu près, monsieur.

— Oui, oui, c'est ce que j'avais prévu. Vous aurez soin, monsieur, de tenir sur les ponts et les gaillards des charniers remplis d'eau douce, pour rafraichir l'équipage pendant le combat; et pour que personne ne quitte son poste, attendu que nous n'avons pas trop de bras, deux hommes feront courir des bailles.

— Cela sera fait, monsieur.

— Frère, me dit Apostoli, la felouque change de route, ce me semble; peut-être nous sommes-nous trompés et ne vient-elle point à nous.

Je pris vivement la longue-vue et la braquai sur elle; effectivement, elle semblait, dans la nouvelle direction qu'elle venait d'adopter, devoir nous passer à un mille ou deux à l'arrière, et avoir tourné le cap vers Porto-Petera, l'ancienne Méthymne.

— C'est, sur mon âme, la vérité! m'écriai-je. — Pardieu! Apostoli, je voudrais, de tout mon cœur, m'être trompé et faire amende honorable à tes compatriotes. — Mais, voyant que le contre-maître, qui avait entendu ce que je venais de dire, secouait la tête: — Que pensez-vous de cela, monsieur? lui demandai-je.

— Je pense, capitaine, qu'ils ont vu, ainsi que nous, le point noir qui vient de ce côté, et que, comme des marsouins, ils flairent le vent, de sorte qu'ils veulent se mettre entre nous et Mytilin, de peur que nous ne leur échappions en gagnant la terre.

— Vous avez raison, monsieur, et je ne sais pas où j'avais la tête de ne pas deviner cela de suite; oui, oui, leur intention est bien évidente, et pas un souffle de vent!...

— Pas un souffle! répondit le contre-maître.

— Alors, à la grâce de Dieu! attendons.

Nous attendîmes ainsi quatre heures, car le détour qu'ils avaient été forcés de faire nous avait fait gagner du temps. Ils avaient passé à une lieue à peu près à l'arrière et, décrivant un demi-cercle de tribord, où ils nous étaient apparus, ils nous arrivaient par bâbord; cependant, ils étaient encore à trois milles de nous, à peu près, lorsque le matelot en vigie cria tout à coup:

— Ohé! une bouffée de vent.

Je bondis plutôt que je ne me levai.

— De quel côté vient-elle?

Il attendit un instant afin de pouvoir faire une réponse précise; puis, ayant senti une seconde bouffée:

— Ouest-sud-ouest, répondit-il.

— Eh bien? demanda Apostoli.

— Eh bien! mon cher ami, il ne pouvait pas nous être plus parfaitement contraire, et je commence à croire que le diable est pour eux.

— Ne dis point de pareilles choses au moment où nous sommes, frère.

— Avez-vous entendu? demandai-je au maître timonier.

— Oui, monsieur, oui, parfaitement.

— Eh bien! nous n'avons plus qu'une chance; c'est, au premier souffle qui va venir, de virer de bord et de fuir devant le vent, dussions-nous retourner d'où nous venons.

— Nous ne pouvons pas faire cette manœuvre si vite, monsieur, que nous n'essuyions une ou deux bordées, et songez qu'à la moindre avarie qu'ils nous auront faite dans la mâture, grâce à leurs maudites rames, ils nous rejoindront toujours.

— Connaissez-vous un autre moyen, monsieur?

— Je n'en connais pas, répondit le maître.

— Vous voyez donc bien alors qu'il faut employer celui-ci. Ohé, des barres de perroquet, criai-je à l'homme en vigie, sentez-vous le vent d'une manière certaine?

— Oui, monsieur, le voilà qui arrive.

— John, cria Apostoli, voici encore la felouque qui change de direction.

Effectivement, je tournai les yeux de son côté et je la vis, qui, par le seul secours de ses rames et de son gouvernail, virait de bord avec la facilité d'une chaloupe, et, comme si elle eût deviné notre intention, s'apprêtait à nous gagner au vent.

—Vous savez votre métier, monsieur, me dit le contre-maître, mais le capitaine de cette felouque m'a l'air de ne pas mal connaître le sien.

— N'importe, monsieur, nous le gagnerons de vitesse, j'espère. — Attention tout le monde : y êtes-vous?

L'équipage répondit par un seul cri.

— Carguez l'artimon et la grande voile; mettez le perroquet de fougue et le grand hunier en ralingue; la barre du gouvernail sous le vent, coiffez et contre-brassez les voiles d'avant; filez les écoutes des focs, des voiles d'étai et de la misaine. — C'est cela, enfants, voilà *la Belle Levantine* qui vire, et tout à l'heure vous allez la voir filer comme une fille bien élevée qui marche devant sa mère. — Là, maintenant, éventez les voiles

de l'arrière et brassez le carrement ; changez le gouvernail, larguez les écoutes des focs et des voiles d'étai. — C'est bien, nous y sommes.

— Elle marche! cria tout l'équipage d'une seule voix; elle marche!

En effet, après avoir culé pendant quelques minutes, le navire, tiré en avant par les deux dernières voiles que j'avais ordonné de ployer, commençait à obéir au vent, et, le cap sur Lemnos, reprenait la route que nous avions déjà suivie. Je reportai alors les yeux sur la felouque ; pendant que nous avions fait notre évolution, elle avait fait sa manœuvre, et s'était couverte de toile. Les deux bâtiments suivaient alors une ligne presque parallèle qui devait aboutir à un point donné; ce n'était donc plus qu'une question de vitesse; mais, dans tous les cas, si nous évitions son abordage, nous devions nécessairement passer sous son feu.

Nous étions alors assez près de la felouque pour qu'aucun détail ne nous échappât, même à l'œil nu : c'était un véritable bâtiment de proie, allongé comme une pirogue, avec deux mâts penchés sur l'avant, d'environ trois degrés ; ses deux voiles latines étaient enverguées par leur grand côté, à une antenne beaucoup plus longue que le mât. Le bâtiment portait deux canons sur l'avant, plus vingt-quatre pierriers tenus avec des chandeliers et plantés dans le plat-bord. Les rameurs, dont nous distinguions la tête coiffée d'un bonnet grec, n'étaient point assis sur des bancs, mais sur les traversins des écoutilles, et leurs pieds s'appuyaient contre d'autres traversins établis en travers du bâtiment. Comme le vent était encore assez faible, leurs avirons leur donnaient sur nous un énorme avantage, et je vis que, quelque diligence que nous fissions, il nous faudrait toujours passer sous le feu de la felouque à une portée de pistolet. Je donnai alors les derniers ordres : ils consistaient à traîner à tribord les trois seuls canons que nous eussions ; à distribuer des fusils, des espingoles, des haches et des sabres, à l'équipage et aux passagers; à monter sur le pont quelques caisses de cartouches, et à retourner le sablier pour trois ou quatre heures. En même temps j'ordonnai à une douzaine d'hommes de monter dans les hunes afin de faire feu de haut en bas.

Un moment de silence terrible et solennel succéda à ces pré-

paratifs, pendant lesquels le point noir de Skiros s'était étendu sur tout l'horizon méridional, et menaçait de devenir un orage. Un vent lourd et chaud soufflait par bouffées capricieuses, et, cessant quelquefois tout à coup, laissait pendre nos voiles le long des mâts; de grosses vagues, qui semblaient se former au fond de l'abîme et monter à sa surface, couvraient la mer d'une nappe d'écume frémissante; mais tous ces signes, qu'en un autre temps nous eussions étudiés avec soin, étaient négligés par nous dans l'attente d'un plus grand danger. Les deux navires se rapprochaient insensiblement, sans que ni l'un ni l'autre parût prendre un avantage marqué; ils n'étaient plus séparés que par un mille, et l'on voyait parfaitement sur le pont de la felouque, son équipage, qui semblait être le double du nôtre à peu près, faisant de son côté ses dernières dispositions pour le combat. Il n'y avait donc plus aucun doute, c'étaient bien des pirates, et c'était à nous que ces pirates en voulaient; d'ailleurs, s'il nous était resté quelque incertitude, elle eût été bientôt dissipée, car tout à coup nous vîmes le plat-bord de la felouque se couvrir de fumée, et en même temps, avant que le bruit, que le vent emportait, ne fût parvenu jusqu'à nous, une pluie de mitraille vint s'abattre à quelques pas du navire: les pirates, dans l'ardeur qu'ils avaient de nous joindre, avaient mal calculé la distance et fait feu de trop loin.

— Avec votre permission, monsieur, me dit le contre-maître, je ne serais pas fâché, puisque ces messieurs nous ont salué les premiers, de leur rendre leur politesse.—Et voilà, continua-t-il en me montrant la pièce de huit, une jeune personne bien élevée, qui ne dit qu'un mot de temps en temps, mais dont chaque parole vaut mieux que tout ce babillage que nous venons d'entendre.

— Déliez-lui donc la langue, maître, répondis-je, car je suis aussi curieux que vous de l'entendre parler; je présume que c'est vous qui avez fait son éducation, et je ne doute pas que, dans la circonstance délicate où nous nous trouvons, elle ne fasse honneur à son maître.

— Elle n'attend que votre ordre, monsieur; mais comme c'est une fille très-obéissante, elle désire avoir ses instructions.

— Pointez en belle, c'est ce qu'il y a de mieux.

Le contre-maître mit son canon au milieu du sabord, et, pointant en plein bois : — Feu, dit-il.

Le commandement fut aussitôt suivi que donné; un jet de flamme sortit des flancs de *la Belle Levantine*, et le messager de mort alla frapper au milieu des rameurs, où il fut facile de voir, au désordre qu'il occasionnait, que son coup n'avait pas été perdu.

— Bravo ! maître, m'écriai-je, votre élève a fait merveille; mais elle n'en restera pas là, je l'espère.

— Oh ! non, monsieur, répondit le timonier, qui commençait à prendre goût à la chose; Rosalie, — c'est le nom que je lui ai donné en honneur de la patronne de Palerme, — Rosalie est comme feu ma pauvre femme; une fois qu'elle a commencé de parler, on ne peut plus la faire taire. — Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, vous autres? est-ce que ce qui se passe là-bas vous regarde? — voyons, amorcez.

Pendant que le chef du poste obéissait à cet ordre, un nouveau nuage de fumée s'éleva aux flancs de la felouque, et comme les deux navires s'étaient rapprochés dans l'intervalle, on entendit les grêlons de fer grésiller par tout le bâtiment : au même instant un homme tomba de la grande hune dans les haubans du grand mât, puis de là sur le pont. Les pirates, qui avaient vu l'effet du coup, poussèrent de grands cris de joie.

Mais la mort, qui avait visité *la Belle Levantine*, était déjà retournée à bord de la felouque, avec le boulet du contre-maître, et aux cris de joie succédèrent des imprécations de colère. — Le coup, plus heureux encore que le premier, avait traversé la muraille, et emporté deux canonniers.

— De mieux en mieux, maître, m'écriai-je; mais vous avez là deux pierriers qui sont muets comme des tanches; est-ce qu'ils ne feront pas entendre leur voix à leur tour?

— Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure, le moment n'est pas encore venu de leur couper le filet; *patienza*, *patienza*, comme nous disons, nous autres Siciliens, et chaque chose aura son temps. Rentrez donc derrière la muraille, vous autres, rentrez donc, vous voyez bien qu'il va nous arriver encore une averse.

Effectivement, un nouvel ouragan de feu vint s'abattre en sifflant sur le pont, tuant un de nos hommes, en blessant deux ou trois autres.

De nouveaux hourra retentirent à bord de la felouque; mais comme la première fois ils furent interrompus par la triple décharge de nos deux pierriers et de la pièce de huit. Trois rameurs tombèrent, qui furent aussitôt remplacés, et la course continua sans être interrompue, plus ardente et plus acharnée qu'auparavant, car le capitaine des pirates commençait à reconnaître qu'il n'arriverait pas à temps pour nous aborder, et nous le voyons sur le gaillard d'arrière, donnant ses ordres et excitant ses rameurs. Cette conviction, qui était aussi celle de l'équipage de *la Belle Levantine*, nous donnait une nouvelle ardeur; en ce moment l'orage se mit de la partie, et l'on entendit gronder le tonnerre. Ce grondement fut suivi d'une bouffée de brise, qui donna à *la Belle Levantine* une heureuse impulsion.

— Courage, enfants, courage, m'écriai-je; vous voyez que le ciel est pour nous et que l'orage nous pousse comme avec la main. Jusqu'à présent ils ne nous ont pas fait grand mal, car mieux vaut qu'ils nous enlèvent de la chair que du bois.

— Oh! chaque chose aura son tour, monsieur, reprit le contre-maître tout en pointant ses pièces; et c'est quand nous les aurons dépassés, et qu'ils nous tiendront de bout en bout avec leurs deux canons de l'avant, que la véritable danse commencera. Allons, feu, vous autres.

Les décharges des deux bâtiments n'en firent qu'une; mais j'étais si préoccupé de la vérité de ce que venait de dire le contre-maître, que je ne suivis l'effet ni de l'une ni de l'autre. J'entendis seulement quelques gémissements à bord; en jetant les yeux sur le pont, je vis deux hommes qui se tordaient dans l'agonie de la mort; j'appelai deux matelots.

— Voyez ceux qui sont déjà trépassés, leur dis-je à demi-voix, il ne faut pas laisser le pont s'encombrer, cela gêne la manœuvre et cela décourage; vous descendrez les corps dans les faux-pont, et vous les jetterez à la mer par bâbord, afin que les pirates ne voient rien à cette opération. — Les deux matelots obéirent, et je reportai les yeux vers la felouque.

Nous étions arrivés au point extrême de notre course, et comme je l'avais espéré; nous y étions arrivés les premiers; mais parvenus là, nous étions si rapprochés qu'un homme vigoureux aurait pu lancer une pierre d'un bord à l'autre. Je crus que c'était le moment de faire jouer la mousqueterie, et je comman-

dai le feu ; j'entendis au même instant la voix du chef des pirates qui donnait le même ordre, et la fusillade commença pour ne plus s'interrompre.

Pendant quelque temps les rameurs de la felouque firent de tels efforts qu'ils nous prolongèrent ; mais le vent nous étant venu en aide, nous finîmes par les dépasser. Ils nous envoyèrent alors à quarante pas à peine une volée terrible, à laquelle nous répondîmes de notre mieux avec nos trois pièces et notre mousqueterie ; puis, se laissant tomber dans notre sillage, ils commencèrent à nous donner la chasse. Au bout d'un instant nous entendîmes le bruit de deux grosses pièces d'artillerie, et un boulet vint frapper jusqu'à fleur d'eau dans notre gaillard d'arrière, tandis qu'un autre traversait toute notre voilure, mais sans lui faire d'autre mal que de trouer la brigantine, la misaine et le petit foc.

— Voilà le jeu de boule qui commence, monsieur, me dit le contre-maître, et maintenant gare à nos quilles.

—Mais ne pourriez-vous donc faire traîner Rosalie à l'arrière, lui demandai-je, et leur rendre, sinon la monnaie de leur pièce, du moins la pièce de leur monnaie ?

— Si fait, monsieur, si fait, on s'en occupe, comme vous voyez. Allons donc, fainéant, dit le contre-maître à un de ses servants qui secouait sa main droite dont le pouce avait été écrasé par un biscaïen contre la bouche d'un pierrier, aide un peu à la roue, tu te dorlotteras après... Là, bien.

Mais on n'avait pas encore eu le temps de recharger la pièce qu'une nouvelle détonation se fit entendre, suivie d'un craquement terrible ; en même temps le cri : Prenez garde à vous, capitaine ! se fit entendre de tous côtés. Je levai les yeux, et je vis le perroquet de fougue brisé un peu au-dessus de la hune d'artimon qui, vacillant comme un arbre attaqué par sa base, s'inclinait sous le poids de ses voiles et s'abattait à tribord. Au même instant toute la poupe fut couverte de toiles, de bois et de cordages, et le navire, privé de ses deux voiles les plus importantes pour fuir vent arrière, ralentit sa marche à l'instant même.

— Coupez tout, criai-je sans me donner le temps de mettre le porte-voix à ma bouche, coupez tout et à la mer.

Les matelots, qui comprenaient l'urgence de la situation,

s'élancèrent comme des tigres sur les cordages et, à l'aide des haches, des sabres et des couteaux, ils eurent bientôt coupé jusqu'au moindre fil qui retenait le perroquet de fougue au mât d'artimon, puis, réunissant tous leurs effort, mâteraux, vergues, voiles et cordages, ils jetèrent tout par-dessus le bord.

Malgré la promptitude de cette manœuvre, je compris, au ralentissement de la marche du navire, qu'il n'y avait plus moyen d'éviter l'abordage; je jetai les yeux autour de moi et je vis que nous n'avions pas essuyé de grandes pertes. Trois ou quatre matelots étaient tués; nous en avions à peu près autant hors de combat, les autres blessures n'étaient que légères, de sorte qu'il nous restait, les passagers compris, encore vingt-cinq à trente hommes en état de se défendre. Je donnai l'ordre qu'on fît monter tous ceux qui, depuis le matin, étaient occupés à faire des cartouches, et me penchant vers Apostoli qui ne m'avait pas quitté d'une seconde :

— Frère, lui dis-je, nous avons fait résistance; maintenant il est trop tard pour nous rendre; que crois-tu qu'il nous arrive si nous sommes pris?

— Nous serons massacrés ou pendus, me répondit tranquillement le jeune homme.

— Mais toi, en ta qualité de Grec, n'as-tu point de chance de leur échapper, car enfin ce sont tes compatriotes?

— Raison de plus pour qu'ils ne m'épargnent pas. On accorde rarement merci à qui l'implore dans la même langue.

— Et tu es certain de ce que tu me dis?

— Comme de la pureté de la Vierge.

— Eh bien! lui dis-je, demande au contre-maître une mèche allumée, et quand tu m'entendras dire : Il est temps! descends par le panneau de l'arrière, jette la mèche dans la soute aux poudres, et tout sera dit.

— Bien, me répondit Apostoli avec son doux et triste sourire, et comme si je venais de lui donner un ordre ordinaire; cela sera fait.

Je lui tendis la main; il se jeta dans mes bras.

Puis, mettant le porte-voix à ma bouche d'un main et saisissant une hache de l'autre :

— Serrez le vent à petites voiles, criai-je de toute ma force; des hommes au bout des basses vergues et sur les gaillards; la

barre toute au vent, et que tout le monde se tienne prêt pour l'abordage.

La manœuvre fut exécutée à l'instant même, et *la Belle Levantine*, au lieu de continuer à fuir, vent arrière, ralentit sa course et présenta le flanc à la felouque, qui, s'avançant avec la double rapidité de ses voiles et de ses rameurs, engagea son beaupré dans nos haubans de misaine et nous aborda bord à bord, brisant du choc une partie de notre muraille. En même temps, et comme si les deux bâtiments s'étaient enflammés par le contact, un nuage de fumée s'éleva, suivi d'une détonation et d'une secousse si terrible que *la Belle Levantine* en trembla jusque dans sa membrure : les pirates avaient, à bout portant, fait feu de leurs douze pierriers. Heureusement j'avais eu le temps de crier : — Ventre à terre ! — car nous étions si près que j'avais vu la fumée des boute-feu. Tout ce qui suivit mon ordre fut sauvé, tout ce qui ne l'entendit pas fut balayé par la mitraille. Puis, comme nous nous relevions, à travers le nuage de vapeur qui nous enveloppait, nous vîmes apparaître, semblables à autant de démons, les pirates se laissant glisser de leurs vergues, descendant par leur beaupré, ou sautant de leur bord au nôtre. Il n'y avait plus d'ordre à donner, il n'y avait plus de règles à suivre ; je me jetai en avant et je fendis d'un coup de hache la tête du premier que je rencontrai.

Essayer de rendre les détails de la scène qui se passa alors serait chose impossible ; chacun entreprit un combat isolé et mortel. J'avais donné mes pistolets à Apostoli, car il était trop faible pour se servir d'un sabre ou d'une hache, et deux fois je vis tomber mes deux adversaires de coups qui n'étaient pas portés par moi. Je me jetai en avant comme un insensé, car je ne voulais pas survivre à notre défaite, qu'il était facile de prévoir ; mais, comme par miracle, au bout d'un quart d'heure de cette lutte gigantesque, après avoir renversé tout ce qui s'était présenté à moi, j'étais encore sans blessure. En ce moment deux pirates s'élancèrent en même temps sur moi ; l'un était un jeune homme de dix-huit ans à peu près, l'autre un homme de quarante. En faisant le moulinet avec ma hache, j'atteignis le jeune homme au haut de la cuisse ; il poussa un cri et tomba. Débarrassé de celui-ci, je m'élançai sur l'autre pour lui fendre la tête. Mais d'une main il saisit le manche de mon arme, tandis que

de l'autre il me portait dans le côté un coup de poignard qui s'amortissait sur ma ceinture pleine d'or. Alors, craignant qu'il ne redoublât, je le saisis corps à corps; jetant aussitôt un coup d'œil rapide autour de moi, et voyant que les pirates étaient vainqueurs sur tous les points : *Il est temps;* m'écriai-je d'une voix de tonnerre à Apostoli, qui aussitôt glissa comme une apparition par le panneau de l'arrière.

Le pirate était un homme d'une grande force, mais j'étais habile à la lutte comme un athlète antique. Jamais frères qui se revoient après une longue absence ne s'embrassèrent plus étroitement que nous ne le faisions pour nous étouffer. Nous arrivâmes ainsi, toujours nous étreignant, jusqu'à un endroit où la muraille avait été brisée par le choc des deux vaisseaux; et comme il n'y avait plus de parapets, et que ni l'un ni l'autre ne faisait attention à cette brèche, nous tombâmes tous les deux à la mer, sans que personne fît attention à nous.

A peine fûmes-nous dans l'eau que je sentis les bras du pirate se détacher. De mon côté, emporté par ce sentiment de conservation dont l'homme n'est pas le maître, je lâchai mon ennemi, et nageant quelque temps entre deux eaux, je ne revins sur la surface de la mer qu'à quelques pas derrière la poupe de *la Belle Levantine*. Je restai là un instant, étonné de ne pas la voir sauter, car je connaissais trop Apostoli pour craindre que mon ordre ne fût pas exécuté. Mais comme, pendant quelques secondes encore que j'attendis, rien de nouveau ne se passa, je pensai qu'il était arrivé quelque accident à mon pauvre ami. Les pirates étaient entièrement maîtres du bâtiment; je profitai donc du crépuscule, qui commençait à tomber, pour gagner le large sans savoir où j'allais, mais allant toujours, mû par cet instinct physique qui nous pousse à retarder autant que possible l'heure de notre mort. Cependant je me rappelai bientôt qu'au moment où le feu de la felouque avait brisé notre perroquet de fouque, nous étions en vue de la petite île de Neœ, qui, selon mon estime, devait être à deux lieues à peu près vers le nord. Je me dirigeai donc vers elle, nageant autant que possible entre deux eaux, afin de me dérober à la vue des pirates, ne sortant la tête que pour respirer. Cependant, quelques précautions que je prisse, deux ou trois balles perdues, qui vinrent faire jaillir l'eau autour de moi, me prou-

vèrent que j'avais été découvert. Mais aucune ne m'atteignit, et je me trouvai bientôt hors de portée.

Cependant ma position n'en était guère meilleure. Avec une mer calme, je me croyais assez bon nageur pour faire facilement ces deux lieues; mais l'orage grossissait, les vagues devenaient de plus en plus houleuses, le tonnerre grondait au-dessus de ma tête, et de temps en temps des éclairs pareils à des serpents immenses illuminaient les flots d'une teinte bleuâtre, qui leur donnait un caractère effrayant. D'ailleurs j'étais horriblement gêné par mes vêtements, et ma *fustanelle* (1), imprégnée d'eau, alourdissait ma marche. Au bout d'une demi-heure, je sentis que mes forces faiblissaient et que, si je ne me débarrassais de ce poids incommode, j'étais perdu; je me retournai donc sur le dos, et, après des efforts inouïs, je parvins à briser les cordons qui retenaient la fustanelle; puis, la faisant glisser le long de mes jambes, je me trouvai assez soulagé pour reprendre ma course.

Je nageai encore une demi-heure à peu près; mais la mer devenait de plus en plus mauvaise, et je sentais qu'il était impossible que je résistasse longtemps à la fatigue que j'éprouvais. Il n'y avait plus à couper le flot comme dans un temps ordinaire; il fallait se laisser emporter par lui, et chaque fois que je redescendais avec la vague, il me semblait être précipité dans un abîme. Une fois, tandis que j'étais au sommet d'une de ces montagnes liquides, un éclair brilla, et je vis à ma droite, à une distance énorme encore, le rocher de Neœ. N'ayant rien pour me diriger, j'avais dévié de ma route, et il me restait à peu près encore autant de chemin à faire que j'en avais déjà fait. Je sentis un découragement profond, car il y avait en moi le sentiment de l'impossible. J'essayai de me reposer en nageant quelque temps sur le dos, mais je me sentais saisi de terreurs invincibles, quand j'étais précipité à la renverse et la tête la première dans ces vallées sombres et profondes qui à chaque instant se creusaient de plus en plus. Je commençais à

(1) On appelle ainsi la jupe grecque, qui est d'autant plus élégante qu'elle est composée de plus de morceaux. Il y a des *fustanelles* qui ont jusqu'à cinq cents coutures.

sentir ma poitrine se serrer, un bourdonnement sourd battait mes oreilles, mes mouvements se roidissaient sans harmonie, j'avais des envies instinctives de crier pour appeler du secours, quoique je susse bien que, perdu comme je l'étais au milieu des flots, il n'y avait que Dieu qui pût m'entendre. Alors tous mes souvenirs se représentèrent à moi comme dans un rêve. Je revis ma mère, mon père, Tom, M. Stanbow, James, Bob, M. Burke; il y eut des choses qui me revinrent à l'esprit et qui étaient tout à fait sorties de ma mémoire; il y en eut d'autres qui me semblaient des révélations d'un autre monde. Je ne nageais plus, je roulais de vague en vague, sans résistance et sans volonté. Parfois je sentais que j'enfonçais, et que les flots me passaient au-dessus de la tête. Alors, par un effort inouï, et qui faisait jaillir à mes yeux des milliers d'étincelles, je revenais à la surface de l'eau, je revoyais le ciel, qui me semblait noir et tout parsemé d'étoiles rouges. Je poussai des cris auxquels il me semblait entendre des voix répondre. Enfin je sentis que les forces me manquaient; je sortis hors de l'eau jusqu'à la ceinture, regardant avec terreur tout autour de moi. En ce moment un éclair brilla; je vis au haut d'une vague quelque chose comme un rocher, qui allait rouler dans les profondeurs où je me débattais. Au même instant j'entendis mon nom crié si distinctement que ce n'était plus une illusion. Je voulus répondre; ma bouche s'emplit d'eau. Il me sembla alors qu'une corde me frappait au visage; je la saisis avec les dents, puis avec les mains. Une force motrice m'attirait à elle; je me laissai faire, sans résistance et sans volonté; puis bientôt je ne sentis plus rien; j'étais évanoui.

Quand je revins à moi, je me retrouvai dans la cabine de *la Belle Levantine*, et je vis Apostoli assis près de mon hamac.

XXII.

En deux mots, Apostoli me mit au fait; il n'avait pu faire sauter le vaisseau parce que le capitaine, qui avait prévu mon intention, avait noyé les poudres; il remontait donc par l'escalier du grand panneau, pour venir me retrouver, lorsqu'il rencontra les pirates qui, maîtres du bâtiment, descendaient le

jeune homme que j'avais blessé dans la cabine du capitaine; le pauvre garçon perdait tout son sang et demandait à grands cris un chirurgien. Alors l'idée de me sauver en me donnant ce titre s'était présentée à l'âme ardente et dévouée de mon ami; Apostoli s'écria qu'il y avait un chirurgien dans l'équipage de *la Belle Levantine*, et qu'on ordonnât de cesser le carnage, s'il était encore temps. Deux hommes s'élancèrent aussitôt sur le pont en commandant, au nom du fils du capitaine, que, sous peine de la vie, il ne fût plus donné un seul coup. Apostoli les suivit avec anxiété, me cherchant partout, ne me trouvant nulle part; en ce moment, les pirates poussèrent de grands cris de joie; leur capitaine, qui avait disparu dans la lutte, remonta par une amarre et s'élança sur le pont en criant victoire. Apostoli reconnut l'homme avec lequel il m'avait laissé luttant, et courut à lui pour lui demander ce que j'étais devenu. Le pirate n'en savait rien, et me croyait noyé. Apostoli s'empressa de dire que j'étais médecin, et que, seul, je pouvais sauver le fils du capitaine. Alors le père désespéré demanda à grands cris si personne ne m'avait vu reparaître, deux pirates dirent avoir tiré sur un homme qui nageait dans la direction de l'île de Neœ. Le capitaine ordonna que l'on mît aussitôt une chaloupe à la mer, partagé entre le désir de descendre près de son fils et celui de venir lui-même à ma recherche; mais Apostoli lui dit qu'il était mon frère de cœur, et, qu'avec l'aide de la Vierge, il me retrouverait. Le capitaine était donc descendu dans la cabine, et Apostoli s'était élancé dans la barque. A la lueur des éclairs, les hommes envoyés à ma recherche avaient vu flotter quelque chose de blanc et l'avaient atteint; c'était ma fustanelle. De ce moment, certains qu'ils étaient sur ma voie, ils avaient repris courage, et, pensant que mon intention était de gagner l'île, ils avaient ramé dans cette direction. Ils ne s'étaient pas trompés : au bout d'une demi-heure, un second éclair leur avait montré un homme se débattant contre la mort; ils avaient dirigé la barque de mon côté, et étaient arrivés au moment où j'allais probablement disparaître pour toujours.

Comme Apostoli achevait de me donner cette explication, la porte de ma cabine s'ouvrit, et le capitaine entra. Au premier coup d'œil, je reconnus mon adversaire, quoique l'expression

de sa physionomie fût bien différente; car, à cette heure, sa figure était presque aussi abattue que je l'avais vue terrible : il ne venait plus en ennemi, mais en suppliant. Ayant vu que j'avais repris mes sens, il s'élança vers mon lit, et me cria, en langage franc : – Au nom du ciel! au nom de la Vierge! seigneur médecin, sauvez mon Fortunato, et demandez-moi tout ce que vous voudrez.

— Je ne sais si je pourrai sauver ton fils, répondis-je au pirate; mais, avant tout, ce que j'exige, c'est que pas un des prisonniers que tu as faits ne périsse; la vie de ton fils me répond de la vie du dernier matelot.

— Sauve Fortunato! s'écria une seconde fois le pirate, et j'étoufferai de mes propres mains celui qui osera toucher à un cheveu de leur tête; mais, à ton tour, jure-moi une chose.

— Laquelle?

— C'est que tu ne quitteras point Fortunato qu'il ne soit guéri ou mort.

— Je le jure!

— Viens donc, dit le pirate.

Je sautai à bas de mon lit, et je suivis le capitaine avec Apostoli dans la chambre du malade.

Je reconnus également celui que j'avais blessé. C'était un beau jeune homme de dix-huit à vingt ans, aux cheveux noirs, au teint foncé. Les lèvres du malade étaient violacées; il pouvait à peine parler pour se plaindre; de temps en temps, il demandait à boire, car la fièvre le brûlait. Je m'approchai de lui, je levai le drap dont il était recouvert, et le trouvai nageant dans le sang. La plaie était longitudinale, située à la partie supérieure et externe de la cuisse droite, elle pouvait avoir cinq pouces de longueur environ, sur un pouce et demi dans sa plus grande profondeur. Du premier coup d'œil, je vis qu'elle n'avait pu offenser l'artère, et je repris bon espoir; d'ailleurs; je savais que les plaies longitudinales sont moins dangereuses que les transversales.

Je fis coucher le blessé sur le dos, pour donner au membre une position horizontale, et je lavai la blessure avec l'eau la plus fraîche que l'on put trouver. Quand le sang fut bien étanché, j'appliquai de la charpie dans toute la longueur de la

plaie ; puis, passant une bande par-dessous la cuisse, je ramenai les deux bouts en tirant en sens contraire, afin de réunir les lèvres béantes de la blessure ; je tournai la bande jusqu'à ce que la plaie fût entièrement recouverte. Ce pansement fini, je fis soulever le malade avec des sangles, de manière à ce que l'on substituât un matelas et des draps frais à ceux qu'il avait trempés de sang ; j'ordonnai que, d'heure en heure, on continuât d'arroser la plaie avec de l'eau, et, pour dernier règlement, je prescrivis la diète la plus absolue. Alors, à peu près certain que la nuit du blessé serait bonne, je demandai au capitaine la permission de me retirer moi-même, car on comprend qu'après la journée que je venais de passer, je devais avoir besoin de quelques moments de repos. Cette permission me fut accordée à la condition que, s'il arrivait quelque accident au malade, on me réveillerait aussitôt.

Je me retrouvai seul avec Apostoli. Ce fut alors, seulement, que je compris toute l'étendue de son dévouement et de sa présence d'esprit. Sans lui, à l'heure où nous étions, mon cadavre eût roulé de vague en vague, jusqu'à ce qu'échoué au pied de quelque rocher, il eût servi de pâture aux oiseaux de proie. Nous nous embrassâmes encore une fois, en hommes qui ne devaient plus se revoir et qu'un miracle a réunis ; puis je lui demandai des nouvelles de notre équipage. Le carnage n'avait épargné que treize hommes et cinq passagers ; tous les blessés des deux partis avaient été jetés à la mer, et, au nombre de ceux-ci, était le pauvre contre-maître. Quant à notre capitaine, il avait raconté ce qui s'était passé, comment, malgré lui, *la Belle Levantine* avait fait résistance ; il avait prouvé qu'au moment décisif, c'était lui qui avait sauvé tout le monde en noyant les poudres, et, grâce à ces explications confirmées par Apostoli, il avait eu la vie sauve. Rassuré alors sur le sort de tout le monde, je me retirai dans ma chambre, où je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

Sur les deux heures, je me réveillai ; je pensai aussitôt à mon blessé, et, quoique l'on ne fût pas venu me chercher, preuve qu'aucun accident fâcheux ne s'était manifesté, je me levai et je me dirigeai vers la cabine du capitaine. Il était assis près du lit de son fils qu'il avait voulu veiller lui-même, et dont, de minute en minute, il humectait la blessure. Son visage, si dur

et si terrible dans l'action, avait pris un caractère de tendresse et d'anxiété incroyable, ce n'était plus un chef de pirates, c'était un père tremblant et soumis. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me tendit la main en me faisant signe d'observer le plus grand silence, de peur de réveiller son enfant.

Le jeune homme dormait d'un sommeil paisible et sans fièvre, affaibli qu'il était par la perte du sang. J'écoutai sa respiration, elle était faible, mais calme; jamais je n'avais vu, au reste, plus belle figure que la sienne : pâlie ainsi et encadrée dans ses noirs cheveux, c'était une de ces nobles têtes, comme on en trouve parfois dans les tableaux du Titien et de Van-Dyck, et que l'on croit n'exister que dans l'imagination de l'artiste. Tout allait donc au mieux, et je rassurai le père; mais, malgré mes efforts pour l'y engager, il ne voulut point abandonner le lit de Fortunato.

Je me retirai dans ma chambre où je dormis tranquillement jusqu'à huit heures du matin. Je retournai près de Fortunato. Il était réveillé et avait de la fièvre : c'était le cours que devait suivre sa guérison; je m'en inquiétai donc peu, et j'ordonnai quelques boissons rafraîchissantes, puis j'allai voir mon autre malade.

Hélas! celui-là était en voie toute contraire; soutenu par l'exaltation morale pendant le combat, et par le dévouement fraternel lorsqu'il avait fallu me sauver, Apostoli avait surmonté sa faiblesse, mais un tel effort l'avait épuisé. Un instant après que je l'avais quitté la veille, il avait été pris d'une toux violente qui avait amené un vomissement de sang; puis était venue la fièvre, et, le matin, il se trouvait si faible, qu'il n'essaya même pas de se lever.

J'étais au bout de mes connaissances en médecine, et je n'osais plus rien risquer. J'ordonnai de ces choses indifférentes qui n'ont d'autre but que de faire croire au malade qu'il y a encore pour lui des chances de guérison, puisque l'on continue de combattre la maladie. Ensuite, je restai près de lui, pensant que la distraction était encore ce qui pouvait lui faire le plus de bien.

Ce fut alors que se révéla à moi toute cette âme d'ange, qui n'avait point encore eu une pensée qui ne fût sainte. Par une de ces grâces accordées aux malades en proie aux mortelles et im-

placables souffrances de la phthisie, il n'avait aucun pressentiment de son danger, et se croyait atteint d'une de ces fièvres, si communes en Grèce, qui vous prennent on ne sait pourquoi, et vous quittent on ne sait comment. Pendant tout ce jour, que je passai près de lui, il ne me parla que de sa mère, de sa sœur et de son pays : aucun autre amour n'avait encore chassé de son cœur les amours primitifs; c'était un beau lis qui s'ouvrait plein de parfums et de fraîcheur.

Le soir, je montai sur le pont; les deux bâtiments, réparés aussi bien que possible, marchaient de conserve, longeant à la distance de deux lieues, à peu près, une côte que j'avais déjà vue lorsque nous étions venus à Smyrne pour y prendre lord Byron, et que je crus reconnaître pour celle de Scio. Que d'événements étranges s'étaient passés depuis cette époque, et combien ils étaient loin de ma pensée, lorsque, cinq ou six mois auparavant, j'avais à bord du *Trident* passé dans les mêmes eaux !

Je m'étais d'ailleurs aperçu, dès les premiers pas que j'avais faits sur le pont, que j'étais un objet de respect pour tout l'équipage, qui, me croyant un très-savant médecin, m'avait pris, selon la coutume orientale, en haute vénération. Je ne vis, au reste, aucun des matelots ou des passagers de *la Belle Levantine*, ce qui me fit penser qu'ils avaient été transportés sur la felouque.

Au bout d'une heure, je redescendis près d'Apostoli; il était un peu plus calme et ne me demanda même point où nous étions. Je me gardai de lui dire que nous allions avoir dépassé Scio, et par conséquent Smyrne. De son côté il ne s'informa pas non plus quelle marche nous suivions : on eût dit que peu importait quelle était sa voie sur la terre, à cette âme qui allait au ciel.

Pendant la nuit, nous éprouvâmes un de ces grains si communs dans la mer de l'Archipel. J'allais du lit d'Apostoli à celui de Fortunato, tous deux étaient extrêmement fatigués par le mouvement du navire; je dis à Constantin, c'était le nom du capitaine des pirates, qu'il serait urgent de prendre terre, à cause des deux malades. Il se consulta un instant en grec avec son fils; puis, il monta sur le pont, sans doute pour voir où nous étions. Ayant reconnu que nous doublions la pointe méri-

dionale de Scio, et que nous étions arrivés à la hauteur d'Andros, à peu près, il décida que le lendemain nous mouillerions à Nicaria. J'allai porter cette nouvelle à Apostoli, il la reçut avec son sourire habituel, et me dit qu'il espérait que la terre ferme lui ferait du bien.

Le lendemain était le troisième jour écoulé depuis la blessure de Fortunato, et le moment était venu de lever l'appareil. Je m'apprêtais à faire cette opération, mais Constantin m'arrêta en me demandant de le laisser se retirer. Cet homme de sang et de carnage, cet aigle de mer dont toute la vie avait été un combat, n'osait assister au pansement de son fils : étrange contradiction entre le sentiment et l'habitude. En conséquence il monta sur le pont, et je restai seul avec Fortunato et un jeune pirate qu'on m'avait donné comme servant.

Je levai l'appareil et trouvai la plaie un peu enflammée ; j'étendis donc du cérat sur la nouvelle charpie que je substituai à l'ancienne, je rebandai la blessure avec les mêmes précautions que la première fois, et j'ordonnai de l'arroser avec de l'eau mucilagineuse. Le pansement fini, je remontai sur le pont pour porter à Constantin la nouvelle que Fortunato était en voie de guérison.

Je le trouvai avec Apostoli qui, se sentant un peu plus fort, avait désiré prendre l'air. Ils étaient tous deux à l'avant, les regards tournés vers l'horizon, où commençait à surgir, comme un écueil, l'île de Nicaria, qui était le but momentané de notre voyage. A sa gauche était Samos, qui, par le vert sombre de ses oliviers, se confondait presque avec la mer. Au premier mot que je lui dis, Constantin retourna joyeux auprès de son fils, et me laissa seul avec Apostoli.

C'était la première fois que je le revoyais un grand jour depuis le moment du combat, et quoique préparé à cette vue, je fus effrayé du ravage que trois jours avaient apporté dans toute sa personne. Il est vrai que ces trois jours avaient amassé et versé sur lui dans l'espace de quelques heures les émotions de toute une année ; les pommettes de ses joues étaient plus saillantes et plus enflammées ; ses yeux avaient grandi d'un tiers, et une sueur éternelle perlait à la racine de ses longs cheveux.

— Viens, mon Esculape, me dit-il en souriant ; viens, que je te montre l'île où nous te bâtirons un temple, quand tu nous

auras guéris, Fortunato et moi. Ce n'est qu'un rocher, il est vrai, mais les dieux modernes passent si vite qu'ils doivent être moins exigeants que les dieux antiques.

— Et comment appelles-tu cette île où tu veux me faire adorer?

— Oh! sois tranquille, me répondit-il, les hommages des hommes ne t'y fatigueront pas, car du temps de Strabon elle était déjà déserte; mais tu y entendras nuit et jour le murmure de la mer, tu y seras visité par les alcyons de Délos et de Méconi, et de temps en temps quelque pirate qui n'osera pas jeter l'ancre dans le port d'une ville, et dont l'enfant chéri aura été blessé dans un combat, viendra mystérieusement y faire une prière à la Vierge et à toi. Et puis un jour se lèvera où tu seras témoin d'un beau spectacle, crois-moi, celui de toutes ces îles qui nous environnent s'allumant comme des fanaux; c'est qu'alors la croix de feu aura été vue pour la troisième fois au-dessus de Constantinople, c'est qu'alors le cri d'indépendance retentira de montagne en montagne, depuis l'Albanie jusqu'au cap Saint-Ange, et depuis le golfe de Salonique jusqu'à Candie. Alors tu verras passer, chargées non plus de pirates, mais de soldats, des barques rasant la mer comme des oiseaux aux longues ailes; tu entendras des cris de désespoir et de mort, et ces cris suprêmes, ce ne seront plus les esclaves qui les pousseront. Quant à moi, continua Apostóli avec son doux sourire, si je devais mourir hors de ma patrie, je demanderais pour tombe un de ces beaux cercueils qui avaient déjà un nom il y a deux mille ans, afin que, si je n'avais pas contribué comme acteur à cette régénération tant attendue, mon ombre pût du moins y assister comme spectatrice.

— Eh! quelle est la sibylle aux paroles dorées qui t'a promis une pareille résurrection, pauvre fils des anciens jours? lui demandai-je en secouant la tête.

— Celle qui n'a jamais cessé de rendre des oracles, dont le temple n'est ni à Dodone, ni à Delphes, mais dans le cœur de tous les hommes, l'espérance.

— Celle-là, Apostoli, lui dis-je, est encore plus trompeuse que l'autre, car ce n'est pas même sur des feuilles qu'elle écrit ses prédictions, mais sur des nuages. Le vent ne faisait que disperser les unes, et l'on en retrouvait au moins quelque

chose ; le moindre souffle emporte les autres ; ils se fondent dans l'azur du ciel, ou se mêlent à la tempête, et l'on n'en retrouve jamais rien.

Apostoli me regarda un instant ; puis, avec un sourire :

— Tu es donc bien heureux, que tu ne croies pas ? Écoute, John, continua-t-il, l'extrême infortune touche au bonheur, comme l'extrême bonheur touche à l'infortune. Tu vois Samos (et il étendit la main du côté de la plus grande des deux îles vers lesquelles nous voguions). Là vivait Polycrate, qui avait toujours été heureux ; partout où il avait fait la guerre, le succès l'avait accompagné, il avait cent vaisseaux à cinquante rameurs, et mille archers, les meilleurs, les plus braves et les plus adroits de toute la Grèce ; il s'était rendu maître d'un grand nombre d'îles et de plusieurs villes du continent ; il avait vaincu les Lesbiens dans un combat naval, et il avait fait creuser par ses prisonniers, autour de sa ville, un fossé d'enceinte si profond, que tu en verras encore aujourd'hui la trace : si bien, que l'on avait l'habitude de dire, par toute la Grèce, quand on voulait désigner un homme parfaitement heureux, qu'il était heureux comme Polycrate. Or, au plus haut terme de sa prospérité, il reçut une lettre que lui envoyait Amasis, roi d'Égypte, qui avait autrefois contracté une alliance avec lui ; elle était conçue en ces termes :

« AMASIS ÉCRIT A POLYCRATE CE QUI SUIT :

» Il est doux d'apprendre qu'un ami et qu'un allié est dans le bonheur ; cependant, des succès si constants que les vôtres ne me plaisent point, à moi, qui sais combien la divinité est jalouse. Je souhaite donc, pour moi et pour tous ceux que j'aime, tantôt des succès, tantôt des revers, et je préfère que la vie soit accompagnée d'une suite de biens et de maux, plutôt que de s'écouler dans un bonheur sans mélange ; car je ne connais personne, ni par moi-même, ni par ce que j'ai entendu dire, qui, ayant réussi en tout, n'ait fini par quelque renversement total de fortune. Si donc vous m'en croyez, vous agirez vous-même contre vos prospérités, et vous ferez ce que je vais vous dire. Réfléchissez à ce que vous avez de plus précieux, à la chose

dont la perte vous affligerait le plus vivement, et cherchez à vous en défaire de manière à l'anéantir; si, après cette perte, les événements continuaient à se succéder en votre faveur, sans alternative de bien et de mal, pour y remédier vous auriez recours de nouveau au moyen que je viens de vous indiquer. »

Voilà ce qu'écrivit Amasis, le Pharaon égyptien, à Polycrate, le tyran de Samos, et celui-ci, pour la première fois, tomba dans une rêverie profonde, dont le résultat fut qu'il suivrait le conseil donné par son allié. L'objet le plus précieux qu'il possédât, celui qu'il aimait le plus au monde, était un anneau d'or dans lequel était enchassée une émeraude gravée par Théodore, fils de Telècle; et ce fut par la perte de cet anneau qu'il se décida à désarmer les dieux. Il fit donc équiper une de ses barques à cinquante rameurs, s'y embarqua, ordonna qu'on le conduisît en pleine mer, et, lorsqu'il y fut arrivé, là, à la vue de tout le monde, il jeta la bague dans les flots; puis, il fit voile vers Samos où, rentré dans son palais, il versa sur sa belle émeraude perdue les premières larmes de douleur qui eussent mouillé sa paupière.

Quelques jours après, un pêcheur demanda à être admis devant Polycrate, pour lui offrir un poisson magnifique et inconnu qu'il venait de prendre. Curieux de voir cette merveille, Polycrate permit que le pêcheur fût admis en sa présence; celui-ci entra et, déposant sa pêche aux pieds du roi : — Quoique je ne vive que du travail de mes mains, lui dit-il, je n'ai pas voulu vendre ce poisson au marché; il m'a paru digne de toi, je te l'apporte et te le donne. — On ne peut mieux dire ni faire, répondit le roi, et je suis doublement reconnaissant, et de ce que tu fais, et de ce que tu dis; remets ce poisson à mes cuisiniers, et viens souper avec moi, je t'y invite. — Le pêcheur obéit, et se prépara à revenir le soir. Mais, avant que le soir fût venu, le cuisinier avait rapporté à Polycrate l'anneau d'or jeté à la mer, et qu'il avait retrouvé dans les entrailles du poisson; ce qu'ayant appris Amasis, il écrivit à Polycrate qu'il rompait l'alliance contractée avec lui, craignant que la paix de son âme ne fût troublée par les malheurs qui ne pouvaient manquer de lui arriver.

— Eh bien! dis-je en riant à Apostoli, qu'est-ce que cela prouve, frère? c'est qu'il y avait, à cette époque comme de nos

jours, des hommes qui ne savaient pas porter la moitié du malheur d'un ami, et qu'Amasis était un drôle à qui je suis fâché que Cambyse n'ait pas coupé les oreilles.

— Il n'en avait pas moins raison, me répondit Apostoli, car, un jour qu'Orètes et Mitrobate, deux capitaines de Cyrus, se trouvaient ensemble à la porte du palais, ils eurent, pour savoir lequel des deux entrerait le premier, une dispute dans laquelle chacun exalta son mérite, et abaissa celui de son rival. Je ne sais ce qu'Orètes reprocha à Mitrobate, mais voilà ce que Mitrobate reprocha à Orètes: — C'est bien à vous, lui dit-il, de vous compter au nombre des capitaines d'un aussi grand roi que le notre, quand vous n'avez pas même pu lui acquérir cette île de Samos, qui touche à votre province; il est cependant si facile de la soumettre, que Polycrate, aidé de quinze hommes armés, seulement, a trouvé le moyen de s'en faire le roi. — Ce reproche était d'autant plus terrible qu'il était vrai, et, par quelque moyen que ce fût, Orètes, à compter de ce jour, résolut de s'emparer de Samos.

Or, ayant appris que Polycrate rêvait l'empire de la mer, il lui envoya Myrsas, fils de Gygès, avec un message ainsi conçu.

« Orètes à Polycrate : Je sais que vous avez formé de grands projets, mais comme je sais aussi que vous n'avez pas l'argent nécessaire pour les exécuter, je vous offre un moyen d'élever votre puissance et en même temps de me sauver la vie. Cambyse menace mes jours, et je suis instruit de ses desseins contre moi. Je vous propose donc de venir me chercher pour me transporter hors d'ici, moi et toutes les richesses que je possède. De ces richesses, une partie vous appartiendra, et vous me laisserez jouir du reste; mais, avec les trésors que je vous abandonne, vous vous rendrez aisément maître de toute la Grèce. Si vous avez des doutes sur l'existence de mes biens, vous pouvez envoyer ici quelqu'un à qui je les ferai voir. »

Polycrate envoya Meandrius, l'un des principaux citoyens de Samos, et Orètes lui montra huit grandes caisses remplies de pierres, mais à la surface desquelles il avait étendu une couche de lingots d'or; puis Meandrius retourna vers Polycrate et lui raconta ce qu'il avait vu.

Polycrate résolut d'aller lui-même à Magnésie; en vain sa fille voulut-elle l'arrêter en lui racontant un songe qu'elle avait

fait, et dans lequel elle avait vu le corps de son père, lavé par Jupiter et oint par le soleil. Tout fut inutile, l'or avait ébloui Polycrate, ses jours de prospérité étaient arrivés à leur terme ; il quitta Samos et remonta le Méandre, ayant près de lui Democède, fils de Calliphonte, son médecin, qui ne le quittait jamais, et une grande suite de courtisans et de serviteurs. En arrivant à Magnésie, il fut arrêté par Orètes et cloué sur une croix, et sur cette croix il accomplit le rêve de sa fille, car il fut lavé par Jupiter, qui versa sur lui les eaux de la pluie, et oint par le soleil, qui le sécha de ses rayons.

— Eh bien ! continua Apostoli, nous sommes aussi malheureux, nous, que Polycrate était heureux. Si nous jetions à la mer le fouet avec lequel on nous frappe, nous trouverions aussi quelque poisson qui nous le rapporterait. Rien ne présage notre bonheur, comme rien ne présageait son infortune. Mais il y a peut-être à cette heure, se disputant à la porte du sultan Mahmoud, un visir et un pacha dont l'un ou l'autre aura besoin de notre liberté pour sauver sa tête. D'où nous viendra la résurrection, je ne sais pas encore, mais elle viendra avant qu'il soit longtemps, crois-moi, John, et puisses-tu être un de ceux qui marcheront à cette lumière.

J'avoue que de pareils oracles dans la bouche d'Apostoli me causaient quelque émotion ; j'ai toujours cru aux prédictions des mourants ; on n'est pas si près de la tombe sans distinguer ce qui s'étend au delà, on ne touche pas à l'éternité sans pouvoir lire dans l'avenir.

Tandis que les yeux sur Samos nous évoquions ses antiques traditions, nous nous étions approchés de notre but, et nous étions entrés dans une espèce de petit port, où les deux bâtiments étaient sûrs d'un bon ancrage. A l'instant mêmes les pirates avaient transporté à terre deux tentes qu'ils avaient placées à quelque distance l'une de l'autre, la première près d'un ruisseau, la seconde sous l'ombrage d'un petit bois. Ils avaient transporté dans ces tentes des coussins et des tapis, puis ils avaient tourné l'ouverture vers la terre, afin que de leur lit les malades pussent voir Samos, derrière Samos le sommet bleuâtre du mont Mycale, et de chaque côté de Samos, Éphèse et Milet, ou plutôt la place où furent ces villes ; puis autour de ces deux tentes les pirates établirent leur camp.

Ces préparatifs terminés, on descendit Fortunato à terre et on le transporta vers l'une des deux tentes, l'autre fut abandonnée à Apostoli, puis on me fit jurer une seconde fois de ne pas chercher à fuir avant que Fortunato ne fût guéri, et on me laissa libre. Ce serment était inutile, car pour rien au monde je n'eusse quitté Apostoli.

Sous cette délicieuse température, qui n'a point changé depuis qu'Athénée y vit dans la même année fleurir deux fois la vigne et mûrir deux fois le raisin, le froid de la nuit n'était point à craindre. Je voulus m'en assurer moi-même en couchant dans la même tente qu'Apostoli, tandis que Constantin couchait sous celle de Fortunato. Quant aux pirates, moitié campèrent à l'entour de nous, et moitié restèrent sur le bâtiment.

Dès le lendemain, Constantin envoya une barque à Samos pour acheter des vivres frais et des fruits. Je demandai que l'on me ramenât une chèvre pour Apostoli; elle me fut aussitôt accordée, et dès le même jour je ne lui permis que le lait pour toute nourriture.

J'avais levé le second appareil de Fortunato, et il allait de mieux en mieux. La plaie commençait à se joindre vers le centre et promettait une prompte cicatrisation. Je n'avais donc plus aucune inquiétude de ce côté. Il n'en était pas de même d'Apostoli. Chaque soir, il se couchait avec plus de fièvre, et chaque matin il se levait plus faible. Dans les premiers jours, nous montions quelquefois, pour voir se lever ou se coucher le soleil, jusqu'au sommet d'une petite colline qui était le point culminant de l'île; mais bientôt cette promenade, si courte qu'elle fût, devint trop fatigante pour lui. Chaque jour, il faisait quelques pas de moins, et s'asseyait sur quelque point plus rapproché que celui dont il était parti. Enfin, il finit par être enchaîné à la porte de sa tente, et ce fut alors seulement qu'il commença de comprendre l'extrémité de sa position.

Apostoli était un de ces hommes qui éveillent chez tous ceux qui les entourent les sentiments doux et tendres; aussi tout le monde l'aimait-il et le plaignait-il. Je ne doutai donc pas qu'en demandant à Constantin qu'il le laissât retourner à Smyrne, pour mourir dans les bras de sa famille, il ne le lui permit à l'instant même. Je ne m'étais pas trompé : le pirate ne fit aucune difficulté, et m'offrit même, comme la traversée était courte,

de le faire reconduire par une barque jusqu'à Théos, d'où on le transporterait facilement à Smyrne. J'allai porter à Apostoli cette bonne nouvelle ; mais, à mon grand étonnement, il la reçut avec une certaine froideur.

— Et toi? me dit-il.

— Comment ! lui dis-je, et moi ?

— M'accompagnes-tu, frère ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

Apostoli sourit tristement.

— Ah ! continuai-je vivement, crois bien que c'est parce que je suis sûr qu'il ne m'accorderait pas ma liberté.

— Informe-t'en d'abord, nous verrons ce que je ferai après.

Je retournai près du pirate, qui se consulta un instant avec Fortunato. Bientôt il revint me dire que je lui avais donné ma parole de ne point quitter son fils qu'il ne fût guéri, et que, comme son fils était encore étendu sur son lit de douleur, il ne pouvait pas me laisser partir.

Je rapportai cette réponse à Apostoli. Il réfléchit un instant ; puis, me prenant les mains et me faisant asseoir près de lui devant la porte de sa tente :

— Écoute, frère, me dit-il : si j'avais pu, en allant dire adieu à ma mère, lui laisser à ma place un fils, et à ma sœur un frère, je l'aurais fait, vois-tu, car j'aurais espéré que, leur donnant plus qu'elles ne perdaient, elles seraient bientôt consolées. Mais, puisqu'il n'en peut pas être ainsi, il vaut mieux que je leur épargne la douleur des derniers moments. J'ai vu mourir mon père, John, et je sais ce que c'est que d'attendre jour par jour, heure par heure, au chevet d'un lit, une guérison qui ne vient jamais et une mort qui tarde à venir. L'agonie est plus longue pour celui qui regarde que pour celui qui souffre. Je perdrais ma force à la vue de leur douleur. Là-bas je serais mort sous les larmes de ma mère ; ici, je mourrai sous le sourire de Dieu. — Puis, ajouta-t-il, ce sera toujours pour elle quelques heures de tranquillité de plus. J'avais même pensé à une chose : c'était à lui cacher ma mort, à lui faire dire que je voyageais, et à te laisser des lettres, que de temps en temps tu lui eusses envoyées comme si je vivais toujours. Ma mère est âgée et souffrante ; peut-être eussions-nous pu la conduire ainsi jusqu'au moment où, sur son lit de mort à son tour, on lui eût dit qu'elle n'allait

pas me quitter, mais me rejoindre. Cependant je n'ai point osé, John ; j'ai trouvé qu'il était étrange à un mort de mentir, et j'ai reculé devant cette idée.

Je me jetai dans ses bras. — Mais, lui dis-je, mon cher Apostoli, pourquoi t'arrêter à de si tristes pensées ? Tu es jeune, tu habites un pays où l'air est si doux, la nature si belle ; le mal dont tu es atteint, mortel dans nos climats d'Occident, ne l'est point ici. Ne pensons plus à la mort, mais à ta guérison ; puis, lorsque tu seras guéri, nous irons ensemble retrouver ta mère, et au lieu d'un fils elle en aura deux.

— Merci, frère, me répondit Apostoli avec son doux sourire, mais il est inutile que tu essayes de me tromper. Je suis jeune, dis-tu, — il essaya de se lever, et retomba sans force ; — tu le vois. Qu'importe le compte de mes années si à dix-neuf ans je suis faible comme un vieillard. J'habite un pays où l'air est doux, et où la nature est belle ; cet air si doux me brûle la poitrine, cette nature si belle commence à s'effacer à mes yeux... Chaque jour, frère, un voile s'épaissit entre moi et les objets qui m'entourent, chaque jour ils perdent de leur forme et de leur couleur. Bientôt le soleil le plus ardent ne les éclairera plus que comme un crépuscule, et du crépuscule je passerai doucement à la nuit. Alors, écoute, John, et promets-moi de faire de point en point ce que je vais te demander. — Je lui fis signe de la tête qu'il pouvait parler, car à moi les larmes m'étouffaient la voix. — Quand je serai mort, me dit-il, tu me couperas les cheveux, et tu tireras cet anneau de mon doigt. Les cheveux seront pour ma mère, l'anneau sera pour ma sœur ; ce sera toi qui leur apprendras ma mort : car tu leur diras cette triste nouvelle mieux et plus doucement que tout autre. Tu entreras dans la maison comme les messagers antiques, une branche de verveine à la main ; et comme elles n'auront point entendu parler de moi depuis longtemps, comme elles ne sauront pas ce que je suis devenu, elles comprendront que je suis mort.

— Je ferai tout ce que tu voudras, lui répondis-je, mais ne me dis plus de pareilles choses, tu me fais mourir.

Et je me levai en secouant la tête pour me retirer, car je sentais que j'allais éclater en sanglots.

— Reste donc, me dit-il, et ne t'afflige point ainsi. Tu sais bien que nous ne mourons que pour revivre, et que nous autres

Grecs, nous nous sommes toujours crus immortels, quels que fussent nos dieux. A mille ans de distance, Orphée et saint Jérôme nous ont laissé dans la même langue des hymnes à Pluton et des prières au Christ.

Et alors il commenca dans sa belle langue mélodieuse l'hymne antique à Pluton :

« Magnanime Pluton, toi qui parcours les espaces sombres des enfers, le Tartare obscur et les immensités silencieuses voilées par les ténèbres, je t'implore en t'offrant un don favorable. Toi qui environnes de tout côté la terre qui produit toutes choses ; toi qui as obtenu par le sort l'empire de l'Averne, demeure des immortels et dernière demeure des hommes; toi qui tiens tes droits des largesses de la mort, dieu puissant qui, vaincu par l'amour, enlevas la fille de Cérès au milieu d'un pré fleuri, et l'entraînas sur ton char à travers les plaines azurées de la mer jusqu'à l'antre d'Athide, où sont les portes de l'Averne; dieu qui sais toutes les choses connues et inconnues, dieu puissant, dieu illustre; dieu très-saint, qui te réjouis des louanges et du culte sacré de tes autels, sois-moi propice, je t'en supplie, Pluton, ô divin Pluton ! »

Je chercherais en vain à exprimer ce qui se passait en moi, tandis que le descendant d'Agamemnon disait cette prière dans la langue d'Orphée; il me semblait avoir reculé de deux mille ans dans le passé, et assister à la fin de quelques-uns de ces philosophes grecs dont la vie et la mort étaient un enseignement. Tout ajoutait à cette illusion, tout jusqu'à cette bande de pirates qui s'étaient abattus sur l'île d'Icare, comme une volée d'oiseaux de mer fatigués, et qui semblaient n'attendre que la fin du chant du cygne pour reprendre leur vol vers le rocher où était leur nid. En ce moment, le soleil se couchait entre les îles d'Andros et de Ténos, et ses derniers rayons éclairaient si vivement l'horizon, qu'à cinq lieues de distance on distinguait les cabanes de pêcheurs éparses sur les rivages de Samos. Je me retournai vers Apostoli, et, pour essayer de le distraire, je lui dis de regarder le magnifique paysage qui se déroulait à nos yeux.

— Oui, me dit-il, tu vois tout cela, et moi aussi, je le vois encore avec les yeux de l'esprit, mais je ne le vois plus avec ceux du corps; car tout cela est pour moi couvert d'un voile

qui sera levé demain. Demain je verrai, non-seulement les choses qui sont maintenant, mais encore les choses qui ne sont plus depuis longtemps, et les choses qui seront un jour. Crois-moi, John, celui qui meurt dans une telle foi, est plus heureux que celui qui vit sans croire.

— Tu ne dis pas cela pour moi, Apostoli, répondis-je; car, quoique notre religion diffère dans quelques-uns de ses dogmes, ainsi que toi, je fus élevé par une mère pieuse et croyante, dont je suis, hélas! peut-être séparé plus éternellement que tu ne l'es de la tienne; et, ainsi que toi, je crois et j'espère.

— Eh bien! écoute, me dit Apostoli; je voudrais un prêtre. Dis à Constantin de venir me parler; j'ai cela à lui demander, et beaucoup d'autres choses encore.

— Que veux-tu donc demander à cet homme? Songe bien que tout ce que tu demandes à un autre, c'est un vol que tu me fais.

— Je veux lui demander la liberté des malheureux matelots et des pauvres passagers qu'il retient captifs; je veux lui demander que le jour de ma mort soit celui de leur délivrance, afin qu'ils bénissent ce jour, afin qu'eux et ceux qui les aiment prient pour moi qui les aurai délivrés.

— Et tu crois qu'il t'accordera cette grâce?

— Aide-moi à rentrer dans la tente, John, car l'air est froid, et puis tu l'iras chercher et tu me l'amèneras.

J'aidai Apostoli à marcher jusqu'à son lit, car il était si faible qu'il ne pouvait plus se soutenir seul, et j'allai chercher Constantin que je ramenai près de lui.

Ils restèrent une demi-heure à peu près ensemble, causant en romaïque, langue que je n'entendais point; mais il m'était facile de voir, à leur accent, que Constantin accordait à Apostoli tout ce qu'il lui demandait. Sur un seul point, ils discutèrent un instant, mais Constantin dit quelques paroles avec un accent qui ressemblait à la prière, et Apostoli cessa d'insister.

— Eh bien? lui demandai-je quand Constantin fut parti.

— Eh bien! me dit Apostoli; demain matin j'aurai un prêtre, et le jour de ma mort tous les prisonniers seront libres; il n'y a que toi, John, qu'il m'a supplié, au nom de ma mère, de lui laisser jusqu'à ce que Fortunato soit guéri. Pardonne-moi; mais, au nom de ma mère, j'ai cédé et j'ai promis, en ton nom, que tu l'accompagnerais à Céos.

— J'acquitterai ta promesse, Apostoli ; peu m'importe où je vais.... ne suis-je pas exilé ? Mais comment as-tu obtenu un pareil sacrifice de cet homme.

— Nous sommes tous deux, me répondit Apostoli, de la société des hétéristes, fondée pour la régénération de la Grèce, et l'un de nos premiers règlements est de ne rien refuser de ce que nous demande un ami sur un lit de mort... Donc, sur mon lit de mort, je lui ai demandé la liberté des captifs, et il me l'a accordée.

— Et voilà ce qui te fait plus grand que tes ancêtres, m'écriai-je. Un ancien Grec eût demandé une hécatombe... tandis que toi, pauvre agneau sans tache, tu as demandé une amnistie... car tu ne veux pas seulement qu'on te pleure, tu veux encore qu'on te bénisse.

Apostoli sourit tristement, puis, comme je vis qu'il disait tout bas quelques prières, je le laissai seul s'entretenir avec le Dieu que dans quelques heures, ainsi que Moïse, il allait voir face à face.

Je montai au sommet de la colline qui marquait le centre de l'île ; c'était, comme je l'ai dit, notre promenade habituelle lorsque Apostoli avait encore quelques forces. Souvent il m'avait dit, en brisant une branche de laurier-rose et en l'enfonçant dans un petit tertre qui dominait la source d'un ruisseau qui descendait dans la mer : Si j'étais libre de choisir ma tombe, je voudrais être enterré ici. La dernière branche qu'il avait plantée en me disant ces paroles était encore là, fanée et mourante, comme si elle eût gardé sa place. Je me couchai près de la branche, et voyant au-dessus de ma tête ces milliers d'étoiles que nous ne soupçonnons même pas dans notre ciel d'Occident, et autour de moi ces myriades d'îles bercées sur la mer, comme des corbeilles de fleurs, je compris qu'il y avait quelque douceur pour un mourant à choisir sa dernière couche dans un pareil lieu. Du reste, ainsi sont les Orientaux : insouciants du lieu où passe leur vie mortelle et éphémère, mais recherchés pour la tombe où ils doivent dormir éternellement.

Quand je rentrai dans la tente, Apostoli dormait d'un sommeil assez calme ; mais, au bout d'une demi-heure, ce sommeil fut interrompu par une toux qui amena un vomissement de sang terrible. Deux ou trois fois pendant cette crise le pauvre enfant

s'évanouit dans mes bras, croyant chaque fois qu'il allait expirer, et chaque fois revenant à la vie avec ce sourire triste et angélique que je n'ai connu qu'à ceux qui doivent mourir jeunes. Enfin, vers les deux heures du matin, cette dernière lutte de la mort et de la vie se calma. La vie était vaincue et semblait ne plus demander à son ennemie que le temps de s'éteindre chrétiennement.

Au jour, entra le prêtre grec, que l'on avait envoyé chercher à Samos ; ce fut un moment de pure joie pour Apostoli. Je voulus les laisser seuls, mais se tournant vers moi :

— Reste, John, me dit-il, nous n'avons pas assez longtemps à demeurer ensemble, pour que tu me quittes ainsi. — Alors il raconta devant moi au vieux moine sa vie pure comme celle d'un enfant. Le prêtre était profondément attendri, et me montrant tour à tour Apostoli mourant et les pirates qui, de temps en temps, venaient regarder à la porte :

— Voilà, me dit-il, ceux qui s'en vont et voilà ceux qui restent.

— Dieu a ses desseins, mon père, dit Apostoli; moi, faible, il m'appelle auprès de lui pour prier, et il laisse ici-bas les forts pour combattre. Mon père, quand je serai mort, vous prierez pour moi, n'est-ce pas? et moi je prierai pour la liberté.

— Sois tranquille, mon fils, répondit le moine, avant qu'il soit longtemps, les cris vengeurs de tes frères te feront tressaillir dans ta tombe ; mort et aux pieds de Dieu, tu pourras davantage pour ta patrie que tu n'aurais pu vivant.

— Vienne donc la mort, mon père, dit Apostoli avec une exaltation sublime ; car à cette condition, je l'attends et je la bénis.

— *Amen !* dit Constantin en entrant dans la tente et en s'agenouillant près du lit du mourant.

Alors le prêtre lui donna la communion.

Et moi, je commençais à croire à cette résurrection prochaine, en voyant un jeune homme, un vieux moine, et un chef de pirates, entre lesquels Dieu avait mis la distance qui s'étend de l'enfance à la vieillesse et creusé l'abîme qu'il y a du crime à la vertu, réunis par un lien mystérieux, par un amour unique, par une espérance commune, que celui qui montait au ciel léguait à ceux qui restaient sur la terre, et dont le corps du Christ était le pacte et le garant.

Cette cérémonie achevée, Apostoli parut encore plus calme

qu'auparavant, soit que cet acte religieux lui eût effectivement fait du bien, soit que l'on dise des phthisiques avec raison, qu'au moment où leur dernière heure approche, elle conduit la mort voilée et couronnée comme l'espérance. Le vieux moine fut à peine sorti que le malade se trouva mieux et demanda à être conduit au seuil de sa tente; nous l'y portâmes, Constantin et moi, en prenant par les quatre bouts le matelas sur lequel il était couché; et à peine y fut-il, qu'il s'écria avec extase qu'il n'avait plus devant les yeux le voile funèbre dont il se plaignait depuis quelques jours, mais qu'il revoyait le ciel, la mer de Samos et jusqu'à la côte, qui, noyée dans les premiers rayons du soleil, ne nous paraissait à nous-mêmes qu'une vapeur flottante et indécise. Il y avait alors une telle joie dans ses yeux, une telle expression de bonheur sur son visage, que je doutai de sa mort prochaine pour croire en un miracle. Apostoli lui-même semblait visité intérieurement par quelque ange consolateur. Je m'assis près de lui; alors il me parla de sa mère et de sa sœur, non plus comme il l'avait fait les jours précédents, mais comme un voyageur, longtemps absent de son toit, qui va y rentrer et retrouver sur le seuil les personnes qui lui sont chères.

Toute la journée s'écoula ainsi; cependant il était visible que la faiblesse physique s'augmentait en raison de l'exaltation morale. Le soir vint, un de ces soirs d'Orient, avec de douces brises qui vous apportent des bouffées de parfums, avec de beaux nuages roses qui se reflètent dans la mer, avec un soleil qui quitte le monde en souriant. Depuis quelque temps Apostoli ne nous parlait plus et semblait abîmé dans son extase; toute la journée il avait suivi le soleil, et le soir venu, il avait désiré que je le tournasse vers l'astre. Au moment où le bord du disque toucha les montagnes d'Andros, la force parut lui revenir, il se souleva comme pour le suivre des yeux plus longtemps, se soutenant davantage et avec une force plus grande à mesure qu'il disparaissait; enfin, lorsqu'on ne vit plus que ses derniers rayons, il étendit encore les bras vers le soleil, murmura le mot adieu, et laissa retomber sa tête sur mon épaule.

Le pauvre Apostoli était mort; mort sans crise, sans secousse, sans douleur, mort comme une flamme qui expire, comme un son qui s'envole, comme un parfum qui monte au ciel.

Je coupai ses cheveux, ainsi qu'il m'avait dit de le faire, et je pris sa bague, que je passai à mon doigt.

Toute la nuit je le veillai. Le matin, deux femmes vinrent de Samos : elles lavèrent le cadavre, le frottèrent avec des parfums, couronnèrent sa tête d'iris et de nymphéas, et lui mirent sur la poitrine un lis, comme celui que tenait l'ange Gabriel lorsqu'il vint annoncer à la Vierge qu'elle portait dans ses flancs le sauveur du monde. Puis j'allai avec deux pirates au sommet de la colline, et à l'endroit même où était plantée la branche de laurier-rose je fis creuser une fosse.

Toute la journée on transporta les marchandises qui étaient à bord de *la Belle Levantine* à bord de la felouque grecque. Le soir, le vieux moine revint, s'agenouilla près du lit, et commença les prières. Alors on fit sortir les prisonniers, et on les amena devant la tente : ils reconnurent Apostoli, et comme tout le monde l'aimait, tout le monde pleura.

Quand les prières furent dites, on déposa le corps dans la bière, que l'on plaça découverte sur les épaules de quatre pirates. Le prêtre sortit le premier, suivi de deux enfants de chœur portant des torches allumées ; ensuite venait le corps, puis les deux femmes de Samos portant chacune sur la tête un grand plat de froment à demi bouilli, surmonté de la figure d'une colombe, faite d'amandes blanches ; les bords du plat étaient garnis de raisins, de figues et de grenades. Arrivé au lieu de la sépulture, on déposa les deux plats sur le corps, où ils restèrent tout le temps que le prêtre dit l'office des morts ; puis, les prières étant terminées, tandis que l'on clouait le couvercle de la bière, et que chaque coup de marteau me retentissait jusqu'au fond du cœur, on passa les plats à la ronde, et chacun en mangea un morceau ; bientôt on entendit rouler la première pelletée de terre, suivie de toutes les autres, qui allèrent s'assourdissant ; enfin, lorsque les fossoyeurs eurent fait leur office, Constantin étendit le bras, et, avec une dignité étrange :

— Celui qui repose ici, dit-il en se tournant vers les prisonniers, m'a demandé votre liberté avant de mourir. Voici votre bâtiment qui vous est rendu, voici la mer qui vous est ouverte, voici la brise qui se lève ; vous êtes libres.

Ce fut la seule oraison funèbre qui retentit sur la tombe d'Apostoli.

Chacun fit alors ses préparatifs de départ. Les passagers, trop heureux d'en être quittes pour la perte de leurs marchandises, et le capitaine, à qui on rendait son bâtiment, ne comprenaient rien à cette générosité inouïe dans un chef de pirates. Moi-même, je l'avoue, je commençais à envisager cet homme sous un autre aspect. Fortunato, qui n'avait pas pu suivre le convoi, s'était fait conduire à la porte de sa tente, et de ce lieu l'avait vu passer. J'allai à Fortunato, et je lui tendis la main en pleurant.

— Oui, oui, me dit-il, c'était un digne enfant de la Grèce; aussi vous voyez que nous avons fidèlement accompli la première parole que nous lui avons donnée; — et quand le jour sera venu de tenir la seconde, croyez-moi, monsieur, ce sera avec la même fidélité.

Ainsi, au fond de tous ces cœurs, une dernière flamme veillait: c'était l'espérance de la liberté.

Il n'y avait plus rien à craindre du roulis de la mer pour Fortunato, dont la blessure commençait à se cicatriser; aussi le même soir fut-il transporté à bord de la felouque. Je l'y suivis pour accomplir en tout point les dernières volontés de celui que nous allions abandonner seul au milieu de cette île, où il voulait bâtir un temple à Esculape; puis au dernier rayon du jour les deux bâtiments sortirent du petit port, et faisant voile en sens opposé, s'éloignèrent d'Icaria.

Au moment où le soleil se couchait, à l'heure même où la veille Apostoli avait rendu le dernier soupir, une volée de cygnes, qui allaient du nord au midi, s'abattit sur la tombe.

— Vois-tu, me dit Fortunato, ce sont les âmes des martyrs qui viennent chercher l'âme d'un bienheureux.

Puis la nuit vint, et comme le vent était bon, et que nos matelots faisaient force de rames, nous perdîmes bientôt de vue l'île d'Icaria.

XXIV.

Le lendemain, lorsque nous nous réveillâmes, nous nous trouvâmes au milieu de la mer Égée, et voguant vers un groupe d'îles que je reconnus pour les Cyclades. Le même soir, nous nous engagions dans le canal qui sépare Teno de Myconi, et l'ayant franchi, nous jetâmes l'ancre dans le port d'une petite île

de trois milles de long sur un mille de large à peu près. Constantin me dit que nous y passerions la nuit, et m'invita, si je voulais voir chasser les cailles au filet, à suivre quelques-uns de ses hommes qui descendaient à terre, pour se livrer à ce divertissement; je devais ensuite revenir souper avec lui et Fortunato. Je n'avais pas grand désir de me livrer à cet amusement, le cœur triste comme je l'avais de la mort de mon pauvre Apostoli; mais lorsque je sus que cette petite langue de terre, sous le nom moderne d'Ortygie, cachait le nom antique de Délos, je descendis dans la chaloupe, non pas pour chasser les cailles, mais pour visiter le berceau flottant de Diane et d'Apollon.

Cette île, qui autrefois, dit Pline. était fertile en palmiers, et sur laquelle on chercherait vainement aujourd'hui un seul de ces arbres, vint recevoir Latone au moment où, poursuivie par le serpent Python, et ne trouvant plus d'asile sur la terre qui refusait de la porter, elle allait se jeter à la mer. C'était Neptune qui l'avait fait naître du sein des vagues (de là son nom de Délos), et qui, après l'avoir fait flotter pendant assez longtemps pour mettre la pauvre déesse à l'abri du monstre, lui ordonna de se fixer, cachée comme elle l'est à tous les yeux, entre Scyros et Mycone. Là, les douleurs de l'enfantement la prirent, et aux premiers cris qu'elle jeta, Théa, Dioné et Amphitrite montèrent du fond des eaux, et accoururent auprès d'elle; mais elles restèrent neuf jours sans pouvoir lui porter aucun secours; car, séduite par Junon, Ilythye, la déesse de la délivrance, ne voulait pas quitter le ciel. Il fallut la corrompre, et comme Iris était venue mystérieusement de la part de Jupiter demander des nouvelles de Latone, les déesses lui donnèrent pour Ilythye un ruban de neuf aunes broché d'or; Ilythye, ne pouvant résister à un don si précieux, descendit aussitôt dans l'île de Délos, et Latone fut délivrée.

En vertu de cette tradition qui la faisait sacrée, les Grecs avaient choisi Délos pour y déposer le trésor public. Tous les ans, les Athéniens y envoyaient un vaisseau pour faire des sacrifices. Ce voyage s'appelait *théorie,* ce qui veut dire *visite au Dieu;* et il était défendu de faire mourir personne dans Athènes, depuis le moment où le prêtre d'Apollon avait couronné de fleurs la poupe du vaisseau jusqu'à celui où il entrait dans le port. Ce fut ainsi que l'arrêt de mort de Socrate fut retardé de trente jours,

parce qu'il avait été prononcé le lendemain du départ, et qu'il fallut attendre le retour.

En une heure j'eus fait le tour entier de l'île, qui aujourd'hui est inhabitée, et sur laquelle on ne rencontre que des ruines. Je retrouvai les matelots qui avaient fait une chasse superbe; ils s'étaient servis d'appeaux qui imitent le cri de la femelle de la caille, et qui attirent le mâle sous les filets. C'est l'abondance de ces oiseaux qui a fait donner à l'île son nom moderne d'Ortygie (île aux cailles).

Je retrouvai Fortunato et Constantin ensemble, ils m'attendaient pour souper. C'était la première fois qu'une même table nous réunissait, et ils avaient mis à ce repas une certaine solennité. Au reste, depuis le moment où j'avais entrepris si heureusement la cure de Fortunato, je n'avais pas eu un seul instant à me plaindre de leurs procédés à mon égard; il y avait même dans ces deux hommes une instruction et une délicatesse qui semblaient si mal s'accorder avec leur état, que plusieurs fois je m'étais étonné de cette anomalie. Ce soir, ils se montrèrent encore meilleurs pour moi que de coutume; aussi, après le souper, lorsque le vin de Samos eut deux fois pour chacun de nous rempli une coupe d'argent, et que les domestiques qui nous servaient nous eurent remis à chacun une longue pipe tout allumée, je ne pus m'empêcher de leur témoigner ma surprise de cette disposition; tous deux se regardèrent en souriant.

— Nous nous attendions à cette question, me dit Constantin; tu nous juges comme tout autre nous jugerait à ta place. Nous n'avons donc rien à dire.

Alors il me raconta son histoire, cette vieille histoire, toujours nouvelle et toujours pleine d'intérêt, des existences exceptionnelles, qui, rejetées hors de la société par une injustice, ne se remettent en contact avec elle que pour rendre aux hommes le mal qu'elles en ont reçu. Constantin était d'origine mainïote; ses ancêtres étaient de ces loups du Taygète que les Turcs n'étaient jamais parvenus à apprivoiser, et avaient fini par laisser tranquilles dans leurs montagnes, n'ayant pu les en chasser. Démétrius, son père, était devenu amoureux d'une jeune Grecque qui avait suivi ses parents à Constantinople. Alors il avait accompagné sa maîtresse, et s'était établi à Péra. Il y vivait au milieu de ses enfants, plein de joie et de bonheur, lorsqu'un incendie

éclata dans la maison d'un Turc, située à quelques pas de sa maison. Huit jours après, les bruits qui s'éveillent toujours en pareille occasion se répandirent. On dit que c'étaient les Grecs qui avaient incendié la demeure d'un de leurs ennemis, et comme on ne demandait qu'une cause à la persécution, une nuit, la populace cerna le quartier, et toutes les maisons des Grecs furent envahies. Fortunato et Constantin se défendirent quelque temps; mais, ayant vu tomber à leurs pieds leur père et leur aïeul assassinés, ils s'échappèrent avec le reste de leur famille par une porte dérobée, emportant tout l'or qu'ils purent ramasser, et abandonnant leurs maisons et leurs marchandises. Ils parvinrent à gagner la mer de Marmara, et de là l'Archipel, où ils se firent pirates. Depuis ce temps, ils couraient les mers, pillant les cargaisons et brûlant les vaisseaux, comme on avait pillé leurs marchandises et brûlé leurs maisons; et, lorsqu'un Turc leur tombait sous la main, ils vengeaient sur lui la mort de Démétrius.

— Maintenant, me dit Fortunato lorsque son père eut achevé ce récit, tu dois comprendre notre inquiétude, comme nous avons compris ta curiosité. Après m'avoir frappé, tu as guéri, comme Achille, la blessure que tu m'avais faite. Pour nous, tu es donc devenu un frère; mais pour toi, nous ne sommes toujours que des pirates et des brigands. Nous n'avons rien à craindre des Grecs nos compatriotes, qui, au fond du cœur, font des vœux pour nous. Nous n'avons rien à craindre des Turcs, aux vaisseaux desquels nous échappons avec la même facilité que l'hirondelle au hibou, et qui n'oseraient venir nous attaquer dans notre fort. Mais toi, John, tu es d'un peuple dont la puissance s'étend sur le monde; ses vaisseaux ont des ailes aussi rapides que celles de nos misticks les plus légers. Une offense faite à l'un de ses enfants est une offense faite à tous, que ton roi ne laisse jamais impunie. Jure-nous donc, John, comme jamais tu n'auras à te plaindre de nous, que jamais tu ne dénonceras la retraite où nous allons t'introduire. Nous ne te demandons pas ton amitié, que tu ne dois pas à des pirates; mais nous te demandons le secret, que tu dois à tout homme qui t'a introduit dans sa maison et dans sa famille. Si tu refuses de nous faire cette promesse, nous demeurerons ici, et sans aller plus loin, jusqu'à ce que je sois guéri. Une fois que je serai guéri, selon nos conventions, tu

seras libre. Nous te donnerons ce que tu nous demanderas en or et en bijoux, car, ajouta Fortunato en poussant du pied une cassette, nous avons dans ce coffre de quoi payer Esculape lui-même. Alors tu nous quitteras et tu pourras aller te plaindre à tes consuls, et peut-être nous nous retrouverons encore face à face et les armes à la main. Dans le cas contraire, — il détacha un chapelet de son cou et le jeta sur la table, — fais-nous serment sur cette relique, que mon grand-père a reçue des mains du patriarche de Constantinople, de ne jamais te plaindre, ni nous dénoncer, et, ce soir même, nous levons l'ancre; demain tu es notre ami, notre hôte, notre frère; notre maison est la tienne, et rien n'est plus caché pour toi.

— Hélas! répondis-je à Fortunato, ne sais-tu pas qu'à cette heure je suis comme toi proscrit, et qu'au lieu de penser à réclamer l'appui de ma nation, il faut que je me cache moi-même pour me soustraire à sa vengeance?... Tu me parles de récompense? Tiens, lui dis-je en détachant la ceinture pleine d'or et de lettres de change qui ne m'avait pas quitté, — tu vois que je n'en ai pas besoin. Je suis d'une famille noble et riche, et je n'ai qu'un mot à écrire à mon père pour que tous les ans il m'envoie le double de cette somme, qui est le revenu de l'un de vos princes. Je n'ai donc qu'un seul devoir à accomplir : c'est d'aller moi-même, en personne, annoncer la mort d'Apostoli à sa mère et à sa sœur, et leur remettre à toutes deux les reliques funèbres qui m'ont été confiées. Promets-moi que le jour où je voudrai accomplir cette mission sacrée je serai libre, et alors je ferai sur cette relique le serment que tu me demandes.

Fortunato regarda son père, qui lui fit un signe d'assentiment. Alors, prenant la relique, il murmura une prière, la baisa, puis, la replaçant sur la table, il se leva, et étendant la main sur le chapelet :

— Je jure, me dit-il, en mon nom et au nom de mon père, et je prends la Vierge à témoin de mon serment, que le jour où tu réclameras ta liberté, tu seras libre, et que nous te fournirons tous les moyens qui seront en notre pouvoir de te rendre à Smyrne, ou en tout autre lieu où il te plaira d'aller.

Je me levai à mon tour.

— Et moi, dis-je, je te jure par la tombe d'Apostoli, notre

lien commun, ce frère qui nous fait frères, que pas un mot ne sortira de ma bouche qui puisse vous compromettre, à moins que vous n'ayez plus rien à craindre ou que vous ne m'ayez rendu ma parole.

— C'est bien, dit Fortunato en me tendant la main. Tu l'as entendu, père; donne donc l'ordre du départ, car, ainsi que moi, je pense que tu es pressé de revoir ceux qui nous attendent, de rassurer ceux qui ne savent pas ce que nous sommes devenus, et qui prient pour nous.

Aussitôt Constantin donna quelques ordres en grec, et un instant après, au mouvement de la felouque, je m'aperçus que nous nous remettions en marche.

Lorsque je me réveillai le lendemain matin, et que je montai sur le pont, nous faisions force de voiles et de rames vers une grande île qui étendait vers nous les deux langues de terre, abris de son port, comme deux bras ouvers pour nous recevoir. Derrière le port s'élevait une montagne, qui me parut avoir plus de six cents mètres de hauteur. Les matelots étaient pleins d'ardeur et faisaient entendre des chansons joyeuses, tandis qu'à la vue du bâtiment la population commençait à s'amasser sur le port et répondait par des cris aux chansons de nos rameurs. Il était évident que ce retour était une fête pour toute l'île.

Quoique très-faible et très-pâle encore, Fortunato était monté sur le pont, vêtu, ainsi que son père, de ses plus beaux et de ses plus riches habits. Enfin, nous entrâmes dans le port, et nous allâmes jeter l'ancre devant une très-belle maison, bâtie aux flancs de la montagne, au milieu d'un bois de mûriers. En ce moment, un bras passa à travers une des jalousies de cette maison, et agita un mouchoir blanc brodé d'or. Fortunato et Constantin répondirent à ce salut en tirant chacun en l'air un coup de pistolet : c'était le signal d'un heureux retour. Aussi les cris de joie redoublèrent, et nous mîmes pied à terre au milieu des acclamations.

Nous étions dans l'île de Zea, l'antique Céos, où Nestor aborda en revenant de la guerre de Troie, et où naquit le poëte Simonide.

ALEX. DUMAS.

(La suite à un prochain numéro.)

LES

FANTOMES DÉVOILÉS.

DERNIÈRE PARTIE (1).

L'OMBRE.

Les apparitions dont le phénomène se réduit à la sensation du toucher, sont moins fréquentes que celles qui sont uniquement perçues par l'ouïe ou par la vue, mais elles sont, en revanche, beaucoup plus sérieuses. Quand les doigts ont palpé, il n'est guère possible de se refuser à l'évidence. La densité d'un corps peut résulter d'une erreur d'optique et sa sonorité dépendre des caprices de l'acoustique; mais sa dureté, sa rudesse, sa consistance liquide ou fluide, son poli, comment les nier? Ici, les sceptiques me paraissent fort embarrassés. Lorsque Macbeth aperçoit le poignard imaginaire ou réel suspendu

(1) Voyez tome VIII page 212.

devant ses yeux, et reconnaît que sa main cherche vainement à le saisir, rien n'est plus vrai et plus terrible à la fois que sa surprise.

« .... Fantôme ! s'écrie-t-il, n'es-tu donc pas aussi palpable que visible? ou plutôt, ne serais-tu qu'un poignard fantastique, une apparence menteuse, fille d'une imagination en délire ?.... »

L'empereur Joseph s'en tira plus spirituellement que Macbeth, mais son expédient n'a pas résolu le problème (1). Un moine ayant voulu jouer le rôle de spectre dans la chambre du prince, Joseph le jeta par la fenêtre pour vérifier la substance matérielle de *l'ombre*. C'est le triomphe de l'incrédulité. Pourtant, que répondre aux témoignages accablants de sir Humphry Davy, lorsque, par l'effet de l'oxyde, il découvre des propriétés tout à fait extraordinaires dans le sens du toucher (*tangible extension*)? Le docteur Kinglake, son ami, respire du gaz : aussitôt, une douleur rhumatismale qu'il avait éprouvée dans les articulations de l'épaule et du genou, et qu'il ne ressentait pas depuis plusieurs mois, le reprend sur l'heure même avec une force nouvelle. Une autre victime du grand chimiste, M. James Thomson, recouvrait des maux de reins exactement toutes les fois qu'il respirait du gaz (2). Davy nous a d'ailleurs décrit la vitalité tactile dont il fut investi sous sa cloche; les phénomènes de la résistance musculaire constituent même des maladies fort singulières; on a vu des gens éprouver le tourment d'un animal qui leur sautait à la chute du dos en poussant des cris tellement aigus, que tout projet de sommeil était illusoire (3). Dans le *delirium tremens*, le docteur Alderson, d'Édimbourg, a connu un malade qui souffrait horriblement chaque nuit d'un coup de fouet qu'un voiturier, debout près de son lit, lui appliquait sans miséricorde; mais le voiturier disparaissait aussitôt que le patient se jetait hors du lit pour prendre sa revanche (4). Un fait plus étrange, c'est l'histoire d'un ami

(1) Samuël Hibbert, *Test of Phantasms.*
(2) Davy, *Effets de l'oxyde nitreux.*
(3) Journal de Nicholson.
(4) *Edinburgh medical journal.*

de Rosse. Il montait à sa chambre ; au moment où il quittait les dernières marches de l'escalier pour entrer dans cette pièce, il se *voit* et se *sent* embrassé par une femme entièrement vêtue de blanc ; vainement se récrie-t-il contre cette marque de tendresse : on ne lui répond pas. Ne voyant plus et ne sentant plus le fantôme dont les caresses avaient été rapides et instantanées comme l'éclair, il s'aperçoit d'un malaise dans tous ses membres, il se couche, la fièvre le prend, et, dix jours après, il meurt. L'embrassement du fantôme, a-t-il produit la fièvre? ou bien, l'invasion de la fièvre a-t-elle déterminé le fantôme? voilà la question (1). Mais, ce qui demeure évident, c'est le phénomène de résistance musculaire et de consistance matérielle, qu'on ne doit plus être surpris de trouver peint avec les plus belles couleurs de la tragédie anglaise :

« .... La force surhumaine d'un esprit n'est plus un mystère pour moi. Échappe-t-il de sa prison? dès qu'il se montre, de toutes parts le sol tremble, le vieil Océan gémit, les rochers remuent et les tours s'écroulent ; les murs d'airain et les portes de diamant restent aussi perméables que le fluide atmosphérique. Ce ne sont plus que des bouffées de vent qui fuient ... (2). »

La charpente de l'*ombre* a préoccupé les physiologistes d'Édimbourg avec autant de raison que la sonorité de son *bruit ;* mais, dès qu'il s'est agi de rendre saisissable un problème si fugitif, les docteurs de l'Écosse ont hésité entre la crainte du ridicule et la recherche de la vérité. On partit, comme d'une base élémentaire, de ce principe qui n'engageait trop personne : c'est qu'une âme engourdie et absorbée correspond à un sang épais, tandis qu'une circulation parfaitement liquide accompagne d'ordinaire un esprit spontanément lucide (3). Cette légère donnée physiologique couvrait les analyses téméraires que l'aventure de Nicolaï suscita dans les écoles ; elle résumait les illusions plausibles ou frivoles que les psychologues étaient en droit de caresser en présence de l'exacerbation produite par les miasmes de la fièvre et du délire familier aux maladies ner-

(1) Rosse's Arcana. — Wanley, *Wonders of the Little world.*
(2) Lee and Dryden, *OEdipus.*
(3) Faria, *Du Sommeil lucide*, 1819.

veuses. Elle facilitait d'ailleurs un certain rapprochement entre les polémiques élevées sur l'hallucination de l'ouïe, en rappelant que les têtes exaltées par le jeûne et les crânes à paroi mince ou molle sont particulièrement accessibles aux ébranlements de la musique, comme le prouvent suffisamment l'histoire de sainte Cécile, les dernières fantaisies de quelques mourants (1), l'instinct religieux des poëtes qui convoquent l'harmonie au chevet de leurs trépas illustres, et l'autopsie de la boîte cérébrale des oiseaux chanteurs. L'hallucination de la vue n'était pas moins admise, quoi que fît, sous ce rapport, la théorie des esprits intermédiaires et des créatures transmondaines pour obtenir une mention honorable; on ne pouvait révoquer en doute les phénomènes de *la seconde vue*, et les perturbations qui en résultent dans l'appareil des nerfs optiques (2), non plus que le *regard blanc* du médecin de Pavie, et l'étrange altération de la rétine chez les extatiques et les somnambules; une particularité récente, en confondant toutes ces lumières dans un flambeau unique, avait éclairé, ou à peu près, la discussion.

« .... A l'issue d'une fièvre nerveuse, disait Nicolaï, lorsque sa convalescence était encore faible, un de mes amis, se trouvant couché et éveillé aussi parfaitement que possible, s'aperçut que la porte de sa chambre s'ouvrait, et en même temps la figure ou l'apparence d'une femme marcha vers le pied de son lit. Il regarda le fantôme pendant quelques minutes, et, comme ses yeux à la fin étaient fatigués de contempler cette perspective, il se tourna sur lui-même dans son lit et réveilla sa femme; mais, quand il reporta de nouveau la vue sur la chambre, le fantôme n'existait plus (2)... » Les physiologistes d'Édimbourg ont argumenté sur ce phénomène de la manière suivante :

— Le convalescent penchait, en raison de la faiblesse de son système nerveux et de l'appareil cérébral, à quelque prestige

(1) Bordeu, *Recherches sur les maladies chroniques.* — Georget, *Physiologie du système nerveux.* — Virey, *Imagination; force médicatrice*, etc.

(2) Macculoch, Theophilus Insulanus, Aubry, Martin, Ferriar, etc.

(3) Nicolaï, *Nicholson's Journal*, vol. VI.

hallucinatoire. Ceci posé, la vue d'une certaine porte fermée est instantanément suivie de la vue de la même porte, mais s'ouvrant et donnant passage au spectre. La question est de savoir si la première image, qui était la réelle, a frappé la rétine au point où la seconde image, qui est la fantastique, a pareillement frappé cet organe. Que le point des filets du nerf optique soit le même pour les deux impressions, le prestige hallucinatoire est expliqué, car l'image produite par le cerveau malade et l'image perçue de la réalité matérielle, se sont confondues dans un effet unique et vrai; mais, si les deux impressions affectent des points différents de la rétine, la vue de la porte ouverte devient distincte de la vue de la porte fermée; il y a donc phénomène inexplicable ou surnaturel. Or, afin de prouver la confusion des deux images, voici ce qu'on peut dire : Entre les yeux et le fantôme se trouve accidentellement placé quelque objet lumineux, dont les rayons frappent la rétine au point qui est affecté lui-même de la préoccupation d'un spectre; il en résulte un trouble dans la vue qui facilite la confusion des deux images et souvent la fait naître; une circonstance fort extraordinaire, dont Édimbourg fut le théâtre, complétera notre théorie.

« Un personnage de la haute magistrature avait la maladie de croire qu'un huissier de la chambre, portant l'habit de cour, les cheveux en bourse, une épée au côté, une veste brodée au tambour, et le chapeau sous le bras, s'attachait obstinément à lui, comme les fantômes du libraire de Berlin, et montait même l'escalier du lord lieutenant d'Irlande, pour annoncer le visionnaire d'une voix éclatante dans les salons. Cet huissier semblait se mêler à la compagnie, quoiqu'il fût évident pour le malade que personne ne remarquait sa présence; à l'huissier succéda un squelette. Le médecin du visionnaire, dans le but de détruire le fantôme en brisant la continuité de l'image, se plaça entre les rideaux entr'ouverts du lit.

— Voyez-vous encore le spectre? demanda-t-il au malade.

— Pas tout à fait, répondit le pauvre homme, parce que vous vous trouvez entre lui et moi, mais je vois son crâne au-dessus de votre épaule.

« On dit qu'en dépit de la philosophie, ajoute railleusement Walter Scott, le savant docteur tressaillit à une réponse qui

mettait, en quelque sorte, le fantôme sur son dos (1); mais, en masquant le corps du squelette jusqu'au menton, il avait presque donné gain de cause à la théorie des rayons visuels interrompus... »

A cette polémique sur l'hallucination de la vue, se joignait l'autorité d'un philosophe allemand (2), peu connu comme tous les Allemands d'un grand mérite. « ... Je me suppose, prétend Meyer, ayant perdu et regrettant un parent que j'aimais beaucoup, que j'avais vu souvent et auquel j'avais souvent parlé durant sa vie; il est tout simple que ces habitudes aient gravé l'empreinte de sa figure matérielle dans mon cerveau. Des rapports familiers, mais *pour le moment inconnus*, peuvent continuer entre cette figure et mon corps, de manière à toucher particulièrement les nerfs de l'ouïe et de la vue, même après la mort de mon parent. Lorsque ces nerfs seront excités comme ils l'étaient de son vivant, soit par la mémoire, soit par une autre cause, je comprends que mes oreilles entendent et que mes yeux voient un fantôme qui abuse mes sens sur sa réalité... »

L'opinion de Meyer, toutefois, n'était tolérable que sous les auspices des ouvrages publiés sur la matière, par Brown (3), Crichton (4), Hartley (5) et Milligan (6). C'est ainsi que les hallucinations de la vue et de l'ouïe trouvaient droit de cité; mais l'hallucination du *tact* ne rencontra que la plus invincible répugnance. L'histoire du tambour Jarvis et la légende des nonnes de Bovet, malgré les expériences de Davy et de Kinglake, se commentaient uniquement par l'*extension tangible;* on y ajoutait, pour scolie, les deux vers de Lucrèce :

... Ut si fortè manu, quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias æque experiare.

Cette petite aventure, citée par Scott, nous fournit une tra-

(1) *Demonology.*

(2) Meyer, professeur à l'université de Halle, *Essai sur les apparitions*, 1748.

(3) *Philosophy of human mind.*

(4) *Mental derangement.*

(5) *The man.*

(6) *Notes* sur M. Magendie.

duction dramatique de ces vers. — Un homme rêva que le spectre d'un mort le tenait par le poignet et cherchait à le tirer hors de son lit ; il s'éveilla avec horreur et sentit encore sur son poignet droit la main glaciale du fantôme. Quand son premier effroi fut dissipé, il découvrit que sa main gauche s'était *engourdie* et avait, par hasard, entouré son bras droit (1); l'homme rêvant se trouvait à la fois l'agent et le patient, le propriétaire du membre qui touche et de celui qui est touché. Comme la circulation nerveuse était suspendue dans le bras gauche, ce membre avait produit sur le bras droit l'effet tactile d'un corps étranger. Là s'arrêtaient les conjectures des physiologistes d'Édimbourg sur l'hallucination du tact. Essayons de poursuivre.

Psellus dit que les démons sont palpables ; Paracelse voulait que les éléments du globe fussent habités par quatre sortes de génies qu'il nommait esprits, nymphes, pygmées et salamandres, et qu'il prétendait formés d'une *chair non adamique* (caro non adamica.) Cudworth a déclaré que les anges étaient matériels. En traitant du rêve, nous avons constaté les pelures d'ognon de Lucrèce; on découvre des théories semblables dans les philosophes *sympathétiques* du XVIIIe siècle, et dans la doctrine de la transmission des esprits établie par Lavater (2). Vinrent ensuite les pneumalogistes, qui ne reconnaissaient à l'ombre qu'une nature incorporelle. Lorsque le jardinier, dans *the Drummer,* charmante comédie d'Addison, demande comment les esprits pénètrent dans une maison dont toutes les portes sont fermées, la conversation suivante s'établit, véritable leçon *ex professo* sur la substance de l'ombre :

LE SOMMELIER.

« Voyez-vous bien, Peter, le revenant se glisse dans le creux d'une tarière. Il vous échapperait par le trou d'une serrure, et encore sans déranger les gardes.

LE COCHER.

Je crois, en vérité, que je l'ai vu hier soir.

(1) *Demonology.*
(2) Lavater, *Considérations sur la vie future.*

LE JARDINIER.

Comment vous a-t-il apparu ?

LE COCHER.

Sous la figure d'un cheval blanc...

LE SOMMELIER.

Allons donc, Robin ! c'est impossible ; je vous assure qu'il ne se trahit jamais que par le bruit d'un tambour.

LE COCHER.

Comme je marchais dans l'écurie, sans lanterne, je me suis jeté dans une traverse de bois et il m'a semblé que j'étais tombé sur l'esprit.

LE SOMMELIER.

Vous auriez pu tout aussi bien tomber sur la paille ; un esprit est quelque chose de si petit, si petit qu'un habile homme, un savant, m'a souvent répété que le revenant serait capable de danser une *horn pipe* du Lancashire sur la pointe d'une aiguille... etc. »

Il paraît même qu'Addison prit l'idée de *the Drummer* (*le Tambour*), à l'histoire d'un revenant qui hantait une maison du comté de Wilts, sous l'apparence d'un roulement de grosse caisse ; c'est ce que prétend l'érudit Glanvill qui écrivit un livre fameux sous le règne de Jacques II (1). On voit, par le dialogue que l'auteur comique met dans la bouche des serviteurs de la maison infestée, que le peuple anglais de ce temps-là discutait fort savamment sur la nature matérielle de l'ombre ; mais le livre de Glanvill, auquel sans doute le sommelier fait allusion, est moins explicite qu'une collection rédigée par le même voyant et publiée uniquement en vue de résoudre le problème du tambour (2). Nous descendons à ces menus détails pour montrer combien la littérature et la philosophie de la Grande-Bretagne se sont occupées de ces mystères de l'ombre, que deux hommes célèbres, à différents titres, Lavater et de Foë (3), ont si cu-

(1) *Considérations sur la sorcellerie*, Londres, 1666.
(2) *Sadducismus Thriumphans.*
(3) De Foë, *Essai sur les apparitions.*

rieusement approfondis. Or Glanvill raconte avec beaucoup de sang-froid l'anecdote suivante :

« David Hunter, pâtre employé chez l'évêque de Down et Connor, en Irlande, était depuis longtemps visité par l'apparition d'une vieille femme, qu'un pouvoir secret et irrésistible le forçait de suivre toutes les fois qu'elle se montrait à lui et partout où il prenait à ce revenant la fantaisie d'aller. Une nuit, le pâtre était couché dans son lit avec sa femme; la vieille apparut, elle exigea une place dans le lit conjugal; comme le mari, désespéré de cette demande, s'agitait d'une manière étrange, sa femme se réveilla.

— Sarah, dit le pauvre homme, tu ne sais pas? l'esprit veut entrer dans le lit, ou bien il faut que je le suive...

» Placée entre la crainte de perdre son mari et l'humiliation de subir un tiers dans le lit conjugal, Sarah n'hésita pas un seul instant; elle était femme; David Hunter fut donc obligé de sortir de sa couche pour obéir aux ordres de la vieille. Mais sa femme, d'autant plus jalouse, malgré son refus, qu'elle ne voyait pas l'esprit et qu'elle ignorait si réellement cette ombre manquait de grâce et de jeunesse, sa femme ne put se résoudre à demeurer seule dans le lit. Elle se leva, suivit le pâtre qui, lui-même, suivait le revenant, invisible pour tout le monde, excepté pour lui; cette effrayante promenade se renouvela plusieurs fois; le chien du logis avait fini par s'habituer tellement à l'ombre, qu'il la suivait aussi bien que son maître; peut-être la voyait-il, mais on n'en sait rien. David Hunter observa que si, durant ces promenades diaboliques, un arbre se rencontrait sur la route, l'esprit ne se dérangeait pas de son chemin, et *passait au travers de l'arbre*. Malgré l'apparente immatérialité de la vieille, son corps n'était cependant pas sans quelque consistance, et la preuve, c'est qu'une certaine nuit, ayant rempli sa tâche, elle désira que Hunter, au terme de leur course, la soulevât un peu de terre en la prenant dans ses bras. David obéit, pénétré de terreur et non d'amour, alors, a-t-il raconté, je sentis dans mes bras comme le poids d'un oreiller (*bag of feathers*). »

A l'appui de cette légende, on peut citer l'opinion du révérend Grose qui définit l'ombre, « une créature simplement aérienne,

tout à fait dénuée de substance, et capable de glisser à sa fantaisie au travers des corps les plus solides, les murailles, par exemple. » Chez les anciens, à Rome, dans la Grèce, on croyait généralement que l'esprit des morts se divisait à l'heure dernière en trois parties distinctes ; l'*âme*, l'*ombre* et les *mânes ;* ces vers, attribués à Ovide, expliquent le but de cette triple décomposition :

Bis duo sunt homini : *manes, caro, spiritus, umbra ;*
Quatuor ista loci bis duo suscipiunt,
Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra ;
Orcus habet manes, spiritus astra petit.

Ainsi, les substances charnues, par la dissolution, se confondent bientôt avec la terre qui leur sert de lit, les mânes descendent aux enfers, l'âme se rend dans l'empyrée, et l'ombre voltige autour du tombeau, comme ne pouvant se résoudre à se séparer du corps. Telle est la foi des pneumalogistes de l'antiquité ; les idées de Lucrèce et de Fourier s'y rattachent parfaitement ; on en trouve une reproduction ingénieuse dans un passage de Virgile :

.... Cum frigida mors animâ seduxerit artus,
Omnibus *umbra* locis adero ; dabis, improbe, pœnas ;
Audiam, et hæc *manes* veniet mihi fama sub imos (1).

Didon menace de tourmenter le héros troyen avec son *ombre*, et, en même temps, elle dit espérer que la nouvelle du châtiment du perfide viendra quelque jour consoler ses *mânes ;* la distinction est manifeste. Nous voudrions qu'il en fût de même des éléments qui forment ces trois variétés de l'esprit des morts. C'est ici que les conjectures doivent être jugées avec beaucoup d'indulgence.

En premier lieu, tous les observateurs s'accordent à reconnaître que les apparitions des morts sont plus fréquentes que les apparitions des vivants, Le don de seconde vue est spécial, il relève de certains climats et de certaines mœurs ; le revenant

(1) *Æneidos* liber IV.

pur et simple, au contraire, est possible dans toutes les latitudes, comme la destruction qu'il trompe un moment, mais qu'il n'évite pas longtemps. Nicolaï, le libraire de Berlin, était surtout hanté par les ombres des personnes mortes dont il avait été ou chéri, ou simplement connu ; la couleur de ces fantômes s'affaiblissait peu à peu et finissait par *tourner au blanc*. La pâleur semble inséparable du teint d'un spectre, et c'est encore la préoccupation du tombeau qui nous maintient dans ce préjugé d'artiste; néanmoins quelques psychologues ont soutenu que, dans toutes les apparitions, le fantôme devait être pâle, soit que la coloration d'une image retracée uniquement dans notre esprit ne puisse offrir de vives nuances; soit que les rayons solaires éprouvent, quand ils frappent la substance d'un fantôme, une altération inconnue; soit enfin que l'âme, en dépouillant son enveloppe charnelle pour la plus courte absence, perde à ce déplacement l'éclat visible et lumineux que lui communiquaient les adhérences du corps. L'esprit d'un mort et l'esprit d'un vivant, une fois dégagés tous deux de la prison solide, ont absolument la même pâleur; si l'esprit d'un vivant jouit de quelque privilége, c'est de ne pas décroître en coloris, à moins que l'absence provisoire ne devienne un exil définitif. L'esprit d'un mort, quoique déjà très-pâle, pâlit toujours aux regards du voyant, du somnambule ou de l'extatique, parce que les émanations de la vie matérielle tendent à disparaître de sa substances aérienne. Reste la vapeur *blanche* que les psychologues magnétiseurs regardent comme l'épuration qui précède immédiatement le passage de l'âme errante des limbes de notre monde aux régions supérieures ; quand le seuil n'est pas franchi, nous apercevons encore l'âme sous forme de nuage lumineux; quand elle s'est décidément confondue avec les esprits intermédiaires, nous ne l'apercevons plus. C'est que sa substance est devenue transmondaine; elle échappe à l'appréciation de nos organes, elle ne fait plus partie des éléments de notre vie matérielle.

On a poussé très-loin les recherches téméraires. Ainsi, le libraire de Berlin n'hésite pas à raconter que ses fantômes disparaissaient quelquefois par *fragments;* ces lambeaux restaient longtemps visibles ensemble, quoique désunis. Les ombres, dit Samuël Hibbert, ne se montrent jamais d'une manière soudaine;

elles semblent d'abord se détacher en relief sur une vapeur élémentaire d'une parfaite transparence; elles se maintiennent durant quelques secondes, et diminuent graduellement en tirant vers *l'obscur;* mais, presque toujours, ces formes. illusoires ou réelles, sont revêtues de la beauté plastique, séduisantes par l'expression des traits du visage, et touchantes par leur physionomie pleine de passion (1). »

Le barde des Highlands a décrit avec une précision chimique ces jeux de l'ombre, quand il s'écrie en beaux vers :

« ..... Qui vient du palais des morts avec une robe de *neige,* les bras *blancs* et les cheveux *couleur de la nuit ?...*, c'est la fille du chef du peuple. Il y a bien peu de temps qu'elle est morte !... Descends vers nous, descends, ô jeune fille, qui as été les délices des héros ! — mais des bouffées d'air chassent le fantôme au loin; *blanc, sans forme,* il remonte la colline !... (2). »

L'*obscur* du docteur Hibbert et le *nuage lumineux* de M. Chardel (3), n'impliquent pas contradiction. Entre les couleurs affaiblies de la vie matérielle reproduites par l'ombre et le fluide supérieur dénoncé par l'âme, ou psychique, un brouillard était nécessairement à sa place, comme transition. Je serais désolé qu'on prît ma remarque pour une raillerie de mauvais goût.

Quant aux *mânes* de l'antiquité, à cette troisième catégorie de l'esprit des morts, que leur nom vienne du verbe latin *manare,* couler, circuler, ou du verbe *manere,* s'arrêter, durer, on enfin, de l'adjectif *manus,* bienveillant, propice, il est difficile, même en se mettant au point de vue de Lavater et de Fourier, de comprendre leur nature et d'expliquer leur substance. *L'ombre* nous paraît suffire à toutes les facultés des créatures transmondaines, et marquer convenablement leurs priviléges et leur existence dans la région où l'homme n'entre pas encore et d où les esprits intermédiaires sont déjà sortis. Il y a tout lieu de croire que les fluides impondérables participent

(1) *Apparitions of departed spirits.*
(2) *Macpherson's Ossian.*
(3) *Essai de psychologie*, 1838.

aux tissus aériens du fantôme, puisque la lumière affaiblit l'intensité des phénomènes du magnétisme et de l'électricité, et que les ténèbres favorisent les apparitions. Une des croyances superstitieuses de l'Angleterre, c'est que toute lampe, placée dans une chambre où circule un fantôme, brûle *bleue* à l'extrémité de sa mèche, et que la flamme perd cette nuance quand l'*ombre* disparaît (1). Les incrédules voient dans une apparition la consistance momentanée des vapeurs empyreumatiques, que le travail de la décomposition des cadavres rejette hors du cercueil sous forme d'esprits animaux et de feux *ardents*. Toutes ces diverses perceptions tendraient à découvrir un principe commun, une affinité générale, peut-être un lien supérieur et un élément psychique aux fluides impondérables; dès lors, une recherche anatomique de la substance de *l'ombre* ne serait plus qu'un horizon prochain; mais nous n'y touchons pas encore.

Les maladies du cerveau prouvent souvent dans leur cours à quel point les apparitions puisent leurs formes extérieures à la source même de la nature de l'âme. « M. Cassio Burroughs était un des plus beaux hommes de Londres, d'une valeur brillante, mais singulièrement hautain et un peu bretteur. Il devint l'amant d'une charmante Italienne qui se trouvait en Angleterre, où elle mourut. Un soir, quelque temps après la mort de sa maîtresse, M. Burroughs, étant dans une taverne, se vanta publiquement de son ancienne liaison; c'était violer une promesse qu'il avait faite au lit de mort de la dame, dont il avait juré de ne jamais révéler la faiblesse; l'indiscrétion était à peine commise, que l'ombre de la belle Italienne lui apparut, et ce phénomène se reproduisit dorénavant dans ses orgies de cabaret M. Burroughs déclara que la vue du fantôme était précédée d'un frisson terrible qui le surprenait au milieu des fumées du vin, et faisait vibrer comme des cordes toutes les parties osseuses ou molles de sa tête. Plus tard, il fut tué en duel; l'Italienne se montra à son amant le matin même de la catastrophe (1). »

Le docteur Samuël Hibbert ne doute pas de la réalité de cette vision essentiellement britannique, et dont l'origine lui semble,

(1) Grosse. — Addison, *the Drummer*.
(2) Aubrey.

comme le principe des fantômes de Nicolaï, provenir d'une altération du sang. Tel est le débat physiologique ; mais il y a là-dessus de plus austères, de plus providentielles hypothèses. Quand des âmes se sont confondues durant la vie, on comprend qu'elles aient encore la faculté immatérielle de se reformer l'une par l'autre après la mort, et les nœuds d'amour perpétuent peut-être au delà du tombeau une attache qui n'est pas moins dans les liens de l'esprit que dans l'union des corps. Voilà ce que Meyer n'a pas tout à fait osé dire, ce que Lavater et Fourier ont plus hardiment soutenu dans des thèses différentes ; nous ne poursuivrons pas cette analyse délicate ; nous livrerons seulement aux commentaires de nos lecteurs un fait reconnu dans la pratique médicale si approfondie du magnétiseur Berna. Si deux personnes, dont l'une est somnambule, s'endorment en se tenant par la main, elles feront presque toujours, et en même temps, les *mêmes* rêves. En présence de semblables phénomènes, n'hésitons plus à constater le mélange des âmes, et, dès lors, la formation de l'*ombre* de la belle Italienne aux regards de son amant sera un produit subtil, psychique, rayonnant du cerveau de M. Burroughs comme les étuis ou fourreaux qui émanaient, en se dédoublant, des corps de Lucrèce, produit sollicité d'ailleurs par les discordantes réactions du parjure sur les débris transmondains de la femme outragée.

Je me reprocherais vivement de ne point relater ici une apparition où les nœuds immatériels qui unissent la mère et l'enfant se trouvent mis à découvert ; cette histoire occupe le premir rang dans les souvenirs des psychologues de l'Angletrre, dont son authenticité ne rend les discussions que plus embarrassantes. Samuël Hibbert la cite avec une entière gravité ; il faut que l'aventure par elle-même soit bien remarquable, puisqu'elle fait excuser son origine, c'est à dire le caractère superstitieux de son chroniqueur, sir John Beaumont. « C'était un homme, dit le docteur Ferriar, d'un savoir immense, mais d'une crédulité religieuse et d'une vie singulièrement hypocondriaque. Travaillant à ses recherches transmondaines sous l'influence d'une santé mélancolique, il se disait constamment entouré d'une centaine d'esprits, mâles et femelles, qu'il ne voyait pas dans les ténèbres, mais seulement à la lueur des flambeaux ou au clair de lune ; on a de Beaumont cet aveu plein d'intérêt : — J'ai

deux esprits toujours prêts à m'obéir ; ils me servent par trimestre, nuit et jour ; ils s'appellent familièrement, distinctement, l'un l'autre par leurs noms. Ces deux esprits sont constamment vêtus d'habits de femme, ils ont un teint pâle, une chevelure brune, et leur taille n'a pas plus de trois pieds de haut ; ils sont habillés d'une robe longue et noire, d'un tissu léger, serrée au milieu de leur corps par une ceinture, et laissant voir au travers et en dessous une robe d'étoffe d'or ; un éclat incompréhensible embellit cette toilette. Leurs têtes ne sont pas coiffées à *la Fontange,* mais recouvertes seulement d'un voile fin et blanc, avec une guypure large de trois doigts au bord, et le tout est surmonté d'un capuchon noir et diaphane comme la grande robe... etc. (1). »

Voici maintenant l'aventure racontée par Beaumont. Elle remonte à la fin du XVIIe siècle, et l'évêque de Glocester en reçut la confidence solennelle du père de la jeune victime :

« En 1662, sir Charles Lee, un des ancêtres de M. Charles Lee, poëte, général employé dans la guerre d'Amérique et l'ami de Burgoyne, avait eu de sa première femme un seul enfant, une fille, qui tua sa mère en naissant. A la mort de la femme de sir Charles, lady Everard, sa sœur, entreprit d'élever la petite orpheline, jusqu'au moment où le père la fiança à sir Williams Perkins ; mais une circonstance extraordinaire interrompit tout projet définitif de mariage.

Un soir, la jeune fille, après s'être mise au lit, crut voir une lumière dans sa chambre ; elle appela sur-le-champ sa servante, et lui dit : Pourquoi laissez-vous un flambeau allumé dans la chambre ? — Il n'y a pas d'autre flambeau ici, répondit la servante, que celui que je tiens à la main... — C'est donc le feu ? reprit la jeune fille étonnée... — Pas davantage, dit la servante ; vous avez rêvé... — C'est possible, répondit miss Lee, et elle se rendormit.

Mais, après deux heures environ de sommeil, elle fut réveillée de nouveau par la lumière, et elle aperçut, dans son lit même, entre l'oreiller et la couverture, et à ses côtés, une femme assez

(1) Ferriar, *Théorie des apparitions.* — Beaumont, *Treatise on spirits.*

petite, qui dit à la jeune fille, d'une voix parfaitement articulée, qu'elle était sa mère, et que, dans quarante heures, elles seraient l'une et l'autre réunies. Sur quoi miss Lee appela de nouveau sa servante, se fit habiller, et s'enferma dans un cabinet. Elle y resta jusqu'à neuf heures du matin; puis, elle en sortit avec une lettre cachetée. Lady Éverard étant venue, elle lui raconta tranquillement ce qui s'était passé, et pria sa tante, dès que l'heure fatale aurait sonné, d'envoyer cette lettre à son père. Lady Éverard s'imagina qu'elle était folle; on fut quérir un médecin et un chirurgien à Chelmsford; le médecin ne reconnut aucun symptôme de maladie cérébrale dans la jeune fille, et, toutefois, pour se conformer aux désirs de la tante, il fit pratiquer une saignée à miss Lee qui tendit son bras en souriant. Cette satisfaction donnée à lady Éverard, la jeune fille demanda un chapelain, récita les prières des agonisants avec le ministre épouvanté, et chanta ensuite, avec accompagnement de guitare, les plus touchants passages de son livre de psaumes d'une manière si admirable que son maître de musique, présent à tous ces préludes sinistres, fondit en larmes. Quand la quarantième heure fut près de sonner, elle se plaça dans un fauteuil commode, arrangea ses vêtements et, poussant coup sur coup deux longs soupirs, elle rendit l'âme; elle devint même immédiatement si glacée, que le médecin et le chirurgien ne comprenaient rien à ce froid subit. Elle mourut à Waltham, dans le comté d'Essex, à trois milles de Chelmsford, et la lettre fut aussitôt portée à sir Charles Lee, qui était à sa maison du Warwickshire; par cette lettre, miss Lee demandait qu'on l'enterrât avec sa mère, à Edmonton (1).... »

Ainsi, les liens du sang entreraient pour éléments dans la formation de l'*ombre;* rappelez-vous le principe des fantômes de Nicolaï, et méditez sur cet inexplicable secret de la nature; si l'on admet le principe, la conséquence est forcée. Les phénomènes du *bruit* s'accordent, dans cette hypothèse particulière, avec la source probable de l'*ombre.* — Un ami, dit Boswell, dont je ne mets pas en doute la véracité, m'a confié que, se promenant un soir dans un bois, près de Kilmarnock, il entendit la

(1) Beaumont, *World of spirits.*

voix de son frère qui l'appelait, et ce frère était en Amérique; peu de temps après, il apprit sa mort. — Johnson lui-même avoue que, se trouvant à Oxford, il entendit, au moment où s'ouvrait la porte de sa chambre, une voix qui l'appelait par son nom d'enfant, *Sam*, et cette voix était celle de sa mère, pour le moment à Litchfield, c'est-à-dire fort loin d'Oxford. — On ne saurait découvrir uniquement un trait de seconde vue ou de prévision dans de tels mystères; leur clef semble dépendre aussi bien du rapport immatériel des âmes que de l'exacerbation passagère des organes, et il faut faire nécessairement aux grandes lois de propagation de l'espèce une part dans les correspondances invisibles. Si des végétaux se fécondent à distance, si les valérianes se communiquent la poudre de leurs étamines à travers les ondes, et les sapinières le duvet doré de leurs anthères sur le dos des nuages, pourquoi, dans la race humaine, les générations reproductrices d'une famille ne laisseraient-elles pas, le long des âges, comme des échos de leur succession et des rappels de leur vitalité?

« ... Le 19 août 1708, Champmêlé, mari de la comédienne, rival à la fois du marquis de Sévigné, du comte de Tonnerre et du tendre Racine, d'ailleurs comédien lui-même, rêva qu'il voyait sa femme avec sa mère qui, toutes deux, ne vivaient plus, et que la première l'invitait, par geste, à la venir rejoindre dans la mort. Champmêlé se frappa de cette vision, il en resta pensif; on voulut le distraire; ce fut impossible. Il joua cependant le rôle d'Ulysse le lendemain, dans *Iphigénie en Aulide*, et, tandis qu'on représentait la petite pièce, il se promenait à grands pas dans le foyer en chantant : *Adieu paniers, vendanges sont faites;* il continua de chanter ce refrain toute la nuit. Le jour venu, il entre aux Cordeliers (leur église était familière à la Comédie française; le théâtre se trouvait rue Saint-Germain-des-Prés, et le couvent occupait la place de l'École de Médecine); il demande le sacristain, et lui paye trois messes : l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme, et la troisième pour lui; Champmêlé s'en fut même entendre cette messe avec beaucoup de dévotion. De l'église, il se rend à la comédie; ses camarades étaient assis sur un banc à la porte de l'*Alliance*, cabaret qui se trouvait à l'entrée du théâtre, en face du café Procope; il avait prié à dîner, pour ce jour-là, quelques-uns des comédiens

dans le but de raccommoder Sallé et Baron qui étaient brouillés ; il leur dit, après leur avoir fait toucher dans la main : *Eh bien! nous dînerons ensemble?...* A peine ces mots lui sortaient de la bouche, qu'il prit sa tête entre ses deux mains, fit un cri, et tomba sur le pavé visage contre terre. Guichon, chirurgien du théâtre, qui demeurait à deux pas, accourt avec une lancette, mais inutilement ; Champmêlé était déjà mort ; on ne put même lui ouvrir les yeux (1)... »

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, croit que sa mère viendra de l'autre monde pour lui en porter des nouvelles et lui donner des conseils. Un écrivain mystique a bâti une doctrine fort étrange sur ces rapports immatériels du sang. « Les *ombres*, dit-il, s'échappent des tombeaux où gisent les corps pour prendre leur part d'un festin que la Providence tient en réserve ; elles se nourrissent comme les vivants, et il n'y a pas de libation qui leur soit plus agréable que le sang de l'homme (2).... » Voilà que nous sommes ramenés à la théorie des vampires, et ce ne serait pas la plus sotte manière de nous en rendre compte. On comprend que le besoin d'accorder des doctrines si diverses ait produit une *science de l'ombre*, la *pneumalogie*. Barclay en a résumé toutes les hardiesses (3) qui peuvent se réduire à ceci : l'âme est corporelle ; sa substance se compose, ou d'air chaud, ou d'eau, ou de feu, ou de vapeurs. L'âme est immortelle ; c'est un mélange harmonieux de froid et de chaud, de parties sèches et humides, une fraction de l'âme du monde qui est elle-même matérielle et impérissable ; un seul homme est capable de posséder plusieurs âmes, etc. Suivait la nature de l'*ombre*, facilement expliquée ; une fois lancés dans cette route, les pneumalogistes ne devaient plus s'arrêter. On atteignit bientôt les dernières limites du problème, la *palingénésie*.

Vers le milieu du XVIIe siècle, des chimistes, tels que Digby, Kircher, Borellus, entreprirent de ressusciter les plantes. Ils brûlaient une fleur quelconque et en ramassaient toutes les cendres dont ils tiraient les sels par la calcination ; on mettait

(1) De Mouhy, *Histoire du Théâtre-Français*.
(2) Farmer, *Worship of human spirits*.
(3) Barclay, *Life and organisation*.

ensuite les sels dans une fiole, mêlés à certaines substances qui avaient le pouvoir chimique de leur communiquer un mouvement de travail interne au moyen de la chaleur. Ce mélange formait bientôt une poussière dont la nuance inclinait au bleu; de cette poussière, toujours légèrement échauffée, il s'élevait un tronc, des feuilles, une fleur; l'apparition d'une plante se montrait, l'*ombre* de la plante brûlée sortait du milieu des cendres avec tout son éclat végétal; la fiole ne semblait plus qu'une cloche de verre, abritant une fleur exotique et un peu fanée dans une serre de jardin. Mais, dès que la chaleur avait disparu, le fantôme s'évanouissait, s'écroulait à proprement dire, et les débris de ce spectre floral, précipités au fond de la bouteille, redevenaient poussière séminale et embryon confus.

Cette apparition des plantes fut constatée, dit-on, par la Société royale de Londres, qui opéra sur les cendres d'une rose. Toutes les transformations naturelles, depuis le bouton fermé jusqu'à la corolle aux pétales tombantes, ces métaphores mystérieuses du langage de l'amour, se succédèrent sous le doigt glacé des savants et au souffle ardent du laboratoire. Témoin de ce prodige, le poëte Cowley s'imagina qu'il avait aussi ranimé par la chaleur d'une cornue des caractères écrits avec du jus de citron, et il célébra un phénomène, que sa bonne foi crut un moment commun à l'alphabet et aux végétaux, par des fleurs de style tout à fait dans le goût de son époque, et que Scarron n'eût pas renié. Le père Kircher avait expliqué le secret de la résurrection des plantes. « Les sels du végétal brûlé, disait le moine, mis en mouvement dans la fiole par la chaleur, se séparent des cendres et voltigent comme un tourbillon. Ainsi suspendus, ils prennent la même route, s'arrêtent aux mêmes places, et affectent la même figure qui leur étaient familières durant la vie de la plante; ils retournent sympathiquement à leur première destination, ils s'alignent, en quelque sorte, dans le dessin évanoui, selon les formes rompues du végétal. Chaque corpuscule de sel obéit à son penchant, et, depuis le pied jusqu'au sommet de la plante, tige, branches, feuilles, fleurs, tout se reconstruit miraculeusement, comme si l'action d'une chaleur factice tenait lieu des émanations solaires... »

On se hâta d'appliquer les conséquences de ce phénomène à la nature de l'*ombre*. Les chimistes du XVIIe siècle, analysant la

matière des enveloppes dénoncées par Lucrèce, prétendirent que la forme substantielle des corps humains résidait dans les sels ; que ces parties volatiles, dégagées du sein de la terre par la décomposition de nos débris, venaient planer à la surface, et y recomposaient une image, une apparence, un individu qui était le nôtre, moins le concours des substances dévorées complétement par la tombe. Il faut avouer qu'une semblable théorie avancerait beaucoup l'explication de la nature de l'*ombre;* mais le malheur veut que les fantômes soient restés jusqu'à présent insaisissables par le caractère même de leur essence volatile, que ces charpentes vaporeuses échappent à l'anatomie comparée, et qu'on ne puisse mettre sous cloche, et dans une fiole bien bouchée, le moindre petit spectre, absolument comme on a fait des cendres d'une rose passées à l'état fantastique d'*ombre* végétale.

Eh bien ! la main de l'homme n'a point reculé devant cette suprême profanation ! Des alchimistes se sont rencontrés qui ont traqué l'*ombre* dans un creuset et distillé sur un fourneau cette enveloppe mystérieuse de l'âme que Dieu probablement ne destinait pas à l'alambic. C'est là ce qu'on nommait dans le XVIIe siècle *experimentum crucis,* l'épreuve de la croix ; je ne sais à quel titre, mais sans doute en mémoire du supplice de Jésus. Dans les premiers faits soumis à l'Académie des Sciences, sous le règne de Louis XIV, on ne lit pas sans terreur des preuves de cet incroyable sacrilége.

« .... La terre du cimetière des Innocents était, de toutes les nécropoles de Paris, la plus imprégnée de débris animaux. On n'ignore pas que vers la fin du gouvernement de Louis XVI, à l'époque de la transformation du cimetière en marché, le déplacement seul de cette terre, dont on porta dans les carrières de l'Est les couches supérieures au moyen de tombereaux qui fonctionnaient durant la nuit, occasionna une putridité de l'atmosphère si intense, que beaucoup d'ouvriers périrent, et que des maladies éclatèrent dans le quartier des halles (1). Il n'est dont pas surprenant que, dans le XVIIe siècle, trois alchimistes, désespérant de trouver l'or et le diamant en travaillant sur les

(1) Mémoires secrets de Bachaumont.

matières ordinairement victimes de leur analyse, se soient tout à coup avisés de mettre en réquisition le *sol humain* du charnier des Innocents. Si jamais la pierre philosophale fut une œuvre du démon, c'est entre leurs mains. Le crime de Prométhée s'expliqua, leur flambeau n'eut pas moins de succès; ce fut un homme, et non de l'or brut, qui sortit du creuset! A ce spectacle, ils s'épouvantèrent de leur puissance; ils replongèrent dans la cornue l'homme ébauché, ils s'enfuirent honteusement du laboratoire. Quand la curiosité les ramena vers l'alambic, il n'y avait plus que la terre, le fantôme s'était de lui-même remis en poudre.... »

Cette aventure laissait la question indécise; les alchimistes avaient eu peur de leur ombre. Il fallut que le hasard complétât un enseignement aussi terrible.

« .... Un médecin anglais s'était procuré le corps d'un pendu pour en faire l'objet d'une dissection savante. On porta le cadavre dans son laboratoire. Il commença par disséquer les membres et le tronc, ce qui dura quelques jours; et, quand l'autopsie de ces divers lambeaux fut épuisée, il passa à la tête, et ordonna à un jeune chirurgien, qui lui servait d'aide pour ses travaux anatomiques, de réduire en poudre une certaine partie du crâne, afin d'en composer un remède fameux dans les pharmacies de l'ancienne école. Le remède n'avait pu que gagner, comme on le verra bientôt, aux retards que le médecin apportait dans la dissection de la tête. »

Effectivement il s'agissait de l'*usnée*, de ce lichen humain qui croît au sommet du crâne des pendus, et qu'on regardait comme une mousse engendrée par les sucs animiques de la cervelle du supplicié, comme une orseille soudainement développée au sinciput par le réactif de la strangulation. Au dire des pneumalogistes, la quintessence de l'âme, violemment repoussée hors de la boîte encéphalique, abandonnait en s'échappant un précipité ou résidu, tandis que, dans les morts lentes et ordinaires, elle conservait le temps et le pouvoir d'entraîner vers les régions supérieures tous ses moindres atomes. On croyait que la flamme vitale, accidentellement retenue, concentrée dans une végétation particulière, se tenait au sommet du crâne, comme une étincelle cristallisée, à la disposition des premiers manipulateurs qui voleraient à Dieu le secret de pétrir un homme. Nous ne dis-

cuterons pas la valeur scientifique de l'usnée ; nous rappellerons seulement que, dans l'opinion des psychologues modernes et des magnétiseurs contemporains, l'âme, en quittant la terre, entraîne la *vie spiritualisée* qui l'enveloppe comme un voile lumineux, et que le tout s'échappe naturellement du corps humain par son dernier refuge, par le cerveau (1).

« Le jeune chirurgien donc, pour obéir à son maître, gratta la mousse du pendu, non sans répugnance et en tremblant. Il résulta de cette opération sacrilége une poudre que l'aide laissa superstitieusement tomber sur un papier qui couvrait la table du laboratoire, en se gardant bien d'y toucher. Cela fait, il dressa son lit dans le laboratoire même ; car les pendus, à cette époque, étaient si rares ou si chers, et par conséquent leur lichen si précieux, qu'on veillait sur le crâne et sur la mousse comme sur un trésor. Le pauvre Anglais se couche ; il essaye de dormir, il y parvient... Une lampe brûlait dans le laboratoire jour et nuit, par précaution.

» Mais à peine fermait-il les yeux qu'un bruit singulier l'oblige à les rouvrir. Il y avait évidemment quelqu'un dans le laboratoire. Plus mort que vif, l'apprenti se lève...

— On vient voler l'usnée ! se dit-il en cherchant une arme pour défendre sa récolte. Il prit la tête du pendu.

» .... Cependant, le bruit continuait et la cause en restait invisible. Son crâne d'une main et la lampe de l'autre, le jeune homme regarda timidement autour de la chambre ; la blancheur du papier étalé sur la table, perçant l'ombre, attire son attention... A cette vue, ses cheveux se dressent d'horreur, il ne peut ni parler ni fuir, il va lâcher la lampe que ses doigts, détendus par la peur, secouent convulsivement devant le plus affreux spectacle !...

» .... Sur le papier, au milieu de la poudre, s'agitait une petite tête avec des yeux ouverts et qui le regardaient hardiment. Des deux côtés de la tête se prolongeaient deux appendices qui croisaient à vue d'œil et qui semblaient tenir lieu de bras au fantôme progressivement formé. Bientôt l'apprenti put compter exactement le nombre des côtes du squelette, il les vit

(1) Chardel, *Essai de Psychologie*.

se couvrir peu à peu de leur enveloppe musculaire. Quand ce travail fut achevé, les membres extrêmes se montrèrent dans le même ordre de résurrection ; la pousse était complète, la végétation à terme. Enfin, l'homme ainsi germé, gros comme un enfant de six mois, se leva sur ses pieds, descendit de la table fort lestement, et fit un tour de promenade dans le laboratoire; ses habits de supplicié, qui étaient accrochés au mur, se détachèrent de leur clou et le vêtirent soigneusement, comme s'ils étaient placés sur son corps par une attraction mystérieuse, transformée en valet de chambre. En quelques secondes, le pendu apparut au chirurgien dans le costume et avec la physionomie qu'il avait naguère en marchant à la potence.

» Dans les premiers moments d'effroi qui succédèrent à cette vision épouvantable, le jeune élève ne trouva dans son esprit que la force de prier Dieu ; mais, quand il s'aperçut que le fantôme ouvrait tranquillement la porte, le courage lui revint, sa langue se délia, il secoua la lampe...

— Arrêtez, malheureux ! s'écria-t-il...

» Le pendu se garda bien de répondre, encore moins de s'arrêter. Il fit mine de marcher vers l'apprenti, qui recula glacé d'horreur ; il se permit quelques gestes impertinents et des menaces fort significatives ; puis, ouvrant enfin la porte avec une facilité que n'ont pas les humains, il salua poliment le chirurgien et disparut. On ne retrouva pas, le lendemain, un atome d'usnée sur la table. Le spectre avait tout employé (1)... »

Maintenant, voici la partie la plus sérieuse du phénomène, c'est le cas où il est démontré par les faits que les sels renfermés dans le sang de l'homme, participent à ces générations étranges.

« .... Un chimiste de Paris, dit Webster (2), homme fort habile, nommé La Pierre et logé près du Temple, reçut des mains d'un prêtre, sur la fin du XVIe siècle, un peu de sang dans une fiole, avec mission de le décomposer. L'opérateur se mit à l'œuvre un samedi, et continua sa besogne durant la semaine

(1) Manchester, *Philosophical transactions*. — Ferriar.

(2) Webster, *De la Sorcellerie* (*on witchcraft*). — Traduit en allemand, Halle, in-4°, 1719. — L'édition anglaise ne se trouve plus.

qui suivit ce jour; il fit successivement passer le liquide contenu dans la fiole par tous les degrés de chaleur dissolvante. Le vendredi suivant, six jours après l'installation de son travail, et au milieu de la nuit, le chimiste, qui couchait dans une chambre située près de son laboratoire, fut réveillé, au moment où il fermait les yeux, par un horrible bruit, semblable au mugissement d'une vache ou au rugissement d'un lion. Quand le bruit eut cessé, le chimiste essaya de se rendormir. Dans cet instant, la lune était dans son plein, et ses rayons éclairaient parfaitement la chambre. Les yeux du chimiste aperçurent distinctement un nuage épais qui glissait comme une ombre entre sa vue et la fenêtre. Il crut reconnaître la figure d'un homme et poussa un long cri de terreur : le nuage s'évanouit... Il y avait dans les chambres prochaines des personnes dignes de foi; le maître de la maison habitait, en outre, au rez-de-chaussée, et des voisins nombreux occupaient le logis placé de l'autre côté de la rue, en face du laboratoire : tout ce monde déclara positivement avoir entendu la plainte sinistre qui avait réveillé le chimiste en sursaut. Le lendemain, il fut accablé de questions et de visites; mais, malgré son effroi dont il était pâle encore, cet opérateur ne paraissait pas fort surpris du prodige.

» — Saignez un homme et conservez le sang, répondait le chimiste aux curieux; si l'homme meurt, lorsque viendra l'heure de la putréfaction pour son cadavre, le sang, extrait naguère de ses veines, se décomposera de lui-même, et l'esprit animique, se dégageant du fluide, tendra nécessairement à rejoindre l'âme qui s'est échappée du corps. Voilà ce que le prêtre m'a dit.

» .... Effectivement, le samedi matin, l'opérateur se leva, entra dans son laboratoire, suivi d'une foule qui se tenait superstitieusement à distance du fourneau; il brisa son alambic, et, dans le précipité du sang, on trouva la représentation exacte d'une figure humaine, le visage, les yeux, le nez, la bouche, les cheveux, et *déjà la couleur....* »

Webster ajoute que le phénomène eut pour témoin oculaire Bourdaloue, secrétaire en chef du duc de Guise, et que Flud, auquel il emprunte cette histoire, la tenait lui-même des habitants de la maison où le miracle s'était accompli. On comprend

que Webster, entraîné par les témoignages d'un désordre inouï, ait perdu toute mesure dans ses hypothèses.

« .... Il y a trois substances dans le corps de l'homme, dit-il hardiment (1) : en premier lieu, notre corps proprement dit; notre enveloppe matérielle se compose de terre et d'eau, la mort dissout ce mélange. Ensuite, l'homme renferme un esprit palpable, un souffle éthéré, une vapeur transparente qui se compose d'air et de feu; la mort dissipe ce nuage dans l'atmosphère, ou le laisse planer près du corps. Enfin, la troisième et dernière substance, l'âme immortelle et incorporelle, retourne à Dieu, quand les deux premières sont divisées et anéanties. Or, comme parfois, après les instants suprêmes, les trois substances existent simultanément, quoique séparées par la mort, il n'est pas impossible que le hasard les rassemble.... »

C'est l'opinion antique, sous d'autres mots : *spiritus, umbra, caro.* Mais tout le monde, Webster lui-même, oublie *manes.* Revenant à la palingénésie :... « Si les plantes, dit-il encore, ressuscitant comme le phénix de leurs cendres, peuvent se transformer, de poudre morte ou brûlée qu'elles étaient, en vapeur ou fumée tout à fait semblable, pour les formes et les nuances, à leur figure vivante, par le moyen de la chaleur, on a droit de conclure que les débris humains, sollicités par les émanations solaires ou par un fluide inconnu, réunis accidentellement, comme sels, de tous les points de leur dissémination accomplie, mais récente, peuvent s'enfler en nombre, s'élever en apparition et *vaguer* en spectres autour des lieux ou des corps qui ont retenu les molécules salines émanées du sang... »

On le voit : un cercle hypothétique nous reconduit aux fantômes développés chez Nicolaï. Est-ce donc le sang qui unit, par des liens magnétiques, par des attaches invisibles et des cohésions providentielles, la chaîne sans commencement et sans fin des créatures terrestres, intermédiaires et supérieures? Est-ce le sang, en un mot, qui renferme l'esprit de vie, la flamme de Prométhée! Et les ingénieux pneumalogistes du XVIIe siècle avaient-ils vraiment tort de composer, dans les ténèbres du laboratoire, leur diabolique élixir de sympathie, le *sel du sang?*

(1) Webster, *on Witchcraft.*

Hâtons-nous de le dire; quelque flatteuse que soit l'espérance de reconstruire, sous les espèces de leurs derniers débris ou de leurs émanations subtiles, une figure humainement présentable et réellement animée, la chimie moderne a démontré toute l'inanité de cette prétention. Il n'y a plus de palingénésie; il ne reste que des cristallisations, qui sont un mensonge de la forme, comme *l'ombre* n'est que la fable de l'existence.

Dans ce dédale d'erreurs et de vérités; dans ce labyrinthe d'illusions et de phénomènes, la meilleure analyse de l'*ombre* est encore la théorie de Fourier (1). Si notre âme s'isole progressivement de la matière, les premiers échelons de sa montée vers Dieu doivent se réduire en séjours plus ou moins prolongés dans des corps de moins en moins terrestres, de plus en plus aériens; ces étapes varieront en énergie comme en durée, selon l'excellence animique de l'être dont elles favoriseront la route peu à peu spiritualisée; l'*ombre* de Mirabeau, par exemple, chargée des souvenirs de la vie mondaine, frémissant des luttes, des passions et des appétits dont le fardeau écrasa le corps, enchaînée à ces vibrations sensuelles par des nœuds brutaux, allourdie sous les traînées opaques, sous les effluves confus que tant de haines et de sympathies ont contradictoirement mêlés à son tissu lumineux, cette *ombre* du grand orateur, errante ou redescendue sur la terre, frôlera nos sens, atteindra nos idées et déplacera notre *milieu* vital avec un trouble que ne causera jamais la délicate et volatile apparition d'une carmélite de quinze ans expirée, à la même époque, sous les arceaux d'un moutier de province, comme la voix céleste et tremblée des orgues. Par la même raison, l'esprit de la jeune religieuse, frêle dans sa pureté, circonscrit dans son clavier, *monorime* dans ses accords, ne réveillant peut-être d'autre corde chez les humains que la mémoire d'un cœur isolé, ne caressant d'autres atomes que les échos de sa prière, sera promptement ravi, absorbé dans le foyer générateur du monde, par l'âme de l'univers, tandis que l'esprit de Mirabeau, assez brûlant pour allumer une révolution ici-bas, trop individuel pour se confondre sur-le-champ avec Dieu, restera balancé longtemps entre les

(1) Fourier, *Traité de l'association*, tom. I.

hommes qu'il captive toujours et les régions supérieures un peu émues de son ascension puissante. Les nonnes de Bovet (1) ne touchaient au bord du lit la main du voyageur, assez hardi pour coucher dans leur chambre, que d'un mouvement tiède et d'une atteinte veloutée; mais, croit on que l'âme dominatrice et initiative du membre de la constituante eût révélé son *ombre* par de tendres approches? Lancé par la torpille, le fluide électrique engourdit le doigt d'un enfant; lancé par un orage, il foudroie les Alpes.

Enfin, *l'ombre* vit-elle? diront les sceptiques. Non. On ne doit pas confondre *l'ombre* et *l'esprit intermédiaire*. *L'ombre* est une gaîne, une peau, une cosse de l'âme; il s'en détache même fréquemment de nombreux exemplaires. *L'ombre* remplit alors l'office tantôt d'un baiser, d'un adieu, d'un rayon que l'âme envoie à la terre, tantôt d'une enveloppe diffuse, d'un vêtement oublié, d'un épiderme traînard dont les débris matériels du corps rejettent à regret vers l'âme les cuticules éthérées. Quand le trajet aérien a successivement dissipé toutes ces réminiscences fluidiformes de l'existence mondaine, l'âme dépouillée, clarifiée, raréfiée, s'épurant à mesure qu'elle monte, se sent revivre peu à peu dans une nouvelle vie et sous des conditions nouvelles. C'est une lampe dont la première flamme, épaisse, inerte et sans chaleur, absorbait les ordures huileuses de la mèche, et qui, par un dernier jet, par une aigrette diaphane et splendide, rassemblant toutes ses étoupes dans un faisceau unique et dans un seul incendie, les tord tout d'un coup en un feu blanc, subtil, ascensionnel, d'ailleurs tellement incoercible que notre souffle le plus léger suffit pour qu'il nous échappe lui-même comme une âme blessée; c'est une lumière parvenue à se séparer profondément du milieu atmosphérique autant par son éblouissante limpidité que par sa dissolutive énergie. *L'ombre* reproduit l'apparence de nos organes, parce qu'elle est surtout une reproduction lointaine de la sensibilité de notre âme; elle ne reproduit pas notre organisation, parce qu'elle est seulement une apparence rapprochée de notre corps. Sa voix, quand elle parle, n'est qu'un écho; sa motilité, quand elle remue,

(1) *Revue de Paris, Fantômes dévoilés*, première partie.

n'est qu'un ressort. Elle se souvient de la vie, elle ne l'exerce pas.

Tel est donc l'esprit éthéré, le souffle palpable, le nuage participant de l'âme et du corps décrit par Webster, et nommé par les anciens philosophes *umbra*. Ce double caractère se reconnaît dans la poésie de leurs traditions. Hercule, festoyé par les dieux, épouse Hébé (1); ce mariage confondait les deux principes, et leurs enfants ne pouvaient être ni précisément humains, ni décidément célestes; voilà un symbole mythologique de l'*ombre*. — La puissance des liens du sang se retrouve dans les anciennes théories du fantôme; ces théories lui conservaient même les passions et les besoins de l'homme. Les Celtes se prêtaient, dans ce monde, de l'argent payable en lettres de change qu'on négociait dans l'autre. On est libre de vérifier une si étrange faculté de l'*ombre* (2), que nous recommandons aux fils de famille dont la santé paraît délicate. Les Gaulois jetaient dans le bûcher funèbre des billets pour les amis morts qu'ils regrettaient en cette vie, et qu'ils supposaient jouir, comme fantômes, d'une bonne vue pour les lire, d'une main meilleure pour leur répondre; l'homme qu'on brûlait servait ainsi de facteur (3). L'usage si général dans l'antiquité, chez les peuples des deux hémisphères (4), qu'on rencontre à Mexico et au Pérou, et dont le gouvernement russe aujourd'hui entretient les vestiges, sous forme de musées, dans les *tumuli* du Caucase (5), l'usage de confondre avec les cendres d'un mort, sur le même bûcher, les cendres des choses et des êtres qu'il préférait avec la vie, de brûler le chien (Homère, *funérailles de Patrocle*), ou la veuve (les *Sultées de l'Inde*), cet usage ne dénonce-t-il pas une foi immémoriale dans la biforme organisation du spectre? Iphias ne crie-t-elle pas à Capaneu :

Accipe me, Capaneu; *cineres miscebimur* (6)!...

Et à quoi bon précipiter le charmant perroquet de Corinne vers

(1) Homère, IL, XI, 602.
(2) Valère Maxime, liv. II, chap. VI.
(3) Diodore, liv. V.
(4) Robertson, *Histoire de l'Amérique du Nord*, vol. III, pag. 211.
(5) Spencer, *Travels in Circassia*, 1838.
(6) Ovide, *Artis amatoriæ*, liv. III.

les sombres bords, si ce n'est pour distraire les oreilles de la maîtresse du poëte, toujours impressionnables au chant de l'oiseau, bien que tous deux, perroquet et Corinne, ne soient plus, comme dit Ronsard, que des *fantômes sans os?*

Si nous ouvrons les archives les plus secrètes du magnétisme animal, *l'ombre* deviendra la meilleure preuve, dans l'ordre somnambulique, de l'universelle concordance qui rattache toutes les variétés du fantôme à une même origine. Ainsi, les somnambules se croient fréquemment *dédoublées;* elles vivent à la fois; ou semblent vivre, dans plusieurs corps. Il se forme comme une fumée autour de leur vie cérébrale, et cette vapeur essentielle, provenue du fluide sanguin, raffinant la circulation nerveuse, arrête peu à peu ses contours hallucinatoires, de manière à reproduire pour la visionnaire les apparitions de Nicolaï. Dans les annales de la société de Strasbourg, on lit un procès-verbal que nous nous contenterons de transcrire. Il est bon de prévenir nos lecteurs que les membres de ce club furent naguère les radicaux du magnétisme. Une somnambule, consultée pour un malade qui n'était pas présent, répondit au magnétiseur ces singulières paroles.

« ..... Un immense océan, d'une matière extrêmement subtile, m'environne. Cette matière, qui n'est ni l'air, ni la lumière, mais qui est la base de l'un et de l'autre, pénètre tous les corps... Une infinité de longs fils, comme des rayons d'une matière qui tient de la nature du feu, partent de tous les corps animaux et végétaux... Ils se croisent et s'entralacent; les uns se joignent, les autres se repoussent, et rien ne se confond... Tenez!... voici les fils de votre malade... Ils passent par le mur pour joindre les vôtres. Ces derniers sont unis aux miens, et c'est par là que je vois le malade qui vous intéresse tant... Qu'il est bon, cet homme!... que ses rayons sont unis et droits!... ils sont, à la vérité, faibles et sombres... C'est qu'il est malade... etc., etc. (1)... »

Cette rédaction diffuse est le texte même des paroles de la somnambule, qui furent écrites sur l'heure; elle offre la plus précise définition du fluide blanc et lumineux dont toutes les

(1) *Annales de la société de Strasbourg*, vol. III, 1789.

somnambules se prétendent circonvenues. Un pareil fluide expliquerait l'attrait spécial qui groupe les spectres des morts autour des vivants et les liens invisibles qui rassemblent accidentellement les éléments vagues d'un fantôme. Une anecdote fameuse dans l'université de Glasgow augmente l'intérêt physiologique de cette conjecture.

Le célèbre Reid, professeur de morale, et le docteur Blacklock se rencontrèrent un jour chez Smellie, professeur à Glasgow et qui fut témoin de leur entrevue (1). Blacklock était aveugle depuis l'âge de deux ans.

« Avez-vous quelque idée de la lumière? demanda timidement Reid à Blacklock.

— Aucune, répondit l'aveugle sans émotion.

— Rêvez-vous quelquefois?

— Souvent même.

— Comment donc établissez-vous une différence entre les idées que vous vous faites des personnes et des choses durant la veille, et les idées que vous vous faites des mêmes personnes et des mêmes choses en rêve?

— Durant la veille, je reconnais les personnes au tact, au son de la voix et à la manière dont elles respirent ; mais, pendant le sommeil, en rêve, tous les objets, soit animés, soit inanimés, se représentent à mon esprit au moyen d'une opération plus précise et plus nette ; mon âme en reçoit une perception admirablement distincte. Je n'ai jamais révélé ce phénomène, de peur de n'être pas compris.

— Parlez !... s'écria Reid.

— Il me semble, dit religieusement Blacklock, que mon corps est uni aux personnes et aux choses dont je rêve par l'intermédiaire de fils ou de cordes qui partent de ces personnes et de ces choses pour se rattacher à moi, et que les idées *mutuelles* se communiquent par la vibration de ces liens... »

Terminons par un fait authentique, récent et non moins étrange.

En 1829, M. Chapelain fut appelé pour traiter par le magné-

(2) Smellie, *Philosophie de l'histoire naturelle*, Édimbourg, 1799, 2 vol. in-4° (chapitre du sommeil).

tisme une jeune personne menacée d'une légère déviation dans la colonne vertébrale. Le traitement magnétique eut rapidement un plein succès ; la jeune personne, d'ailleurs fort aimable et fort jolie, ne craignit plus d'être bossue. Mais les dernières phases du traitement furent marquées par un incident psychologique auquel ni la famille, ni le savant médecin ne pouvaient s'attendre, et qui changea la vie entière de la somnambule.

Mlle B.... aimait beaucoup un jeune homme qu'elle devait épouser à la fin de sa maladie. Dans l'état de somnambulisme, quand sa mère et M. Chapelain seuls étaient présents à la crise, elle leur disait voir le jeune homme se tenir près de sa chaise et lui parler. Bientôt, une nouvelle apparition, en premier lieu confuse, et peu à peu distincte, s'interposa lentement entre Mlle B... et son prétendu. Au bout de quelques séances, la somnambule finit par reconnaître son père, mort depuis deux ans, dans le second fantôme. Les émotions, l'attendrissement, la terreur de la jeune fille, furent très-vifs, et il ne fallut rien moins que les caresses de Mme B... et les exhortations du magnétiseur pour l'apprivoiser complétement avec le spectre. Son père garda le silence d'abord ; insensiblement, elle put distinguer sa voix. M. B..., qui avait chéri sa fille, la prévint que son futur époux déguisait hypocritement, sous un extérieur séduisant, les défauts les plus dangereux, qu'il ferait le malheur de sa vie, et qu'il lui commandait de rompre ce projet d'union. Ces avertissements, auxquels la mère et la fille ne voulaient pas croire, tant elles étaient l'une et l'autre disposées en faveur du jeune homme, se reproduisirent, avec l'ombre de M. B..., dans plusieurs séances consécutives de somnambulisme. L'apparition du prétendu, gênée par le spectre de M. B..., reculait en quelque sorte devant les yeux de sa fiancée; elle le voyait s'effacer comme on voit fuir dans une glace la figure d'un passant qui s'éloigne. M. B..., maître du terrain, prédit à sa fille qu'elle épouserait un *homme venu du Nord;* il marqua le lieu et l'époque de la rencontre; il désigna même l'intermédiaire du mariage; puis, adressant à la somnambule de touchants et suprêmes conseils, il lui déclara que son image ne reparaîtrait plus, et toute la vision s'éteignit.

On comprendra facilement la surprise de la mère et de M. Chapelain qui, sans voir M. B..., n'assistaient pas moins aux épi-

sodes variées de ces fréquentes entrevues. Le fantôme du père, arraché débris par débris aux griffes de la mort, était-il vraiment évoqué par la puissance du fluide magnétique sous les regards de la somnambule, ou bien n'était-ce qu'une hallucination des yeux et de l'ouïe, compliquée de pressentiment et de seconde vûe?... *Dans le doute, abstiens toi!* — Ce qu'il y a de certain, c'est que les prédictions se réalisèrent. Mme B... et sa fille, mieux éclairées par les faits, revinrent de leur engouement; au mari projeté succéda un prétendu qui *venait du Nord*, et que la jeune personne connut dans les circonstances annoncées par son père. L'histoire de Mlle B... s'acheva comme un roman de Mme de Genlis; elle s'est mariée, elle est heureuse, elle a même plusieurs enfants.

Enfin, comme toute hypothèse doit trouver sa place dans une monographie de l'*ombre*, il faudrait risquer ici la confidence de plusieurs apparitions dont les oisifs du monde s'entretiennent à Paris, dans un sphère assez restreinte. Ce serait, en quelque sorte, le feuilleton du journal que nous venons d'écrire. Mais le danger de la matière me paralyse... *Incedo per ignes.* On m'accuserait de sortilége, de crédulité, de niaiserie peut-être, et je ne suis qu'un curieux.

André Delrieu.

PRÉFACE

DE

LA NOUVELLE LÉLIA[1].

Il est rare qu'une œuvre d'art soulève quelque animosité sans exciter d'autre part quelque sympathie, et si, longtemps après ces manifestations diverses du blâme et de la bienveillance, l'auteur, mûri par la réflexion et par les années, veut retoucher son œuvre, il court risque de déplaire également à ceux qui l'ont condamnée et à ceux qui l'ont défendue ; à ceux-ci, parce qu'il ne va pas aussi loin dans ses corrections que leur système le comporterait ; à ceux-là, parce qu'il retranche parfois ce qu'ils avaient préféré. Entre ces deux écueils, l'auteur doit agir d'après

(1) La nouvelle édition de *Lélia* est en trois volumes in-8o. L'auteur a complétement remanié son poëme et l'a augmenté d'un volume nouveau. Cette nouvelle édition, qui était promise et attendue depuis si longtemps, obtiendra sans doute, au milieu de cette foule d'ébauches sans valeur que notre temps voit éclore, le succès incontesté qui est dû à toute œuvre où l'élévation de la pensée s'unit à la beauté sévère de la forme.

sa propre conscience, sans chercher à adoucir ses adversaires ni à conserver ses défenseurs.

Quoique certaines critiques de *Lélia* aient revêtu un ton de déclamation et d'amertume singulières, je les ai toutes acceptées comme sincères et partant des cœurs les plus vertueux. A ce point de vue, j'ai eu lieu de me réjouir et de penser que j'avais mal jugé les hommes de mon temps en les contemplant à travers un douloureux scepticisme. Tant d'indignation attestait sans doute, de la part des journalistes, la plus haute moralité jointe à la plus religieuse philanthropie. J'avoue cependant, à ma honte, que, si j'ai guéri de la maladie du doute, ce n'est pas absolument à cette considération que je le dois.

On ne m'attribuera pas, j'espère, la pensée de vouloir désarmer l'austérité d'une critique aussi farouche; on ne m'attribuera pas non plus celle de vouloir entrer en discussion avec les derniers champions de la foi catholique; de telles entreprises sont au-dessus de mes forces. *Lélia* a été et reste dans ma pensée un essai poétique, un roman fantasque où les personnages ne sont ni complétement réels, comme l'ont voulu les amateurs exclusifs d'analyse de mœurs, ni complétement allégoriques, comme l'ont jugé quelques esprits synthétiques, mais où ils représentent chacun une fraction de l'intelligence philosophique du XIXe siècle : Pulchérie, l'épicuréisme héritier des sophismes du siècle dernier; Sténio, l'enthousiasme et la faiblesse d'un temps où l'intelligence monte très-haut, entraînée par l'imagination, et tombe très-bas, écrasée par une réalité sans poésie et sans grandeur; Magnus, le débris d'un clergé corrompu ou abruti; et ainsi des autres. Quant à Lélia, je dois avouer que cette figure m'est apparue au travers d'une fiction plus saisissante que celles qui l'entourent. Je me souviens de m'être complu à en faire la personnification encore plus que l'avocat du spiritualisme de ces temps-ci, spiritualisme qui n'est plus chez l'homme à l'état de vertu, puisqu'il a cessé de croire au dogme qui le lui prescrivait, mais qui reste et restera à jamais, chez les nations éclairées, à l'état de besoin et d'aspiration sublime, puisqu'il est l'essence même des intelligences élevées.

Cette prédilection pour le personnage fier et souffrant de Lélia m'a conduit à une erreur grave au point de vue de l'art : c'est

de lui donner une existence tout à fait impossible, et qui, à cause de la demi-réalité des autres personnages, semble choquante de réalité à force de vouloir être abstraite et symbolique. Ce défaut n'est pas le seul de l'ouvrage qui m'ait frappé, lorsqu'après l'avoir oublié durant des années, je l'ai relu froidement. Trenmor m'a paru conçu vaguement, et, en conséquence, manqué dans son exécution. Le dénoûment, ainsi que de nombreux détails de style, beaucoup de longueurs et de déclamations, m'ont choqué comme péchant contre le goût. J'ai senti le besoin de corriger, d'après mes idées artistiques, ces parties essentiellement défectueuses. C'est un droit que mes lecteurs bienveillants ou hostiles ne pouvaient me contester.

Mais si, comme artiste, j'ai usé de mon droit sur la forme de mon œuvre, ce n'est pas à dire que comme homme j'aie pu m'arroger celui d'altérer le fond des idées émises dans ce livre, bien que mes idées aient subi de grandes révolutions depuis le temps où je l'ai écrit. Ceci soulève une question plus grave et sans laquelle je n'aurais pas pris le soin puéril d'écrire une préface en tête de cette seconde édition. Après avoir examiné cette question, les esprits sérieux me pardonneront de les avoir entretenus de moi un instant.

Dans le temps où nous vivons, les éléments d'une nouvelle unité sociale et religieuse flottent épars dans un grand conflit d'efforts et de vœux dont le but commence à être compris et le lien à être forgé par quelques esprits supérieurs seulement; et encore ceux-là ne sont pas arrivés d'emblée à l'espérance qui les soutient maintenant. Leur foi a passé par mille épreuves; elle a échappé à mille dangers; elle a surmonté mille souffrances; elle a été aux prises avec tous les éléments de dissolution au milieu desquels elle a pris naissance; et encore aujourd'hui, combattue et refoulée par l'égoïsme, la corruption et la cupidité des temps, elle subit une sorte de martyre, et sort lentement du sein des ruines qui s'efforcent de l'ensevelir. Si les grandes intelligences et les grandes âmes de ce siècle ont eu à lutter contre de telles épreuves, combien les êtres d'une condition plus humble et d'une trempe plus commune n'ont-ils pas dû douter et trembler en traversant cette ère d'athéisme et de désespoir!

Lorsque nous avons entendu s'élever au-dessus de cet enfer

de plaintes et de malédictions les grandes voix de nos poëtes sceptiquement religieux, ou religieusement sceptiques, Goethe, Châteaubriand, Byron, Mickiewicz, expressions puissantes et sublimes de l'effroi, de l'ennui et de la douleur dont cette génération est frappée, ne nous sommes-nous pas attribué avec raison le droit d'exhaler aussi notre plainte, et de crier comme les disciples de Jésus : « Seigneur, Seigneur, nous périssons ! » Combien sommes-nous qui avons pris la plume pour dire les profondes blessures dont nos âmes sont atteintes, et pour reprocher à l'humanité contemporaine de ne nous avoir pas bâti une arche où nous puissions nous réfugier dans la tempête ? Au-dessus de nous, n'avions-nous pas encore des exemples parmi les poëtes qui semblaient plus liés au mouvement hardi du siècle par la couleur énergique de leur génie ? Hugo n'écrivait-il pas au frontispice de son plus beau roman : ἀνάγκη ? Dumas ne traçait-il pas dans Antony une belle et grande figure du désespoir ? Joseph Delorme n'exhalait-il pas un chant de désolation ? Barbier ne jetait-il pas un regard sombre sur ce monde qui ne lui apparaissait qu'à travers les terreurs de l'enfer dantesque ? Et nous autres artistes inexpérimentés, qui venions sur leurs traces, n'étions-nous pas nourris de cette manne amère répandue par eux sur le *désert des hommes ?* Nos premiers essais ne furent-ils pas des chants plaintifs ? N'avons-nous pas tenté d'accorder notre lyre timide au ton de leur lyre éclatante ? Combien sommes-nous, je le répète, qui leur avons répondu de loin par un chœur de gémissements ? Nous étions tant, qu'on ne pourrait pas nous compter. Et beaucoup d'entre nous, qui se sont rattachés à la vie du siècle, beaucoup d'autres, qui ont trouvé dans des convictions feintes ou sincères une contenance ou une consolation, regardent aujourd'hui en arrière, et s'effrayent de voir que si peu d'années, si peu de mois peut-être les séparent de leur âge de doute, de leur temps d'affliction ! Suivant l'expression poétique de l'un d'entre nous qui est resté, lui du moins, fidèle à sa religieuse douleur, nous avons tous doublé le cap des tempêtes, autour duquel l'orage nous a tenus si longtemps errants et demi-brisés ; nous sommes tous entrés dans l'océan pacifique, dans la résignation de l'âge mûr, quelques-uns voguant à pleines voiles, remplis d'espérance et de force, la plupart haletants et délabrés, pour avoir trop souf-

fert. Eh bien ! quel que soit le phare qui nous ait éclairés, quel que soit le port qui nous ait donné asile, aurons-nous l'orgueil ou la lâcheté, aurons-nous la mauvaise foi de nier nos fatigues, nos revers et l'imminence de nos naufrages ? Un puéril amour-propre, rêve d'une fausse grandeur, nous fera-t-il désirer d'effacer le souvenir des frayeurs ressenties et des cris poussés dans la tourmente ? Pouvons-nous, devons-nous le tenter ? Quant à moi, je pense que non. Plus nous avons la prétention d'être sincèrement et loyalement convertis à de nouvelles doctrines, plus nous devons confesser la vérité, et laisser exercer aux autres hommes le droit de juger nos doutes et nos erreurs passées. C'est à cette condition seulement qu'ils pourront connaître et apprécier nos croyances actuelles ; car, quelque peu qu'il soit chacun de nous tient une place dans l'histoire du siècle. La postérité n'enregistrera que les grands noms, mais la clameur que nous avons élevée ne retombera pas dans le silence de l'éternelle nuit ; elle aura éveillé des échos ; elle aura soulevé des controverses ; elle aura suscité des esprits intolérants pour en étouffer l'essor, et des intelligences généreuses pour en adoucir l'amertume ; elle aura, en un mot, produit tout le mal et tout le bien qu'il était dans sa mission providentielle de produire ; car le doute et le désespoir sont de grandes maladies que la race humaine doit subir pour accomplir son progrès religieux. Le doute est un droit sacré, imprescriptible de la conscience humaine qui examine pour rejeter ou adopter sa croyance. Le désespoir en est la crise fatale, le paroxisme redoutable. Mais, mon Dieu ! ce désespoir est une grande chose ! Il est le plus ardent appel de l'âme vers vous, il est le plus irrécusable témoignage de votre existence en nous et de votre amour pour nous, puisque nous ne pouvons perdre la certitude de cette existence et le sentiment de cet amour sans tomber aussitôt dans une nuit affreuse, pleine de terreurs et d'angoisses mortelles. Je n'hésite pas à le croire, la Divinité a de paternelles sollicitudes pour ceux qui, loin de la nier dans l'enivrement du vice, la pleurent dans l'horreur de la solitude ; et si elle se voile à jamais aux yeux de ceux qui la discutent avec une froide impudence, elle est bien près de se révéler à ceux qui la cherchent dans les larmes. Dans le bizarre et magnifique poëme des *Dziady*, le Konrad de Mickiewicz est soutenu par les anges au moment où

il se roule dans la poussière en maudissant le Dieu qui l'abandonne, et le Manfred de Byron refuse à l'esprit du mal cette âme que le démon a si longtemps torturée, mais qui lui échappe à l'heure de la mort.

Reconnaissons donc que nous n'avons pas le droit de reprendre et de transformer, par un lâche replâtrage, les idées sociales ou religieuses que nous avons émises. Si reconnaître une erreur passée et confesser une foi nouvelle est un devoir, nier cette erreur ou la dissimuler pour rattacher gauchement les parties disloquées de l'édifice de sa vie, est une sorte d'apostasie non moins coupable et plus digne de mépris que les autres. La vérité ne peut pas changer de temple et d'autel suivant le caprice ou l'intérêt des hommes; si les hommes se trompent, qu'ils avouent leur égarement, mais qu'ils ne fassent point à la déesse nue l'outrage de la revêtir du manteau rapiécé qu'ils ont traîné par le chemin.

Pénétré de l'inviolabilité du passé, je n'ai donc usé du droit de corriger mon œuvre que quant à la forme. J'ai usé de celui-là très-largement, et *Lélia* n'en reste pas moins l'œuvre du doute, la plainte du scepticisme. Quelques personnes m'ont dit que ce livre leur avait fait du mal; je crois qu'il en est un plus grand nombre à qui ce livre a pu faire quelque bien; car, après l'avoir lu, tout esprit sympathique aux douleurs qu'il exprime, a dû sentir le besoin de chercher sa voie vers la vérité avec plus d'ardeur et de courage; et quant aux esprits qui, soit par puissance de conviction, soit par mépris de toute conviction, n'ont jamais souffert rien de semblable, cette lecture n'a pu leur faire ni bien ni mal. Il est possible que quelques personnes, plongées dans l'indifférence de toute idée sérieuse, aient senti à la lecture d'ouvrages de ce genre s'éveiller en elles une tristesse et un effroi jusqu'alors inconnus. Après tant d'œuvres du génie sceptique que j'ai mentionnées plus haut, *Lélia* ne peut avoir qu'une bien faible part dans l'effet de ces manifestations du doute. D'ailleurs l'effet est salutaire, et, pourvu qu'une âme sorte de l'inertie, qui équivaut au néant, peu importe qu'elle tende à s'élever par la tristesse ou par la joie. La question pour nous en cette vie, et en ce siècle particulièrement, n'est pas de nous endormir dans de vains amusements et de fermer notre cœur à la grande infortune du doute; nous avons

quelque chose de mieux à faire : c'est de combattre cette infortune et d'en sortir, non-seulement pour relever en nous la dignité humaine, mais encore pour ouvrir le chemin à la génération qui nous suit. Acceptons donc comme une grande leçon les pages sublimes où René, Werther, Obermann, Konrad, Manfred exhalent leur profonde amertume ; elles ont été écrites avec le sang de leurs cœurs ; elles ont été trempées dans leurs larmes brûlantes ; elles appartiennent bien plus encore à l'histoire philosophique du genre humain qu'à ses annales poétiques. Ne rougissons pas d'avoir pleuré avec ces grands hommes. La postérité, riche d'une foi nouvelle, les comptera parmi ses premiers martyrs.

Et nous, qui avons osé invoquer leurs noms et marcher dans la poussière de leurs pas, respectons dans nos œuvres le pâle reflet que leur ombre y avait jeté. Essayons de progresser comme artistes, et en ce sens, corrigeons nos fautes humblement ; essayons surtout de progresser comme membres de la famille humaine, mais sans folle vanité et sans hypocrite sagesse ; souvenons-nous bien que nous avons erré dans les ténèbres, et que nous y avons reçu plus d'une blessure dont la cicatrice est ineffaçable.

GEORGE SAND.

L'ANATOLIE.

A MON FRÈRE.

Dégnisleh, 22 janvier 1837.

I.

Vous aviez entrepris, il y a six ans, un voyage dans l'Anatolie; la fièvre vous arrêta en chemin et vous revintes à Smyrne, avec le regret de n'avoir pu aller jusqu'à Laodicée. Je viens de compléter la course que vous laissâtes inachevée, et j'éprouve une douce joie à vous écrire d'un pays que vous auriez tant aimé à visiter.

Vous ne recevrez pas de moi des lettres datées de Smyrne; dans mes courses en Orient, je veux, autant que possible, éviter de dire ce que d'autres voyageurs ont écrit sur ce pays, et si je vous avais adressé une lettre sur Smyrne, je n'aurais point échappé aux répétitions. Tout ce qui fait la vie, le mouvement de l'ancienne capitale de l'Ionie, n'a pas changé depuis 1830, et tout cela, M. Michaud l'a décrit avec vérité. Je n'aurais donc rien à vous apprendre sur cette ville, si je n'avais à raconter

les cérémonies d'un mariage juif auxquelles j'ai assisté. Vous savez que les siècles ont passé sur les peuples d'Orient sans changer leurs mœurs ; il se pourrait donc que les cérémonies du mariage que j'ai vues, il y a dix jours, fussent les mêmes qu'au temps du royaume d'Israël. On ne trouve dans la Bible que bien peu de traces de ces sortes de cérémonies : en rapportant ici ce que nous avons vu, nous pourrions, jusqu'à un certain point, suppléer au silence des écrivains hébreux.

Je vous dirai d'abord qu'il y a, parmi les juifs de Smyrne, des courtiers de mariage. Ces courtiers savent que dans telle ou telle maison est une fille à marier; ils savent les familles qui peuvent se convenir. Pour prix de leurs négociations ils reçoivent cinq pour cent sur la dot du jeune homme et autant sur celle de la jeune fille.

Les unions conjugales, chez les juifs d'Orient, se contractent de très-bonne heure. « Le meilleur âge, dit le Talmud, est treize ans, le bon âge est dix-huit ans. Celui qui à l'âge de vingt ans ne veut pas prendre une femme doit y être contraint par voie de justice. » Les lois juives, à cet égard, ressemblent aux lois lacédémoniennes, qui notaient d'infamie ceux qui gardaient le célibat. Tout le monde, à Smyrne, admire le bonheur domestique des familles israélites. Chacun vante les vertus des femmes de cette nation. La prostitution, cette lèpre hideuse qui porte ses ravages au milieu des cités européennes, n'existe pas parmi les juifs d'Asie. L'adultère est considéré comme le plus grand des crimes; aucun prétexte, aucune passion ne peut le faire pardonner, et contre lui sont dirigées les foudres d'un Dieu punissant jusqu'à la quatrième génération. La conduite exemplaire des femmes juives est due sans doute aux beaux sentiments de morale qui leur sont inculqués dès l'enfance; mais on peut dire aussi que l'usage de les marier lorsqu'elles arrivent à l'état nubile, doit contribuer à la pureté de leurs mœurs. Le divorce n'est permis que dans le cas où la femme trahirait ses devoirs conjugaux, ou si elle restait dix années sans enfants. La célébration de l'hyménée ne se fait jamais dans la synagogue ; chez les juifs le mariage n'est pas, à proprement parler, un rit religieux.

Après avoir passé par plusieurs rues silencieuses du quartier juif, nous arrivâmes devant la maison du futur époux, maison

de chétive apparence, mais dont l'intérieur ressemblait à un palais. Nous étions dans une grande salle tenue avec une remarquable propreté; un beau lustre était suspendu au plafond; des divans écarlates, occupés par plus de deux cents juifs, régnaient autour de l'appartement. Tous ces israélites répétaient, en branlant la tête, dans la langue même de David, les chants qui retentissaient autrefois sur le mont Moriah (1).

« Heureux vous qui craignez le Seigneur et qui marchez dans ses voies! Vous vivrez du travail de vos mains, vous goûterez le bonheur! Votre femme, sous le toit de votre maison, sera comme une vigne féconde; vos enfants, comme de jeunes oliviers, orneront vos festins. Ainsi sera béni l'homme qui craint le Seigneur. Que Jéhovah, des hauteurs de Sion, répande sur vous ses biens, et qu'il vous montre encore la prospérité de Jérusalem. Puissiez-vous voir les enfants de vos enfants et la paix dans Israël. »

Pendant que ces paroles sacrées se faisaient entendre, un beau vieillard à barbe blanche entra dans la salle. Un prêtre du temple de Salomon, lorsque l'antique Sion était dans sa gloire, ne devait inspirer ni plus de respect ni plus de vénération que la belle figure de ce vieillard : c'était un rabbin. Tous les assistants courbèrent respectueusement leur front devant lui. Comment vous peindre cette bonté si douce, si digne, qui rayonnait sur le visage du vieillard, lorsque sa tête noblement inclinée répondait au salut de tous! Il alla s'asseoir au coin d'un divan, place d'honneur en Orient, et tout le monde vint lui baiser la main droite. La foule ne tarda pas à sortir de la salle avec le rabbin pour se diriger vers la maison de la fiancée. Le jeune homme était au milieu du cortége, et deux vieillards le conduisaient par la main. Les chants des psaumes ne discontinuèrent pas dans la rue; ils se prolongèrent jusque dans la demeure de la jeune fille. Nous vîmes là un appartement destiné aux femmes et un autre destiné aux hommes. La fiancée, couverte de la tête aux pieds d'un long voile blanc brodé d'or, était assise sur une estrade élevée, ayant autour d'elle un cercle de femmes âgées et de jeunes filles. A côté on voyait sur une table un vase en argent,

(1) Montagne sur laquelle fut bâti le temple de Salomon.

où chacun venait déposer son offrande. Le jeune homme promena à son tour un bassin en argent dans le cercle des femmes et toutes lui donnèrent une pièce de monnaie. Voilà à quoi se bornent les cérémonies du premier jour. Le lendemain, la maison de la fiancée était remplie de monde. Le jeune homme, accompagné de deux vieillards, entra dans l'appartement de sa fiancée, toujours voilée, et lui mit au doigt l'anneau conjugal en prononçant à haute voix ces paroles : « Sois-moi sacrée par cette bague, selon la loi de Moïse et d'Israël ! » On présenta alors un verre rempli de vin au rabbin, qui, après avoir bu ce qu'il contenait, le brisa sur un plat en argent Cette action est prescrite afin de tempérer un peu la joie par un léger accident, car depuis la ruine de Jérusalem, les juifs ne croient pas pouvoir goûter des plaisirs sans mélange. Selon quelques-uns, on brise ce verre pour mêler l'idée de la mort à celle du mariage, et pour donner une idée de la fragilité des jours de l'homme (1). Quand le verre fut brisé, cent voix firent retentir la salle de pieux cantiques.

« Soyez béni, Seigneur notre Dieu, roi du monde, qui avez créé toute chose ! Soyez béni, Seigneur notre Dieu, créateur de l'homme; vous avez créé l'homme à votre image, et vous lui avez préparé une compagne pour toujours !

« Soyez béni, Seigneur notre Dieu, qui réjouissez Sion dans la multitude de ses enfants. Celle qui était stérile se réjouira en rassemblant ses enfants sur son sein avec joie !

« Soyez béni, Seigneur notre Dieu, qui répandez le plaisir sur l'époux et l'épouse, et qui avez créé pour eux la joie, les chants, l'allégresse, les tressaillements, l'amour, l'amitié, la paix, la tendresse conjugale ! Comblez de bonheur ces deux époux comme vous en avez comblé l'homme et la femme dans le jardin d'Éden ! Faites au plus tôt, Seigneur, que l'on entende dans les villes de Juda et sur les places de Jérusalem les chants de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, la voix de l'amour mutuel des époux et la voix des enfants qui chantent ! Soyez béni, Seigneur notre Dieu, qui comblez de joie l'époux et l'épouse (2) ! »

(1) Buxtorf, *Synag. selden. uxor hebr.*
(2) Talmud. Vid. Selden, Uxor., liv. XI, chap. XII.

Des musiciens grecs, armés de violons, de tympanons, de flûtes, de petites guitares, mêlèrent aux chants du roi prophète un air que vous ne devineriez jamais... c'était l'air de la *Parisienne!* Qui aurait pu s'attendre à trouver dans un mariage israélite en Orient, au milieu des hymnes touchants inspirés par la muse de Siloë, l'air des trois journées!

La troisième et dernière cérémonie fut la plus courte. La fiancée, suivie de plusieurs femmes, se rendit dans la maison du jeune homme. Les deux fiancés se placèrent à côté l'un de l'autre, le rabbin étendit sur eux un grand voile blanc et lut à haute voix le contrat de mariage. Ensuite la jeune fille, soutenue par deux femmes, entra à petits pas dans la chambre nuptiale. Là les deux matrones coupent les cheveux de la timide vierge ou bien les tressent de telle manière qu'ils ne puissent plus être vus de personne; car, après son mariage, la femme juive, en Orient, ne doit pas montrer ses cheveux à un étranger. Vous savez que, selon l'usage de la plupart des nations d'Orient, un jeune homme et une jeune fille se marient sans s'être jamais vus; cette coutume est aussi celle des juifs.

Avant de commencer le récit de mon voyage à la plaine du Méandre, je voudrais que vous connussiez Moïse, qui nous a conduits dans la maison où les cérémonies du mariage ont eu lieu. Cet enfant de Jacob est toujours là, guettant les voyageurs qui arrivent; il aborde de préférence ceux qui paraissent avoir beaucoup d'argent à dépenser. Il se présente à eux le plus poliment du monde pour les accompagner dans la ville, et leur en montrer les curiosités. Moïse a l'avantage de pouvoir offrir ses services aux voyageurs de toutes les nations, car il trouve le moyen de se faire entendre dans presque toutes les langues vivantes. Le cicérone des bords du Mélès n'ignore pas que le voyageur d'Occident cherche dans les pays d'Asie les monuments, les reliques du passé, et il ne manque pas de lui proposer d'aller visiter ce qui reste des temps anciens sur le mont Pagus. Mais il y a quelque chose qui le préoccupe bien autrement dans ses conversations avec les voyageurs : c'est d'être leur guide dans les bazars, et de présider à leurs emplètes. Moïse connaît le prix de tout; il connaît bien, vous dit-il, les habitudes des bazars, et ne souffrira jamais qu'on trompe un étranger! L'envie, comme vous pouvez le penser, n'a pas toujours épargné un pa-

reil personnage ; on l'accuse parfois d'oublier les intérêts du voyageur avec les marchands, et de faire de meilleures affaires dans les bazars que dans les ruines d'Orient. Si vous voyiez Moïse, vous ne le prendriez pas, j'en suis sûr, pour un commissionnaire, et encore moins pour un domestique. Avec son chapeau sans bord entouré d'un fichu bleu, avec sa longue robe brune serrée d'une ceinture noire, ses bottines rouges et sa barbe soigneusement peignée, vous croiriez voir un jeune rabbin. Un dernier trait achèvera de vous faire connaître le cicerone israélite : il savait que nous cherchions un drogman pour notre voyage au pays d'Anatolie; il nous offrit ses services pour cette course. Moïse nous demandait cent francs par mois avec la condition qu'il se reposerait le samedi; il nous fit observer que si nous l'occupions ce jour-là il lui faudrait cinquante francs de plus. « Ces messieurs pensent bien, nous dit-il, qu'un péché comme celui de la violation du sabbat doit être payé ! » Voilà comment Moïse entendait les scrupules religieux; par là vous pouvez juger du reste. Quelque précieux que fût l'israélite par l'universalité de ses connaissances, nous jugeâmes à propos de ne pas l'emmener avec nous. L'interprète qui nous accompagne est un jeune homme de Trieste appelé Joseph.

Le 12 janvier, à onze heures du matin, nous sommes sortis de Smyrne par le pont des Caravanes. Nous avons pris des chevaux de louage que nous garderons pendant les vingt ou trente jours que durera notre course.

Après avoir laissé à notre droite le mont Pagus couronné des débris de sa vieille citadelle, nous n'avons pas tardé à voir *Kara-Bounar* (bains de Diane) et ses riants jardins. Le pays qu'on parcourt depuis Smyrne jusqu'à Nyphi est fertile et varié. De vastes plantations d'oliviers s'étendent à travers la plaine, et des forêts de cyprès s'élèvent dans des cimetières abandonnés. Vous voyez à gauche la chaîne du Sypile, à droite celle du Tmolus dont le flanc, couvert de pins et d'autres arbres, offre des points de vue charmants. Des tentes de *yourouks*, dressées au pied de cette montagne, complétaient de beaux paysages tout nouveaux pour moi. Ces yourouks sont des musulmans de la secte d'Ali; ils sortirent de la Perse vers le commencement du IXe siècle. Ce peuple nomade ne vit que du produit de ses troupeaux; il ne compte guère plus de six cents familles répan-

dues dans les *sandjaks* (provinces) d'Aïdin et de Kateyeh. Les Yourouks ne payent qu'un léger tribut aux pachas de ces contrées qui leur abandonnent des terres incultes où ils font paître leurs bestiaux.

Sept heures de marche séparent Smyrne de Nyphi, bourg composé de trois cents familles moitié grecques, moitié musulmanes. Ce village est agréablement situé au bas d'une forteresse en ruines. Dans les jardins de Nyphi s'élève une vieille tour qui fut, selon la tradition, la demeure d'un seigneur grec. « Ce seigneur, me disait un habitant du village, avait une fille fort belle promise en mariage à un jeune prince de Philadelphie ; le jeune homme, étant venu visiter sa fiancée, la trouva morte. » Nyphi veut dire *fiancée* en grec moderne, et ce nom est resté au village et à la tour. La végétation est belle et vigoureuse aux environs de Nyphi. Des noyers et d'autres arbres fruitiers y sont en grand nombre.

Nous nous remîmes en route le 13 au lever du soleil, en nous dirigeant au nord-est. A une heure de distance, nous laissâmes à notre droite un pont de cinq arches jeté sur une rivière qui porte le nom du village que nous venions de quitter. Nous arrivâmes à Kassaba au bout de huit heures de chemin, en passant à travers une vaste plaine où ne croissent que des tamarins et de hautes brousailles.

On nous avait dit à Nyphi que la peste faisait de grands ravages à Kassaba, et la vue de plusieurs buttes de terres fraîchement remuées semblait nous confirmer cette fâcheuse nouvelle. Mais nous apprîmes bientôt que ces traces récentes n'étaient pas l'ouvrage de la mort : on célébrait alors le Baïram. Pendant cette fête, les musulmans déposent des branches d'arbres sur les tombes, et remuent la terre, comme pour la rendre plus légère à ceux qu'elle couvre. Il y a dans cette coutume quelque chose d'infiniment touchant ; c'est ainsi que le pieux Osmanli associe aux joies du Baïram ceux qu'il a autrefois aimés sur la terre. Cette année le Baïram a commencé à Kassaba par un malheur : un homme jeune était allé, dès la pointe du jour, visiter la sépulture de sa femme, morte depuis une semaine. Pendant qu'il ornait de fleurs son tombeau, un tremblement le saisit soudain dans tous ses membres, et il mourut sur la tombe de celle dont il était venu honorer le souvenir !

Kassaba compte cinq mille habitants, mille Grecs, cinquante Arméniens et le reste Turcs. Les deux nations chrétiennes ont une église; les Turcs ont huit mosquées. La principale industrie de cette bourgade est le cotou, qu'on transporte à Smyrne à dos de chameaux. Les melons de Kassaba méritent la réputation qu'ils ont dans toute l'Anatolie.

Kassaba ne dépend d'aucun pachalik; le produit des impôts est réservé aux odalisques du Grand Seigneur. Il y a toujours eu dans l'empire ottoman de petites cités dont les revenus étaient particulièrement affectés aux femmes du sultan. Kassaba est affermé à un *mousselin*, qui paye tous les ans au sérail une somme convenue; puis le mousselin s'arrange de son mieux pour retrouver, et au delà, l'argent qu'il envoie à Stamboul. J'ai tâché de savoir quelle était la somme que le gouverneur actuel donnait aux épouses de Mahmoud, mais je n'ai rien su de positif; cela est, je crois, un secret entre le mousselin et le sérail.

La distance de Kassaba à Sardes est de quatre lieues. La route va du nord au sud. A trois heures de Kassaba, on rencontre deux villages turcs, l'un appelé Devrent, l'autre Orgarleh. La route passe au milieu d'une plaine inculte. Nous voyions de temps à autre de longues files de chameaux qui portaient des balles de coton à Smyrne. A la tête de la caravane est un Turc monté sur un petit âne; le musulman promène avec insouciance ses doigts sur les cordes d'une mandoline. La caravane ne fait pas le moindre bruit en marchant; il y a là cependant plus de quatre cents chameaux à la queue l'un de l'autre, et vous n'entendez que les sons monotones de la mandoline du chamelier.

« *Sart! Sart!* (1) » a crié notre *sarudji* (guide), en nous montrant une esplanade couverte de gazon, où nous voyions de grands pans de mur et de colonnes debout ou renversées : c'était là le tombeau de Sardes; quelques tentes de Yourouks ont remplacé les palais et les temples de la capitale de l'empire Lydien. Comme Sart est sur la route de Philadelphie, on y trouve une méchante taverne tenue par un vieux Grec déguenillé; c'est là que nous passâmes la nuit du 15 janvier. A côté de la taverne

(1) *Sart* est le nom que les Turcs donnent à Sardes.

est un moulin à farine que fait tourner le Pactole, dont les flots ne roulent plus de paillettes d'or. Le Pactole est une rivière peu considérable qui se jette dans l'Hermus à deux heures au nord-est de la ville ruinée.

Une demi-heure nous suffit pour visiter les restes de la cité de Crésus. Derrière le moulin sont les débris d'une église qui fut dédiée à la sainte Vierge. Cette église a été construite avec des colonnes, des chapiteaux qui ont probablement appartenu au temple de Cybèle, si célèbre à Sardes dans les temps païens. Au nord-est du moulin apparaissent les ruines d'une autre église consacrée à saint Jean. De fortes murailles de briques se montrent au milieu de l'emplacement de la ville ; ce sont là, dit-on, les restes de la *Gerusia* ou palais de Crésus. L'édifice devait être très-grand, car ses fondations s'étendent au loin. Cette demeure de roi sert maintenant de bergerie aux vaches. La citadelle est située au sud de ces débris ; c'est une montagne entièrement à pic, entourée d'une triple muraille, qui semble braver le temps par sa solidité. J'ai vu, au sommet de la montagne, la vedette bâtie par les Perses ; mais j'y ai cherché vainement le temple de Jupiter olympien, qu'Alexandre y fit élever après que Sardes lui eut ouvert ses portes. Les plus intéressantes ruines de l'antique cité sont à trois quarts d'heure au sud-ouest du moulin, dans un vallon pittoresque, au fond duquel coule une rivière qui descend du mont Tmolus. Ces ruines sont celles des temples de Cybèle ; deux grandes colonnes ioniques sont encore debout ; autour de ces colonnes gisent des tronçons, des fûts, des entablements, des corniches, des chapiteaux énormes et d'un admirable travail ; l'architecture grecque n'a peut-être rien enfanté de plus parfait.

Je ne répéterai point ce que les livres anciens nous apprennent sur l'histoire de Sardes ; ce serait étaler ici une érudition de collége ; mais un fait me revient à la mémoire : ce sont les curieuses découvertes d'Alexandre dans les archives de la métropole lydienne. Le fils de Philippe trouva des papiers qui lui révélèrent les libéralités faites par les satrapes dans le but d'engager les Grecs à faire la guerre aux Macédoniens. Des lettres de Démosthènes, conservées dans ces papiers, lui apprirent que le grand orateur d'Athènes n'avait pas toujours repoussé pour son compte les trésors de l'Asie.

S'il était besoin de prouver encore le néant des grandeurs humaines, on aurait de beaux discours à faire en contemplant l'état présent de Sardes. Cette ville où venaient aboutir les trésors de dix nations, cette ville où le roi Crésus déifiait la richesse et attendait tout d'elle : plaisir, bonheur, consolation, espérance ; cette ville, enfin, que Florus appelait la *seconde Rome,* n'est maintenant qu'une pauvre et muette solitude. Plus de commerce, plus de culture, plus d'or sur les rives du Pactole; la tente du misérable Yourouk est tout ce que nous trouvons dans ce pays où tant de splendeurs ont passé !

II.

Onze heures de marche conduisent de Sardes à *Ala-Scher* (ville bigarrée), et non *Allah-Scher* (cité de Dieu), comme l'appellent presque tous les voyageurs. En quittant Sardes, on se dirige à l'orient au milieu d'une plaine parsemée de tentes de Turcomans. Cette plaine est bordée au midi par la longue chaîne du Tmolus, au nord par des montagnes qui portent le nom de Bellendjé-Dagh. A deux heures de distance de Sardes sont deux villages musulmans qu'on nomme Séleïlli et Koulah. Nous passâmes la nuit du 15 janvier dans un taudis enfumé situé sur la route à sept lieues d'Ala-Scher. Un vieux Turc à mine insouciante nous reçut dans cette cabane. Notre hôte, Mahomed, ne pensant pas que la langue des Osmanlis nous était inconnue, nous adressait directement la parole ; grande fut sa surprise lorsqu'il sut que nous ne pouvions parler le turc! Mohamed n'avait pas imaginé encore qu'il y eût dans le monde d'autres langues que la sienne. Aussi ne pouvait-il revenir de son étonnement, et il n'ouvrait plus la bouche devant nous que pour dire, en portant ses mains sur sa tête : *Masch-Allah! Masch-Allah!* (merveille de Dieu! merveille de Dieu) !

Ala-Scher, l'ancienne Philadelphie, est bâtie au pied du mont Tmolus, appelé par les Turcs Kestenous-Dagh (blanche montagne), à cause de la neige qui en couronne éternellement le sommet. Philadelphie est environnée de fortes murailles démantelées sur plusieurs points par les tremblements de terre. La ville moderne, qui est fort pauvre et fort sale, n'occupe pas

tout l'espace enfermé par les remparts. Ala-Scher a peu d'arbres fruitiers. Les principaux revenus de la cité sont les grains, le coton et le tabac. La cité compte douze mille Turcs et trois mille Grecs. Les musulmans ont huit mosquées et les chrétiens deux églises. Vous ne sauriez croire avec quel empressement mêlé d'orgueil et de compassion, les chrétiens de Philadelphie nous montrèrent, dans l'enceinte des remparts, une vieille église conservant encore de grandes et fortes murailles en pierres de taille. Sur une de ces murailles on aperçoit l'image de saint Jean l'évangéliste. La communion chrétienne de Philadelphie est comptée, dans l'Apocalypse, au nombre des sept églises d'Orient. Les chrétiens de cette ville n'ignorent pas que, sous la dénomination du mot *église*, l'apôtre inspiré de Patmos ne s'adresse qu'aux cœurs des fidèles ; mais, néanmoins, ce temple, dont les murs sont restés debout à la suite des invasions musulmanes, apparaît comme un véritable témoin de Philadelphie chrétienne.

« Je connais tes œuvres, dit le livre de Jésus-Christ, à l'ange de l'église de Philadelphie ; j'ai ouvert une porte devant toi que personne ne peut fermer, parce que tu as peu de force, et que cependant tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renoncé mon nom. Je te donnerai quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent juifs et ne le sont pas. Je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils reconnaîtront que je t'aime. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi je te garderai de l'heure de la tentation qui doit venir, dans tout l'univers, éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viendrai bientôt : garde ce que tu as, de peur que d'autres ne remportent ta couronne. Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus; et je graverai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu ; et je graverai sur lui mon nouveau nom ! »

Tous les chrétiens de Philadelphie savent ces paroles divines ; les mères les apprennent à leurs enfants lorsqu'ils commencent à parler. Chaque soir, chaque matin, le chrétien d'Ala-Scher prononce ces paroles comme il prononce l'Oraison dominicale, cette sublime prière sortie de la bouche d'un Dieu, et qui est répétée dans tous les coins de la terre où il y a des enfants de

l'Évangile. Les Philadelphiens ont toujours été défenseurs zélés de la foi chrétienne. En 1306, Philadelphie fut la seule cité grecque de l'Asie Mineure qui refusa de recevoir Bayazid ou Bajazet. La manière dont Ala-Scher tomba au pouvoir du fils de Mourad Ier mérite d'être rappelée.

Bayazid, se voyant dans l'impossibilité de se rendre maître de Philadelphie, réclama, pour assurer son projet, le contingent de ses nouveaux alliés, le kral de Servie et l'empereur de Byzance. Manuel somma le commandant grec de Philadelphie de livrer la place et de recevoir un gouverneur et un juge turcs. Le chef de la cité répondit à l'empereur de Constantinople qu'il ne trahirait pas ses concitoyens en rendant Philadelphie à un barbare. Bayazid, transporté de colère, ordonna aux troupes grecques, sous les ordres des empereurs byzantins, ses alliés, de s'emparer elles-mêmes de Philadelphie. Jean Paléologue et Manuel montèrent les premiers à l'assaut de leur propre ville pour la livrer au souverain ottoman. Les chefs de l'armée grecque acceptèrent des mains de Bayazid le prix de leur zèle ou plutôt de leur lâcheté. Le féroce sultan fit massacrer le commandant de Philadelphie et une partie des habitants (1).

A une heure au sud de la colline où s'élevait la citadelle de Philadelphie, est une muraille qui, selon Smith, fut construite par Bayazid avec des ossements humains, après le carnage des habitants d'Ala-Scher. Il suffit de jeter les yeux sur cette construction pour voir la méprise du voyageur anglais. Cette muraille est tout simplement un reste d'aqueduc qui portait à la ville les eaux des sources du mont Tmolus; or la nature de ces eaux est de se pétrifier. Les végétaux qu'elles charriaient sont restés incrustés sur le mur, et présentent parfois la forme d'ossements.

Nous étions logés à Philadelphie, dans la maison d'un jeune prêtre grec. Ayant su que nous allions à Jérusalem, le *papa* s'entretint avec nous du feu sacré qui s'allume *miraculeusement* le samedi saint dans le tombeau de Jésus-Christ. « Les moines du couvent de Saint-Sauveur, nous disait le prêtre grec, ne peuvent souffrir qu'on leur parle de la lumière miraculeuse;

(1) M. de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

ils s'efforcent de détruire cette croyance parmi les Grecs. — Les chrétiens doivent s'entre-aider les uns les autres, continuait le papa. Or, dans cette affaire, les pères latins manquent de charité; car ils n'ignorent pas que les monastères grecs de la cité du Christ n'ont d'autres ressources que la sainte lumière. » A côté de ces paroles, je vous citerai un fait qui vous donnera une meilleure idée du papa d'Ala-Scher. Les biblistes anglais, dont vous avez eu occasion de parler, vinrent dernièrement à Philadelphie; ils proposèrent 10,000 piastres (environ 5,000 francs) aux prêtres grecs, s'ils voulaient ne pas prévenir contre eux les chrétiens de la cité. Les 10,000 piastres ne furent pas acceptées, et les propagateurs du protestantisme ne firent aucun prosélyte à Philadelphie.

Le 17 janvier, au moment où nous allions partir d'Ala-Scher, trois papas vinrent nous donner la bénédiction. Ils se placèrent en face de nous, tenant d'une main un cierge allumé, de l'autre un livre dans lequel ils lisaient tout haut des prières. Ces oraisons, adressées au ciel pour nous, ne laissèrent pas que de nous toucher, et nous en remerciâmes les papas. Les prêtres grecs attendaient de nous quelque chose de mieux que des remercîments. Quel fut leur désappointement lorsqu'ils nous virent monter à cheval sans délier nos bourses! L'un de ces bons pères, ne pouvant se résoudre à nous voir partir sans recevoir un *bakschis*, finit par le demander à Joseph. Nous eûmes pitié de ces saintes gens, et nous chargeâmes notre drogman de leur donner le prix de leurs oraisons.

Dans une lettre du troisième volume de la *Correspondance d'Orient*, vous avez indiqué la route que suivit Frédéric Barberousse, depuis Gallipoli jusqu'aux rives du Selefk, où l'empereur perdit la vie. En allant de Sardes à Laodicée, nous avons marché sur les traces de l'armée allemande; comme elle, nous avons cheminé dans cette immense plaine bornée au midi par le Tmolus et le Cadmus, au nord par la chaîne de Bellendjé-Dagh et les monts Messogis. Au bout de deux heures de marche, depuis Philadelphie, nous sommes arrivés à l'extrémité orientale de la plaine où se trouve la jonction de la chaîne du Tmolus avec celle de Bellendjé-Dagh. Là commencent les monts Messogis. Ces montagnes offrent d'abord un vallon étroit, tortueux, au fond duquel serpente un courant d'eau limpide,

ombragé par des peupliers et des platanes. Après avoir passé le village de Devrent, situé au penchant occidental d'une des collines qui forment ce vallon, on marche pendant trois heures à travers une forêt de chênes nains, de sapins et de melèzes. Nous laissâmes derrière nous ces montagnes où passèrent, en 1190, les croisés germains, et nous arrivâmes à Tripolis, ville située à neuf lieues de Philadelphie.

Rien de considérable n'est resté de l'antique Tripolis du Méandre : un théâtre dont les gradins ont disparu, des pierres de taille dispersées, des traces de remparts, des colonnes renversées sur un vaste plateau sans arbres, sans eau et sans verdure, voilà tout ce qui se présente à l'œil du voyageur. Une grande colline noirâtre, surmontée d'une énorme tour, seul reste d'une vieille citadelle, domine le plateau où s'élevait jadis la ville de Tripolis.

Strabon, qui a donné des détails sur toutes les cités antiques de la plaine du Méandre, ne parle point de Tripolis. Le silence du père de la géographie à cet égard, prouverait peut-être que Tripolis n'existait pas de son temps. Nous trouvons le nom de Tripolis dans les livres religieux. Ce fut dans cette ville que saint Barthélemy prêcha l'Évangile, et que saint Philippe souffrit le martyre pour la défense de la foi chrétienne. En 1306, Tripolis tomba au pouvoir des Turcs par un stratagème : les soldats de Kermian s'introduisirent dans la cité, déguisés en marchands; ils cachèrent leurs armes dans des sacs de blé et dans des ballots d'étoffes.

Au nord-est de l'emplacement de Tripolis, est une vallée formée par le versant oriental de la colline où fut bâtie la citadelle de Tripolis, et une autre colline isolée au milieu de la plaine. Le Méandre, dont les bords sont en cet endroit couverts de saules et de roseaux, débouche dans la plaine par cette vallée. Je ne doute pas que ce ne soit là ce *vallon charmant rempli de myrtes, de figuiers et de cadamones,* dont parle le chroniqueur Amsbert. Les croisés allemands, conduits par Frédéric Barberousse, campèrent dans ce vallon avant de passer sur la rive gauche du Méandre; ils traversèrent ensuite le Lycus, qui se jette dans le Méandre au nord de Tripolis, et, se dirigeant à l'est, les pèlerins d'Allemagne arrivèrent à Laodicée au bout de deux heures de marche.

Je ne sais dans quel livre Chandler a pu découvrir que Frédéric Barberousse, touché du bon accueil des Laodiciens, se mit à genoux devant les portes de la ville, et pria pour la prospérité de ses habitants. L'Empereur fut bien reçu à Laodicée ; mais, en lisant toutes les chroniques relatives à l'expédition de Frédéric, nous n'avons pas trouvé le trait mentionné par le voyageur anglais.

Après une nuit passée dans le village de Kassienidjeh, situé à une heure à l'ouest de Tripolis, nous reprîmes notre route vers l'orient. Le trajet de Kassienidjeh à Dégnisleh est de cinq heures. On traverse le Méandre sur un pont de bois mal assuré, non loin du bourg de Sarraï-Keui, et on arrive à Dégnisleh en cheminant dans une plaine fertile, mais dépouillée de culture.

Dégnisleh ne remonte pas aux temps antiques; son origine est musulmane. Il y a cent ans environ qu'une cité de ce nom s'élevait à une lieue à l'ouest de la ville actuelle. L'ancienne Dégnisleh fut détruite par un tremblement de terre, et sa population, composée de treize mille habitants, périt presque entière. Le peu de Turcs qui échappèrent à la mort, vinrent s'établir au milieu des riches campagnes où nous voyons aujourd'hui Dégnisleh. Cette ville compte quinze mille musulmans, trois mille Grecs et deux mille Arméniens. En 1765, Chandler n'avait trouvé que quelques cabanes à Dégnisleh. Le prodigieux accroissement de cette cité ne surprend pas, lorsqu'on a devant les yeux les belles campagnes parmi lesquelles elle est bâtie. Dégnisleh est une des plus agréables et des plus riches villes de l'Anatolie : les grains, le coton, les fruits de toute espèce y abondent ; aussi les Turcs ont appelé Dégnisleh le Damas de l'Asie Mineure : *El-Cham Anadoli*. Mais, dans cet Éden, il y a une nation qui gémit : c'est la nation grecque. Les *rayas* de Dégnisleh sont sans cesse en butte aux insultes, aux vexations des Turcs. Le pauvre Grec ne marche qu'en tremblant à côté du fier musulman, qui ne le regarde que comme un vil esclave.

Nous sommes logés dans la maison d'un *papa*. Ce soir, une foule de Grecs sont venus mystérieusement vers nous pour demander si nous n'avions pas vu une armée russe campée dans la plaine de Philadelphie. Ces pauvres *rayas* cherchent des consolations en fabriquant des nouvelles de toute nature. Ils nous disaient aussi qu'un de leurs amis, arrivé de Smyrne depuis

peu de jours, leur avait appris que les troupes de l'empereur Nicolas étaient sur le point de s'emparer de Constantinople.

III.

Nous avons employé deux jours pour visiter les ruines de Laodicée et d'Hiérapolis. Les importants débris de ces cités célèbres n'ont pas encore été décrits d'une manière complète, et je ne vous épargnerai point les détails dans mon récit.

Laodicée, appelée par les Turcs *Eski-Hissar* (vieux château), est située à une heure au nord de Dégnisleh, sur un vaste plateau détaché des monts Messogis. Les premières ruines qui frappent le regard en arrivant à Eski-Hissar sont celles d'un stade de cent pieds de longueur sur cinquante de largeur. Ce stade conserve encore vingt-deux rangs de siéges en marbre blanc. A l'extrémité occidentale du monument est une arcade de marbre, par où les gladiateurs entraient dans l'arène. Cette arcade porte une inscription grecque, qui apprend que le stade fut commencé sous le consulat d'Auguste-Vespasien, fils de l'empereur de ce nom, et achevé par Trajan, dans la quatre-vingt-deuxième année de l'ère chrétienne. A l'ouest du stade se montre un théâtre de vingt-cinq rangs de siéges. Les portes d'entrée sont renversées; des colonnes cannelées, des chapiteaux, des entablements, des corniches d'un beau travail, gisent sur le sol où s'élevaient les portes. Un théâtre beaucoup plus grand, et faisant face à la plaine où coule le Méandre, se présente au nord-est. Ce théâtre compte cinquante gradins en marbre. Ce monument a quatre cents pas de circonférence. Je puis bien ici compter les gradins, et vous dire la forme de ce théâtre; mais comment vous donner une idée de son imposante majesté? comment vous mettre sous les yeux cette enceinte immense, tristement encombrée de débris d'architecture? Ce qu'on éprouve en présence de ce magnifique théâtre, c'est une grande admiration pour l'antique génie qui l'éleva, et une impression pleine de tristesse à la vue de la solitude du monument. On voudrait lui rendre ses jours de fêtes; on voudrait voir encore dans cette enceinte la multitude applaudissant les chefs-d'œuvres dramatiques de la Grèce.

Entre le premier et le second théâtre sont de grandes colonnes brisées, des chapiteaux corinthiens du style le plus pur. Nous marchons sur l'emplacement de Laodicée, et nous rencontrons des murailles en marbre formant des carrés parfaits. Sont-ce là des restes de temples, de palais? Il me serait impossible de vous rien expliquer là-dessus. Si j'entreprenais de vous décrire tous les vestiges de la cité d'Antiochus, je tomberais dans une confusion inévitable. Je dois me borner à mentionner les ruines qui, dans leur état présent, conservent encore la forme du monument auquel elles ont appartenu. Ainsi, je n'oublierai pas les restes considérables d'un gymnase qui s'élève au milieu de la cité. Plus loin est un troisième théâtre, où apparaissent de larges gradins de marbre. A l'est du gymnase, à cent pas de distance, on trouve une statue de femme de forme colossale, couchée à terre à côté d'un énorme piédestal, sur lequel elle était placée. La tête et les bras manquent à cette statue; le buste, les jambes et les draperies sont remarquablement travaillés.

Les ruines de Laodicée couvrent une montagne basse d'environ une lieue de tour. Le sol est caverneux en plusieurs endroits. Il n'est pas douteux que cette terre ne cache de grandes ruines. Le bouleversement de cette montagne est l'œuvre des tremblements de terre qui, plus que les révolutions humaines, ont englouti les beaux monuments de Laodicée. Cette ville, vous le savez, fut choisie par les empereurs de Rome, pour la capitale de leur province de l'Asie Mineure. Plusieurs édifices, dignes de la grandeur des Césars, s'élevaient sur cette montagne désolée où nous ne voyons plus que des pierres sans nom. Laodicée était belle et riche du temps des dominateurs romains; la ville retirait des revenus immenses de la vente de ses moutons, qui étaient renommés pour la finesse de leur laine. Ces troupeaux de moutons ne paissent plus dans les champs solitaires de Laodicée; la race de ces animaux s'est même perdue. Nous ne voyons autour de nous que l'image de la dévastation. La végétation, qui répand quelquefois un peu de vie parmi les vieux débris, ne se montre nulle part sur le tombeau de Laodicée; le Lycus coule encore au pied de ses remparts comme au temps de sa gloire, voilà tout.

Suivez-moi maintenant à Hiérapolis, la ville sainte que les

Turcs nomment Pambou-Kaleh (le château de coton) à cause de l'éclatante blancheur de son rocher. En partant de Laodicée on chemine pendant une demi-heure dans un étroit vallon arrosé par le Lycus. Laissant ensuite cette rivière à gauche, on prend la route au nord à travers une plaine inculte et marécageuse. Plus nous avancions, plus la colline d'Hiérapolis paraissait resplendissante; les rayons du soleil l'inondaient de lumières; cette colline gigantesque qui a la forme d'un amphithéâtre, ressemble, à un quart d'heure de distance, à une immense cascade qui se serait glacée tout à coup et dont les eaux auraient été converties en pierre. Nous traversâmes le Méandre sur un pont de bois chancelant, et nous parvînmes, au bout de deux heures de marche, sur le plateau de Pambou-Kaleh en passant par un sentier rocheux, bordé de sarcophages en marbre ornés de festons et de têtes de béliers.

Les eaux minérales de Pambou-Kaleh occuperont la première place dans cette description des ruines de la cité sacrée. Hiérapolis fut consacrée à Apollon et à Esculape, à cause de la vertu de ses eaux. Aujourd'hui encore elles ont une grande réputation pour la guérison des douleurs rhumatismales, et surtout pour les maladies de la peau. « On ne mourrait jamais, disent les Turcs de cette contrée, si on prenait tous les huit jours un bain dans les eaux de Pambou-Kaleh. » Ces eaux, qui ont aussi la propriété de donner à la laine une couleur pourpre, sont chaudes à un degré modéré; elles ont un goût sulfureux. Leurs sources jaillissent du centre de la ville; elles remplissent d'abord un bassin de trente pas de circonférence, au fond duquel se dessinent deux grandes colonnes de granit et des chapiteaux corinthiens. Une infinité de petits ruisseaux s'échappent du bassin et sillonnent en tous sens l'emplacement de la cité. Rien de plus curieux, de plus extraordinaire qde les traces des eaux à travers la ville. Ces eaux se congèlent, elles forment des rigoles d'une seule pierre jaune et blanche, et très-dure. Tous les ruisseaux, après mille et mille détours, se réunissent sur la surface de la grande colline dont les yeux peuvent à peine supporter l'éblouissante blancheur. Là on voit un grand nombre de réservoirs qui sont l'ouvrage des eaux. On dirait que ces réservoirs ont été faits exprès pour s'y baigner. Les eaux sortent en bouillonnant des réservoirs, et se précipitent avec fracas au

bas de la colline comme dans un effrayant abîme; puis elles vont se perdre dans la plaine que le Méandre arrose. Strabon, Pausanias, Vitruve, Ulpian, ont parlé de la pétrification des eaux d'Hiérapolis, mais ces auteurs anciens ne nous apprennent rien de particulier là-dessus; ils finissent tous par dire que ces eaux formaient des murs qui servaient à clore les jardins de la ville sacrée.

Quelques voyageurs, Chandler, entre autres, ont cru que Quintus de Smyrne, dans son dixième livre de *la Guerre de Troie*, avait placé à Hiérapolis l'antre sacré des nymphes où Diane descendit autrefois du ciel pour contempler le bel Endymion endormi auprès de ses génisses. On a pensé que le poëte d'Ionie avait voulu parler de la montagne d'Hiérapolis, quand il dit « que, de loin, on croit voir couler un lait frais sur le lieu où Diane se reposa à côté du jeune pâtre; qu'à une distance moindre, on dirait que c'est une eau limpide; qu'à mesure qu'on approche, cette eau s'épaissit, et que lorsqu'on arrive tout près, on est surpris de ne plus trouver qu'un simple canal creusé dans le roc. » Il y a bien dans ces paroles quelques images qu'on pourrait appliquer à la montagne de Pambou-Kaleh, mais il me semble que l'imagination de Quintus se serait mise en plus grands frais de description, si elle avait voulu décrire le rocher d'Hiérapolis. Du reste, je vous rappellerai ici que Strabon indique la grotte d'Endymion au delà de la rivière *Latmosen Carie*.

J'ai cherché vainement à Hiérapolis la sombre caverne appelée *Plutonium* ou Porte de l'Enfer par les anciens. Le géographe d'Amasie place cette caverne sur une colline basse dominée par la haute moutagne de Messogis, au pied de laquelle s'élevait la ville sacrée. « Le Plutonium, dit Strabon, est entouré d'une balustrade en pierre de cinquante pieds de circuit. » J'ai vu cette balustrade, mais je n'y ai pu reconnaître l'entrée du Tartare. Strabon avait vu lui-même l'enceinte de la balustrade remplie d'une fumée épaisse et infecte. Tous les animaux qui approchaient leur tête de cette enceinte mouraient sur-le-champ. Les galles seuls, ou prêtres de Cybèle, bravaient les miasmes délétères qui s'exhalaient de ce lieu terrible. Strabon explique en peu de mots le miracle que le peuple d'Hiérapolis attribuait aux galles. Chandler, après des recherches inutiles

sur le Plutonium, apprit, par un Turc, qu'une grotte fatale aux brebis et aux chèvres existait à Pambou-Kaleh. Le musulman ajoutait que cette grotte était la demeure d'un génie infernal.

J'arrive aux ruines de Pambou-Kaleh. Ces ruines s'offrent tout à coup à la vue, et forment un surprenant spectacle. Voyez, au nord, cet arc de triomphe d'une architecture dégénérée, mais parfaitement conservé. De là part une longue colonnade qui vient aboutir à une grande et magnifique église construite en pierres de taille. Plus loin apparaît le Gymnase, ses murs sont d'une épaisseur énorme. On y reconnaît encore trois immenses galeries; les pierres de leurs voûtes sont si bien jointes que les tremblements de terre, qui ont si souvent visité ces lieux, ne les ont point ébranlées. Au nord-ouest, sur le versant méridional de la montagne, est un théâtre qui a trois cents quarante-six pieds de diamètre. Il n'y a pas dans tout l'Orient un théâtre en meilleur état que celui d'Hiérapolis. Cet édifice nous donne une idée de la forme des théâtres grecs. Le monument compte quarante cinq rangs de gradins en beau marbre blanc. Nous voyons trois portes ornées de guirlandes et de festons. Celle du milieu était appelée *grande porte royale*, on nommait *portes des étrangers* celles qui sont à côté de la *grande porte royale*. Aux extrémités des portes latérales sont deux passages voûtés, connus sous le nom de *portes des retours*. Les acteurs arrivaient sur la scène par les trois portes mentionnées ci-dessus, et sortaient par les deux passages voûtés des extrémités. On voit encore sur le rang supérieur des gradins les traces des portiques par où le peuple passait pour venir prendre place sur les siéges. Quoique les trois portes du théâtre d'Hiérapolis aient conservé leur forme primitive, elles ont subi, néanmoins, de déplorables dégradations. La scène présente une terrasse composée de larges blocs de marbre. L'enceinte de l'édifice est encombrée de colonnes de granit, d'entablements, de corniches et de chapiteaux. Parmi ces magnifiques vestiges, confusément entassés, on distingue un fronton de quinze pieds de long sur quatre de large, où sont sculptées des nymphes exécutant des danses voluptueuses. Les têtes manquent à ces nymphes, mais le reste du corps, les draperies, sont dans un état de parfaite conservation. La simplicité pure, le goût exquis

de l'architecture grecque se montrent sur ce grand bas-relief. J'ai trouvé dans l'enceinte du théâtre, sur un énorme bloc de marbre, l'inscription grecque copiée par Chandler. En voici une traduction :

« Salut, ô puissante et superbe Hiérapolis, séjour délicieux de l'immense Asis, le plus digne de la vénération publique à cause du grand nombre de nymphes qui l'habitent et de ses monuments riches et magnifiques ! »

Dans vos pèlerinages aux cités de l'antique Orient, vous avez eu occasion de remarquer que les anciens plaçaient toujours leur théâtre dans des lieux d'où la vue pouvait embrasser une vaste étendue. Il serait impossible d'imaginer une position plus belle que celle du théâtre d'Hiérapolis. Assis sur les gradins, les spectateurs avaient devant eux la plaine arrosée par le Méandre, courant de l'est à l'ouest sur un espace de trente lieues. Ils voyaient, au midi, l'immense chaîne du mont Cadmus avec sa riche végétation et sa blanche couronne d'éternels frimas ; à droite s'étendaient les mille sinuosités du fleuve et les monts Messogis; à gauche, leurs regards pouvaient se reposer sur Laodicée où nous ne distinguons aujourd'hui qu'une montagne basse et parsemée de vieux débris.

Je ne m'arrêterai point à une grande quantité de colonnes répandues sans ordre sur l'emplacement de la cité. Je me contenterai de mentionner quinze piédestaux rangés en file à l'ouest du grand théâtre. Autour de ces piédestaux gisent d'énormes colonnes de forme oblongue et une infinité de chapiteaux corinthiens d'un beau style. Nous pensons que ces éclatants débris ont appartenu au temple de Cybèle dont Hiérapolis se glorifiait.

Je vous ai déjà indiqué bien des ruines de la cité sacrée, et je ne vous ai rien dit encore de la ville des morts. La nécropole d'Hiérapolis se déploie au nord-ouest : vous voyez d'abord des constructions en pierres de taille de quinze pieds carrés sur trente d'élévation. Ces constructions sont surmontées d'un sarcophage en marbre, et présentent deux longues avenues : c'était la principale entrée de la ville. Autour de ces grands tombeaux, et au penchant méridional de la montagne, sont répandus des sarcophages sans nombre portant chacun, en langue grecque, une inscription funéraire. Un de ces cercueils

doit particulièrement fixer son attention. Il est isolé, vers le nord, sur un monticule. Sa longueur est de dix pieds, sa largeur de quatre. Un homme, une femme, un enfant, couchés les uns à côté des autres, sont sculptés sur le couvercle. On maudit cent fois le stupide fanatisme des Turcs qui a mutilé les têtes de ce groupe. Une des faces du sarcophage représente des guerriers à cheval, la lance en main, et se défiant au combat. Ces guerriers ont le casque, le bouclier, la chaussure et la tunique des anciens Grecs. On voudrait savoir le nom du personnage qui fut déposé dans ce cercueil avec sa femme et son enfant. Tous les sarcophages d'Hiérapolis ont une inscription, et celui dont je parle n'a que son admirable sculpture. Avait-on pensé, en élevant ce monument sépulcral, que le ciseau de l'artiste suffirait pour dire à la postérité quel fut ce héros qui mourut peut-être en combattant pour son pays? Rien n'est plus pénible pour le voyageur que de ne point connaître le passé d'une ville dont il foule les débris. Mais les annales d'Hiérapolis comme celles de plusieurs antiques cités de l'Asie Mineure, étaient principalement écrites sur ses monuments, et voilà pourquoi l'histoire de la ville sacrée est maintenant ensevelie avec les ruines de ses édifices. Triste destin d'Hiérapolis! Cette ville, jadis si puissante, n'a pu même garder les cendres de ses morts! Les cupides profanateurs de ce pays ont ouvert les sarcophages, croyant qu'ils cachaient des trésors. Aussi cette nécropole présente-t-elle un spectacle de complète désolation. Quand on promène ses pas à travers ces avenues de sépulcres où règne un lugubre silence, et qu'on arrête ses regards sur le squelette d'Hiérapolis effrayant de nudité, l'imagination est comme frappée de vertige; on croirait à l'anéantissement de tout ce qui respire, à la fin de toutes choses; on croirait que la grande famille humaine est descendue tout entière dans le cercueil, et que déjà les tombeaux s'ouvrent pour rendre les morts à leur dernier juge.

BAPTISTIN POUJOULAT.

POÉSIE.

CASTEL-VECCHIO.

Couché dans son château, sur un lit fastueux,
Un ministre mourant fait ses derniers aveux ;
C'est un simple curé, pasteur sur son domaine,
Qui pardonne aux péchés de la pourpre romaine,
Debout à son chevet, Mazarin et Dubois
Tendent en souriant leur oreille à sa voix ;
Le moribond vers eux par moment se soulève,
Et ces maîtres de l'œil approuvent leur élève.
Cette confession dure depuis trois jours,
Et l'illustre pécheur parle, parle toujours,
Et peut-être, ô mon Dieu ! qu'une nouvelle aurore
Sur ses rideaux pompeux reviendra luire encore,
Avant que ce vieillard n'ait enfin rejeté
Ce qu'il contient de fraude et de perversité.
Habile diplomate, ah ! grand chercheur de ruses,
Tu cherches ta dernière ici, mais tu t'abuses,
Ainsi qu'un vieux renard traqué dans son terrier,
Après ses mille tours. En vain tu veux prier,
En vain poussant au ciel une voix lamentable,
Tu tâches d'éviter la chose inévitable,
La mort qui vient enfin, cette reine, à son tour,
Éternel courtisan, te faire aussi sa cour.

Malesherbes, Bailly, Turgot, ombres heureuses,
Quittez pour un moment les sphères lumineuses,
Approchez-vous aussi de ce triste pécheur,
Contemplez les tourments qui dévorent son cœur,
Car il apprend, cet homme, en sa lente agonie,
Que la vertu vaux mieux que le petit génie
De tous ces charlatans joueurs de gobelets,
Qui fascinent les rois au fond de leurs palais;
Monstres que la Pudeur et la Vérité nue,
Quand leur sœur la Justice enfin sera venue,
Du sein de l'univers qu'ils ont tant abusé
Rejetteront, ainsi qu'un vêtement usé,
Un objet sans valeur, une chose abolie,
Un vase au fond duquel est une ignoble lie
Qu'on pousse dans la rue et que les promeneurs
Foulent d'un pied distrait en regardant ailleurs.

Ailleurs est la justice, ailleurs est la droiture
Et ce qui vient du cœur, de la sainte nature;
Ailleurs est la franchise avec la loyauté.
Regardez donc aussi, mortels, de ce côté,
Depuis que ce flambeau qui nous éclaire, ô monde,
Darde ses traits de feu sur ta surface immonde,
N'as-tu pas essayé de tout? Qu'en penses-tu?
Si pour dernier essai tu tentais la vertu?

LA MISÈRE ET LA PARESSE.

Sur la place publique, aux portes de l'église,
Derrière le Malheur la Paresse est assise:
Ce monstre aux bras croisés est toujours là couché,
A son funeste enfant par le sort attaché.
Le Travail au teint frais, au pied léger, arrive,
Regarde avec dédain cette chose plaintive,
Et passe. Il a raison; mais toi, riche sans cœur,
Riche, tends-lui la main, car ce monstre est ta sœur.

LES TROIS AMOURS.

A Madame Maxime ***.

Thérèse, Juliette, et toi, belle Antigone,
Vous êtes, jeunes sœurs, près du céleste trône
Et du triangle saint, d'où le divin amour,
L'amour supérieur sur vous fondit un jour,
Et, divisant enfin ses adorables flammes,
En trois langues de feu vint embraser vos âmes.
L'Italienne alors à ce charme nouveau
Tomba toute tremblante aux bras de Roméo;
Comme un parfum jaillit de quelque antique vase,
Thérèse s'éleva dans une douce extase;
Et la fille Thébaine en ce moment fatal
Pressa l'aveugle roi sur son cœur virginal.
Ces trois femmes brûlaient de trois divines flammes,
Et toutes trois étaient, lecteur, de saintes femmes;
Car, en modes divers, dans cet illustre jour,
Chacune obéissait à la loi de l'amour;
Et ces trois saints amours aujourd'hui dans votre âme
Par un heureux accord sont réunis, madame.

A Monsieur Sainte-Beuve.

Celle qu'on appelait l'âme de la maison,
Qui veillait avec nous dans la froide saison,
Celle qui dès longtemps était sur cette terre
Pour mon frère et pour moi notre seconde mère,
Celle qui prévenait notre moindre désir,
Et, quand sonnait minuit, nous regardait dormir,
Puis faisait ses cent tours et toujours en haleine,
Quand venait le matin, se reposait à peine.
Se repose à présent et pour toujours, hélas!

Dort du dernier sommeil dans les bras du trépas.
Plus l'âme qui s'éteint était ardente, active,
Plus sa nature était et vigilante et vive,
Et moins on s'accoutume au silence profond
Qui pour l'éternité doit peser sur son front.
Mais l'amour ne meurt pas sous le drap funéraire;
Il se rallume au ciel s'il s'éteint sur la terre.

A Mademoiselle Louise B***.

Notre maison hier était pleine d'enfants.
C'était le jour des prix; joyeux et triomphants,
Dans leur petit jargon ils célébraient la fête,
Et faisaient un tapage à nous casser la tête.
Et moi, je me disais, à leurs ébats bruyants:
Quand donc finirez-vous, implacables enfants?
Ils ont fini; ce soir, par la nouvelle allée,
Comme un essaim d'oiseaux leur troupe est envolée.
Ils sont partis enfin, tout est calme, tout dort,
Plus de jeux, plus de bruit. Mais, hélas! c'est la mort.
Aimons le mouvement; les enfants, c'est la vie;
Aimons leurs jeux, leurs cris et portons-leur envie;
Ils sont meilleurs que nous, leur âge est innocent,
Et dans leur jeune veine il bouillonne du sang;
Ne les attristons pas par des conseils moroses,
Ils verront assez tôt le grand revers des choses.
En attendant ce jour, que garde l'avenir,
Avec eux sans orgueil aimons à rajeunir;
Devant eux est le monde et devant eux la vie,
Qui toujours de devoirs doit être bien remplie,
Car, aux mains des mortels, c'est un vase d'airain
Où le vide souvent pèse plus que le plein.

ANTONI DESCHAMPS.

Critique Littéraire.

OCÉANIDES,

PAR M. AMÉDÉE POMMIER.

M. Pommier est cité par les personnes qui le connaissent pour un homme droit et bon, d'un commerce doux et affectueux, d'une vie simple, courageuse et retirée. La louange ne s'arrête pas là, et, passant aux qualités attenantes de plus près à l'écrivain, elle signale en lui un travailleur infatigable et instruit, un esprit nourri de bonnes études et recommandé déjà par d'utiles et consciencieux travaux. Mais.... C'est justement à ce *mais* que notre tâche à nous commence. Voici donc le mais.

Avez-vous lu *le Livre de Sang*, de M. Amédée Pommier? Avez-vous lu *les Assassins?* Ce n'est pas de cela, grâce au ciel que j'ai à vous parler. Si vous ne les avez pas lus, je vous en félicite. C'est (qui l'eût cru de M. Pommier tel qu'on le dépeint?) une orgie de rimes atroces dont l'épouvantable harmonie imitative n'a pu avoir pour analogue que le hoquet du Génie des charniers, des abattoirs et des guillotines, cuvant au fond des mares de Montfaucon une ivresse puisée dans l'impur nectar qui les remplit. M. Pommier paraît croire que c'est là seulement écrire l'histoire de 93 avec de la couleur vraie ou tout au plus un peu chaude. Si, au contraire, vous avez lu cette histoire, c'est moi que j'en félicite; je n'ai plus rien à vous en dire. Pour

cette fois donc, la poésie de M. Pommier s'est jetée dans l'Océan, sans doute pour se laver du hideux limon dont elle s'était enduite, et vraiment ici l'Océan n'est pas de trop; nous verrons même que, par-ci par-là, ses eaux en gardent les teintes. Grâce à cette explication qui, si elle n'est pas la bonne, est bien certainement la meilleure, je ne demanderai pas à M. Pommier pourquoi il a intitulé ce volume *Océanides*, quoique ce mot fastueux et fort vague, du reste, ne paraisse se lier aucunement à un développement de pensée qu'on puisse considérer comme résumant l'esprit général de l'ouvrage. A vrai dire même, il n'y a dans ce volume aucune pensée suivie, aucune intention marquée et dominante, si ce n'est le propos bien arrêté de prendre la poésie pour un exercice gymnastique, éminemment propre à développer l'agilité de la parole. Le problème à résoudre est pour l'auteur, non pas de nous émouvoir, non pas de nous révéler, par le relief particulier qu'il leur donne, certains traits inaperçus de la beauté universelle, mais de montrer qu'il n'y a pas de mot qui n'ait sa rime, et qui ne puisse, pour peu que l'ouvrier en parole y mette de bonne volonté, entrer dans un hémistiche. C'est si bien là l'objet continuel et exclusif de ses efforts que, lorsqu'il veut résumer le travail de toute sa vie, il ne trouve pas autre chose à dire :

Il serait trop affreux d'avoir mis tant d'années...
A me former la main par mille et mille essais,
A rendre la parole et pliante et ductile,
A labourer la langue, à subjuguer le style
Pour n'arriver qu'à l'insuccès.

Dans un autre passage :

Si la phrase à mon gré roule, serpente, ondule,
Si le mètre et la langue avec moi familiers
Me fournissent les sons, les rimes par milliers,
Si je mets sous les yeux les choses que j'exprime,
Si nul ne me surpasse à manier la rime, etc.

Ailleurs il dit encore :

Je n'en suivrai pas moins mon sentier jusqu'au bout.

Exercer librement sa faculté plastique,
Modeler et pétrir la parole élastique ;
Donner à chaque vers la forme et la couleur,
En sculpter les détails comme un fin ciseleur,
Plier aux lois du rhythme et l'idée et l'image,
Ce plaisir créateur de tout vous dédommage.

Voilà certainement un bon travail à faire, et nous félicitons M. Pommier d'y trouver en même temps un plaisir. Mais ce n'est là que l'apprentissage de l'écolier, ce n'est pas l'œuvre du poëte. Nous voyons qu'en effet vous avez fait tout ce que vous avez pu pour rendre la parole pliante et ductile, que vous l'avez modelée et pétrie, que vous avez labouré la langue ; mais où est donc ce que vous y avez semé? La poésie n'est ni dans la syntaxe, ni dans le dictionnaire ; elle est dans le sentiment et dans la pensée. Pourquoi livrer au public ces *mille et mille essais*, qui n'ont évidemment d'autre objet que de *vous former la main?*

Il faut donc bien le dire, la meilleure partie de ce volume n'est qu'un exercice employé par l'auteur pour se délier la main et pour faire un puéril étalage d'agilité dans le maniement du mètre et de la rime. Il s'agit pour lui, non d'exprimer des idées, mais de faire des énumérations, et de rassembler des mots puisés indistinctement dans le vocabulaire de toutes les sciences, comme s'il composait la table des matières d'une encyclopédie. Cela a toute la poésie d'un inventaire rimé. Pour entrer en matière, l'auteur n'a pas recours à un bien laborieux artifice. Il se dit tout bonnement :

C'est encore un tableau qu'il faut que je crayonne,

Puis il ouvre un dictionnaire d'histoire naturelle, d'art nautique ou de toute autre chose ; il substitue à l'ordre alphabétique l'ordre exigé par la rime, et il enfile ses mots à la suite les uns des autres :

Les galaubans, les balancines
Les tournevires, les boulines,
Les grelins, les contre-fanons,
Les panneaux, etc.

Il n'y a peut-être pas deux pièces dans tout le volume qui ne contiennent une trentaine de vers du genre de ceux-là, et il y en a huit ou dix qui ne contiennent peut-être pas chacune vingt-cinq vers tournés autrement. Il en est une que l'auteur a intitulée *Kaléidoscope,* sous prétexte qu'il contemple le ciel. Dans cette contemplation, qui prend quatorze pages, il se met à énumérer toutes les images que lui présentent les formes changeantes des nuages.

Puis viennent tour à tour un vaste physéter,
Un kraken traversant les couches de l'éther,
Un poisson disséqué qui montre ses arêtes,
Un cerbère aboyant qui dresse ses trois têtes,
Un cyclope difforme, un tortueux triton,
La wyvre, l'andriague et le serpent Python,
La licorne inconnue et le lourd mastodonte,

Le centaure.... un passereau.... un ours.... un lion.... un chevalier, etc. En tout, près de quatre cents vers comme ceux-là. Dans une autre pièce, intitulée *Revue de Neptune,* tous les poissons de la mer défilent devant leur dieu, et, à mesure qu'ils passent, M. Pommier proclame leurs noms. L'ordre de la marche amène les plus gros en tête, à commencer par *la vénérable suzeraine* des mers, une baleine qui est contemporaine du globe, et qui a douze cents pieds de long :

Sa fille, morte près d'Ostende,
Encor que passablement grande,
N'était près d'elle qu'un goujon.

Après les grosses bêtes qui la suivent,

Voici des bataillons sans nombre
Dont la marche n'a point de fin,
Le saumon, le muge, le scombre,
Le pantouflier, l'églefin,
Les pleuronectes, turbot, sole,
Le marteau, le poisson qui vole,
Les sardines et les harengs, etc., etc.

Cette armée de poissons remplit huit pages. M. Pommier pense peut-être avoir fait de la poésie homérique; il trouve peut-être que son Neptune ressemble au vieux roi Priam écoutant du haut des remparts de Troie le dénombrement que lui fait Hélène des chefs et des peuples grecs rangés en bataille dans la plaine. Mais cela ressemble bien mieux à l'enseigne d'une ménagerie foraine ou à une carte de restaurateur.

Dans une autre pièce de cinquante-quatre pages, adressée à son frère, l'auteur raconte sa vie depuis le berceau. C'est là que l'énumération ne nous laisse pas respirer : tous les ponts, quais, places, faubourgs, monuments et objets remarquables de la ville de Lyon, tous les jeux auxquels l'auteur se livrait à diverses époques (ceci rappelle un chapitre du *Pantagruel*) :

> Le jeu du corbillon, celui du pigeon-vole,
> Et la main-chaude encore, et le colin-maillard,
> La dînette, etc.;

les livres qu'il a lus et le sommaire de ces livres ; ainsi, dans *les Mille et une Nuits :*

> Ce n'était que sultans, califes et visirs,
> Que princes indiens, émirs, imans, derviches,
> Grands palais tout remplis des meubles les plus riches,
> Ambre gris, aloès, tapis, sophas, coussins,
> Parterres embaumés, jets-d'eau, vastes bassins, etc.

Trois pages sur *les Mille et une Nuits ;* — tous les oiseaux et les insectes et toutes les fleurs des champs ; que dirai-je encore? Si j'allais jusqu'au bout, M. Pommier m'accuserait à bon droit de persécution ; mais comment ne sent-il pas que lui tout le premier est un persécuteur acharné de son lecteur, et qu'un recensement n'est jamais de la poésie ?

M. Hugo a employé souvent l'énumération, dans ses *Orientales* surtout. Le parti qu'il en a tiré est sans doute ce qui aura stimulé l'émulation de l'auteur des *Océanides.* Mais M. Hugo ne s'amuse jamais à faire passer tous les poissons de la mer de-

vant Neptune, sous cet unique prétexte que c'est là le bon plaisir d'un vieux dieu, semblable à l'avare

> Qui goûte une volupté rare
> A manier cent fois son or.

Il ne s'avise pas non plus de motiver une énumération sur un vers comme celui-ci :

> C'est encore un tableau qu'il faut que je crayonne.

L'énumération est un détour qu'il prend pour amener son lecteur devant une pensée, devant un effet qu'il a eu l'art de faire attendre sans le laisser deviner, et qui, grâce à cet artifice, apparaît tout à coup avec plus d'éclat et de vivacité. C'est donc pour ménager un plaisir au lecteur qu'il s'est résigné, lui, poëte, à aligner des mots qui ne sont que des mots. L'énumération n'était pas son but, son objet ; elle n'est qu'un moyen. Encore est-il vrai qu'elle ne lui réussit pas toujours, parce qu'il en abuse, lui aussi. Mais quand vous n'avez pour objet que de faire admirer au public votre dextérité, le public, à qui cela importe fort peu, se retranche dans son égoïsme, et vous laisse goûter tout seul les jouissances du vôtre.

Malheureusement M. Pommier, qui paraît avoir étudié beaucoup plus le mécanisme de la versification que les passions, n'a pas d'autres visées. Quand il ne s'est pas créé la difficulté de faire entrer des chapelets de mots étranges dans ses hémistiches, il s'impose les rimes triples, et il choisit de préférence les plus bizarres et les plus rebelles. Agraffe, giraffe, piaffe, masque, casque, tarasque, cargue, nargue, regarde, darde, carde, ossifragues, vagues, buffle, muffle, déluge, grabuge, refuge, dote, marote, asymptote, et bien d'autres encore. Quand l'Académie ne lui fournit pas sa rime, il va la demander à la Sorbonne, au collége de France, à la bibliothèque royale, à l'observatoire, au jardin des plantes. Mais où a-t-il pris celle-ci :

> Et mieux vaut le requin et sa gueule de fer,
> Que d'aller dans la fosse où grouille un vilain ver,
> Le régaler de sa *charogne?*

Cela sent furieusement son ancien répertoire de Montfaucon. Il y a une amélioration cependant. Ici, du moins, le ver s'appelle simplement un ver, et encore lui jette-t-on, par surcroît de délicatesse, l'épithète de vilain. Autrefois, si nous avons bonne mémoire, dans la bouche de M. Pommier, ce ver était tout crûment un *asticot*. Il y a d'autres horribles rimes, que je n'ai, en vérité, pas le courage de lui reprocher, quoiqu'il ait eu le courage de les écrire. Qu'il se rappelle certain passage où il est question d'un crâne ouvert, de poignets fracassés et de pavé rouge. Quoi! ce sont là les circonstances qu'il va choisir, c'est là tout ce qu'il a *vu*, tout ce qui lui a fait horreur dans cet événement! Mais si la tête et les bras étaient restés intacts, ou si le pavé eût été lavé, tout sujet d'émotion eût donc disparu pour lui fils, et pour lui poëte? S'il n'en est ainsi, comment se fait-il que le fils ne rattache sa douleur qu'à ces hideux accessoires, et que le poëte oublie que l'objet de la poésie est de remuer le cœur, et non de produire des crispations de nerfs?

A cette affectation de la rime et de l'énumération, M. Pommier joint celle des mots à la Ronsard : la voix *dulcisonnante*, le colosse *multiséculaire*, les rocs *fluctisonnants*, les *susurrations*, la *garrulité*, les bois *latébreux*, la rose *roride*, la Providence qui *obombre* de son aile la lumière qui rend plus *flou* le tapis des gazons, etc, etc., et des images comme celle-ci :

> Une colonne qui d'un temple
> Fut la rotule ou le fémur.

Cela n'empêche pas M. Pommier de se croire bien sincèrement un poëte, et de s'en prendre au prosaïsme du siècle ou à l'envie, de son obscurité.

> Non, non, ce n'est pas toi qui, lorsqu'on te consulte,
> Réponds par le dédain, le sarcasme et l'insulte,
> Et te fais en secret un plaisir odieux
> De décourager l'homme obscur et studieux.
> Tu n'es pas de ces cœurs rongés d'un fiel hostile,
> De ces plumes d'enfer d'où le venin distille,
> Et qui semblent vouloir que tout nouveau venu

Soit repoussé dans l'ombre et s'éteigne inconnu.....
Moins fier que ces jugeurs comme on en trouve tant,
Attentif aux efforts du pauvre débutant,
Tu soutiens avec nous le bel art que rabaisse
Tout homme de cœur sec, d'intelligence épaisse.....

Chacun court à l'argent, des vers la foule est lasse...
. . . . . Poëtes, prosateurs,
De la gloire payant les seuls dispensateurs
Près des bruyants journaux, par un trafic indigne,
Achètent, sans rougir, l'éloge à tant la ligne.
Un crétin, s'il est riche, est sûr d'être vanté.

En dépit de cet anathème fulminé contre la critique, nous persistons à croire, qu'il y a, à l'obscurité de M. Pommier, d'autres causes que sa pauvreté. Nous le trouvons fort imprudent de s'écrier :

Qu'ailleurs le dieu de l'or épande ses largesses !
Les douceurs, les plaisirs que donnent les richesses,
Le luxe que le monde admire et met si haut,
Les parcs et les jardins pleins d'œillets et de roses,
Les coursiers, les hôtels, je n'ai rien de ces choses :

(Toujours l'énumération.)

Mais pour la gloire il me la faut !

Et de finir par cette interpellation :

Ces vers qui sont mon âme et mon sang, qu'on les lise,
Et qu'après avoir lu, tout homme intègre dise
S'ils viennent d'un poëte ou non !

Sur mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes..... Mais heureusement, je ne suis pas un juré forcé de se prononcer, à peine de cinq cents francs d'amende.

A. B.

LES SALAZIENNES,

PAR M. A. LACAUSSADE.

Les Salaziennes ont tiré leur nom du mont Salaze, et le mont Salaze est une montagne de l'île Bourbon, patrie de M. Lacaussade. Ce titre, qui n'eût présenté qu'une énigme insoluble à la sagacité philologique de bien des lecteurs, est donc pour l'auteur un hommage rendu au souvenir du pays natal. Voilà ce que nous voulions d'abord éclaircir. Ce motif pieux mis à part, le volume que voici eût pu adopter un nom moins propre à prendre au dépourvu l'érudition géographique de ses lecteurs, car on n'y trouve guère d'exotique que le titre. La façon de ces vers ne présente rien dont la butte Montmartre ne puisse avantageusement disputer l'honneur au géant de l'île Bourbon. M. Lacaussade a, en effet, emprunté son inspiration et les formes de son langage poétique aux sources où s'alimente la poésie qui, depuis bien des années déjà, coule à pleins bords dans la littérature contemporaine. L'amour, la tristesse, le découragement, l'enthousiasme, le patriotisme, les sentiments, quels qu'ils soient, dont son cœur est plein, n'ont pas su, pour se répandre au dehors, se frayer un chemin non tracé sur la carte de notre hémisphère poétique, et la poussière de ces chemins déjà battus étend ses teintes quelque peu monotones sur les couleurs de cette poésie, qui pourtant arbore les couleurs du tropique. S'il y a dans M. Lacaussade un poëte, nous tiendrions à honneur de l'avoir su reconnaître et de l'encourager. Mais nous avons grand' peur que cette première ébullition de jeunesse qui remue tant de puissances sympathiques dans une âme bien douée, et une certaine facilité à manier le mètre, ne lui aient fait prendre pour un don personnel et spécial ce qui n'est qu'une vertu passagère de l'âge et une force d'impulsion qui, au début de la vie, emporte bien des imaginations vives au delà de la ligne où est fixé leur véritable centre de gravité. Ceci est bien difficile à dire, et plus difficile encore à persuader. On croit à ses premiers vers comme à sa première maîtresse. Et le moyen

d'aller dire : Mon ami, votre maîtresse vous trompe, à un homme qui aime et qui n'a pas encore été déçu ? Hélas ! le jour vient cependant où, en relisant ces vers qui disaient si bien de si belles choses et qui rimaient si bien, on n'y retrouve plus ni le sens, ni la rime, et le jour où le cœur de notre maîtresse s'en va manifestement rimer avec un autre cœur. Ces deux jours sont certainement les plus cruels de la vie, mais si l'on n'en meurt pas, on se retrouve bien plus fort le lendemain et l'on sait bien des choses. Bien des choses, oui ; car on sait que l'on est jeune ; la veille on l'ignorait. Est-ce donc là, après tout, une chose si cruelle à apprendre? Et que ne peut-on pas espérer de soi-même du moment où l'on a en même temps découvert sa force et appris seulement à s'en méfier.

M. Lacaussade est donc encore jeune, et s'il ne le donnait pas à entendre en quelque passage de son volume, le volume tout entier le dirait pour lui. Mais il ne s'en doute pas : dans le compte des choses de la vie, il n'a pas encore fait le triage des illusions. Il ne sait pas qu'avant qu'il soit longtemps, son esprit et son cœur auront fait une seconde peau, et qu'avec la dépouille de la première saison s'en ira toute cette efflorescence poétique qui n'avait pas poussé de racines au delà de l'épiderme. Des vers comme ceux-ci qu'il écrit avec une grande bonne foi, et qu'il prend, sans doute, fort au sérieux aujourd'hui, feront alors sourire son expérience pensive :

Et ma lèvre en suspens n'a plus osé maudire,
Et mon esprit roula de délire en délire ;
Car le bien et le mal mêlés et confondus
S'offraient de toutes parts à mes yeux éperdus !
Inhabile à sonder ce mélange adultère,
Sans voix pour nier l'être, irrité de le taire,
De l'ombre à la clarté las de flotter ainsi,
Au dieu qui m'obsédait j'ai demandé merci.
Ma raison s'inclina devant le roi du monde ;
Je refusai mon âme au doute qui l'inonde,
Et, cherchant tous les jours sans jamais rien trouver,
Fatigué de penser, je me mis à rêver.

Comme ce dernier vers est joli ! Comme il est vrai ! Comme

c'est bien là en deux mots l'histoire d'une jeune âme, mais une histoire écrite par cette âme elle-même. c'est-à-dire un peu rêvée. Fatigué de penser, jeune homme ! Oh ! oh ! vous n'êtes pas au bout.

Je disais donc que la veine exploitée par M. Lacaussade n'est pas neuve, et vous pouvez voir déjà que les confidences qu'il a à nous faire sur lui-même ne diffèrent en rien des confessions que nous font chaque jour, à peu près dans le même style, tant de jeunes âmes qui en sont à se regarder pour la première fois. C'est toujours ce même crépuscule de l'aube de la vie où les objets apparaissent *mêlés et confondus,* où l'esprit ne sachant encore sur quoi se fixer, *roule de délire en délire,* pour la rime, de surprise en surprise et d'incertitude en incertitude, pour la raison. C'est toujours ce même pauvre poëte qui *flotte de l'ombre à la clarté,* qui *refuse son âme au doute qui l'inonde,* qui finit par *incliner sa raison* devant la foi, et qui appelle cela se mettre à rêver, tandis que *rouler de délire en délire* est pour lui *se fatiguer à penser.* Aimable et rassurant désordre dont la naïveté prouve que le bon jeune homme ne s'est pas autant qu'il le croit fatigué à penser, et que la pensée n'est encore chez lui qu'à l'état un peu confus de rêve éveillé.

M. Lacaussade n'est guère plus neuf, même quand il nous offre des tableaux de son pays.

> C'est une île au ciel riche, à l'air tiède, où la femme
> A des yeux de colombe et des baisers de flamme;

C'est absolument comme chez nous.

> Où le cœur s'abandonne aux penchants les plus doux,
> Où la vague en mourant vient chanter sur les grèves;

Deux gouttes d'eau peuvent-elles se ressembler plus que cette vague et la nôtre?

> Où la terre a des fleurs, où la vierge a des rêves,
> Dont l'ange au ciel même est jaloux.

C'est exactement la position des anges de la métropole à l'é-

gard de nos vierges de terre ferme. Tout est parisien dans ces *Salaziennes*. M. Lacaussade a étudié la nature dans des œuvres sorties des magasins de M. Renduel ou de M. Gosselin. Aussi l'on ne saurait distinguer ses bois de palmiers de nos forêts de chênes, et ses bengalis chantent comme nos rossignols.

Il avait cependant à sa lyre, comme disent ces messieurs les poëtes, une corde qui manque aux autres. M. Lacaussade, fils d'une négresse, a du sang africain dans les veines; non pas de ce sang africain reblanchi par la civilisation d'Europe et dont on fait parade en ce pays-ci, mais du véritable sang noir, de ce sang africain pris en Afrique, de ce sang qui est méprisé là bas et qu'on cacherait si on le pouvait, tant c'est une tache originelle aux yeux des blancs de l'autre hémisphère. Les hommes de sang croisé n'ont point, ou du moins n'avaient point de famille (car je ne sais où en sont les choses depuis 1830); le père ne pouvait reconnaître son fils, il ne pouvait même pas l'envoyer aux écoles.

O mânes révérés de Virgile et d'Homère.....
Ils ont placé leur ombre entre votre astre et moi,
De peur que, vos rayons fécondant ma poussière,
Mon esprit ne brisât son écorce grossière,
Et, de nobles pensers fertilisant mon cœur,
Je n'aspirasse, au ciel, dans un élan vainqueur!...
Et moi, jeune orphelin, sans père et sans défense,
On condamna mon front au joug de l'ignorance;
Dans mon sein altéré de jour et de clarté,
Leurs mains ont fait pleuvoir l'ombre et l'obscurité;
Et m'enviant du ciel les splendeurs éternelles,
On me creva les yeux, on me cassa les ailes!...
Ils ne m'ont point aimé! sans pitié pour un frère,
Ils ont vendu Joseph.....
Dans mon sein, ô mon cœur, d'où vient que tu tressailles?...
C'est que, si dans ces jours d'une existence amère,
Un fils se surprenait à rougir de sa mère,
Légitime bâtard, sans titre au nom d'un père,
C'est à vous, à vous seuls, à vous que je le dois!
A vous, fils de Jacob.....
O Dieu bon, Dieu puissant, que veut dire ceci?

Nous devais-tu créer pour *t'en* jouer ainsi?...
Et pour l'homme aurais-tu d'inégales tendresses?

Une enfance intelligente écrasée par ces impitoyables préjugés, par ce mépris, par cette oppression, par cette cruelle et irremédiable injustice, devait certainement fournir une séve puissante à une inspiration originale. Il y avait dans cette éducation une source vive et neuve de poésie. Mais M. Lacaussade a appris de nos républicains à parler de la liberté; il leur a emprunté leur langage, tandis qu'il avait une si belle occasion de s'en faire un à lui, et dès lors toute originalité a disparu. Faute de s'être écouté lui-même d'assez près, il a énervé et décoloré sa parole. Il a mis le vague et la déclamation à la place du mot précis, nerveux et pris dans le vif. Où a-t-il vu, par exemple, qu'on eût peur qu'il *n'aspirât au ciel par un élan vainqueur,* et qu'on lui *enviât du ciel les splendeurs éternelles?* Ah! vraiment non, ce n'est pas du ciel qu'il s'agit; ce n'est pas là ce qu'on lui enviait quand on lui interdisait l'étude du latin et du grec, et ce n'est pas là non plus ce qu'il veut dire. Le ciel n'est qu'une métaphore toute faite et une hyperbole qui le tire de l'embarras de la rime et de la mesure. Mais quel intérêt, quelle force auront ses griefs s'il ne les sent pas assez vivement pour les formuler nettement, et si en se plaignant il paraît ne pas savoir nommer ce dont il se plaint? Non, tout ce qu'il a souffert n'avait rien de commun avec cette chose indéterminée à laquelle il donne à tout hasard le nom de ciel; et quand il prend un mot si vague pour exprimer des sentiments dont l'objet était si proche et si précis, il renonce à nous rien apprendre sur ce qui se passe dans une âme mise comme la sienne aux prises avec des conditions d'existence si exceptionnelles et si fécondes pour l'émotion poétique. Des expressions qui s'ajustent si peu aux sentiments qu'elles veulent rendre, conviendraient tout autant à mille autres situations qui n'auraient aucun rapport entre elles, si bien qu'elles ne sont l'expression d'aucune.

Je voudrais encore lui faire la guerre sur la manière dont il parle à M. Victor Hugo et à M. La Mennais. L'enthousiasme de la jeunesse et la fiction convenue du délire poétique n'excusent pas la déraison et l'abdication complète de toute espèce de sens. On peut à la rigueur trouver que M. Hugo a *marié les accents*

de la Grèce et des lyres antiques aux accords des harpes romantiques, et, pour ce fait, le comparer à Hercule unissant les deux mers que séparaient les monts dans lesquels il a taillé ses colonnes de Calpé et d'Abyla. Mais dans aucun cas, et pour aucun homme, il n'est permis d'ajouter :

> Tombez ! Écroulez-vous, impuissante barrière !
> Un nouveau *dieu* nous ouvre une immense carrière !
> Ébranlant vos rochers sur les bases d'airain,
> O monts, qui dans les cieux osiez lever la face,
> Sa main s'étend sur vous et sa main vous efface !
> Et des mers un moment agitant la surface,
> Vos débris vont paver leur parvis sous-marin.

Qu'est-ce que ces monts que M. Hugo ébranle sur leurs bases d'airain, et qu'il efface rien qu'en étendant la main ? Si M. Lacaussade entend par là les grands génies qui ont précédé M. Hugo, et les sommités de la pensée humaine, il faut avouer que c'est là une hyperbole qui passe toutes les bornes, même quand on semble l'avoir autorisée par l'intervention d'un homme dont on a fait un dieu. Ce serait d'ailleurs une contradiction avec ce qui précède, puisque nous avons vu que le génie de ces grands hommes est venu se marier avec le génie romantique dans la personne de M. Hugo, et que c'est là ce que l'auteur veut confirmer par la comparaison. Les grands hommes des deux époques ne sont donc pas figurés par les monts, mais par les mers. Si ces monts à la base d'airain, et dont la face osait se lever dans les cieux, ne sont pas cela, que sont-ils ? Qu'est-ce que M. Lacaussade a voulu désigner par cette solennelle et grandiose image ? S'il ne s'agit que des quelques débris agonisants de la littérature impériale que M. Hugo est venu éclipser, sont-ce là des monts *assis sur des bases d'airain, et qui osaient lever la face dans les cieux ?* Ces pauvres diables représentaient une pauvre littérature qui n'avait plus de racines dans l'époque, et qui ne s'est jamais élevée à deux pieds de terre. Et dans tous les cas, après les avoir peints de ces traits, que resterait-il à dire des quatre ou cinq grands génies qui font époque dans les fastes de l'esprit humain ? On pourrait mettre M. Lacaussade au défi d'expliquer ce qu'il a voulu dire.

Nous venons de voir que M. Hugo était un dieu. On croirait qu'il est difficile d'aller plus loin. Mais ce dieu n'est rien auprès de M. La Mennais.

> Sous toi tu vois flotter comme une onde en poussière
> Les illustrations du jour.

Memento, Deus, *quia pulvis es.* — Souviens-toi, *ô Dieu,* que tu n'es que poussière. C'était bien la peine de cesser d'être homme pour en revenir à ce point misérable de la condition humaine ! Après des énormités pareilles, je ne m'amuserai pas à relever les petites licences poétiques qui ne lèsent que les mots ou la langue, j'en ai déjà souligné une :

> Nous devais-tu créer pour *t'en* jouer ainsi,

Ce qui veut dire pour te jouer ainsi de nous. On pourrait y ajouter pittoresque *débri* pour rimer avec *abri ;* doutant d'un juste Dieu pour la première *foi,* pour rimer avec *sentiment de foi,* et d'autres tout aussi peu admissibles. Mais ce ne sont là que des péchés véniels. Le grand péché mortel de M. Lacaussade, péché bien mortel, en effet, pour un avenir de poëte, c'est de n'avoir à lui ni pensée ni langue; c'est de se laisser emporter par ses hémistiches comme un cavalier novice, et de plier l'idée au joug des mots, de la rime, de la mesure, de la figure, au lieu de plier tout cela au joug de l'idée. Les belles qualités du cœur et de l'esprit qui se révèlent d'ailleurs dans ses vers ne rachètent pas ce péché. Je me trompe fort, ou c'est lui ôter une illusion bien chère que de lui présenter la carrière où il vient de se lancer, comme une impasse sans issue pour lui. Plutôt que de renoncer à cette illusion, bien des personnes de son âge aiment mieux s'en prendre à leur siècle qui ne les comprend pas, qui ne songe qu'à l'argent, et à la critique qui ne sait prôner que des mérites reconnus ou des mérites payants. Ah ! si j'étais riche ! dit celui-ci. Ah ! si j'étais connu ! dit celui-là. Tous disent : Ah ! si j'avais ce que je n'ai pas ! Mais dans ce qu'ils n'ont pas, tous oublient de compter ce qu'ils veulent précisément qu'on loue. Plus tard ils entr'ouvrent les yeux. Ils

rencontrent dans la rue un critique qui n'est pas vénal, un poëte en renom qui a été obscur comme eux et qui est pauvre encore comme eux. Ils reconnaissent que critiques et public ne sont pas nécessairement injustes, et ils deviennent plus justes eux-mêmes envers le public et envers le critique. Ils relisent leurs vers, et ils deviennent plus justes, c'est-à-dire moins indulgents envers eux-mêmes. Pour se venger de leur siècle et lui faire honte, ils voulaient se brûler la cervelle, ils se contentent de brûler leurs œuvres. Le flambeau de leur vie se rallume à ce brasier héroïque. La flamme qui s'en dégage éclaire leur esprit d'un jour tout nouveau. L'amertume qui s'était amoncelée dans leur cœur s'est évaporée, et ils sont tout étonnés de respirer à l'aise. Le lendemain ils retournent chez un ami d'enfance qu'ils boudaient depuis un an, le dernier ami dont ils eussent réussi à décourager la constance ! Ils se jettent dans ses bras :

— Ah ! mon cher !...

— Je comprends, dit celui-ci ; tu as renoncé à mon admiration, et tu viens me redemander mon estime fraternelle. Pour celle-là, tu l'auras.

L'an suivant, ils sont casés dans le monde ; l'an suivant, ils sont mariés ; l'an suivant, ils sont pères, ils sont heureux, et cette fois ils n'en sont plus étonnés.

Il y a dans Paris un de ces poëtes, on pourrait le nommer, qui, à quatre ou cinq ans d'ici, se présenta chez un libraire, avec cet éternel manuscrit qui est toujours gros de tant de magnifiques destinées, et qui avorte toujours, même quand il donne naissance à une renommée plus ou moins robuste. Pour cette fois, il n'en sortit qu'un grand désappointement et une amère misanthropie. Scepticisme, égoïsme, mercantilisme; voilà la fangeuse trinité du siècle ! disait en prose notre poëte, en repliant sa marchandise refusée. Anathème sur cette ignoble idole, et sur vous, marchands, ses dignes prêtres ! Aujourd'hui, quand il aperçoit son libraire qui ne le reconnaît plus, d'un trottoir à l'autre il lui tire son chapeau. Cet homme est mon bienfaiteur, dit-il, et il ajoute que si le libraire n'existait pas, il faudrait l'inventer. Ce coup de chapeau est le profit le plus net que le pauvre libraire, qui n'a pas toujours été aussi prudent, ait retiré de vingt années consacrées à entasser des vers sur de

la prose, de la prose sur des vers. Sans trop savoir d'où lui vient pareille aubaine, il répond toujours à ce bienveillant salut. Mais s'il apprenait à quel homme il doit cette prévenance, et quelle politesse on y ajoute pour messieurs les libraires, il est assez douteux que son bon vouloir envers messieurs les poëtes pût aller jusqu'à leur rendre celle-là. A. B.

ESSAI SUR LES FABLES INDIENNES,

PAR M. LOISELEUR DESLONGCHAMPS.

L'histoire des traditions, des contes populaires, présente une étude intéressante et souvent féconde en curieux enseignements. Par quelle bizarre destinée littéraire les légendes de l'antiquité, le sommeil d'Épiménide par exemple, ou la matrone d'Éphèse, se trouvent-ils dans les dits des trouvères? Comment ces jongleurs du moyen âge, qui savaient chanter, ne savaient pas lire, étaient-ils initiés aux symboliques récits des moralistes de l'Orient? Comment, enfin, sont arrivées du Gange ou de l'Arabie, au moyen âge chrétien, toutes ces fables, toutes ces traditions errantes où se mêlent et se confondent les croyances les plus opposées, les habitudes les plus diverses? Il y a là, pour la philosophie et l'érudition patiente, plus d'un problème élevé à résoudre.

Le XVIIIe siècle a commencé, pour la première fois, à s'occuper sérieusement des croyances et des littératures de l'Orient, à rechercher dans l'Asie quelques-uns des secrets de la civilisation européenne; mais, depuis Anquetil-Duperron, des mondes ont été découverts. L'Angleterre a Colebrooke, nous avons eu M. de Sacy, et, après ce maître illustre, sont venus des élèves distingués. L'un d'eux, M. Loiseleur Deslongchamps a recherché, dans le volume qui nous occupe, l'origine et les migrations successives de l'apologue oriental. Il a pris, pour point de départ de ses études, le recueil attribué au sage Bidpaï, ainsi que le recueil sanscrit connu sous le nom de *Pantcha Tantra*, et il

a suivi de là les innombrables voyages de ces contes qui touchent, par leur antiquité, aux temps fabuleux de l'Asie. C'était l'Asie, en effet, c'était l'Inde qui devait donner naissance à l'apologue ; la vérité avait besoin d'infinis détours pour faire entendre quelques préceptes sévères dans cette terre de la monarchie absolue. Mais les croyances, les habitudes prêtaient heureusement aux enseignements détournés ; les animaux qui prêchaient la sagesse dans les allégoriques récits des conteurs, n'avaient-ils point acquis eux-mêmes, par une vie antérieure et sous la forme humaine, l'expérience des hommes et du monde ? Le dogme de la métempsycose laissait à penser, même aux moins croyants, que ces jackals, ces lions qui leur donnaient des conseils de ruse ou de courage, se rappelaient encore leur existence première. Les fables, dans l'Asie, offrent tout un code de morale et de politique ; les rois les font copier et traduire pour leur propre instruction et celle de leurs enfants ; elles passent tour à tour du sanscrit en arabe, de l'arabe en persan, de l'Asie à l'Europe. Elles s'appellent *Calila* et *Dimna*, le *Trésor de l'ambroisie des contes*, l'*Instruction salutaire*, le *Livre de Sendabad*, la *Discipline de Clergie ;* mais, sous ces noms divers, le cachet primitif reste reconnaissable encore. Le moyen âge, qui aime les sentences et les moralités, sans être pour cela plus moral, enchérit souvent sur les formules aphoristiques de l'Orient. Mais tout en prêtant à ses personnages les allures cyniques et brisées de ses truands, au pigeon, par exemple, la science théologique d'un casuiste du XIVe siècle, à la grue le pédantisme d'un bachelier de Salerne, le moyen âge laisse deviner souvent qu'il y a là une inspiration venue de loin et qui n'est pas sienne. Quand le juif Pierre Alphonse emprunte à l'Asie l'idée et souvent les formes de son livre sentencieux, il oublie facilement son rôle de néophyte chrétien pour les souvenirs de sa première croyance ; et, bien que l'exclamation sainte : Amen ! amen ! termine plus d'un chapitre, l'ancien disciple de la synagogue se trahit souvent sous le nouveau converti, et le juif baptisé prend plus volontiers pour théâtre de ses récits les cités infidèles que les cités chrétiennes.

M. Loiseleur Deslongchamps suit avec une grande sagacité d'érudition les migrations diverses de tous ces contes, auxquels chaque peuple, chaque génération ajoute à son tour un men-

songe ou une vérité morale ; il montre toutes ces légendes, satiriques, rêveuses, dramatiques, s'échappant pour courir le monde, d'un foyer toujours immobile, d'une littérature toujours isolée, qui ne sait rien dire et ne veut rien savoir de ce qui se passe autour d'elle. L'immobilité, l'isolement, c'est là, en effet, le caractère dominant de la littérature indienne, tandis que le moyen âge, au contraire, s'ouvre à toutes les influences, et s'inspire à la fois de l'antiquité qu'il connaît mal, de la Bible dont il connaît tous les versets, et de l'Orient dont il ignore la langue. Pour montrer d'une manière plus frappante encore cette voisine parenté de l'apologue oriental et du conte au moyen âge, M. Loiseleur Deslongchamps s'est associé M. Leroux de Lincy, qui a joint à l'*Essai sur les Fables indiennes* le *Roman des sept Sages* et l'analyse ainsi que divers extraits du *Dolopathos*. Dioclétien est le héros du premier de ces romans. Confié après la mort de sa mère aux soins de sept sages qui l'élèvent dans une caverne, le jeune prince apprend, après avoir vécu seize ans dans cette retraite, que sa marâtre lui porte une haine mortelle, et qu'il périra infailliblement au premier mot prononcé devant elle, le jour où ses maîtres le présenteront à l'empereur son père. La marâtre raconte à cet empereur une histoire qui doit perdre le malheureux jeune homme dans son esprit ; les sages, à leur tour, pour atténuer l'effet du récit, citent de nombreux exemples satiriques ou dramatiques de la perversité des femmes ; et de la sorte ils parviennent à sauver leur élève. C'est dans un cadre beaucoup plus restreint, et avec des contes tout à fait différents, la donnée des *Mille et une Nuits*. Le *Dolopathos* présente une mise en scène à peu près semblable ; c'est encore un souvenir de l'antiquité sacrée et profane ; c'est Joseph et la femme de Putiphar, Hippolyte et Phèdre. Quant au personnage de Dolopathos, c'est un roi de Sicile, imaginé comme la monarchie qu'il gouverne, par le moine Jean, de l'abbaye de Haute-Selve ; ce moine, fort ignorant en fait de chronologie, eût volontiers placé le roi Priam sur le trône de la ville de Troyes en Champagne, et, comme certains romanciers, il eût aussi fait chanter par les Grecs le *De Profundis* sur le cadavre d'Hector ; mais cette absence complète de tout sentiment historique n'excluait pas en lui des prétentions à l'érudition, et ce nom de *Dolopathos*, écho mal sonnant du monde grec, témoigne d'une certaine

préoccupation de la science étymologique. Le travail de M. Loiseleur Deslongchamps mérite à tous égards les encouragements de la critique, et ses connaissances étendues, son érudition consciencieuse et précise, assurent à son livre un rang distingué. On pourrait néanmoins lui reprocher, en plus d'une page, du désordre et de la confusion ; il y a parfois absence de méthode dans la disposition générale du livre ; l'antiquité grecque et romaine se confond avec le monde oriental, et cependant la méthode est nécessaire ici, plus encore peut-être que partout ailleurs, car les idées se détournent et se perdent vite en courant chez tant de peuples différents de croyances, d'habitudes et d'inspirations. Quant à ses analyses et aux extraits donnés par M. Leroux de Lincy, ils offrent, comme les fables indiennes, un véritable intérêt, et on ne saurait trop encourager cette sorte de travaux, qui tend à éclairer la question, si obscure encore, de nos origines littéraires. On a signalé ailleurs quelques fautes philologiques dans les textes publiés par M. de Lincy ; et, sans reprendre ici cette manière méticuleuse et toute de détail, nous féliciterons le zélé publicateur d'avoir mis au jour l'un des plus curieux monuments de notre vieille littérature, et surtout d'avoir épargné, par une analyse exacte et complète du *Dolopathos*, la lecture de ce poëme, qui me paraît, comme la plupart des écrits du même genre, faire acheter, un peu cher quelquefois, l'instruction *par l'ennui*.

C. L.

LES

AMANTS DE GHEEL.

La Campine (en flamand *Kempen*) est une portion du territoire belge qui s'étend dans la province septentrionale d'Anvers et se termine à la frontière du royaume des Pays-Bas. C'est un pays plat, assez mal cultivé, sans coteaux, sans verdure; les plaines y sont couvertes d'abondantes bruyères, qui ne donnent pas bonne idée de la fécondité du sol; M. de Humboldt n'hésite pas à considérer ces plaines comme de véritables *steppes*. Le sol de la Campine consiste surtout en sables plus ou moins mélangés d'argile, suivant le voisinage ou l'éloignement des rivières : les eaux de la mer l'ont autrefois envahi, si l'on en croit le témoignage des plus anciens chroniqueurs belges, tels que Verstegen Geropius, et autres, qui affirment avoir vu des vaisseaux d'une force gigantesque naviguer sur le territoire actuel de la Campine brabançonne. Les géologues et les naturalistes du pays invoquent à l'appui de cette opinion les nombreuses substances marines, les bancs de coquillages et les ossements de grands cétacés qui furent découverts à l'époque des fouilles pratiquées pour le canal d'Anvers.

Si vous sortez d'Anvers par la porte de l'Escaut, pour vous diriger vers cette province, qu'en général les touristes ne visi-

tent guère, car les Belges eux-mêmes ne considèrent la Campine que comme un pays perdu, vous suivrez d'abord une route agréablement bordée de maisons de campagne éparpillées dans des massifs de fleurs et de jolies fermes, luisantes de propreté, couvertes de tuiles cannelées et peintes en rouge, bleu ou vert clair, riante bigarrure conforme au goût hollandais et flamand, et qui ressort bien sur les fonds de verdure. Mais, après deux ou trois heures de marche au milieu des pâturages et des métairies, vous verrez cette riche nature disparaître insensiblement et se perdre en quelque sorte dans les sables; le sol changera de nature et deviendra plat, crevassé, stérile; la route cessera même d'être pavée et n'aura bientôt plus d'autre bordure que deux talus sablonneux, à peine recouverts d'une mince surface végétale. Dès lors, plus de champs d'orge et de sarrasin, de trèfles aux crêtes roses, de colzas dorés, plus de ces grasses plaines flamandes, toutes couvertes d'une plante inconnue en France, appelée *speurie* dans le dialecte du pays, qui de loin fait l'effet d'une moquette ondoyante et touffue, et donne, dit-on, à la crême de Flandre son excellent arome de foin et de noisette.

La Campine n'est donc, au premier aspect, qu'une vaste lande couverte de houx, de fougères, de genêts et de taillis de sapins, végétation amère et sauvage, amie des terrains arides et sablonneux. Vous ne rencontrez souvent, dans une vaste étendue de pays, que quelques tourbières, de chétives et indigentes métairies, construites en terre et ensevelies à demi sous leur toiture de chaume, puis des bruyères à perte de vue, étagées, pressées, et comme rangées en phalanges.

Ne plaignez pas trop cependant les propriétaires de ces plaines en apparence incultes et stériles, ni même les habitants des villages qui y confinent. Ces landes étaient autrefois d'excellents pâturages lorsqu'elles appartenaient aux monastères voisins, Postel, Tongerloo, etc., avant la vente des biens du clergé en 1794. Elles étaient fertiles alors, elles peuvent le redevenir avec une route ou un canal; quelque grande exploitation reprendra l'œuvre entamée par la charrue monacale. Quant aux habitants, ils trouvent dans ces bruyères, à la fois, un chauffage économique pour leur hiver, et de la litière pour leurs bestiaux; puis les bêtes à cornes, les chèvres, les abeilles, ce

peuple indépendant et vagabond se plaît au milieu de ces broussailles, sortes de savanes privées où rien ne sent la gêne ni le joug de la domesticité. La laine des moutons est employée sur les lieux mêmes à fabriquer des bas et de la draperie; le miel de la Campine est renommé pour son goût exquis, et devient l'objet d'une exportation considérable. De plus, ces fourrés forment, à l'époque des chasses, des garennes et des faisanderies naturelles que les chasseurs du pays savent mettre à profit. On y trouve un grand nombre d'oiseaux de passage que l'on vend aux marchés des villes voisines, mais surtout à celui d'Anvers.

En s'enfonçant tout à fait dans la Campine, on reconnaît d'ailleurs que ce sol ne produit pas seulement, comme on se l'était d'abord figuré, de la tourbe, des sapins et des bruyères. L'agriculture prospère, et la fertile abondance répand sa riante corbeille dans les environs des villes; plus d'une cité industrieuse étend autour d'elle dans un rayon de deux ou trois lieues la culture et le défrichement. Voici Turnhout, ancienne ville forte que le voisinage d'une forêt giboyeuse rendait chère aux ducs de Brabant, puis Hérenthals, autrefois la capitale de la Campine, mais maintenant fort déchue de son ancienne splendeur; enfin, voici le bourg de Gheel que recommande à l'attention des étrangers et à la gratitude des habitants une touchante tradition de philanthropie héréditaire et de charité pratique.

Gheel est à la fois le Bicêtre et le Charenton de la Belgique; les habitants de Bruxelles, d'Anvers, de Liége, de Malines et même des autres pays, envoient leurs aliénés aux gens de cette commune, qui les reçoivent en pension chez eux et se chargent de les loger, de les surveiller et de les nourrir, moyennant une somme annuelle qui varie de quatre-vingts à quatre ou cinq cents florins. La commune de Gheel est donc à la fois un hospice et un entrepôt d'aliénés, mais un hospice en plein air, sans grilles, sans gardiens, sans verroux, qui n'a pas, comme la plupart des maisons de fous, l'inconvénient de priver de liberté de pauvres êtres privés de raison. Lorsqu'on entre à Gheel pour la première fois, on n'est pas peu surpris de se voir accoster par des aliénés, habitants domiciliés de la commune, qui cou-ent, vont et viennent, se promènent librement dans les rues ou

dans les campagnes environnantes. Les fous mangent avec les gens des maisons qu'ils habitent, couchent sous le même toit ; on n'enchaîne que les agités et les furieux : si quelqu'un d'entre eux est tenté de s'évader, on lui met les menottes et une chaîne aux jambes qui ne lui permet de marcher qu'à petits pas. Chaque métairie est d'ailleurs pourvue de quelques ustensiles nécessités par un traitement fort simple : un instrument à douches, une baignoire, quelques drogues innocentes. Au revers de plusieurs cheminées, on remarque de plus un anneau de fer où sont attachés les mutins et ceux qu'il est impossible de calmer et de contenir ; mais c'est là plutôt un moyen d'intimidation qu'un châtiment applicable. Il est rare qu'on en vienne à cette mesure de rigueur.

Le médecin Pinel, que l'on a surnommé à si bon droit le *père des aliénés,* voulait que tout hospice de fous fût placé à portée d'une ferme, afin que les malades pussent travailler à la terre ; ce vœu se trouve réalisé à Gheel naturellement et sans de grands frais. La plupart des fous du pays rendent, dans les maisons qu'ils habitent, quelques services proportionnés à leur intelligence; on regarde comme un progrès, un présage de guérison, le fait de pouvoir les assujettir à une occupation fixe et régulière. Celui-ci fait les commissions d'un hameau à un autre; celui-là s'occupe dans l'intérieur du logis, suivant son intelligence ; il file, fait le beurre ou surveille les enfants. Il en est même qui remplissent les fonctions de garçons de ferme. On les encourage lorsqu'ils font bien, on leur distribue le dimanche un pot de bière, et dans la semaine du tabac, qu'ils aiment singulièrement. Les Gheelois qui ont de temps immémorial hébergé ces infortunés, naissent en quelque sorte médecins d'aliénés; ils ont pour eux des soins, des égards dont rien n'approche; ils les traitent avec une douceur extrême et les regardent comme des amis égarés dont ils doivent tôt ou tard retrouver le cœur.

Les fêtes de villages s'appellent *kermesses* dans la Campine brabançonne ainsi que dans la Hollande ; les fous se rendent aussi à la kermesse ; là, ils dansent, se réjouissent et oublient leurs peines réelles ou imaginaires aux sons du violon champêtre ; la plus jolie fille de Gheel acceptera volontiers un fou pour son danseur. Il est touchant aussi de voir les petits enfants de ce pays habitués, dès l'âge le plus tendre, à soigner et à

surveiller les insensés, devenir, en quelque sorte, leurs pâtres et leurs chevriers. Les ruses, les caprices et même les fureurs de ces grands enfants, se confondent dans leurs jeunes esprits avec les coups de dents du dogue, les ruades de l'âne, les agressions du loup, les coups de corne de la chèvre et du taureau, et tant d'autres terreurs innocentes de l'étable et du berceau. Une existence septuagénaire qui ne recouvrera jamais peut-être, hélas! les priviléges des sentiments et de la raison, se trouve avoir souvent pour guide et pour mentor un jugement de cinq ou six ans, une raison dont les yeux sont à peine ouverts d'hier au grand jour de l'intelligence; triste et philosophique rapprochement!

On envoie à Gheel un grand nombre d'incurables, et cependant on y guérit plus d'aliénés que partout ailleurs. Cela tient sans doute à l'influence d'une nourriture végétale, uniquement composée de laitage et de bière d'orge, à l'air pur qu'on respire dans ce pays plat et sec, mais surtout à ce patronage traditionnel qui a presque une couleur biblique, à l'hospitalière candeur de ces bons villageois, qui consentent à partager, avec les pauvres exilés de l'esprit et de la raison, le bonheur de leurs campagnes et de leurs foyers, le calme et la douceur d'une égalité consolante.

Mais comment s'est constituée cette singulière colonie? Pourquoi les aliénés ont-ils été dirigés plutôt sur Gheel que sur toute autre commune? Quel principe, quel événement a valu à ce pays cette sorte de dotation charitable? On doit le dire (au risque de faire sourire les impies), la colonisation des fous à Gheel a été instituée et s'est depuis perpétuée par un des miracles de la sainte religion. Sainte Dymphne, vierge et martyre, est à la fois la patrone de Gheel et celle des fous. Il faut lire son histoire; elle occupe plus de trente pages du recueil in-folio du père Henschenius; — rassurez-vous, nous n'en demandons qu'une pour la raconter.

Sainte Dymphne était fille de roi, et vivait à peu près vers le VIIe siècle; son père régnait sur une des îles de la Grande-Bretagne. Ses parents étaient païens (*parentibus gentilibus nata*). Elle embrassa le christianisme, mais l'esprit maudit qui unit Loth à ses filles et mit Ammon à la poursuite de sa sœur Thamar, s'étant emparé de l'esprit de son père, il prétendit en faire

sa femme et voulut la séduire en lui offrant des bijoux, des étoffes et des robes magnifiques. Dymphne, saisie d'horreur, se vit contrainte de s'enfuir du royaume de son père, et ce fut dans le Brabant qu'elle se réfugia, sous les auspices de saint Gereberne, prêtre chrétien, son guide et son confesseur.

L'incestueux monarque se met bientôt à la recherche de sa fille et la retrouve à Gheel, dans les environs du couvent de Saint-Martin. Il persiste dans ses desseins, malgré la résistance de sainte Dymphne et les anathèmes de saint Gereberne qui le harangue. Saint Gereberne est décapité de la main même du roi; sainte Dymphne, indignée de la mort de son confesseur, fait de grands reproches à son père, et subit bientôt le même sort que saint Gereberne. Parmi les personnes qui assistaient à son supplice, on rapporte qu'il se trouvait un certain nombre de fous et de possédés; ils recouvrèrent l'usage de la raison par suite de l'impression terrible que fit sur eux le martyre de Dymphne, qui fut classée, à dater de ce jour, parmi les saintes. Il n'en fallut pas davantage pour consacrer, dans la commune de Gheel, la merveilleuse influence de sainte Dymphne sur la guérison des insensés, d'autant que, pour compléter le miracle sur le lieu même où saint Gereberne et sainte Dymphne avaient été sacrifiés, on vit s'élever bientôt deux mausolées de marbre, blanc comme la neige, et qui ne pouvaient avoir été apportés là que par quelques ministres de Dieu, surtout si l'on considère que ce pays ne produit guère qu'une pierre noire, fort difficile à tailler et qui ne ressemble en rien au marbre blanc de la légende.

Le père Henschenius raconte ensuite, dans de grands détails, les miracles de sainte Dymphne qu'il appuie de leurs plus authentiques certificats. Du reste, l'histoire complète de la sainte existe fidèlement représentée en relief à Gheel même, au-dessus du maître-autel de l'église de Saint-Amant. C'est un précieux morceau de vieille sculpture belge; chaque compartiment renferme un des principaux épisodes de la vie de la sainte; la dernière scène de cette légende sculptée est surtout remarquable de naïveté. Pour peindre le moment où les fous recouvrent la raison, l'artiste a imaginé de placer sur la tête de quelques-uns d'entre eux des diablotins en bois noirci qui leur sortent du cer-

veau : le moyen, après cela, de douter du divin mystère de l'exorcisme?

Aujourd'hui, par suite des idées incrédules qui ont pénétré partout, même dans la Campine, sainte Dymphne est un peu déchue de son crédit; on l'invoque encore, on lui fait même des neuvaines, mais on ne compte plus guère sur ses miracles que d'une façon toute subsidiaire. A Gheel, comme dans bien d'autres cantons, il est d'ailleurs un être plus réellement influent et révéré, même parmi l'innocente et crédule population des aliénés que sainte Dymphne, saint Gereberne et tous les saints du Martyrologue. Cet être n'est autre que le médecin : on en compte cinq rien qu'à Gheel; mais il faut savoir que cette commune, que l'on prendrait volontiers sur la carte pour un simple bourg, ne contient guère moins de neuf mille âmes. Les aliénés sont distribués entre sept ou huit hameaux qui sont séparés l'un de l'autre de quelques lieues; la réunion de ces hameaux compose la commune de Gheel. Chaque médecin a sa section de fous qu'il visite alternativement, et ce service ne laisse pas d'être dur et pénible en hiver, parce qu'il faut, pour aller chercher les insensés de certaines métairies enfoncées dans la campagne, faire souvent de longues courses par des sentiers non frayés, au milieu des amas de neige et des mares produites par l'enlèvement des bruyères, que l'on emmagasine à l'époque des chauffages.

Parmi les médecins fixés à Gheel pour le service des aliénés, il s'en trouvait un, il y a quelques années, nommé Anselme Maës, et que tous les gens du pays ont connu. Quelques-uns ont même été traités et guéris par lui, ce qui donne un intérêt particulier à leur récit lorsqu'ils racontent les aventures et les amours de ce jeune médecin : nous essayerons de raconter cette histoire à notre tour, mais au risque de la gâter, et seulement en faveur des gens qui n'ont pas été à Gheel.

Les parents d'Anselme Maës étaient de pauvres cultivateurs chargés de famille, comme il s'en trouve beaucoup dans le pays; ils exploitaient une petite ferme perdue dans les champs, appelée la métairie de Saint-Bernard. Le doyen de Gheel, ayant reconnu chez leur fils aîné d'heureuses dispositions, jugea que ce serait une excellente acquisition pour le séminaire de Malines, et leur conseilla de le faire entrer dans les ordres. Mais

le jeune Maës, qui d'ailleurs ne se sentait pas de goût pour l'Église, comprit qu'un bon état, pouvant s'exercer librement, sans acception d'opinion, lui convenait mieux que l'état de prêtre, et devait seul le mettre un jour à même d'aider et de soutenir sa famille. Il résolut donc de se faire médecin. Il passa ses examens à l'université de Louvain, où il vécut en remplissant les fonctions de maître de quartier au lycée de la ville. La mort prématurée de son père l'ayant rappelé à Gheel plus tôt qu'il n'aurait voulu, il retrouva à la métairie une mère déjà vieille et presque impotente, huit frères et sœurs, pour la plupart en bas âge. Anselme, jeune encore et sans expérience, se voyant institué à la fois le chef, le président et le père nourricier de cette jeune république, éprouva d'abord une certaine défiance de ses forces; il comprit que le soin de ces existences reposerait désormais entièrement sur lui seul; mais ce sentiment de doute et d'inquiétude fut bientôt dissipé. La conscience du devoir le raffermit; il ne vit plus que la tendre et sainte adoption que le sort lui confiait, et se glorifia presque d'avoir à exercer les droits et à recueillir les fruits d'une sorte de paternité fraternelle.

Il avait vingt-six ans lorsqu'il revint à Gheel; mais on lui en eût donné au moins trente; ses traits étaient fortement caractérisés, et son attitude calme et pensive annonçait la gravité de l'âge mûr. Ces habitudes de réserve et de taciturnité n'étaient, du reste, pas chez lui le résultat d'une tactique ni de la dissimulation; un médecin de campagne, et surtout d'aliénés, ne songe guère à calculer son maintien. Anselme était triste et silencieux autant par nécessité que par tempérament; il vivait seul et presque toujours enfermé en lui-même. Il souffrait, mais sans pouvoir s'en plaindre, de ce mal-être intérieur que communiquent à certaines organisations impressionnables et délicates les terrains uniformes, les pays sans coteaux, les horizons sans contours et sans images.

Rien ne représente mieux peut-être la sensation du calme plat, l'effet de l'isolement moral, au milieu d'une contrée habitée, que ces thébaïdes sablonneuses, sans accidents et sans limites, ces bruyères infinies aux bandes ternes et grises dont l'aspect ne varie jamais, où l'œil s'égare et ne rencontre d'autres mouvements de terrain que quelques dunes jaunâtres, formées par

les terres d'alluvion et sillonnées par de maigres ruisseaux qui vont bientôt se perdre dans les terres. Il faut, pour connaître l'abandon du cœur placé sous cette accablante perspective de ne vivre que pour soi et de mourir sans illusions, sans même le souvenir d'une souffrance, il faut avoir vu dans des tournées solitaires les champs d'orge s'incliner autour des fermes écartées, et blanchir tristement au vent du soir; puis entendu, au milieu des gémissements de l'alouette, des derniers adieux des troupeaux quittant les plaines, des sifflements cadencés de l'insecte caché dans les bruyères, s'élever dans le lointain la chanson du fou qui rentre seul à la métairie, et mêle sa voix rauque et lugubre à ces douces harmonies de la fin du jour.

Représentez-vous un jeune homme de vingt-six ans, doué d'un cœur aimant, passionné, et d'une sensibilité extrême, condamné à entendre du matin au soir ces mêmes bruits, ces mêmes murmures, ees mêmes échos, à revoir chaque jour ces champs plats et sans bordure, ces plaines rases et nues, limite éternelle de ses sentiments et de ses pensées, et vous comprendrez peut-être que le soir, en revenant de visiter ses fous, tâche ingrate où le médecin trouve souvent si peu d'espérances, il puisse éprouver un certain serrement de cœur en contemplant le nouveau sillon régulier que sa journée vient de creuser. Ainsi, au milieu de la vie laborieuse d'Anselme Maës, il se trouvait de temps à autre comme des défaillances de volonté, des lacunes de constance. Dans ses longues courses silencieuses, il s'arrêtait parfois brusquement, comme pour se recueillir et se retirer en lui-même; il sentait alors son énergie l'abandonner, puis ses yeux se remplir de larmes involontaires, qu'il ne pouvait contenir, et dont il cherchait vainement à deviner la cause.

Cependant, l'approche du logis, les caressantes familiarités du chien de la ferme accouru à sa rencontre, la tourbe maternelle qu'il voyait flamber à travers l'unique fenêtre de la métairie, les cris impatients de ses plus jeunes frères qui l'attendaient pour souper, tout cela lui rendait un peu de joie, mais de cette joie mêlée d'impressions graves qui se manifeste par un sourire pensif. Il est un âge pour les joies de la famille comme pour les illusions du cœur, un âge où les instincts purement affectifs, les images, les confidences et les entretiens du foyer ne suffisent plus. Les élans et l'activité de l'être moral veulent d'autres

mobiles de sensibilité, réclament de nouveaux objets d'épanchements, des sensations à la fois plus vives et plus multipliées.

La mère Maës, simple campagnarde entièrement absorbée par les soins de la ferme, n'offrait point de grandes ressources intellectuelles à son fils; sa fille aînée, qui n'avait jamais quitté Gheel, n'était guère plus avancée qu'elle. Le cœur d'Anselme, développé par la rêverie et l'éducation, devait donc se suffire à lui-même et se résigner à ne se voir aimer que par ses côtés humbles et restreints : être aimé de la sorte, c'est un accablement, une triste langueur, c'est presque le néant pour certaines âmes.

Cependant le temps approchait où cette destinée au mouvement paisible allait se voir bouleversée par une de ces crises orageuses fatales surtout aux constitutions énergiques et sensibles, qui cachent, sous un extérieur froid, d'éminentes facultés de sympathie et de dévouement.

C'était un jour du mois de mai, précisément celui de la fête de Sainte-Dymphne. Anselme était sorti de chez lui de grand matin, pour faire sa tournée habituelle, et rentrait à la ferme vers les sept heures pour y prendre son premier repas. En passant devant l'église, il aperçut une femme qui se tenait rangée contre la muraille, la tête inclinée, les bras croisés sur sa poitrine, précisément à l'endroit où l'on remarque, au-dessous de la statue en cire de la patronne des aliénés, cette inscription : « Sainte Dymphne, priez pour nous. »

Les vêtements de cette femme avaient quelque chose d'étrange et d'incohérent. Sa robe, bien que déchirée et couverte de poussière, rappelait néanmoins la coupe élégante des villes; elle avait au côté un bouquet de foin qui annonçait un certain instinct de coquetterie, puis, sur la tête, un de ces petits chapeaux de paille à forme rétrécie, doublés de taffetas vert, que les femmes de la Campine portent les jours de fête. Ce chapeau, d'ailleurs fort usé, couvrait entièrement sa figure; on devinait qu'il n'avait point été fait pour elle; il devait lui avoir été donné par quelque personne qui, l'ayant rencontrée sur son chemin, avait eu pitié d'elle.

Anselme Maës n'avait eu besoin que d'observer quelques instants le maintien et l'habillement de cette femme pour reconnaître en elle une aliénée; cependant il connaissait toutes les

folles de Gheel, et celle-là ne lui paraissait point faire partie de la commune. Il s'approcha d'elle, releva son chapeau, écarta ses cheveux poudreux qui couvraient son visage, et reconnut, à travers l'empreinte de l'aliénation fortement prononcée, la grâce et la pureté d'une charmante figure de femme, n'annonçant guère que dix-huit à vingt ans, empruntant à son égarement même une expression particulière de candeur touchante et d'angélique naïveté.

Comment cette jeune femme se trouvait-elle là, seule, sans guide, sans une personne qui pût la recommander aux habitants du pays? L'esprit d'Anselme s'épuisait en vaines conjectures, et ne savait à quelle pensée s'arrêter. Il aperçut enfin un homme qui se tenait debout à quelques pas de l'inconnue, et attachait sur elle des regards fixes et hébétés; c'était un crétin de la commune. Anselme essaya de l'interroger, mais il ne put lui arracher que quelques mots inintelligibles. Le crétin lui fit cependant comprendre par gestes qu'il avait rencontré cette femme dans un village voisin, et l'avait amenée à Gheel, guidé sans doute par un instinct confus qui lui avait fait reconnaître en elle une sœur d'infortune.

Anselme revint aussitôt à la jeune insensée, et essaya d'obtenir d'elle quelques éclaircissements sur son existence et sa condition, mais elle ne lui répondit que par un sourire fixe et sans expression, une révérence saccadée, et reprit brusquement l'attitude où il l'avait surprise, la tête penchée sur sa poitrine, silencieuse, immobile, occupée à chiffonner entre ses doigts quelques morceaux d'étoffe. Anselme renouvela ses questions avec plus d'instances; elle fit entendre alors un nom qu'elle prononça d'un ton sourd et guttural, mais sans se décider à relever la tête : « Blanche. » Anselme supposa que ce nom pouvait être le sien.

— Eh bien! Blanche, dit-il en lui prenant la main avec bonté, il faut me dire le lieu d'où vous venez, et le nom de la personne qui vous a conduite ici.

A cela, pas de réponse, immobilité absolue de traits et de maintien, rien qui témoignât qu'elle eût entendu.

— Vous refusez donc de me répondre, vous ne voulez pas obéir à ceux qui s'intéressent à vous?...

Même silence, même attitude.

— Puisqu'il en est ainsi, adieu ; vous allez rester ici, seule, sans que personne s'occupe de vous et destinée probablement à mourir de faim...

Il fit quelques pas comme pour s'éloigner, mais ce n'était qu'une ruse pour l'engager à rompre le silence ; le sort de cette infortunée, sa jeunesse, sa beauté, l'intéressaient trop vivement pour qu'il songeât à l'abandonner. En se retournant, il s'aperçut qu'elle avait enfin redressé la tête ; il crut alors remarquer sur ses traits quelques traces d'inquiétude et de regret. Cette découverte fut pour lui un trait de bonheur, car il commençait à craindre qu'elle ne fût privée de toute faculté intellectuelle et affective.

Elle lui fit un petit signe de la main à la manière des enfants comme pour le rappeler ; il répéta ce signe et l'invita de son côté à venir à lui. Alors, elle se hâta de ramasser les chiffons épars autour d'elle, puis après avoir redressé le bouquet de foin qu'elle avait au côté, elle revint près de lui, en multipliant les révérences, et en répétant avec le même accent guttural : « Blanche, Blanche! » Anselme s'empara de sa main, et prit avec elle le chemin de la métairie.

Son premier projet, en l'emmenant à la ferme, n'avait été que de l'y faire reposer une heure ou deux, et de lui faire prendre quelques rafraîchissements, mais en l'examinant de plus près, il sentit l'intérêt qu'elle lui avait d'abord inspiré augmenter par degrés ; il ralentit un peu son pas, car il s'aperçut qu'elle était obligée de courir pour marcher aussi vite que lui. La main qu'il tenait, bien que fort maigre, était douce et délicate ; il éprouva une certaine sensation d'étonnement et de bonheur en la pressant dans la sienne. Ce n'était assurément pas la main d'une fille de Gheel ; puis il y avait dans la personne de cette jeune folle quelque chose de doux et de suppliant, qui semblait implorer une protection plus tendre, des soins plus recherchés que n'en reçoivent les autres aliénés dans les maisons étrangères. Enfin, en entrant à la métairie, Anselme était décidé à ne point se séparer de la jeune folle, et à en faire sa pensionnaire adoptive.

La mère Maës était une de ces vieilles Flamandes au visage évasé, au menton aigu, au front carré, qui tiennent à leurs principes comme aux vieilles étoffes de leur armoire : les idées

primitives et traditionnelles dont elles se sont une fois coiffées, leur durent ordinairement toute la vie. La plupart des habitants de Gheel regardent l'arrivée, dans leur maison, d'un nouvel aliéné comme une bonne fortune, en raison des bénéfices qu'ils comptent en retirer. Mais il n'en était pas ainsi de la vieille Maës, elle avait depuis plus de vingt ans fait vœu de ne plus recevoir de fous chez elle. Le sort ne l'avait, il est vrai, pas favorisée dans le choix des pensionnaires qu'il lui avait autrefois envoyés. L'un d'eux avait fait avaler à sa plus belle vache une certaine dose de noix vomique destinée aux loups qui infestaient alors le canton ; un autre, qui se figurait être le soleil, avait dépouillé un jour le verger de tous ses fruits verts, bien convaincu d'avoir la faculté de les faire repousser. Enfin, ce même insensé avait l'habitude de se promener une partie des nuits, armé d'une lanterne, et avait été surpris dans une de ses courses nocturnes, voulant mettre le feu au toit de chaume de la métairie.

La vieille Maës fut donc bien étonnée, et se formalisa vivement d'entendre son fils, qui n'ignorait pas cependant l'aversion particulière et motivée qu'elle portait aux aliénés, lui proposer de recevoir la jeune folle dans la maison. Mais lorsqu'elle eut appris que la nouvelle venue ne payerait pas de pension à la ferme, et devait même y être hébergée gratuitement, toutes ses idées de calcul, d'éducation et d'économie domestique se trouvèrent à la fois bouleversées. *Une innocente* ne point payer de pension ! De mémoire de Gheeloise cela ne s'était jamais vu. La vieille Maës n'accueillit le projet d'Anselme que par un refus articulé de ce ton ferme et net qui n'admet guère de réplique pour quiconque connaît la méthodique structure d'une cervelle flamande.

Anselme ne répondit pas d'abord, car il respectait sa mère jusque dans ses injustices ; mais après être resté quelques instants le front penché, les yeux fixés à terre, dans une attitude de réflexion, il s'empara brusquement d'une poule blanche qui courait à travers la chambre, et dit en regardant sa jolie tête huppée qu'il tenait entre ses mains :

— Pourquoi donc cette poule n'est-elle pas dans la basse-cour avec les autres? Pourquoi lui a-t-on fait son lit près de la cheminée, et lui permet-on de courir sur la table pendant nos

repas et de becqueter dans nos assiettes tout ce qui lui plaît ?

— Eh quoi ! ne savez-vous pas, lui dit la vieille Maës, que cette poule appartient à Joseph, votre plus jeune frère, qui s'amuse à la caresser et à courir après elle ?

— Et moi, reprit gravement Anselme en laissant échapper la poule, n'aurais-je donc pas aussi le droit d'avoir ici ma poule blanche pour me servir de délassement et de récréation le soir, lorsque je reviens de ma tournée, trempé de sueur ou mouillé juqu'aux os?

La vieille Gheeloise, qui ne manquait pas de bon sens malgré son obstination, comprit ce que son fils aîné voulait lui dire, et n'essaya plus de s'opposer à son projet. A partir de ce jour, Blanche fut instituée pensionnaire de la métairie de Saint-Bernard ; elle eut sa place à table, marquée à côté de celle d'Anselme. Il eut soin de lui faire préparer non loin de l'étable une petite chambre bien aérée, donnant sur la campagne, afin de reposer ses idées par de paisibles images ; il veilla lui-même à ce que rien ne lui manquât. il voyait en elle un pauvre être dans la détresse et l'abandon, oublié du monde entier, et que la Providence confiait à ses soins charitables.

Cependant, avant de la soumettre à un traitement régulier, il avait voulu recueillir sur son compte l'opinion des autres médecins de Gheel. Tous la déclarèrent idiote ; or on sait que l'idiotisme est un mal sans remède ; l'aliéné a perdu le don de l'intelligence, mais l'idiot ne l'a jamais possédé. Anselme, désespéré d'abord de cette opinion, persista néanmoins à croire que cette jeune femme n'avait que les symptômes extérieurs de l'idiotisme, et qu'on ne devait point désespérer de la rappeler à la raison. Il résolut d'en faire en quelque sorte sa mission, son espérance, ou pour parler plus juste *sa chimère* médicale. Tous les gens d'art et d'étude ont, comme on sait, leur pensée favorite, leur thème de prédilection qu'ils tiennent en réserve, leur *sujet* personnel et souvent idéal auquel ils rattachent les efforts de leur expérience précoce. La médecine a son printemps d'illusions, comme les passions, les arts, et les sentiments du cœur : il est un temps, et c'est presque toujours celui des débuts, où rien ne la rebute ni ne la décourage. C'est l'âge d'or de la pratique et parfois aussi le triomphe de la jeune science.

Certaines lueurs d'intelligence, d'abord presque insensibles,

mais progressivement plus marquées, fortifièrent bientôt la confiance d'Anselme. Les impressions de défiance et d'aversion, excitées par l'entrée à la métairie de *l'innocente*, comme disait la vieille Maës, se dissipèrent d'elles-mêmes. Blanche était si douce, se montrait si docile à tout ce qu'on exigeait d'elle, qu'il fallut bien se décider à l'aimer, d'abord d'habitude, puis d'effusion, enfin comme une sœur et comme une amie. Les plus jeunes enfants s'étaient bien vite apprivoisés à elle ; elle jouait avec eux, quelquefois elle les prenait sur ses genoux pour les bercer et les embrasser tendrement. L'aliénation avait chez elle un caractère enfantin et caressant ; le destin, par un acte de compensation miséricordieuse, semblait avoir voulu épargner ses instincts d'attachement et de reconnaissance, comme un tendre et précieux gage de ses facultés éteintes.

Anselme obtenait chaque jour de sa fille adoptive quelques nouvelles preuves de soumission : il lui avait fallu remonter avec elle pas à pas jusqu'aux sources primitives des notions et des idées les plus communes, penser comme elle, sentir comme au début des sensations, enfin redevenir enfant avec cette enfant adorée. Lorsqu'il l'avait rencontrée, elle avait presque perdu l'usage de la parole ; son langage n'était guère qu'un murmure incertain et confus ; mais maintenant on y pouvait démêler un sens suivi, ses paroles étaient plus nettes et mieux enchaînées. Elle parlait le français avec élégance et correction, et paraissait même n'avoir aucune connaissance du dialecte flamand ; c'est là du reste un fait que l'on observe chez la plupart des fous de Gheel. On remarquait parfois, au milieu de ses idées incohérentes, les traces d'une sensibilité profonde et d'un esprit cultivé ; c'étaient autant de lueurs d'espoir qui traversaient les ténèbres de sa raison. Que de conjectures Anselme ne formait-il pas sur cette âme, cette destinée si chère qu'il comparait au ciel voilé d'un monde inconnu ! Que d'illusions évanouies chaque jour et remplacées par d'autres espérances ! Ames chastes et pures, vous devinez, vous pressentez les transports et les mouvements de ce cœur jusqu'alors accablé du poids de son exil et surtout de la crainte de mourir sans s'être dévoué, mais qui tout à coup renaît aux saintes illusions de la vie, à tous ces sentiments qu'il a cru perdus, par la pensée d'un seul sacrifice.

Ainsi, ce jeune penseur, si calme extérieurement, aimait

avec l'abandon, l'emportement d'un cœur qui n'a jamais aimé, une folle, un être privé de raison, incapable de le comprendre. Mais cette folle ne pouvait-elle pas devenir un jour, grâce à lui, l'amante la plus sensible et la plus tendre? Et que de bonheur, que de transports au réveil! Cette âme d'insensée, enveloppée maintenant d'un voile épais, rendue par ses soins à la douce lumière des sentiments et de la raison, ne serait-elle pas à lui, bien à lui, comme la créature appartient au Dieu qui l'a rachetée? Que de sensations et de jouissances ineffables pour l'homme qui se voit, par son seul titre d'amant, institué le sauveur de cette faible intelligence, vit comme incliné sur cette flamme vacillante pour la ranimer, la protéger, et tremble sans cesse de la voir s'éteindre de nouveau! Et ce cœur qu'il a connu déshérité, dépouillé, stérile; ce cœur qu'il va voir s'embellir chaque jour de sensations vierges, d'images inconnues, pareilles à des fleurs belles comme l'aurore, mais écloses au souffle mystérieux des nuits; aujourd'hui, un sourire plus calme, puis ces regards profonds et tendres, rayonnements furtifs qui se gravent éternellement dans la pensée du bienfaiteur, des sentiments bien doux, à demi représentés, où la vie renaît par degrés comme les images du jour à travers les vapeurs matinales. Aimer ainsi, ce n'est plus aimer, c'est oublier en quelque sorte son propre bonheur, c'est abjurer tout son être en faveur d'un autre être, et devenir le ministre de Dieu, le ministre des consolations et du salut près d'une seule existence.

Ces paysages de la Campine, autrefois si vastes et si nus, étaient maintenant, aux yeux d'Anselme, bienheureux et enchantés, comme les régions où l'âme se réfugie. Il aimait ce silencieux espace qui s'accorde si bien avec l'extase et les contemplations d'un certain amour. Le moindre bruit, un chant d'oiseaux, la cime des sapins agitée par le vent, et puis ces balsamiques émanations de la rosée virginale, la senteur particulière des bois, des blés, des fleurs des champs encore mouillées, toutes choses indifférentes naguère, ou du moins aspirées sans bonheur, le transportaient maintenant, au point de le forcer parfois à tomber à genoux au milieu d'un champ, pour remercier le ciel d'avoir préparé ces plaines calmes et plates, d'une contemplation sereine, d'un aspect si salutaire, pour ces pauvres imaginations qui n'ont été égarées et perver-

ties peut-être, que par l'abus des sensations et la multiplicité des images.

Un seul être avait rempli pour lui cette solitude, et renfermé dans un coin de terre tous les bonheurs du monde. Celle qu'il aimait se rattachait à ses moindres actions; absente, elle marchait à ses côtés, il lui parlait, devinait ses pensées, achevait sa guérison à force de douceur persévérante. Il retrouvait l'image de cet ange familier dans l'espace du ciel, puis à travers l'azur des bois, l'émail des prés, les flottantes vapeurs du crépuscule; il entendait sa voix dans les profondeurs du feuillage, cette voix dont il avait réglé lui-même et recréé pour ainsi dire les soupirs, les inflexions et les moindres accents.

Souvent aussi, ces illusions n'étaient pour lui que le présage d'un bonheur réel. En rentrant chez lui, vers la chute du jour, saluant de loin le filet de fumée de la métairie, autrefois si triste et maintenant si doux à contempler, il entendait retentir, au détour d'une haie, un cri perçant, un cri d'enfant qui se réjouit de surprendre et de saluer son bienfaiteur. Bientôt Blanche était dans ses bras, riant de la frayeur qu'il avait feint d'éprouver, heureuse d'être venue à sa rencontré; ils reprenaient ensemble le chemin de la ferme. Mais, quelquefois aussi, comme il redoutait pour elle les suites de la fatigue, car elle parcourait de grandes distances pour le rejoindre, il la prenait dans ses bras et revenait à la métairie, courbé sous ce précieux fardeau. Alors il renfermait en lui-même ses impressions, il contemplait le ciel et le bénissait en silence; puis il passait sa main sur ses yeux, car ses sentiments étaient à la fois si vifs et si pressés, qu'ils débordaient son âme, et des larmes de joie mouillaient son visage.

Bientôt il put regarder la guérison de la jeune folle comme un fait entièrement accompli. L'esprit de Blanche avait repris toute sa lucidité, sa tête était redevenue calme, il ne lui restait plus que le souvenir et comme le remords de son égarement passé. Un an de soins et d'amour avait opéré ce miracle. Anselme, récompensé de sa confiance, put lire alors au fond de cette jeune âme comme dans une source pure. Confiant dans ses légitimes illusions, il crut y retrouver avec la reconnaissance et la pieuse mémoire du bienfait l'inclination la plus tendre, le retour et l'échange de ses propres sentiments,

enfin ce qu'un cœur bien épris espère et attend de celui qu'il aime.

Depuis longtemps, en observant le cours de ses pensées, il avait cru deviner que l'aliénation devait avoir eu en elle pour principe un amour trompé, une de ces secousses fatales et mortelles qui n'épargnent la vie d'une femme que pour anéantir sa raison. Un jour il essaya de l'interroger, la pressa même de lui confier l'événement qu'il supposait avoir réagi sur ses organes d'une façon si terrible; mais cette demande faillit être pour la jeune convalescente l'occasion d'une rechute. Elle pâlit, tomba dans des spasmes nerveux, et eut un accès de démence complet. Il lui fallut plusieurs jours pour se remettre; Anselme n'obtint même son entier rétablissement qu'en lui promettant de ne plus l'interroger à l'avenir. Il résolut de jouir d'un bonheur que le hasard lui avait offert, et comprit que le temps ou le hasard devaient seuls l'éclairer.

Le 15 mai, jour de la fête de Sainte-Dymphne, approchait; c'était un beau jour pour tout le canton, et de plus l'anniversaire de l'entrée de Blanche à la métairie. Anselme, poussé par un double sentiment d'orgueil, avait paru désirer d'avance voir Blanche, son amour et son ouvrage, se rendre à la kermesse et y danser, ainsi que les autres jeunes filles du village. Blanche était presque aussi fière et aussi heureuse que lui de l'idée de paraître à la fête. Elle avait eu le soin de se faire, en cachette, pour le surprendre, une robe toute neuve et qui devait rehausser encore sa grâce et son maintien. Les jeunes filles de la Campine portent, les jours de fête, des bonnets fort avantageux pour la figure; la coiffe en est élevée, et les deux pattes de dentelle brodée qui retombent sur le cou encadrent entièrement le visage. Une jeune fille qui n'est que jolie paraît belle avec un de ces bonnets-là. Blanche mit pour la kermesse un de ces bonnets de dentelle.

Qui donc eût deviné que cette aimable et charmante fille n'était autre que la pauvre folle qui se tenait un an auparavant contre les murailles de l'église, si malheureuse et si craintive, les vêtements en lambeaux, les yeux couverts d'un méchant chapeau de paille? Depuis sa guérison, Blanche était devenue plus grave et plus réservée, sans rien perdre toutefois de son gracieux enjouement; on remarquait en elle quelque chose de

noble et de citadin qui ne s'accordait pas avec ses habits de villageoise. Cependant, lorsqu'elle fut revêtue de la robe qu'elle s'était faite pour la kermesse, Anselme se sentit pénétré d'un si vif bonheur de la voir si belle et si complétement métamorphosée, qu'il tomba à ses genoux et demeura quelques instants devant elle, plongé dans une extase silencieuse, occupé seulement à l'admirer. Il comprit que les bonnes gens de Gheel restassent quelquefois prosternés des demi-journées devant saite Dymphne, le jour de sa fête : lui aussi avait trouvé sa sainte; mais personne n'eût osé, sans doute, s'associer à son culte ni partager ses vœux ; car c'était une religion toute nouvelle qu'il s'était faite, à l'exemple des cœurs tendres, un mélange de l'abnégation entière de l'existence, jointe à la plus pure idolâtrie du cœur.

Le soir, à la fête, quelle joie, quelle félicité de pouvoir danser avec elle, lui qui n'entendait les autres années qu'avec un sentiment de mélancolie les violons de la kermesse! Mais alors il ne l'avait pas vue danser, ni répandre autour d'elle, par ses grâces touchantes, l'admiration et l'enchantement. Ce jour-là tout était pour lui enivrant et nouveau ; il s'attachait (ceci est le propre des cœurs naïfs et sensibles) aux plus frivoles circonstances relatives à celle qu'il aimait. Il recueillait avec l'avidité de la passion les louanges et les riens flatteurs qu'inspirait aux jeunes gens du pays la beauté de Blanche.

— Ce n'est pas une Gheeloise, disait l'un ; elle a le pied trop mignon et la taille trop jolie pour cela.

— Ne reconnaissez-vous pas, disait un autre, l'*innocente* de la métairie de Saint-Bernard? C'est pourtant le jeune docteur Maës qui l'a guérie ; on prétend même qu'il en veut faire sa femme...

— Ce ne serait toujours pas un mauvais parti, ajoutait un troisième, pour une *ex-innocente*.

Ces divers propos allaient droit au cœur d'Anselme, et se confondaient dans sa pensée avec le bruit des danses, des pas, les mouvements de Blanche, qu'il ne cessait d'observer, et surtout les regards expressifs et reconnaissants qu'elle échangeait avec lui.

Il y a près d'une lieue entre le cabaret où se fait la kermesse de Gheel et la métairie de Saint-Bernard. Anselme fit ce trajet avec elle, à minuit, au milieu d'une campagne délicieusement

calme et mouillée par la rosée d'une belle nuit de printemps, avec un cœur palpitant près du sien, un cœur plongé tout entier dans cette extase que produisent les divines beautés de la nuit, quand tous les mouvements de la vie semblent suspendus, que la nature entière n'est plus qu'un symbole du parfait bien-être que goûtent deux cœurs unis l'un à l'autre, et qui s'aiment sans se l'être encore dit.

Quand ils passèrent devant l'Église, ils s'arrêtèrent d'un commun accord. Blanche alla s'agenouiller devant l'image de sainte Dymphne, où elle fit une courte prière; Anselme se mit à la contempler aux douces clartés de la lune; elle lui parut revêtue de tant de charmes et de beauté, qu'il crut voir la sainte elle-même, telle qu'elle est représentée dans l'intérieur de l'église, au moment où elle se prosterne devant son père pour lui demander la vie. Les propos tenus à la kermesse au sujet de son mariage avec Blanche lui revinrent alors à l'esprit. Après tout, les jeunes gens du pays n'avaient-ils pas dit vrai? Cette femme, qui lui appartenait par tous les liens de l'amour, n'était-elle pas son droit sacré, son bien, le principe et l'unique possession de toute sa vie?

Il voulait en ce moment même lui faire part de son projet, fixer avec elle l'époque de ce bonheur, tant il croyait lire avec confiance dans ses pensées; mais il craignait aussi de rompre le charme de cette nuit enchanteresse; et puis, sa voix tremblerait; s'il essayait de parler, il balbutierait et ne pourrait achever. Comment trouver en soi la force de s'entretenir de ce qui remplit l'âme entière? Il préféra remettre cet aveu au lendemain; d'ailleurs le trajet était sur le point d'être achevé; depuis longtemps on n'entendait plus le bruit des violons de la kermesse, et le toit de chaume de la métairie commençait à se dessiner dans les ténèbres.

Au moment de se séparer de lui et de regagner sa chambre, Blanche lui serra les mains avec effusion et lui présenta son front à baiser. Ce mouvement simple semblait peindre tout ce qu'elle éprouvait. C'était la première fois qu'Anselme embrassait ce front si pur, où l'innocence avait fait succéder son paisible rayon à de bien tristes ravages. Il était trop ému, trop agité en la quittant, pour songer à dormir. Il la laissa rentrer seule à la métairie, et lorsqu'il la vit enfermée dans sa chambre,

il sortit de nouveau et marcha plus de deux heures au milieu des champs, sans but, sans direction, n'ayant d'autre dessein que de donner à ses pensées le temps de se calmer et de se rafraîchir.

En rentrant à la ferme, il s'aperçut que la lumière était encore allumée dans la chambre de Blanche. Étonné qu'elle ne fût pas endormie à une heure de la nuit aussi avancée, il ouvrit avec précaution la porte de la ferme, puis se rendit à la chambre que Blanche occupait. Il frappa doucement; mais, ne recevant pas de réponse, il se décida à ouvrir la porte, qui n'était d'ailleurs qu'à demi poussée.

Il vit alors qu'elle ne s'était pas même couchée. Elle était assise devant une table où se trouvaient de l'encre, des plumes et du papier. Son attitude d'affaissement, sa tête inclinée sur son épaule, une plume renversée sur une de ses mains, annonçaient qu'elle s'était laissé surprendre par le sommeil. Une lettre, qu'elle venait sans doute d'achever, se trouvait devant elle : Anselme s'en empara, sans réfléchir à l'indélicatesse, peut-être même à l'imprudence d'une pareille action; il lui semblait qu'aucune des pensées, aucun des secrets de Blanche ne fût en droit de lui échapper.

Cette lettre contenait une sorte de confession incohérente et passionnée; elle paraissait avoir été dictée par mille sentiments opposés, les désordres et les transports violents que les remords d'une première faute peuvent entasser dans une tête ardente. A chaque ligne, on y retrouvait l'expression d'un amour insurmontable, longtemps combattu par toutes les forces d'une jeune âme, puis expié par de terribles souffrances, suivies du funeste égarement dont Anselme avait été le témoin. Blanche décrivait elle-même avec une effrayante fidélité l'origine, les progrès et les principales crises de son aliénation; mais son langage, d'abord impétueux et menaçant, s'adoucissait par degrés; plus calme et plus heureuse, elle se croyait assurée maintenant de sa guérison; la raison lui était rendue, et, avec elle, la faculté d'un pardon qu'elle laissait échapper à travers l'expression déchirante de ses accusations et de ses reproches. Elle invoquait presque comme une coupable le retour de celui qui méritait par son indigne abandon, d'être regardé comme la honte et le malheur de sa jeunesse, le meurtrier de son cœur et de sa raison.

Anselme avait à peine eu le temps de parcourir quelques lignes de cette lettre, qu'il avait senti son sang se glacer dans ses veines, puis ses yeux se couvrir d'une nuit épaisse. Ces aveux, ces prières, ces souvenirs à demi dévoilés, tout cela avait d'abord passé dans son esprit comme un songe mortel, qu'un retour fait sur lui-même et le secours de sa raison allaient sans doute dissiper.

Il prit l'enveloppe qui contenait la lettre et lut : « *A M. Surville, capitaine de cavalerie. France.* »

Alors il comprit toute l'étendue de son malheur et entrevit la destinée de Blanche ; il laissa tomber la lettre sur la table, appuya sa main sur ses yeux en étouffant un gémissement, et s'enfuit de nouveau dans la campagne, où il resta jusqu'au point du jour, errant de côté et d'autre; il s'arrêtait par moments pour se rouler par terre, il se meurtrissait le visage et la poitrine, appelant la mort à grands cris, et accusant le ciel d'avoir réservé une fin si cruelle à une bien courte période de bonheur.

Cependant, quand l'aurore eut commencé à dorer les bruyères et à répandre sur les campagnes ses premières couches de brumes et d'azur, il eut honte de sa faiblesse, et essaya de rappeler sa raison et de reprendre quelque fermeté.

— Elle ne m'aimait pas, se dit-il, elle ne pouvait m'aimer, et pourtant elle me doit tout !... Ma part est peut-être la plus belle.

Il résolut de ne point faire connaître à Blanche qu'il eût lu sa lettre, et de la traiter avec les mêmes égards, la même douceur qu'autrefois. En rentrant à la métairie, vers le milieu du jour, il trouva l'un de ses plus jeunes frères qui tenait une lettre que l'*innocente* lui avait remise, avec ordre de la porter à la poste. Aucune des volontés de Blanche ne devait être exécutée sans avoir été préalablement ratifiée par Anselme. Il reconnut la lettre qu'il avait lue pendant la nuit, la tourna et retourna plusieurs fois en souriant d'un air significatif, puis la rendit à l'enfant en lui ordonnant d'exécuter la commission de l'*innocente*.

Il fût mort assurément de chagrin, et sous les yeux mêmes de celle qui avait comme transporté en lui son égarement, s'il eût fallu qu'il la vît s'éloigner de cette maison que sa présence

avait comme déifiée et bénie, et où son départ laisserait le désespoir et la mort peut-être. Comment supporter la vue d'un rival insensible, indifférent sans doute, qui venait lui enlever froidement, et sans autres droits qu'une trahison passée, son unique bien, l'appui, le cher et suprême bonheur de sa destinée? Mais le sort voulut épargner à l'infortuné ce dernier excès d'accablement; il devait la perdre, mais sans la revoir, sans avoir à subir l'accent de ses dernières paroles, ni l'effet de son dernier regard.

Un soir du mois de juin, à l'heure où ses visites se trouvaient habituellement terminées, il crut remarquer en rentrant une agitation extraordinaire dans l'intérieur de la ferme; ses frères et sœurs allaient et venaient, se regardaient et chuchotaient d'un air de mystère.

— L'innocente est partie d'aujourd'hui, lui dit la vieille Maës aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Partie! s'écria Anselme en promenant autour de lui des regards étincelants d'indignation, et elle n'a rien laissé ici, rien, pas même un gage... un souvenir...

— Si vraiment, reprit la vieille fermière, mais elle a été emmenée par un militaire français qui paraissait être son mari. « Voici, m'a-t-il dit, brave mère, ce que je vous laisse pour les soins que vous avez bien voulu prendre de ma femme. — Dites à Anselme que je ne l'oublierai jamais, » s'est écriée l'innocente en partant... mais elle n'a pas eu le temps d'en dire davantage, car son mari paraissait très-pressé de s'éloigner; il l'a entraînée hors de la maison et l'a même prise dans ses bras pour la mettre dans une voiture qui l'attendait à la porte.

La vieille Maës, tout en parlant ainsi, présentait à son fils une bourse remplie d'or que lui avait remise celui qu'elle prenait pour le mari de *l'innocente*. Anselme prit la bourse, et la lança par terre de toute sa force sans prononcer une seule parole; ensuite, il alla se jeter sur une chaise d'un air accablé. Ses frères et sœurs, témoins de cette action, furent épouvantés, et se dirent entre eux d'un ton de frayeur : « Hélas! notre frère aîné deviendrait-il aussi innocent? »

Anselme apprit de quelqu'un du pays que l'homme qui avait emmené l'aliénée de la métairie de Saint-Bernard, avait annoncé devoir rester une partie de la matinée du lendemain à Héren-

thals, pour mettre ordre à quelques affaires relatives aux biens qu'il possédait près de cette ville. C'était d'Hérenthals même qu'un an auparavant Blanche s'était échappée dans un accès de démence produit par le désespoir. Anselme partit pour rejoindre Surville dès le point du jour, le lendemain du départ de Blanche ; il eut soin de se faire accompagner du fils du notaire du pays, son seul ami, le seul homme qui eût appris par lui le secret de ses amours, et fût digne de s'associer à son plan de vengeance.

Lorsqu'ils arrivèrent à Hérenthals, ils apprirent que Surville était parti avec celle qui l'accompagnait depuis plusieurs heures, et devait être maintenant trop éloigné pour qu'il fût possible de le rejoindre. Anselme reçut cette nouvelle avec une apparente fermeté ; il se contenta d'attacher sur son compagnon de route un regard fixe et morne, qui semblait dire : « Tout est fini. » Il reprit aussitôt le chemin de Gheel. En rentrant à la ferme, il fut saisi d'une fièvre maligne, accompagnée de crises nerveuses et de transport. Ses jours furent longtemps en danger; il lui resta de cet événement un accablement insurmontable qui fut suivie d'hypocondrie et même de fréquentes absences d'esprit. Bientôt il lui fallut renoncer à son service médical, car il ne se sentait plus la force de continuer ses fonctions. Puis, la maladie, suite de souffrances cruelles, ayant fait en lui de rapides progrès, il cessa presque de manger, de marcher, de parler, vécut dans un isolement complet, et devint d'une maigreur excessive.

Cependant l'ancienne folle de la métairie de Saint-Bernard s'appelait maintenant Mme Surville, titre nouveau qu'elle avait acheté par d'étranges aventures et de bien cruelles épreuves. Surville, son mari, était ce que furent la plupart des officiers français de 1800 à 1814, caractère inconstant et léger, fort sujet à caution en matière de femmes et d'amour, occupé surtout de son avancement, entiché de la guerre et de l'empereur, mais au fond assez bon cœur et pas méchant diable. Il s'était empressé de réparer par un mariage une faute dont il n'avait pu prévoir les suites qu'en ayant sous les yeux la peinture des maux affreux supportés par sa victime.

Au milieu de la vie errante qu'elle menait à la suite de son mari, madame Surville n'avait eu garde d'oublier le solitaire de

Gheel, les sentiments et les secours qu'elle avait trouvés près de celui qu'elle appelait son sauveur et son frère. Il est des souvenirs d'affection qui remplissent le cœur bien mieux souvent que l'affection présente. Cette femme si sensible et si malheureuse pouvait-elle se reporter sans pleurer, et sans s'agenouiller avec ferveur, au milieu des bruyères de la Campine, dans les environs de la métairie de Saint-Bernard, sur ces lieux où elle n'eût pas rencontré un arbre, un buisson, un monticule qui ne pût au besoin l'entretenir d'une tendresse qui n'avait été pour elle que le signe visible d'une grâce toute céleste, d'une commisération purement divine?

Elle écrivait sans cesse à Anselme; et ses lettres, obéissant aux mouvements des armées françaises, avaient été successivement datées de Dresde, de Francfort, de Leipsick, et enfin de Brienne et de Montmirail. Elle se confiait entièrement à lui comme à un ami qu'on a perdu, mais qu'on espère revoir. Anselme lui avait d'abord répondu régulièrement; mais ses lettres étaient celles d'un cœur anéanti, désespéré, qui devait peut-être succomber à ses peines, trop fier cependant pour en laisser même entrevoir la source.

Pourtant Mme Surville, ayant vu plusieurs de ses lettres rester sans réponse, en reçut une dernière qu'elle ne put lire sans une anxiété mortelle. Elle crut découvrir dans le cours des idées d'Anselme quelque chose d'incohérent et de confus qui dénotait un véritable égarement d'esprit. Aussitôt un doute accablant et terrible s'offrit à sa pensée; elle sollicita de son mari la permission de se rendre à Gheel pour revoir Anselme, l'entretenir une dernière fois, lui parler, ne fût-ce qu'un instant, s'acquitter enfin d'un devoir devenu tout à coup pour elle plus cher que la vie.

Surville ne pensait guère à s'opposer au départ de sa femme : la campagne de 1814 venait alors d'être ouverte. Tout ce qui portait un cœur militaire et avait aimé l'empereur pouvait-il à cette époque de deuil et de revers avoir un vœu, une action, un sentiment qui ne se rattachât, par une invincible sympathie, aux dernières luttes de cette grande destinée, plus fière et plus imposante encore dans ses disgrâces que dans ses triomphes?

Mme Surville se rendit donc à Gheel en toute hâte, obéissant d'avance à un sinistre pressentiment, craignant d'arriver

trop tard pour revoir celui qu'elle espérait pouvoir encore sauver.

Elle devait le revoir ; mais, hélas ! dans quelle situation, dans quel affreux excès de peine et d'avilissement ! Peut-être eût-il mieux valu pour elle mourir avant cette entrevue.

Comme elle passait devant l'église de Gheel pour se rendre à la métairie de Saint-Bernard, elle aperçut, au-dessous de la statue de sainte Dymphne, à une certaine place que la présence du soleil rend chère aux aliénés, un homme au corps voûté, coiffé d'une calotte noire, portant une sorte de casaque en gros drap bleu, attachée sous le menton, mais sans que les bras fussent passés dans les manches. Cet homme, aux yeux caves, au teint jauni, paraissait atteint d'une vieillesse précoce; il marchait lentement, car ses pieds et ses bras étaient retenus par une chaîne en fer. Ses jambes étaient nues, et la chaîne, ayant entamé l'épiderme, avait formé au-dessous des genoux un double cercle ensanglanté.

Mme Surville avait pris à peine le temps d'examiner cet aliéné qu'elle s'était déjà précipitée hors de sa voiture. Éperdue, hors d'elle-même, elle tomba à genoux en s'écriant : « Anselme, Anselme, est-ce bien vous? »

Elle n'en put dire davantage, elle fit entendre un cri étouffé, ses yeux se fermèrent aussitôt, et elle perdit connaissance. Il fallut la transporter dans une maison voisine ; mais, lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, on s'aperçut que ses yeux étaient flottants et indécis; elle regardait sans fixer, étendait les mains au hasard et sans qu'il y eût dans ses mouvements de volonté déterminée. Bientôt ses paroles redevinrent incohérentes, ses idées n'eurent plus ni ordre ni lien ; enfin, au bout de peu de jours, la commune de Gheel put compter une aliénée de plus.

On essaya de la placer dans quelques maisons du centre du pays, mais elle n'y voulut pas rester ; elle s'échappait sans cesse, refusait presque constamment de parler et de manger ; on la retrouvait errant des jours entiers et souvent une partie des nuits dans les sentiers qui conduisent à la métairie de Saint-Bernard.

Le médecin qui la soignait n'obtint d'elle quelque soumission que du jour où il eut l'idée de la faire placer dans la ferme où elle avait déjà recouvré jadis le calme et la raison. Dès qu'elle se vit de nouveau installée dans son ancienne chambre voisine

de l'étable, qu'elle eut repris sa place à la table de la famille Maës, à côté d'Anselme, elle retrouva quelque tranquillité d'esprit, puis sa bonté, sa douceur d'autrefois enfin ce sourire doux et triste qui avait été le signe caractéristique de sa première folie.

Anselme, lui, était atteint d'une mélancolie d'une espèce particulière, que les médecins modernes ont surnommée *lypémanie lacrymale*. L'aliéné atteint de ce genre d'affection reste sans cesse plongé dans une sorte de stupeur douloureuse ; il ne cesse d'essuyer ses yeux, comme s'ils étaient baignés de larmes ; cette affection se joint en lui à une excessive susceptibilité qui lui fait rencontrer dans chaque objet qui l'entoure un nouveau sujet de douleur ou d'appréhension.

Mais, dès que Blanche fut redevenue la commensale de la métairie, on put remarquer une certaine amélioration dans l'état d'Anselme : la source de ses larmes imaginaires parut se tarir, il repoussa moins opiniâtrément les aliments qu'on lui présentait, sortit même volontiers de la chambre, lui qui depuis un an s'était refusé presque à tout mouvement, et avait vécu dans un isolement absolu ; inactif, affaissé sur lui-même, les yeux fixes et hébétés, les bras pendants le long du corps.

Il s'habitua insensiblement à faire avec Blanche quelques petites courses dans les environs de la métairie. Leurs gestes, leurs habitudes, leurs mouvements, étaient ceux de deux enfants qui s'aiment et se recherchent par une inclination mutuelle, mais sans savoir qu'ils s'aiment. Ils se promenaient ensemble, en se tenant par la main, s'entretenaient longuement, mais sans qu'il y eût de liaison apparente entre les phrases qu'ils échangeaient. Ils semblaient avoir perdu tous les deux jusqu'au sentiment de leur première destinée; leur entretien n'était le plus souvent qu'un murmure incohérent et incompréhensible, sans pensées, sans souvenir, sans images du passé. Mais qui sait pourtant si le ciel n'avait pas mis pour eux dans ces actions machinales, dans ces paroles confuses quelque signification sublime et mystique, pareille au verbe saint, et supérieure à la lettre des langages terrestres? Qui sait si un ange miséricordieux ne venait pas soulever quelquefois le bandeau de ces deux âmes, aveugles pour le monde entier, mais clairvoyantes pour elles seules, ou-

vertes à l'aspect d'un même ciel, et pareilles à deux sources pures qui se réfléchiraient instinctivement l'une dans l'autre ? Qui sait si l'amour, ce gage sensible d'un meilleur monde, ce divin symbole de l'âme humaine, n'est pas fait poursurvivre chez certains êtres, même à la fuite de la raison, même aux troubles de l'intelligence ?

Cependant, peu de temps après ces événements, la Belgique, ce théâtre de tant de guerres, entendit retentir, dans ses plaines, la dernière et terrible explosion du canon français qui tonnait encore une fois contre les puissances alliées. Les désastres de la journée du 18 juin 1815 s'étendirent jusqu'aux champs de la paisible Campine, les habitants palpitèrent d'effroi dans leurs bruyères, et crurent un moment à un tremblement de terre ; les campagnes et les chaumières furent bientôt remplies de blessés, de morts et de fuyards.

Un mois environ après la bataille de Waterloo, quelques officiers français amenèrent à Gheel un fou qui portait le même uniforme qu'eux, et paraissait être de leur corps. Ce fou était âgé de trente à trente-cinq ans ; sa taille était haute et bien prise, une cicatrice profonde traversait son front, et l'épaisse barbe qui couvrait son visage empêchait de distinguer ses traits. On remarquait en lui les symptômes caractéristiques de la manie furieuse, la face convulsive, les regards obliques et étincelants, la voix haute et saccadée.

L'extérieur de cet homme avait quelque chose de si terrible qu'aucun des habitants de Gheel ne consentit à le recevoir chez lui ; d'ailleurs ils avaient en ce moment presque tous plus de fous qu'ils n'en pouvaient loger. Le bourgmestre fit comprendre aux personnes qui avaient amené dans le pays ce nouvel aliéné, qu'ils ne pourraient lui trouver un asile que chez de pauvres paysans, dans quelque ferme située au milieu de la campagne. En même temps il leur indiqua la métairie de Saint-Bernard, que sa position d'isolement rendait particulièrement favorable à la guérison des maniaques et des furieux.

La mère Maës était tombée dans une grande misère, depuis que son fils aîné avait cessé d'être le soutien de la famille. Elle se décida donc à accepter le fou qu'on lui proposa, en considération du salaire qu'elle en devait retirer, et bien que ses malheurs récents n'eussent pas diminué, comme on le pense,

la rancune de vieille date qu'elle gardait aux *innocents*.

Le nouveau venu fut à peine installé dans la ferme qu'il devint l'épouvante du voisinage. On le surnomma le *furieux de la cabane*. Ses accès de fureur avaient empêché de le loger dans l'intérieur du logis, et il était si terrible qu'il avait fallu le mettre aux fers et le placer dans une espèce de niche située en dehors de la métairie. Il couchait dans une boîte en bois scellée à la muraille ; il injuriait et mordait tous ceux qui l'approchaient ; il était bien rare qu'il ne renversât pas, sans même y toucher, les aliments qu'on déposait sur une pierre à côté de son lit. On ne pouvait obtenir de lui d'autres paroles que quelques phrases de mauvais espagnol qu'il marmottait entre ses dents. Il ne parlait français que lorsqu'il était seul, et on entendait alors sortir de sa cabane les mots suivants, qu'il prononçait d'une voix tonnante :

« Napoléon... Waterloo... Blücher... Bulow... Grouchy ?... Viendras-tu ?... Oui, il y a eu des traîtres.... des traîtres... Vive la garde ! vive l'empereur ! »

Cependant, après quelques jours de crise et d'agitation, le délire de cet homme commença à s'apaiser ; il devint plus doux, plus calme, s'entretint raisonnablement avec les personnes qui entraient dans sa cabane; son bon sens parut même bientôt rétabli, au point que le médecin n'hésita pas à le délivrer de ses chaînes et à lui rendre sa liberté, comptant sur l'influence d'un meilleur traitement pour achever sa guérison.

Le nouvel hôte de la métairie de Saint-Bernard justifia d'abord par sa bonne conduite la confiance qu'il avait obtenue. Ses actions semblèrent marquer l'entier recouvrement de ses facultés. Il annonça lui-même l'intention de prendre part aux travaux de la ferme, et les habitants jugèrent inutile de le surveiller, tant il se montrait docile et attentif à s'acquitter de ses nouveaux devoirs.

Mais, un matin, comme il rentrait de la cour dans l'intérieur de la ferme, armé d'une hache qui venait de lui servir à fendre du bois, il aperçut Anselme et Blanche, qui se trouvaient seuls en ce moment assis dans un coin de la chambre et prenaient ensemble leur premier repas, composé de pain émietté dans du lait qu'on leur servait suivant leur désir dans la même écuelle. Ils se regardaient en souriant, leurs mains étaient entrelacées,

ils approchaient par moments leur visage l'un de l'autre comme pour mieux contempler l'image de leurs traits réfléchie dans leurs vagues prunelles. Leurs gestes, leur attitude exprimaient le contentement naïf et profond de deux âmes habituées à se confondre et à regarder l'une dans l'autre, ne vivant plus que pour partager silencieusement le petit nombre de pensées et de sensations qui leur restent.

Ce tableau, qu'il voyait pourtant se renouveler chaque jour, alluma tout à coup la fureur du nouvel aliéné. Cédant à un accès terrible de démence, il recula de quelques pas, puis s'élança vers Anselme en s'écriant : « Ah ! traître, prétends-tu donc m'enlever ma femme ? » En prononçant ces mots, il balança sa hache en l'air d'une façon terrible, puis il en déchargea sur la tête d'Anselme un coup si violent, qu'il l'étendit roide mort à ses pieds.

On accourut aux cris de Blanche ; la mère Maës et ceux de ses enfants qui se trouvaient dans les environs de la métairie demeurèrent glacés d'horreur en présence du spectacle étalé sous leurs yeux. Le meurtrier qui tenait encore à la main sa hache ensanglantée ne répondit aux questions qu'on lui fit que par quelques mots empruntés à son jargon espagnol. Il se laissa remettre les fers tranquillement et reconduire à sa cabane sans essayer de faire la moindre résistance.

La nouvelle du meurtre d'Anselme Maës se répandit bientôt dans le canton, les habitants en furent indignés et effrayés au point qu'ils déclarèrent vouloir se porter en masse à la métairie de Saint-Bernard, pour mettre le feu à la cabane où l'aliéné était enfermé, et délivrer ainsi la commune d'un homme si dangereux.

Mais ce projet ne fut pas exécuté, car le bourgmestre avait eu soin de faire sortir du pays le meurtrier et de le renvoyer aux personnes qui l'avaient amené à Gheel. On sut alors que le *furieux de la cabane* n'était autre que le capitaine Surville, tombé en démence par suite de l'impression qu'avait produite sur son esprit la défaite de l'empereur à Waterloo. Quant à sa femme, elle était morte peu de jours après le meurtre d'Anselme.

Telle est la fin de cette anecdote, qu'il faut entendre racon-

ter à Gheel même, à côté du clocher de l'église de Saint-Amant et de la statue de sainte Dymphne que l'on aperçoit devant soi ; avec les bruyères de la Campine à l'horizon, le toit de la métairie de Saint-Bernard dans le lointain, puis des fous qui chantent, sautent et gambadent autour du narrateur.

Allez à Gheel, et en songeant aux égarements et aux misères de notre pauvre humanité, vous vous bornerez peut-être à répéter du fond du cœur, comme les gens du pays, cette humble phrase qui devrait être inscrite au fronton de tous les hospices d'insensés :

« Sainte Dymphne, priez pour nous. »

ARNOULD FREMY.

MOEURS

ET

INSTITUTIONS DES RAYAS.

Le moyen le plus sûr pour arriver à la civilisation de la Turquie est, à notre avis, de faire une étude approfondie de ses mœurs et de ses institutions. C'est faute de les avoir connues qu'on a présenté des théories si contradictoires sur l'avenir de l'empire ottoman. On n'a médité que sur l'élément gouvernemental de la Turquie ; on s'est trop préoccupé des nombreuses races de *rayas* (tributaires) qu'elle contient, et du défaut d'homogénéité de ces populations. C'est pour ces motifs qu'on a jugé sa réorganisation impossible.

Dans un autre travail, j'ai essayé d'appeler l'attention sur les mœurs publiques et privées des Turcs, et j'ai tâché de rectifier certaines erreurs qui avaient prédominé en Europe au sujet de la moralité des musulmans. Je me propose de compléter cette étude par un tableau des mœurs et des institutions des *rayas*.

Avant de descendre aux détails, arrêtons-nous un instant et jetons un coup d'œil sur les rapports qui ont existé, depuis la conquête, entre les vainqueurs et les vaincus.

La conquête a été pour les musulmans, non-seulement une œuvre politique, mais une mission de prosélytisme r eligieux ; aussi les peuples qu'ils soumirent à leur souveraineté, et qui refusèrent d'embrasser l'islamisme, ont dû subir des lois qui marquaient leur infériorité politique. Une forte barrière s'éleva entre le peuple conquérant et les peuples conquis, ce fut la religion. Les conquérants, fiers et enthousiastes d'une foi nouvelle qui embrassait leur existence morale, civile et politique, et qui répondait à la fougue de leurs passions orientales, ne pouvaient embrasser les doctrines des chrétiens; la vénération de ceux-ci pour les reliques et les images, les faisait même regarder par les Turs comme idolâtres. Les chrétiens, de leur côté trouvait l'Évangile trop supérieur au Coran pour renoncer à la loi du Christ, et se soumettre à la foi de Mahomet. Dès lors, la religion devint, en Orient, un lien de nationalité, lien tellement fort que le temps et les événements l'ont resserré au lieu de l'affaiblir.

Cependant la domination des Turcs ne fut point une tyrannie, et si les peuples conquis perdirent leurs droits politiques, ils furent libres d'exercer leur religion, et purent se livrer paisiblement au commerce et à l'agriculture sous la protection de leurs maîtres. Leurs églises leur furent conservées; les musulmans en convertirent, il est vrai, quelques-unes en mosquées, mais ils témoignèrent une profonde vénération pour les saints à qui ces églises étaient consacrées (1). Les chrétiens échap-

(1) Les musulmans respectent tout monument qui a servi à la prière. A Salonique, les Turcs ont converti en mosquées trois églises grecques. Dans celle de Saint-Démétrius, ils brûlent jour et nuit une lampe dans la chapelle où est enterré le saint, et ils permettent aux chrétiens d'aller prier sur son tombeau quand revient l'anniversaire de sa mort. Dans une autre mosquée, on conserve avec une grande vénération la chaire d'où a prêché saint Paul ; c'est un grand bloc en granit; les douze apôtres sont peints sur la voûte, et ces *freschi* sont assez bien conservés. Les Grecs prétendent que les musulmans ont voulu, à plusieurs reprises, effacer ces images, mais que tous ceux qui ont tenté de les détruire, ont été miraculeusement précipités du haut de leur échafaudage.

pèrent aussi à l'oppression qui pesa au moyen âge sur la plupart des peuples conquis. Le système féodal n'étant ni dans la nature, ni dans les principes des Osmanlis, les hommes ne furent pas asservis à la terre, ni la terre à des familles puissantes, et l'empire ottoman n'eut pas à subir les vicissitudes de la féodalité. Jamais il ne fut dit en Turquie : *nulle terre sans seigneur.*

On a dit et répété que l'islamisme chercha constamment à s'imposer aux vaincus par les moyens les plus violents ; pourtant on peut prouver que rien n'est plus contraire à l'esprit du Coran. Ainsi, il y est dit : « Infidèles, je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore; observez votre loi, et j'observerai la mienne. » Il existe aussi un traité conclu à Médine entre Mahomet et les chrétiens, le dernier jour de la lune du quatrième mois, la quatrième année de l'hégire. Par cet acte, Mahomet s'engage pour lui et ses successeurs à accorder aux chrétiens amitié et protection. Le traité de Médine est dicté par le plus grand esprit de tolérance, et il est tout favorable aux chrétiens (1). Les bonnes dispositions de Mahomet ne durèrent pas longtemps, il est vrai; bientôt il se montra hostile aux chrétiens, soit qu'il se crut assez fort pour ne plus avoir besoin de les ménager, soit que ceux-ci eussent manqué les premiers au traité et lui eussent suscité des ennemis. Cependant il faut remarquer que, dans les chapitres du Coran, où il est ordonné de poursuivre les infidèles, il s'agit, non du temps de paix, mais du temps de guerre. Ainsi, au chapitre *des Batailles*, que les musulmans ont coutume de lire, quand ils se préparent à combattre les chrétiens, il est dit : « Quand vous vous rencontrerez avec des infidèles, coupez-leur la tête, tuez-les; faites-les prisonniers jusqu'à ce que vous trouviez à propos de leur donner la liberté ou de leur faire payer rançon, et ne cessez pas de les persécuter jusqu'à ce qu'ils aient mis bas les armes et qu'ils se soient soumis à vous. » La religion prescrit aux musulmans la conduite qu'ils doivent tenir à l'égard des *giaours* lorsqu'ils se soumettent à leur puissance. Leur habillement doit se distinguer de celui des fidèles, ils ne peuvent porter

(1) Voir l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par Riccaut, tom. I, p. 189.

d'habits aux couleurs brillantes, et leurs pantoufles mêmes doivent être d'une couleur sombre (1). Les giaours doivent partout céder le pas aux musulmans et payer au gouvernement un tribut appelé *harach* ou capitation; les femmes et les enfants en sont exemptés. Cette contribution annuelle varie selon les fortunes et les âges; la moyenne est de quarante piastres, qui équivalent à dix francs. La loi ordonne, d'ailleurs, aux disciples de Mahomet de traiter leurs tributaires avec bienveillance. C'est grâce à l'influence de ces préceptes que les *rayas* ont prospéré à l'ombre de la puissance ottomane, et qu'ils ont pu non-seulement pratiquer leur religion et amasser des richesses. mais occuper des places très-importantes dans l'administration, et même entrer dans les conseils de leurs maîtres.

Nous trouvons une autre preuve de l'esprit tolérant des Turcs dans les institutions municipales qu'ils octroyèrent à leurs sujets tributaires. Chaque communauté religieuse élit tous les ans un certain nombre de députés à la majorité des voix; ces députés sont non-seulement chargés de la surveillance et de l'administration des biens des églises et des hospices, mais ils jugent dans presque toutes les causes civiles, rendent la justice à leurs coreligionnaires, distribuent les impôts et représentent leurs commettants auprès des autorités. Il est vrai que l'importance de cette institution municipale a diminué depuis quelque temps à cause des nombreux abus qui se sont glissés dans le gouvernement de la Turquie; mais, telle qu'elle existe, elle est encore puissante, et elle offrirait des garanties immenses aux populations *rayas*, si ces municipalités, au lieu de se livrer à des haines et à des persécutions réciproques, s'unissaient pour se protéger mutuellement. Chaque ville, chaque village a ses députés; dans les grandes villes, les différentes communautés ont un *hasné* (trésor), qui subvient aux besoins du gouvernement. A Constantinople, il y a, pour chaque quartier, des commissaires qui relèvent du conseil supérieur, composé des députés et des patriarches pour les Arméniens grecs et catholiques, et des grands rabbins pour les juifs. Les différents clergés sont

(1) Les hommes seuls sont assujettis à cette marque de soumission, tant est grand le respect que les Turcs portent aux femmes.

très-puissants en Turquie, parce que le gouvernement leur accorde le droit d'excommunier ceux qui s'opposent à leurs mandements; à Constantinople aucun *raya* ne peut obtenir de passe-port sans être porteur d'un *teskeré* (permission) du chef religieux dont il relève. Les patriarches ont une garde d'honneur, et Mahmoud, voulant se rendre favorables les *rayas*, accorda aux chefs de leurs cultes la décoration impériale du *nicham*.

Je voudrais pouvoir indiquer le nombre des *rayas*, mais, faute de documents statistiques, il est impossible de connaître le chiffre de la population générale de la Turquie, même par approximation.

Avant de passer à l'examen détaillé des mœurs des peuples tributaires de la Turquie, je crois devoir faire mention des *baratlis*, corporation privilégiée de rayas qui ont obtenu du sultan un firman qu'on appelle *berat;* ce diplôme les exempte du *harach*, et les autorise à porter des pantoufles jaunes à l'instar des musulmans. Les *baratlis* payent les mêmes droits de douane que les Européens, ils élisent des députés parmi eux, forment dans l'empire une classe à part, sont soustraits à la juridiction des gouverneurs des provinces, et ont droit à n'être jugés que par le divan de Constantinople. Ils doivent ces priviléges à des services rendus à l'État, à leur position éminente dans le commerce, ou à des protections qu'ils ont su se ménager parmi les grands de l'empire. Ces priviléges sont héréditaires.

Ces généralités établies, je passe aux détails. — Il y a dans l'empire ottoman trois races bien distinctes du peuple musulman, qui vivent d'une vie propre, diverses d'origine, de religion et de mœurs : ce sont les Arméniens, les Juifs et les Grecs. Pour se faire une idée exacte de la situation des rayas, il faut examiner successivement les mœurs et les institutions de ces trois races d'après le plus ou moins d'analogie qu'elles ont avec celles des dominateurs du pays.

Il est inutile de dire quelle est l'origine de la première de ces races; le nom d'Arméniens l'indique assez. Ce peuple oriental s'est rapproché de bonne heure des Osmanlis, et s'il est chrétien de religion, il est musulman par les mœurs. Les Arméniens se divisent en Arméniens catholiques et en Arméniens schismatiques. Les premiers, rattachés à Rome par les liens de la catho-

licité, ont abandonné en partie les mœurs orientales pour adopter celles de l'Occident; leur clergé, élevé à Rome, les a initiés depuis longtemps aux secrets de notre civilisation. Ils étudient nos langues, ils sont employés dans les comptoirs des Européens, et plusieurs d'entre eux servent d'interprètes dans nos chancelleries. Leurs femmes se voilent lorsqu'elles sortent dans les rues de Constantinople, mais elles ne se renferment pas dans le gynécée lorsque des étrangers viennent visiter leurs maris. Les Arméniens catholiques sympathisent beaucoup avec les Européens. Les plus riches d'entre eux sont joailliers ou banquiers, et leur puissance monte ou descend selon que la fortune ou la faveur porte au pouvoir leurs patrons ou les patrons des Arméniens schismatiques, leurs ennemis acharnés.

Les Arméniens schismatiques furent la cause de la terrible persécution que subirent les catholiques de Constantinople après la bataille de Navarin. Profitant de la terreur qui s'était emparée des esprits après le départ simultané des ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie, ils firent croire à la Porte que les Arméniens catholiques servaient d'espions aux ennemis de la Turquie, et donnèrent pour preuve de leur assertion qu'ils fréquentaient les églises des Francs. Le divan les condamna sur cette assertion, sans se souvenir que ces temples leurs étaient ouverts parce qu'il leur avait été constamment refusé d'en posséder de particuliers. On les chassa de Constantinople et on les exila en Anatolie; l'ordre fut si pressant et on l'exécuta avec une telle exactitude, qu'on leur accorda à peine quelques heures pour quitter la capitale et pour vendre leurs propriétés. Des familles entières périrent, pendant le voyage, de fatigues, de maladies et de privations. Leur exil durerait encore, sans les sollicitations généreuses du général Guilleminot, qui plaida en leur faveur dès son arrivée à Constantinople; cet habile diplomate fit casser non-seulement l'arrêt d'exil, mais il obtint que leurs maisons de la ville leur fussent rendues, qu'ils bâtissent une église et qu'ils eussent un patriarche de leur communion. Jusqu'alors les Arméniens catholiques avaient été soumis au patriarche schismatique, qui leur faisait endurer les plus grandes humiliations. Depuis quelque temps, ils sont en faveur à Constantinople, et à la mort de Casas-Artin, chef de l'hôtel de la monnaie, un Das-Oglou fut nommé à cette place importante.

Les Arméniens schismatiques sont riches et puissants ; ils sont les banquiers des pachas, et dominent en Turquie par leurs intrigues et par le crédit dont ils jouissent auprès des grands, qu'ils ont rendus leurs tributaires. Satisfaits de leur autorité réelle, ils évitent de l'afficher, et cachent leur fierté sous des formes humbles et respectueuses. Ils sont faux, persévérants, vindicatifs, ambitieux. A les voir marcher dans les rues de Constantinople, on dirait qu'ils veulent s'effacer et éviter les regards. Pourtant, plus d'un puissant visir devant qui ils se courbaient jusqu'à terre leur a dû sa disgrâce.

Ces Arméniens sont d'ailleurs très-intelligents ; ils sont doués d'une aptitude remarquable pour le commerce ; ils savent beaucoup risquer, et ont un coup d'œil très-juste pour apprécier les chances de réussite et de perte. On les a comparés aux Suisses ; je crois que, sous le rapport commercial, il faudrait les comparer plutôt aux Anglais. Ames damnées des Turcs, les Arméniens schismatiques parlent parfaitement leur langue, et ils exploitent avec beaucoup d'art la fierté, l'ignorance, la naïveté de leurs maîtres. Au reste, ils sont sobres, laborieux et prodigues, mais prodigues sans générosité et par calcul.

Les maisons des riches Arméniens sont des palais, mais le luxe n'est qu'à l'intérieur ; la façade est mesquine. En général, dans l'intérieur des maisons arméniennes, on voit régner des mœurs patriarcales. Les domestiques y sont traités comme des enfants qu'on élève avec soin et attention ; s'ils sont fidèles, leur fortune est certaine. Initiés aux secrets des maîtres, ils ont un intérêt dans les affaires, et s'ils montrent de la capacité, ils deviennent leurs associés et épousent souvent leurs filles. Les femmes, étant regardées comme des êtres très-inférieurs aux hommes, ne peuvent pas même servir de marraines aux baptêmes ; elles sont gardées plus sévèrement que chez les Turcs, ne s'asseyent jamais devant le mari, le beau-père ou la belle-mère, sans en avoir obtenu la permission, et ne peuvent parler devant les étrangers, si tant est qu'elles soient admises en leur présence. Les fils ne fument jamais devant leur père, et ne s'asseyent qu'après en avoir reçu la permission. Le mariage des filles se fait sans leur consentement et sans qu'elles aient vu leur futur.

Les traits des Arméniens ont un caractère sombre et farouche.

Les Arméniennes sont très-jolies ; mais l'embonpoint qu'elles acquièrent enlève bientôt à leur taille toute élégance. Leur beauté se fane de bonne heure, à cause des bains qu'elles prennent fréquemment et de la vie oisive et sédentaire qui leur est imposée. Les Arméniennes fréquentent assiduement les églises, et ne s'en abstiennent que lorsqu'elles sont en deuil de leurs parents ; ce deuil dure un an, et pendant ce temps elles ne peuvent quitter la maison.

Les Arméniens schismatiques sont excessivement superstitieux ; ils jeûnent souvent et d'une manière très-sévère. Outre le grand carême, ils en ont dix autres, qui durent chacun cinq jours ; en comptant les mercredis et les samedis, qui sont pour eux des jours d'abstinence, on peut évaluer leur carême à deux cent deux jours par an. Durant tout ce temps, ils s'abstiennent de viande, de poisson, de beurre, d'huile, de lait et de vin. Leurs prêtres observent deux autres carêmes, chacun de cinquante jours, l'un avant la Noël, l'autre avant l'anniversaire de la transfiguration; ils peuvent néanmoins faire usage, pendant ces deux jeûnes, d'œufs, de beurre et de lait ; le samedi et le dimanche ils boivent même du vin. Les Arméniens sont d'ailleurs très-charitables envers leurs coreligionnaires, et une de leurs manières de faire l'aumône est digne de remarque. Ils prétendent que lorsqu'une partie de leur nation fut ramenée au christianisme, après une longue apostasie, par la prédication de saint Grégoire Loosavoritich, les prêtres, qui se nourrissaient des sacrifices des païens, prièrent le saint de vouloir bien pourvoir à leur subsistance. Touché de leur prière, il leur permit de percevoir la dîme des fruits de la terre, et ordonna au peuple de faire à Dieu des sacrifices d'animaux au nom des morts, et de distribuer aux pauvres la chair des victimes. C'est d'après cette tradition que les Arméniens sacrifient de temps en temps un bœuf ou un agneau, pour l'âme de leurs trépassés. Ils mènent d'abord les victimes à la porte de l'église, ils déposent du sel sur l'autel, et font des prières pour leurs morts ; cette cérémonie terminée, ils font manger le sel à l'animal et le tuent. Sa chair est divisée entre les prêtres, les pauvres et les amis du défunt. Ces sacrifices se font à Pâques et dans les grandes solennités, mais toujours au nom des morts et comme acte de charité, jamais comme offrande propitiatoire. Ces cérémonies,

qui sont encore en usage en Arménie, ne se pratiquent plus à Constantinople ni dans le reste de la Turquie.

Quoique les Arméniens nient le purgatoire, ils font dire des messes pour le repos de l'âme de leurs morts; ces prières se font principalement le jour des funérailles, le septième, le quinzième, le quarantième et le trois cent soixante-cinquième après l'enterrement. Ils brûlent souvent l'encens sur les tombeaux, surtout le samedi soir; ils font des aumônes à l'intention des trépassés et croient que ces actes religieux seront utiles à leur âme. Chaque Arménien, avant de mourir, lègue à son église une croix en argent, sur laquelle son nom est imprimé.

La croix est en grande vénération chez ce peuple, considérée comme abstraction mystique, elle leur paraît un intercesseur puissant. On en trouve la preuve dans cette prière : « Par les supplications de la Sainte-Croix, intercesseur silencieux, aie pitié des âmes des morts, ô Dieu puissant. » Et encore : « Nous implorons de Dieu la grande et valable puissance de la Sainte-Croix, pour le bien de nos âmes. »

Les Arméniens sont tous pourvus de petites croix en bois et en métal, mais avant de les regarder comme des objets consacrés, il les plongent dans de l'eau et du vin bénit; ils croiraient manquer au second commandement s'ils les vénéraient avant cette immersion. Après cette cérémonie, elles sont, disent-ils, spirituellement consacrées, de même que Christ a fait de la croix son trône, son char et son épée. — Ils font souvent le signe de la croix, et toujours dans la forme canonique; ils considèrent les Grecs comme sacriléges parce qu'ils touchent, en faisant le signe de la croix, le côté droit avant le côté gauche. Les Grecs se signent avec trois doigts pour représenter la Trinité, tandis que les Jacobites, les Coptes et les Abyssiniens veulent prouver leur monophytisme en ne signant que d'un seul doigt.

Le *Credo* arménien contient l'hérésie d'Eutychès qui soutenait qu'il n'y avait en Christ qu'une seule nature, son humanité ayant été absorbée par sa divinité. Quoique les Arméniens rejetassent le concile de Chalcédoine, et qu'un synode tenu par des évêques, en 491, excommuniât Eutychès, dans un concile tenu en 620, à Tevin, sous le patriarche Nercet II, la doctrine de l'unité fut ouvertement embrassée; dès lors leur séparation de l'Église devint permanente. Cependant les Arméniens prétendent

qu'ils ne nient pas la nature humaine comme Apollinaire, qu'ils ne confondent pas les deux natures comme Eutychès, qu'ils ne les divisent pas non plus comme Nestorius ; ils croient que les deux natures divine et humaine sont tellement unies qu'elles en forment une seule, de même que le corps et l'âme ne forment qu'une personne (1).

Les Arméniens prétendent que leurs ancêtres ont été instruits par Noë dans l'astronomie et dans l'agriculture, et que leur langue a été la première parlée ; ils donnent pour raison de cette croyance, que, l'arche s'étant arrêtée sur le mont Ararat, il est à croire que les descendants de ceux qui se sont établis dans ce pays ont conservé la langue primitive. Ils font remonter leur conversion au christianisme, au temps même de Jésus-Christ. Ils disent que leur roi Abaro, ayant entendu parler des miracles que le Christ opérait, lui envoya deux ambassadeurs, avec prière de le guérir d'une grande maladie ; il lui offrit, en même temps, des dons précieux, y compris la tunique mystérieuse sans couture que les soldats tirèrent au sort après sa mort. Le roi Abaro s'intitulait dans sa lettre souverain de l'Arménie et de la Syrie, offrait ses royaumes à Jésus, et lui déclarait qu'il voulait se soumettre à sa domination, lui et son peuple. Le temps de la passion approchant, Jésus lui répondit qu'il devait accomplir les saintes Écritures, qu'il ne pouvait pas satisfaire à la demande du roi, ni le visiter en personne, mais qu'il lui enverrait un apôtre pour le guérir. En effet, saint Thadée alla à Édessa, prêcha l'Évangile à Abaro, le guérit, et le baptisa. Après le baptême du souverain, les sujets embrassèrent le chris-

(1) Quoique les Arméniens repoussent avec horreur les doctrines manichéennes, il y a dans les formalités qu'ils suivent pour prononcer le *Credo*, et dans le commencement de cette profession de foi, quelque chose qui a un grand rapport avec la doctrine des deux principes divins, et qui n'est pas tout à fait orthodoxe. Ainsi, le prêtre, avant de prononcer le *Credo*, se tourne du côté de l'occident, et dit : « Nous renonçons au diable et à toutes ses ruses, à ses conseils, à ses moyens, à ses mauvais anges, à ses mauvais ministres, et aux mauvais exécuteurs de sa volonté. » Il se tourne ensuite vers l'orient, et dit : « Nous croyons de tout cœur en Dieu, père incréé, non engendré, sans principe, qui a engendré le fils, et dont procède le Saint-Esprit, etc. »

tianisme, et les Arméniens prétendent que ce sont eux qui ont conservé intacte, depuis ce temps, la doctrine de Jésus-Christ. La tradition ajoute qu'un des envoyés du roi à Jérusalem était peintre, et qu'il désirait représenter sur la toile l'image du Sauveur; mais sa figure, entourée d'une auréole de gloire, était tellement resplendissante, que l'artiste ne pouvait y réussir. Alors, Jésus, voulant satisfaire son religieux désir, fit que son image resta miraculeusement imprimée sur la toile, et ordonna que ce portrait fût remis au roi avec une lettre.

Les Arméniens se séparèrent de l'Église catholique l'année 535 de notre ère, quatre-vingt-quatre ans après le concile de Chalcédoine. La séparation fut accomplie en seize ans, et l'année 551, sous le patriarchat de Moïse Ier, ils commencèrent une ère propre qu'ils ont conservée depuis ce temps. Les Arméniens ont cinq patriarches qui résident à Cis, à Constantinople, à Aghthamar, à Jérusalem, et au monastère d'Etchmiasine, près Érivan. Le patriarche d'Etchmiasine est le chef de l'Église, et il a le titre de *catholicos*. C'est le seul qui ait le droit d'ordonner des évêques et de consacrer le *meïrone*, huile sainte qui sert au chrême, à l'ordination, et aux autres cérémonies religieuses. La vertu de cette huile provient d'un miracle qui arrive à ce qu'on prétend, au moment de la consécration : pendant la cérémonie l'huile bout spontanément. Les patriarches de Cis et d'Aghthamar ont le pouvoir et les priviléges du *catholicos* ou pape, dans les limites de leur diocèse. L'autorité du patriarche d'Etchmiasine a été reconnue de la nation arménienne depuis 1441, lorsque l'Arménie proprement dite se retira de la juridiction du siége de Cis. Depuis que la ville d'Etchmiasine appartient à la Russie, la Porte a fait briser le lien qui rattachait les Arméniens de la Turquie à leur chef spirituel ; c'est, à présent, le patriarche de Cis qui est considéré comme leur pontife. — Si le catholicos d'Etchmiasine était vénéré comme chef spirituel, le patriarche de Constantinople a toujours été reconnu pour chef séculier de l'Église arménienne. Il est élu par vingt-quatre primats laïques, et le choix tombe toujours sur un homme dont les richesses, les talents et l'influence se trouvent au niveau de la position élevée qu'il occupe. L'élection, pour être valable, doit être confirmée par le sultan.

En ce qui regarde les affaires ecclésiastiques, le patriarche

de Constantinople n'est supérieur à aucun autre évêque ; mais sa puissance, au point de vue politique, est immense. C'est lui qui représente les rayas arméniens auprès du gouvernement turc, c'est encore lui qui reçoit les pétitions et qui transmet les ordres de la Porte. Il perçoit sur chaque évêque un tribut annuel : c'est un hommage qu'on rend à sa suprématie temporelle, et auquel son chef spirituel d'Etchmiasine, avant de devenir sujet russe, ne pouvait pas même se soustraire. Avec ces tributs, il paye la taxe imposée par la Turquie aux Arméniens, comme corporation ; il n'y a que le patriarche de Jérusalem qui paye tribut pour son diocèse directement à la Porte, et qui soit indépendant de son confrère de Constantinople. Ce dernier est, en outre, investi d'une certaine autorité judiciaire sur son peuple, ce qui lui donne le droit de présider une espèce de tribunal de première instance ; il est chargé aussi d'enregistrer les naissances, les mariages et les décès.

Anciennement, l'évêque qui résidait dans la capitale de l'empire ottoman, n'avait aucun privilége qui l'élevât au-dessus des autres évêques ; mais, quand l'évêché de Constantinople fut érigé en patriarchat, le *catholicos* d'Etchmiasine lui conféra le droit de consacrer des évêques. Le nombre de ces prélats n'est pas limité à celui des siéges épiscopaux, et chaque couvent qui désire avoir pour président un individu désigné, peut espérer d'obtenir l'objet de sa demande, moyennant un riche cadeau.

Telles sont les institutions ecclésiastiques de ce peuple singulier qui, au milieu de races et de religions si diverses, a su conserver, pendant plusieurs siècles, une nationalité fortement caractérisée.

Les Arméniens dominent en Turquie par les immenses richesses qu'ils ont accumulées ; mais si ces richesses flattent leur amour-propre, en leur permettant d'exercer une haute influence sur la race conquérante, il n'en est pas moins vrai que leur vie s'écoule tristement, absorbée qu'elle est par des passions basses et haineuses. Jamais des chants de joie ne retentissent dans une maison arménienne, jamais on n'y voit régner la gaieté. La langue même de ce peuple est dure et sévère, et ne se prête point à la tendresse ni à la joie. La vie que leur religion leur impose est un carême perpétuel. La Porte compte sur leur fidélité, et elle peut y compter. Leur dogme les sépare, en effet,

de toutes les autres communions chrétiennes ; leur langue est isolée, leur littérature est sans gloire, leur caractère n'excite aucune sympathie, leurs mœurs, enfin, sont toutes musulmanes. Les Arméniens ne peuvent donc prospérer qu'autant qu'ils seront un instrument de la puissance ottomane.

Si les Arméniens se rapprochent des musulmans par les mœurs, les juifs leur ressemblent bien davantage sous un autre point de vue, celui de la religion. La formule de l'unité de Dieu, donnée par Mahomet, ne diffère point de la formule des juifs ; comme eux les musulmans sont circoncis. Les deux peuples ont le même dégoût pour les animaux immondes, la même exécration pour les images. Mais les juifs de l'Orient ont conservé, à travers les siècles et les persécutions, un attachement inébranlable pour toutes les superstitions rabbiniques, une haine profonde pour ceux qui ne sont pas de leur communion, une répugnance extrême à subir une réforme, soit dans leurs institutions religieuses, soit dans leurs rapports civils avec les étrangers, soit même dans leurs mœurs. A les voir renfermés dans leur quartier, refusant tout commerce avec les chrétiens et les musulmans, supportant avec résignation l'insulte et l'opprobre, appelant le jugement de Dieu contre ceux qui les oppriment, et se consolant de tous les malheurs du présent par la certitude d'un glorieux avenir, on ne sait si on doit éprouver pour eux un sentiment de haine ou de pitié. Les Turcs ne les haïssent pas, ne les persécutent pas; mais ils les méprisent et ne manquent pas de leur faire éprouver les effets flétrissants du dédain qu'ils leur inspirent. Les juifs qui habitent la Turquie sont très-ignorants, très-superstitieux, très-intolérants; ils refusent de donner à leurs enfants une instruction quelconque qui ne soit puisée dans le Talmud, craignant qu'ils ne s'initient aux sciences de l'Occident; ils ne leur permettent pas même d'apprendre une langue européenne, et cependant cette connaissance leur serait d'un grand secours, car les juifs de la Turquie n'ont pas de langue propre, et celle qu'ils parlent habituellement est un dialecte espagnol très-corrompu. Il y a quelques années, des philanthropes protestants voulurent arracher les juifs de Smyrne à l'état malheureux où les réduit leur extrême ignorance; ils proposèrent aux rabbins et aux chefs de la communauté d'ou-

vrir une école où leurs enfants recevraient une éducation élémentaire ; ils offraient de subvenir à tous les frais de cette école, et d'en confier la direction aux juifs eux-mêmes. Les rabbins ne virent dans cette offre généreuse qu'un piége tendu par des chrétiens à l'intégrité de leur foi, et, ne se contentant pas d'un simple refus, ils anathématisèrent d'avance les enfants qui fréquenteraient les écoles des chrétiens, et les parents qui les y enverraient.

J'entretenais un jour le grand rabbin de Smyrne de l'état prospère de ses coreligionnaires de France; pour mieux exciter son amour-propre, je lui avais traduit le passage d'un journal où l'on énumérait les places marquantes qu'ils occupent dans les sciences, dans les arts et même dans l'armée. Je croyais l'avoir convaincu, lorsqu'il me répondit, avec le plus grand dédain : « Les juifs de l'Europe ne sont que des chrétiens perdus par la lecture des livres profanes; ils jouissent des biens de ce monde, mais ils peuvent être certains qu'ils n'auront aucune part au paradis. »

L'intolérance des juifs de la Turquie envers ceux de leurs coreligionnaires qui embrassent le christianisme, est extrême; il n'y a que peu d'années, un jeune homme de seize ans, appartenant à une des principales familles juives de Constantinople, fut converti au christianisme par la lecture de l'Évangile; son père s'efforça en vain de le ramener à sa foi ; il répondit toujours les Écritures à la main : Ou l'Ancien Testament est faux, ou le Messie est venu. Son père eut la cruauté de le faire enfermer au bagne avec les plus grands criminels ; il l'avait même accusé auprès de l'autorité de crimes atroces. Non content de cette punition, il lui faisait infliger de temps en temps la peine du bâton, et certes ce fanatique aurait eu la cruauté de faire périr son fils au milieu des tourments, si un banquier arménien, informé des malheurs du jeune homme, n'avait obtenu du grand visir la commutation de la peine et ne l'avait fait exiler. Le jeune chrétien habita longtemps Césarée; il est actuellement à Smyrne, et sa conduite est admirable, sous le rapport moral comme sous le rapport religieux.

Les juifs d'Orient regardent le Talmud comme émané de Dieu. Selon eux, la seule différence qui existe entre le Pentateuque et le Talmud, c'est que celui-ci a été transmis verbale-

ment par Moïse, tandis que l'autre a été écrit; mais ils regardent les deux monuments comme également émanés de Dieu même. Aucune modification n'a été introduite par eux ni dans la manière de célébrer les solennités religieuses, ni dans l'observance des formalités les plus minutieuses du culte judaïque. Les juifs de Turquie n'ont pu se soustraire à l'influence du manichéisme qui plane sur toutes les doctrines religieuses de l'Orient : ils admettent une hiérarchie de démons, de même qu'une hiérarchie d'anges; Satan est à la tête des premiers, comme Dieu est à la tête des seconds. Ils croient que l'homme est accompagné par deux anges depuis sa naissance jusqu'à sa mort; le bon ange est à sa droite et le mauvais ange à sa gauche ; ils pensent qu'outre ces deux puissances l'air est rempli d'esprits malins appelés *chédimes*, mais ce mot ils ne le prononcent qu'en tremblant, et lorsqu'ils veulent faire mention de ces esprits malfaisants, ils les appellent les *de dehors*. Ils ont la ferme conviction qu'une grande partie des maladies qui affligent les enfants proviennent de l'introduction de ces esprits dans leur corps, et pour les en guérir, ils recourent à des amulettes faites par leurs rabbins. Quand un enfant tombe, ils croient que les démons choisissent ce moment comme le plus favorable pour entrer dans son corps; aussi les mères s'empressent-elles de jeter du sucre à l'endroit de la chute, afin que les *chédimes*, très-gourmands à ce qu'elles prétendent, n'aillent pas inquiéter leurs enfants. On redoute aussi, pour les femmes en couches, les attaques de ces démons, et des pelotes chargées d'aiguilles, des têtes d'ail suspendues à la porte de la chambre de l'accouchée sont regardés comme de puissants talismans pour leur en interdire l'entrée. La veille de la circoncision d'un enfant, les parents le font attentivement surveiller par une garde; sans cette précaution il courrait grand risque d'être étouffé par *Ashmedaï*, roi des chédimes. Il importe de rappeler que les Juifs se sont imbus de ces superstitions durant leur captivité à Babylone, et que ceux de leurs livres qui en parlent sont écrits en chaldéen.

Les rabbins exercent une grande influence sur les juifs, car le gouvernement turc leur accorde le droit d'excommunication. Celui contre lequel l'anathème est prononcé se trouve hors la loi; aussi s'empresse-t-il d'obtenir le pardon par la soumission

la plus absolue. Les rabbins sont les docteurs de la loi ; ils prononcent sans appel dans toutes les questions civiles qui s'élèvent entre les juifs, et jugent d'après les lois de Moïse et les commentateurs. Celui qui oserait en appeler au tribunal musulman serait puni par l'anathème. Il existe dans chaque ville où il y a une communauté de juifs une école où tous les enfants vont apprendre les éléments de l'hébreu et les principes de leur religion. Les élèves qui se destinent à la carrière ecclésiastique continuent leurs études sous des maîtres supérieurs, et apprennent à discuter sur le Talmud et les autres commentateurs. Après quelques années d'épreuves, ils passent des examens sur la théologie hébraïque, et si on les trouve suffisamment instruits, on leur donne le titre de *savants*. Tous les juifs qui jouissent d'une certaine aisance payent une contribution annuelle, chacun selon sa fortune; celui qui refuserait cette contribution serait excommunié. Cet argent est affecté aux différents frais de la communauté, à l'entretien du clergé et aux impôts extraordinaires exigés par les autorités turques. Chaque année tous les contribuables se réunissent, et élisent à la communauté des voix un conseil : ce conseil nomme à la majorité trois membres qui représentent le pouvoir exécutif, et qui doivent être consultés par les rabbins avant que ceux-ci ne lancent l'anathème. C'est le conseil qui choisit parmi les *savants* le grand rabbin, trois juges pour les affaires civiles, et un autre rabbin chargé d'examiner et de décider toutes les questions de religion pratique. Tous ces rabbins sont nommés à vie. Les trois membres qui exercent le pouvoir exécutif sont soumis à l'approbation du gouverneur, font la police de leur communauté, et représentent leurs coreligionnaires auprès de l'autorité. Il n'y a aucune hiérarchie ecclésiastique chez les juifs ; chaque synagogue est indépendante; le grand rabbin de Constantinople n'est que l'égal des autres rabbins. — Les juifs regardent le mariage comme un lien sacré ; ils ne peuvent avoir qu'une femme. Les juifs de la Turquie sont bien plus sévères en cela que leurs coreligionnaires de l'Égypte et de la Syrie, qui se permettent d'en avoir deux. Quoique les femmes soient en apparence, à l'égard de leurs maris, sur un pied d'égalité, et qu'elles ne se trouvent pas soumises à un état de sujétion comme les musulmanes et les Arméniennes, la sainteté de la famille n'en reçoit pas moins des

atteintes très-fréquentes, la loi n'opposant que fort peu d'entraves au divorce. Il est vrai que la dissolution du mariage ne peut avoir lieu que du consentement des deux époux; mais si la femme résiste, le mari lui fait subir des mauvais traitements, et pour s'y soustraire elle n'a d'autre ressource que de se soumettre. Lorsque la séparation a lieu, les enfants restent toujours au père, et la femme trouve à se remarier sans difficulté; le divorce n'a rien de flétrissant chez les juifs, hormis le cas d'adultère.

D'après la loi rabbinique, le mari peut répudier sa femme, si après dix années de mariage elle ne lui donne pas d'enfants (1). Les futurs époux peuvent se voir avant les fiançailles; mais lorsque le contrat est signé, ils sont séparés et ne peuvent se revoir qu'au jour du mariage (2).

Les mœurs des juifs sont assez pures, car leur religion leur prescrit de se marier dès qu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, et les indigents mêmes n'osent pas enfreindre cette loi. Ce fait explique aussi pourquoi il règne une si grande misère chez ce peuple en Turquie.

Les juifs n'ont pas d'industrie et ils répugnent à cultiver la terre, parce qu'ils regardent le pays qu'ils habitent comme une terre étrangère; dans l'attente du Messie qui doit leur ouvrir les portes de la Judée, ils refusent de s'attacher au sol par l'agriculture. Il y a bien parmi eux quelques négociants et quelques banquiers, mais leur extrême ignorance dans les sciences, dans l'arithmétique et dans les langues de l'Europe, ne leur permet pas de soutenir la concurrence avec les Grecs ni même avec les Arméniens; ils sont donc obligés de se contenter du commerce de pacotille. Cependant, comme ils ont une parfaite connaissance des marchandises, et qu'ils apportent une grande

(1) Il ne sera pas sans intérêt de comparer cette loi à la loi indienne. Une femme stérile doit être remplacée la huitième année; celle dont les enfants sont tous morts, la dixième; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième. (Menou, pag. 328, par. 81.)

(2) Je ne crois pas devoir décrire les formalités qui accompagnent la célébration du mariage et des autres solennités chez les juifs de l'Orient, car elles ne diffèrent en rien de ce qui se pratique chez leurs coreligionnaires de l'Europe.

finesse dans leur manière de traiter les affaires, beaucoup de négociants les emploient en qualité de courtiers.

Il existe une secte sortie du sein des juifs, et qui représente le protestantisme judaïque, c'est la secte des *caraïtes*. Ceux qui la composent sont détestés par les juifs, et cette haine offre tout l'acharnement des haines de famille. Les caraïtes qui habitent la Turquie sont presque tous sous la protection de la Russie ou de l'Autriche; mais en Égypte, ils ont une communauté nombreuse qui est *raya*. Les caraïtes ne reconnaissent que les saintes Écritures, et refusent d'admettre les doctrines du Talmud et des autres commentateurs. Chaque caraïte se croit obligé de transcrire lui-même le Pentateuque; ils ont le plus grand respect pour ce livre, prennent à la lettre toutes ses prescriptions, et les suivent avec une sévérité scrupuleuse. Ils sont, en général, très-honnêtes, et jouissent en Russie et en Gallicie, où se trouvent plusieurs de leurs colonies, d'une grande réputation de probité. Les caraïtes admettent la polygamie, mais en général ils n'épousent qu'une seule femme. Les fiançailles ont chez eux, ainsi que chez les juifs rabbiniques, la même force que le mariage, et les mêmes cérémonies qui sont exigées pour dissoudre cette dernière cérémonie sont employées pour annuler l'autre. Il faut excepter le cas où le père de la fiancée mineure viendrait à mourir; alors la mère peut refuser de ratifier l'engagement pris par le père. Les membres de cette secte ne peuvent pas disposer par testament de leurs biens au préjudice de leurs héritiers légitimes, ni laisser à un enfant plus qu'à un autre. Voici dans quel ordre leur loi règle les successions : 1° les fils, 2° les mâles descendant d'une ligne masculine, 3° les filles, 4° les enfants des filles, quel que soit leur sexe, 5° le père, 6° les oncles paternels, 7° les frères, 8° la mère. Les enfants illégitimes ne sont pas exclus, pourvu que la mère soit une caraïte. Le mari ne peut jamais hériter de sa femme; toutefois elle peut lui faire don d'une partie de son douaire.

Les juifs rabbiniques prétendent que cette secte est née vers le milieu du VIIIe siècle de l'ère chrétienne; mais les caraïtes prétendent qu'ils existaient avant la destruction du premier temple; ils formaient alors une association qui se nommait *la compagnie des fils de Juda*, et ils n'ont pris le nom de caraïtes que vers le dernier temps, pour se distinguer des rabbiniques.

L'histoire de cette secte a trois époques principales : la première est marquée par le passage à Alexandrie de Siméon Ben Chetak, le chef de leur doctrine, qui tentait de se soustraire à la persécution qu'avait soulevée contre lui Alexandre Jannéus, et par le retour de Siméon à Jérusalem quand le danger n'existait plus. Ce fut alors que Siméon propagea ses doctrines. La seconde époque des caraïtes se place vers le milieu du VIIIe siècle avant notre ère, lorsque Anani était leur chef à Babylone. La troisième, enfin, appartient au XVe siècle, lorsque Héleliah Ben Don Davis alla de Lisbonne à Constantinople pour déterminer une fusion entre les caraïtes et les rabbiniques. N'ayant point réussi dans son projet, il leur donna un code de lois qui sert de base à leurs institutions.

Les caraïtes qui habitent Constantinople, jouissent d'une plus grande aisance que les juifs, sont plus instruits, ne sont pas persécutés et ont des mœurs plus sociables.

Nous venons de constater entre les musulmans et les rayas arméniens ou juifs, des rapports de mœurs ou de religion ; il existe, au contraire, entre les musulmans et les Grecs des différences profondes. Rattachés à l'ancienne Grèce par les souvenirs, et à l'Occident par la sympathie, les Grecs ont emprunté aux anciennes républiques de l'Hellade la poésie et l'activité, au Bas-Empire la finesse et la superstition, à l'Europe, enfin, l'esprit de progrès. Ils ont traversé des époques biens funestes, et résisté à la barbarie qui les environnait ; ils ont su se conserver comme nation, au milieu d'une nation puissante qui avait intérêt à les absorber ; et à l'heure qu'il est, ils pourront servir d'auxiliaires à l'Europe pour la réorganisation de l'empire ottoman. Les Grecs doivent leurs priviléges en partie, à la tolérance musulmane, en partie à leur haute intelligence et à leur nature sympathique. Quant à la conservation de leur nationalité, elle est le fruit de la sévérité inflexible de leurs institutions religieuses et du patriotisme de leur clergé. Ce clergé a subi, sans doute, ainsi que tous les Grecs, l'influence fatale d'une servitude de plusieurs siècles, et nous ne pouvons que déplorer les vices qui le flétrissent, et la simonie qui le corrompt ; mais, enfin, il est permis d'oublier les torts du clergé grec, si l'on songe aux paroles de consolation qu'il a fait résonner depuis

quatre siècles aux oreilles de ses compatriotes malheureux, et à la part glorieuse qu'il a prise à l'émancipation de la Grèce. On a pu condamner cette doctrine inflexible qui repoussait un Grec renégat lorsque, fuyant les terres où régnait l'islamisme, il frappait avec repentance aux portes de l'Église, et demandait à être encore admis au milieu des fidèles; on pouvait trouver cruelle la parole de l'évêque, qui lui ordonnait de retourner à l'endroit où il avait abjuré sa religion, de confesser Christ et de subir le martyre; mais si la loi avait été plus indulgente, il n'y aurait plus de Grecs en Turquie, l'Europe chrétienne y chercherait en vain des frères, et la civilisation des propagateurs intelligents. Cependant, tout en croyant devoir féliciter les Grecs de leur glorieuse résistance, nous ne serons pas pour cela injustes envers les Turcs : nous rappellerons le temps où, triomphateurs invincibles, ils entrèrent à Constantinople et soumirent à leur puissance toutes les terres sur lesquelles s'étendait la domination de l'Église grecque. Respectant alors la religion des vaincus, ils leur laissèrent presque toutes leurs églises. Non-seulement ils leur permirent de professer leur culte, et d'avoir des municipalités pour régler leurs affaires intérieures, mais poussèrent même la générosité jusqu'à donner à des Grecs sortis des anciennes familles, des emplois fort importants dans la diplomatie et jusque dans le sein des administrations. Les Grecs étaient, il est vrai, bien plus aptes que leurs maîtres à la direction des affaires. Initiés de bonne heure aux secrets de la diplomatie, instruits soigneusement dans les littératures anciennes et modernes, leur voix devait être très-influente dans les conseils, et les Turcs, plus habitués à manier le glaive que la plume, se reposaient volontiers sur les nobles Fanariotes (1) des soins de l'administration et des relations avec les puissances étrangères. Ce qui a toujours donné aux familles aristocratiques du Fanar une grande influence, ce sont les places que leurs membres occupaient à la Porte comme premiers interprètes et comme

(1) Le Fanar est un quartier de Constantinople habité exclusivement par les Grecs. C'est là que demeurent l'aristocratie et les familles des hospodars ; c'est là aussi qu'est situé le palais du patriarche et l'église métropolitaine.

secrétaires interprètes des ambassades dans les légations que la Turquie entretenait auprès des puissances étrangères. L'esprit aristocratique était très-enraciné parmi les Grecs, et ce n'est que depuis la révolution de 1821 que la masse de la nation a été comptée pour quelque chose. Auparavant, les riches seuls recevaient de l'instruction, tandis que le reste du peuple était plongé dans l'ignorance la plus absolue. Les municipalités grecques n'étaient elles-mêmes qu'un instrument d'oppression pour le peuple. Les familles puissantes obtenaient, à force d'intrigues, que les *archontes* ne fussent élus que dans leur sein, et fortes de la protection que leur accordait le gouvernement turc, elles exerçaient sur le peuple des vexations continuelles. Nous en trouvons un exemple dans ce qui se passait autrefois à Chio. Cette île, la plus riche de l'archipel, était, comme on sait, un apanage de la mère du sultan, et jouissait, par cela même, d'une foule de priviléges. L'île ne produisait pas beaucoup, mais elle était puissante par la richesse de ses habitants; les aînés de famille se répandaient dans les villes principales de l'empire ottoman et de l'Europe, et établissaient partout des comptoirs; après quelques années, ils confiaient leurs maisons de commerce à leurs puînés, et revenant dans leur patrie, chargés de richesses, s'y mariaient et s'y établissaient. Il y avait dans l'île quatre ou cinq familles qui, par leur ancienneté, étaient regardées comme constituant l'aristocratie du pays; leurs membres ne se mariaient qu'entre eux, et regardaient avec hauteur ceux qui ne dataient pas de si loin qu'eux. La communauté grecque de Chio entretenait à Constantinople et dans les autres villes de l'empire des députés chargés de protéger, mais en même temps de surveiller dans leur conduite les jeunes Chiotes qui y étaient établis. Si un jeune homme voulait contracter mariage avec une femme qui ne fût pas de son pays, les députés le faisaient arrêter, et l'envoyaient à Chio, enchaîné. Si une velléité d'indépendance gagnait ceux qui se trouvaient en Europe, leurs compatriotes rompaient aussitôt tout rapport avec eux, et, pour ne pas voir leur carrière commerciale ruinée, les Grecs d'Europe étaient forcés de se soumettre aux mœurs despotiques qui régissaient leur patrie. Après la révolution grecque, cette oligarchie dut renoncer à sa puissance; l'esprit national s'accrut d'autant, et l'esprit provincial perdit de sa force.

Les Grecs ont une grande aptitude pour recevoir l'instruction; ils apportent dans l'exécution de tout ce qu'ils entreprennent une admirable activité. Sobres, adroits et entreprenants, ils réussissent parfaitement dans le commerce. On reproche aux Grecs de manquer de probité, et ce reproche n'est pas injuste lorsqu'il s'adresse aux masses; mais il ne faut pas oublier que ce peuple n'a pu se soutenir jusqu'à présent que par la ruse, et que le clergé, afin de pouvoir conserver son influence, a apporté dans la direction des consciences, pour tout ce qui concernait la moralité, une indulgence très-coupable. Enfin, si le commun des Grecs a des idées très-relâchées en fait de probité, ceux qui ont reçu de l'instruction et qui ont été élevés en Europe peuvent rivaliser avec les négociants les plus honnêtes dans leurs relations.

Les Grecs ne doivent pas seulement leurs richesses au commerce, mais aussi à leur marine et à l'agriculture. Aucune marine ne peut soutenir la concurrence avec la marine grecque pour le cabotage; en effet, l'extrême sobriété des matelots diminue de beaucoup les frais d'entretien des équipages, et comme tous les hommes attachés au bâtiment, depuis le capitaine jusqu'aux mousses, ont, dans les bénéfices, un intérêt proportionné à leur habileté et à leur rang, tous apportent le même zèle et la même activité dans leurs fonctions respectives. Cependant, la prospérité de la marine grecque ne profite en rien à l'empire ottoman, car, par un effet bien étrange de l'impéritie extrême de son administration, le pavillon turc est soumis, dans les ports de la Turquie même à des charges bien plus onéreuses que tout autre, et presque toute la marine grecque navigue sous pavillon étranger. L'agriculture aussi est, pour les Grecs, une grande source de richesse, d'autant plus qu'ils sont presque tous propriétaires et qu'il y a très-peu de journaliers : depuis quelque temps, ils souffrent, à la vérité, de continuelles vexations, et l'avidité des gouverneurs absorbe une grande partie de leurs revenus; néanmoins, le paysan grec est encore un des plus heureux de la terre, surtout dans la Turquie d'Europe. Tous les paysans de cette nation possèdent un logement confortable, un bon lit, de bon pain, du vin, des légumes et souvent de la viande.

Nous avons dit que, depuis la révolution grecque, l'esprit

oligarchique a diminué sensiblement. Deux causes ont contribué à cette réforme. D'abord l'abaissement des familles riches sur lesquelles est tombée de préférence la persécution des Turcs, ensuite la propagation de l'instruction, résultat de l'ouverture de nombreuses écoles dans les villes et même dans les villages.

Chaque année, les Grecs se réunissent vers Pâques dans les églises de leurs villes et de leurs campagnes, pour élire des députés qui, de même que ceux des Arméniens et des juifs, sont chargés de les représenter auprès de l'autorité turque, et d'administrer les biens des églises et des hospices. Si l'on excepte les élections de Constantinople, une grande indépendance distingue, chez les Grecs, l'accomplissement de ce devoir, et ils ne nomment que des personnes de confiance. Dans ces réunions publiques, le caractère de la nation se montre dans toute sa turbulente vivacité ; j'ai assisté à une séance où il s'agissait, non-seulement d'élire de nouveaux députés, mais d'adresser des reproches à ceux qui sortaient de fonctions, pour leur complaisance trop empressée auprès du gouvernement turc. Lorsque je vis ces hommes qui, partout ailleurs, auraient été abrutis par une oppression si prolongée, étaler leurs griefs avec tant d'énergie, lorsque j'entendis ces gens du peuple parler, non-seulement avec force, mais même avec éloquence, je m'expliquai comment cette race privilégiée avait traversé sans dépérir tant de révolutions, avait résisté à tant de misères, et comment enfin elle avait osé répondre, en Grèce, à l'appel de la patrie retrouvant pour la lutte, le courage et la persévérance de ses temps héroïques.

Le caractère vif et poétique des Grecs se manifeste aussi dans leurs fêtes et dans leurs solennités religieuses. Leurs chants et leurs danses ont une physionomie profondément nationale, leur gaieté est expansive. On ne se douterait pas que ce peuple est soumis au despotisme étranger, lorsqu'on voit des groupes bruyants chanter au milieu des rues des chansons d'amour et des couplets bachiques. Chaque village est placé sous le patronage d'un saint, et le jour de la fête patronale, des milliers de Grecs y affluent de toutes parts : on prie, on chante, on danse, et l'autorité turque n'intervient que pour exercer la police.

Un des plus beaux spectacles auxquels j'aie assisté dans ma

vie, me fut offert dans l'enceinte de l'église métropolitaine de Sainte-Photinie à Smyrne, la nuit qui précède le jour de Pâques. Plus de cinq mille fidèles de tout sexe et de tout âge se pressaient aux portes de l'église, et remplissaient la cour splendidement illuminée; les arbres mêmes étaienl chargés de spectateurs. A trois heures après minuit, le clergé sortit de l'église, paré de ses magnifiques ornements, et entonnant le *Te Deum*. Un silence profond régnait parmi la foule, et tous les yeux se dirigeaient vers une tribune où se tenait l'évêque entouré de son clergé. Tout à coup les paroles : *Chritos anesti* (Christ est ressuscité), furent prononcées à haute voix par l'évêque; tous les Grecs allumèrent les cierges qu'ils tenaient à la main, et, les agitant dans l'air, répétèrent avec l'enthousiasme de la joie les paroles consolatrices : *Christos anesti*. La cérémonie dura encore un quart d'heure, la foule se répandit ensuite dans les rues non plus triste et silencieuse comme elle était venue, mais joyeuse et satisfaite ; les amis s'embrassaient avec un sentiment fraternel; l'un disait *Christos anesti,* à quoi l'autre répondait *alitina anesti* (il est vraiment ressuscité).

Les femmes grecques fréquentent les églises avec beaucoup de dévotion et d'assiduité. Seulement elles se tiennent dans des galeries grillées où elles ne peuvent point être vues. Il ne faut pas cependant en conclure que les femmes grecques se cachent aux regards des hommes; elles jouissent de la même liberté que les femmes européennes, et forment par leurs grâces et leur gaieté pétulante l'ornement des sociétés. Avant la révolution grecque, les filles des riches recevaient seules de l'éducation; on enseignait aux femmes du Fanar la langue et la littérature grecques anciennes; dans les autres villes elles n'apprenaient qu'à lire et à écrire le grec moderne. Mais depuis quelques années presque toutes apprennent le français, et grâce à la philanthropie des missionnaires protestants, plusieurs écoles ont été fondées dans les villes et les villages pour leur enseigner tout ce qui constitue une bonne éducation élémentaire. Le fanatisme et l'intolérance ont poussé le clergé grec à interdire ces écoles aux enfants; mais l'élan est donné, et pour apaiser l'irritation populaire qu'avait soulevé cette prohibition insoutenable, les communautés ont été obligées d'ouvrir des écoles publiques à l'instar de celles des protestants. Il faut espérer que

les femmes grecques, initiées de plus en plus à la civilisation, inspireront à leurs maris le respect qu'ils ne leur témoignent pas en général; elles finiront sans doute par occuper dans la famille un rang plus digne d'elles. Malgré la liberté dont elles jouissent, on se tromperait fort si on croyait qu'elles se trouvent avec les hommes sur le pied de l'égalité. La preuve du contraire, c'est que leurs maris peuvent les répudier sur les motifs les plus légers, si, par exemple, elles ont mauvaise haleine; les mœurs sont, il est vrai, meilleures que la loi, et ceux qui profitent de son indulgence ne sont pas nombreux, mais toujours est-il que l'infériorité de la femme est chez les Grecs rayas un fait constaté.

La poésie dont les fêtes des Grecs sont empreintes, se trouve également dans leurs cérémonies religieuses. Le mariage ne se célèbre pas à l'église, mais à la maison de la fiancée. Un autel est improvisé sur lequel sont déposés des images, des cierges et de l'encens. La fiancée est parée avec beaucoup d'élégance, elle porte des fleurs à sa ceinture, une grande masse de filets d'or est attachée à sa coiffure et retombe sur sa poitrine; durant toute la cérémonie, elle est assistée par une de ses amies, l'époux l'est par un des siens. Après les prières d'usage, le premier prêtre de la paroisse, assisté de plusieurs prêtres, prononce la formule du mariage, et les époux échangent les bagues nuptiales; le parrain et la marraine déposent deux couronnes de fleurs sur leurs têtes, et après les y avoir laissées quelque temps, ils les changent alternativement, symbole par lequel on veut montrer que désormais l'existence des deux époux est confondue; des cierges sont alors allumés, on brûle de l'encens, les prêtres entonnent un hymne, et tout en chantant, font trois fois le tour de l'autel. Les assistants jettent des dragées aux pieds des époux, on sert des rafraîchissements, et la nouvelle mariée distribue aux jeunes gens et aux jeunes filles des filets d'or; les Grecs prétendent que c'est de bon augure, et que ceux qui possèdent ce talisman ne peuvent manquer de faire un bon mariage.

Les Grecs baptisent leurs enfants peu de jours après leur naissance; ils pensent que, s'ils venaient à mourir avant que cette formalité fût remplie, les portes du paradis leur seraient fermées. Le baptême se fait par immersion, la cérémonie a beau-

coup de solennité, et les femmes grecques, bien plus respectées que celles des Arméniens, y figurent comme marraines. Après le baptême, on consacre l'enfant avec l'huile sainte sur le front, sur la bouche, sur les yeux, sur les oreilles, sur le nez, sur les mains et les pieds, l'Église grecque n'admettant pas l'extrême onction.

Le culte qui reçoit l'enfant dans le sein de l'Église avec tant de solennité étale aussi une grande magnificence pour recevoir l'homme au seuil du sépulcre. Le mort, couvert de fleurs, est déposé dans une bière découverte; il est paré de ses habits les plus beaux, et sa face n'est pas voilée. La bière est portée par les amis du défunt; un nombreux clergé la précède, la croix en tête et chantant des hymnes. Le cercueil est d'abord porté à l'église, où un office est célébré, ensuite les parents et les amis l'entourent, baisent le front du trépassé et le portent au tombeau. L'office des morts est très-beau. Je vais le traduire; on pourra ainsi avoir une idée de la forme poétique des prières grecques :

« Venez, frères, venez, frères, et donnons au défunt un dernier baiser en rendant grâce à Dieu. Il a quitté les parents, il est transporté au tombeau; il ne s'inquiète plus des choses vaines et de la pesanteur de la chair. Où sont à présent les parents et les alliés? Nous sommes séparés! ah! nous sommes séparés. Prions Dieu de le prendre dans son repos.

» Quelle séparation, ô frères! quel deuil! quelles plaintes pour le changement qui a lieu! Allons, embrassons celui qui était avec nous il y a encore peu de temps. Il est livré au tombeau, il est couvert d'une pierre, sa demeure est dans les ténèbres, il est enseveli avec les morts, nous sommes séparés. Prions Dieu de le prendre dans son repos.

» Tous les maux ont cessé, ainsi que toutes les vaines joies de la vie; pourquoi l'esprit a-t-il quitté son tabernacle? L'argile est devenu noire, le vase s'est brisé; il est muet, insensible, mort, immobile. En le livrant au tombeau, prions Dieu de lui donner le repos pour toujours.

» Notre vie est vraiment comme une fleur, comme une vapeur, comme la rosée du matin. Regardons attentivement dans le sépulcre. Eh bien! où est la grâce du corps? La jeunesse, où est-elle? où sont les yeux et la beauté de la chair?

Tout s'est desséché comme l'herbe, tout s'est évonoui. Venez donc, tombons en pleurant aux pieds du Christ.

» Venez, ô descendants d'Adam, regardons celui qui avait notre apparence, livré à la terre. Toute sa grâce a disparu; elle s'est dissipée dans le cercueil, elle sert de nourriture aux vers, elle est ensevelie dans les ténèbres. Nous sommes séparés maintenant; prions Dieu de le prendre dans son repos. »

La majorité des Grecs est très-superstitieuse; ils croient à la force de la magie et recourent volontiers à l'assistance des sorciers; la classe arriérée du peuple est féroce et vindicative; elle tient les reliques en grande vénération. Il faut un aliment à ces âmes énergiques, et la même exaltation qui leur fait attacher un si grand prix à une relique, leur fait considérer la vengeance comme un devoir. Je me rappelle un jeune homme dont le frère fut tué dans une dispute. Il se réconcilia avec l'assassin, et lui jura qu'il lui pardonnait; il devint même son ami en apparence; il couva sa vengeance pendant un an. Le jour anniversaire de l'assassinat, il entraîna le meurtrier dans une taverne, et lorsqu'il entendit sonner l'heure où son frère avait été tué, tirant de sa poche un poignard, il le plongea dans le cœur de son compagnon.

Les Grecs pensent que les Arméniens sont damnés, mais ils n'ont pas la même opinion touchant les catholiques et les protestants. Leur théologie admet, en grande partie, la doctrine sur la grâce, prêchée par le moine Jean Cassien, disciple de saint Jean-Chrysostôme : c'est un semi-pélagianisme. Ils admettent que le premier mouvement vers le bien part du libre arbitre, et que la grâce vient ensuite l'éclairer et le soutenir; ils ne croient pas la grâce, comme saint Augustin, gratuite et prévenante, mais seulement efficace. Les Grecs ont le pape en horreur; ils nient le purgatoire, et ne se soumettent qu'à la Bible et aux sept premiers conciles. Ils soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas du père et du fils (doctrine qu'ils regardent comme une grande impiété); mais du père seulement. Ils croient à l'absolution des péchés, ils communient sous les deux espèces, et refusent d'admettre des sculptures dans les églises et dans leurs maisons, parce qu'ils pensent que cela est contraire au second commandement. En revanche, ils ont en grande vénération les images, et soutiennent que les peintures n'ont pas

été défendues. Ils ne jeûnent pas le vendredi et le samedi, mais le mercredi et le vendredi, disant qu'un mercredi le Christ annonça la passion, et qu'un vendredi elle s'accomplit. Ils reconnaissent la présence réelle et la nécessité de la confession ; ils vénèrent les saints et surtout la Vierge.

Le clergé grec est en général très-fanatique, et pour exploiter l'ignorance du peuple, il l'entretient dans la superstition la plus absolue. J'ai vu, à Boudja, village près de Smyrne, des prêtres grecs anathématiser un jeune homme, parce qu'il avait épousé une catholique. On avait défendu aux boutiquiers de lui rien vendre, et comme dans ce village tous les boutiquiers sont des Grecs, ce malheureux jeune homme était forcé d'aller mendier tous les jours du pain aux portes des familles européennes.

Le chef de l'Église grecque est le patriarche de Constantinople; il est élu par douze archevêques et évêques, et sa nomination est soumise à l'approbation du sultan. Il reçoit du clergé et de tous les Grecs de riches cadeaux en argent et en objets précieux, et lorsqu'il se retire de ses hautes fonctions, il conserve le titre d'ex-patriarche. Il y a deux autres patriarches dans les États soumis à l'empire turc; l'un réside à Jérusalem, et l'autre au Caire. On compte près de cent vingt archevêques et évêques. Le clergé est divisé en deux classes, les moines et les séculiers : les premiers se réservent toutes les hautes fonctions ecclésiastiques. Les moines sont célibataires ; les séculiers peuvent être reçus dans les ordres après leur mariage ; mais ils ne peuvent aspirer à aucune promotion, et s'ils restent veufs, ils ne peuvent épouser une seconde femme. Voici comment on justifie cette défense : l'Église grecque interdit à ses disciples de se marier plus de trois fois ; or les prêtres appliquent cette règle aux ordres saints. Le premier mariage du prêtre est celui qu'il contracte avec le Christ dans son ordination comme diacre, le second s'accomplit dans son ordination comme prêtre, le troisième est conclu lorsqu'il prononce ses vœux ; or si sa femme vient à mourir, il ne peut contracter un quatrième mariage, la discipline ecclésiastique n'en permettant que trois.

Le rit grec prescrit trois messes par jour ; les deux premières se disent à quatre et à sept heures du matin, et la troisième à midi. Toutes les prières se font en grec ancien. Il est en outre ordonné aux prêtres de répéter quarante *Kyrie Eleison* trois

fois par jour, et de réciter le livre des psaumes une fois par semaine. Il est défendu aux prêtres mariés de célébrer la messe le jour où ils ont vécu conjugalement avec leurs femmes.

Je ne quitterai pas ce sujet sans faire mention des moines qui habitent le couvent du mont Athos. La discipline est aussi sévère dans ce couvent que chez les trappistes, et tout ce qu'on a dit en bien et en mal de cet ordre religieux peut s'appliquer aux moines du mont Athos. On peut reprocher à la solitude et à l'oisiveté d'entretenir des vices; mais que d'hommes tourmentés par les remords ont trouvé dans les dures privations et les souffrances de la chair le repos et le calme de l'âme qu'ils auraient en vain cherchés dans le sein de la société ! On raconte l'histoire d'un féroce brigand qui avait vécu longtemps de rapines et de meurtres, et qui persévérait dans ses crimes parce qu'il désespérait du pardon de Dieu et des hommes. Fatigué enfin de cette vie exécrable, il alla confier ses angoisses à un moine du mont Athos, et frappé de la vie dure qu'on menait dans le cloître, il espéra que ses péchés pourraient y être expiés. Il se fixa dans le couvent. Le supérieur, touché de son repentir, ne lui refusa pas longtemps l'entrée dans les ordres, et la Macédoine, pour qui le brigand avait été un fléau redoutable, dut sa sécurité à la conversion de ce malheureux.

Je termine ici cette analyse résumée des mœurs et des institutions des rayas; le but que je me suis proposé dans ce travail a été non-seulement de faire connaître en Europe la physionomie particulière de ces populations et la nature des liens qui les rattachent aux musulmans, mais aussi de faire ressortir toutes les antipathies qui existent entre ces races si différentes. Il est certain que, si les rayas appartenaient à une seule communion religieuse, et si tous venaient se grouper autour d'un principe, ils présenteraient une masse assez compacte, une volonté assez forte, et des besoins assez prononcés pour former un État dans l'État, et pour saper la domination musulmane en Turquie. Mais les haines religieuses (1) qui séparent les Grecs,

(1) A Jérusalem, dans la sainte chapelle, sur le tombeau de Jésus-Christ, ces haines religieuses éclatent souvent et finissent par ensanglanter le sanctuaire. Des gardes de police, des musulmans, sont

les Arméniens catholiques, les schismatiques et les juifs, rendent la suprématie musulmane non-seulement possible, mais même avantageuse. Que le gouvernement de Constantinople se soumette aux exigences des temps, qu'il accorde aux rayas des libertés civiles et religieuses, seules libertés qu'ils ambitionnent, et les populations non musulmanes, loin d'être une cause de faiblesse pour l'empire ottoman, contribueront puissamment à sa régénération et à sa prospérité.

Dr Victor Morpurgo.

obligés d'intervenir et d'interrompre la célébration des saints mystères, pour s'interposer entre les Grecs et les Arméniens, qui se disputent le pas à l'autel.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Louis Arioste ; par M. E. G. Délécluze. 5
Histoire de la Famille, — l'Épouse ; — par M. A. Granier de Cassagnac. 21
La littérature sous Richelieu et Mazarin ; par M. Ch. Labitte. 36
Vie et aventures de John Davys, quatrième article ; par M. Alexandre Dumas. 73
Les Fantômes dévoilés, dernière partie ; par M. André Delrieu. 157
Préface de la nouvelle *Lélia*, dernière partie ; par M. George Sand. 189
L'Anatolie ; par M. Baptistin Poujoulat. 196
Poésie ; par M. Antoine Deschamps. 218
Critique littéraire.—Océanides, par M. Amédée Pommier ; par M. A. B. 222
— Les Salaziennes ; par M. A. Lecaussade ; par M. A. B. 230
— Essai sur les fables indiennes, par M. Loiseleur Deslongchamps, par M. C. L. 238
Les Amants de Gheel ; par M. Arnould Fremy. 242
Mœurs et institutions des Rayas ; par M. Victor Morpurgo. 273

FIN DE LA TABLE.